LA PORTE
DU LIMBRETH
MEGAN
LINDHOLM
ALIAS ROBIN HOBB

Megan Lindholm
alias
Robin Hobb

LA PORTE DU LIMBRETH

Le cycle de Ki et Vandien
III

Traduit de l'américain par Guillaume Le Pennec

Titre original :
The Limbreth Gate

Texte original © 1983, Megan Lindholm Ogden
Traduction française © Les Éditions Mnémos, mai 2005

15, passage du Clos-Bruneau
75005 PARIS
www.mnemos.com

ISBN : 2-915159-41-6

Chapitre I

Une étroite fissure rouge apparut sur le mur, déchirant la pierre tel un serpent fendant la surface de l'eau. La Ventchanteuse n'avait pas assez de souffle pour exprimer par un cri le soulagement qu'elle ressentait. Au lieu de quoi elle rassembla ses forces avant de les laisser s'écouler hors de son corps. Les déesses de pierre et les guerriers barbus des bas-reliefs sur le mur regardaient au loin, sans la voir. La lumière incertaine de sa lampe tremblotante caressait leurs hautes pommettes et leurs bras bombés mais laissait leurs yeux dans l'obscurité. Yoleth ne leur prêtait aucune attention. Ils avaient orné les murs de Jojorum bien avant sa naissance ; ils continueraient à s'effriter longtemps après sa mort. La fissure grimpante fendit les lèvres souriantes et le front lisse d'une déité mineure.

La cité était calme ; Yoleth avait bercé le vent jusqu'à le faire taire. Il faudrait encore plusieurs heures avant que ne résonnent le chant du coq et les premiers cris des fermiers du marché. La fine poussière des rues de la ville s'étalait telle une mince couche de talc au-dessus des antiques pavés. Yoleth était la seule à être éveillée et active dans la cité attendant l'aube.

De fines gouttelettes de sueur parcouraient sa peau légèrement écailleuse. Elles mouillaient le haut capuchon bleu qui encadrait son visage étroit, collant le tissu sur son front et sa nuque. Ses yeux d'un gris strié de blanc s'étrécissaient sous l'effort. Elle avait les bras croisés devant elle, ses mains fines refermées sur les poignets à l'intérieur des larges manches de la robe bleue qui indiquait son rang élevé au sein des Ventchanteuses. Son corps était immobile mais son esprit grinçait sous l'effort.

Elle ne devait pas céder maintenant. Elle vida soigneusement son esprit une nouvelle fois, perdant son identité, laissant sa force être aspirée par le Limbreth, de l'autre

côté. La fissure se transforma en lézarde déchiquetée. La lumière rouge sombre qui en émanait évoquait un feu entraperçu entre des troncs d'arbres à la nuit tombée. Les bords de l'ouverture se firent plus réguliers, formant un rectangle haut et mince. Son corps était brûlant sous ses robes ; le tissu fin était alourdi de moiteur. Le rectangle s'étira en largeur.

Yoleth luttait pour rester à l'écart. Son for intérieur était en proie à une intense curiosité ; elle ressentait l'envie impérieuse de regarder à travers le portail qui s'ouvrait. Mais pour que le Limbreth réussisse, elle ne pouvait pas se permettre de détourner même une parcelle du pouvoir de son esprit. Le Limbreth devait contrôler sa vision et utiliser sa volonté pour visualiser le portail depuis ce côté. Elle ne savait pas pendant combien de temps encore elle pourrait lui fournir l'énergie nécessaire et rester debout. Elle bannit cette pensée, en essayant durant quelques instants de ne pas penser, de ne pas même exister.

La porte était à présent aussi large qu'un humain, et plus grande. Mais cela ne suffirait pas. Elle entendit le sifflement produit par son propre souffle entre ses dents. Au prix d'un effort qui fit chanceler les bords du portail, elle se força à respirer régulièrement et profondément. L'embrasure de la porte se stabilisa. Le Limbreth l'étira plus largement encore. Elle sentit que l'effort l'affaiblissait. Voilà. Le portail devait sûrement être assez large, à présent. Mais le Limbreth continua, écartant les deux extrémités de la porte de plus en plus loin l'une de l'autre. Les jambes de Yoleth se mirent à trembler et elle fut incapable de les arrêter. Sa force était étirée jusqu'au point de rupture.

Elle se laissa lentement tomber à genoux, ses robes s'affaissant autour d'elle tels les pétales d'une fleur mourante. Son visage fier s'inclina vers l'avant. Le Gardien s'avança au milieu du portail, le maintenant en place. Yoleth s'écroula. La lampe à ses côtés se mit à crachoter et à fumer avant de s'éteindre.

Le Gardien remplissait la porte et la gardait ouverte. La tâche de Yoleth était accomplie et ses forces lui revinrent. Elle se força à se relever pour adopter une posture plus digne d'une

Ventchanteuse. D'un trille, elle invoqua une petite brise qui vint rafraîchir sa peau. Puis elle sortit un petit mouchoir bleu de sa manche et s'essuya délicatement le visage. Elle poussa un léger soupir avant de faire retomber la brise d'un geste de la main.

— C'est fait.

— Oui, confirma le Gardien.

Sa voix évoquait le bruit de cailloux roulant au fond d'un étang immobile.

Yoleth l'examina avec une certaine curiosité. C'était un être trapu et asexué, vêtu de couches de vêtements si loqueteux qu'ils dissimulaient totalement la forme de son torse et de ses jambes. Ses bras étaient souples et bien proportionnés, malgré leur couleur grisâtre. Ses mains possédaient trois doigts épais qui se terminaient en ongles coupés droit. Un capuchon informe retombait sur son front mais ne dissimulait aucun regard. Deux narines allongées palpitaient au rythme de sa respiration et sa bouche était une balafre plissée. Et c'était lui, cependant, qui emplissait la porte et la tenait. Sa présence et ses capacités maintenaient ouvert le passage entre les mondes…

— Je suis Yoleth, des Ventchanteuses, annonça-t-elle d'un ton formel.

— Je suis le Gardien de la porte, serviteur du Limbreth. (Quel que fut le nom qu'il avait autrefois porté, celui-ci avait été absorbé par sa vocation.) Où est celle qui désire passer la porte ?

— Elle n'est pas encore arrivée à Jojorum, se hâta de préciser Yoleth, surprise par le caractère direct du personnage. Son trajet n'est pas le plus simple ; des routes mal entretenues pourraient la ralentir. Mais j'ai pensé qu'il était préférable que la porte soit ouverte avant qu'elle n'arrive.

— Ton piège est prêt, dans ce cas, mais la proie n'est pas encore là.

Le Gardien émit un ricanement sonore.

— Menés par la ruse ou la tromperie sont ceux qui passent ma porte. Est-ce une idiote ou une victime de la confiance qu'elle place en toi ?

— Cela ne vous regarde pas, lui lança Yoleth d'un ton de reproche. J'ai conçu un accord avec votre maître et il est de votre devoir de l'honorer.

— Je le ferai. Je vais m'asseoir au sein de ma porte et attendre. Lorsque tu voudras utiliser le passage, tu n'auras qu'à amener ta victime ici. Je serai prêt. J'ai déjà sélectionné l'individu qui passera de notre monde au tien pour maintenir l'équilibre.

Yoleth fronça rapidement les sourcils, les rides humaines déformant d'une étrange manière les contours non-humains de son visage.

— J'avais compris que vous l'appelleriez pour moi, que je n'avais qu'à vous annoncer qu'elle était en ville et que vous l'attireriez pour lui faire passer le portail !

Le Gardien renifla bruyamment.

— Tu as dû entendre de très vieilles légendes. Tu pourrais aussi bien me demander d'appeler tel ou tel oiseau au sein d'une nuée, là-haut, dans le ciel. En effet, je peux appeler quelqu'un et lui faire passer le portail. Mais ce n'est pas moi qui choisis lorsque je lance un appel de votre côté. Je me contente d'appeler et les imprudents qui se trouvent à portée de mon appel sont obligés de lui répondre.

— Imprudents ? répéta Yoleth.

Son plan, si beau dans sa simplicité, se délitait à chaque mot prononcé par le Gardien.

— Tu dois tout de même savoir ce que je veux dire. Ceux qui ont lâché les rênes de leur esprit ; ceux qui sont ivres ou qui ont du chagrin, les fous, ou ceux qui sont totalement épuisés. Ceux-là, je peux les appeler et je le fais, parfois, pour maintenir l'équilibre du portail ou pour trouver un nouvel esprit à même de distraire mon maître. Mais je ne peux pas appeler l'individu de ton choix. Tu devras mettre en place ton piège, car moi, je ne peux que le déclencher.

— Une fois déclenché, le piège tiendra-t-il ? demanda Yoleth d'un ton amer, plein de doute. Ce n'est pas l'accord que j'ai conclu. Ce n'est pas ce que j'avais compris que votre maître offrait. Quelles mauvaises nouvelles allez-vous encore m'annoncer ? Le Limbreth a promis qu'une fois qu'elle aurait passé le portail, je n'aurais plus jamais à me soucier d'elle. Est-ce la vérité ou y a-t-il une astuce, là aussi ? Quelle assurance ai-je que votre portail l'empêchera de revenir ou d'autres d'entrer ?

— Tu as notre parole sur ce point, répondit le Gardien avec raideur. Je peux appeler les imprudents à travers le portail. Et le portail ne peut être franchi, à moins que je ne le désire, car je suis le Gardien de l'équilibre et l'Apparieur de mondes ! Le Limbreth, avec ton aide, peut ouvrir le portail. Mais seul un Gardien peut accorder le point de rencontre des deux mondes. Leurs différences mêmes sont suffisantes pour empêcher la majorité des passages à travers le portail ; et je me fais fort de le rendre infranchissable pour tout le reste.

— Prouvez-le ! cracha Yoleth.

Le Gardien se releva de toute sa hauteur.

— Je ne sais pourquoi mon maître fait affaire avec ceux qui doutent de ma parole, grommela-t-il. Mais si le Limbreth a donné son accord, qui suis-je pour refuser ? Attends, dans ce cas, et observe. Ne prononce nulle parole. Je vais gâcher celui qui avait d'ores et déjà été choisi de notre côté ; je vais me projeter et appeler quelqu'un du tien.

Le Gardien se fit silencieux. Il se tenait immobile au sein du rectangle du portail, sa silhouette noire et massive se découpant sur les rouges profonds derrière lui. Yoleth jeta un regard suspicieux par-dessus son épaule. Elle ne vit rien d'autre que la toile de fond qui l'encadrait mais celle-ci était constituée d'un rideau changeant de rouges et d'ombres terre de Sienne. Au-delà du portail, elle le savait, se trouvait le monde du Limbreth, un endroit qui frôlait le monde des Ventchanteuses sans toutefois lui être limitrophe. Il existait nombre de rumeurs à son sujet, les vieilles légendes évoquaient cet univers. Mais que pouvait-on vraiment savoir d'un pays dont nul ne revenait jamais ? Yoleth se pencha en avant en plissant les yeux. Mais elle ne pouvait voir que l'intérieur du portail, pas au-delà.

Le bruit mat de sabots frappant rapidement le sol la poussa à se plaquer contre le mur. Elle s'appuya contre l'ourlet de pierre de la robe d'une déesse et détourna le regard du portail pour observer derrière elle. Elle s'immobilisa. Le martèlement des sabots ralentit, hésitant. Puis un destrier noir s'engagea dans un virage et apparut. Une jeune Brurjan se tenait haut sur sa selle, oscillant lentement au gré des mouvements de sa monture. Elle était entièrement vêtue de cuir noir et le petit

bouclier rond accroché à son arçon portait un emblème en forme de roue jaune enflammée. Une mercenaire. Tous les Brurjan étaient d'un tempérament belliqueux, connus pour leur défiance envers toute autorité. Yoleth se pressa plus fort encore contre le mur.

Mais la Brurjan s'avança directement vers le portail rougeoyant. Sa lumière rouge emplissait son regard et se reflétait dans ses yeux. Elle colorait sa fourrure noire de reflets cramoisis. Elle se laissa tomber au bas de sa selle pour se tenir devant le portail. Sa démarche était légèrement chaloupée tandis qu'elle agrippait les rênes de sa monture. Yoleth perçut les effluves amers d'un vin bon marché. Mais lorsque la Brurjan se mit à parler, sa voix était claire et ferme, bien qu'affectant un accent étrange.

— J'ai rêvé d'une porte, psalmodia-t-elle. Une porte aussi rouge que le sang versé et, au-delà, un trésor de gemmes scintillantes qui appellent ceux qui auront l'audace de s'en emparer. J'ai rêvé que je chevauchais dans sa direction et je me suis réveillée debout à côté de mon cheval harnaché. Il connaissait le chemin, Noir. Et je suis celle qui a l'audace de prendre ce qui lui plaît.

— Alors la porte est pour toi.

Le Gardien n'était pas le moins du monde surpris.

— Entre lentement. Emmène ton animal avec toi si tu le souhaites.

Yoleth observait la scène, aussi silencieuse que le vent qui était retombé. La Brurjan conduisit son cheval à l'intérieur du portail du pas court et vif propre à son peuple. Elle ralentit brusquement tandis qu'elle entrait à l'intérieur, rencontrant un courant invisible. Elle continua d'avancer avec détermination. La porte rouge les englobait tous : le Gardien, la Brurjan et son cheval de guerre et, venu depuis l'autre côté, un petit garçon. Sa pâle chevelure était ébouriffée, ses yeux encore pleins de sommeil. Un court vêtement vert pâle laissait ses bras et ses jambes nues. Sa peau était d'un brun doré. Son rêve faisait flotter un sourire sur ses lèvres.

L'espace de deux respirations, ils apparurent tous comme découpés dans l'encadrement rouge du portail. Puis la Brurjan

et son cheval noir continuèrent d'avancer et disparurent progressivement, tandis que le garçon émergeait de la lueur rouge pour déboucher sur les rues crépusculaires de Jojorum. Il trébucha, comme s'il s'était appuyé sur quelque chose qui aurait soudain disparu. Lorsque ses mains rencontrèrent les pavés poussiéreux, son expression rêveuse disparut.

Il s'accroupit et se mit à examiner les rues, l'air perdu.

— Mère ? appela-t-il à mi-voix. Mère ?

Une note de panique s'était glissée dans sa voix.

— Je vous suivais aussi vite que possible. N'allez pas au bal sans moi ! Mère ?

Le garçon examina la porte derrière lui puis parcourut du regard les murs gris de la cité qui l'encadraient. Il se releva maladroitement. La cité devait vraiment lui paraître étrangère car il s'avança immédiatement vers la porte.

— Ma mère est-elle passée par ici ? demanda-t-il au Gardien.

Mais le Gardien lui tourna le dos, s'accroupissant dans la lumière rouge de la porte.

— Mère ! appela de nouveau l'enfant.

Il s'aventura à l'intérieur de la porte, qui l'arrêta. Appuyée contre le mur, Yoleth ne voyait rien qui aurait pu lui barrer le passage, mais les poings du garçon martelaient contre quelque chose en émettant un bruit semblable à la pluie rebondissant sur une peau tendue. Cela ne céda pas, même lorsqu'il se mit à griffer avec les doigts. Le Gardien ne bougeait pas. Dubitatif, le garçon regarda autour de lui.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la Ventchanteuse. Yoleth ne bougea pas ni ne dit mot. Les yeux de l'enfant se firent implorants mais ceux de la Ventchanteuse restèrent aussi durs que la pierre. Il continua de fixer ses yeux de granit pendant quelques instants. Son visage était déformé par la peur.

— Mère ? lança-t-il encore avant de commencer à descendre la rue au trot.

Ses petits yeux étaient remplis d'inquiétude. Sa fine chevelure flottait dans l'air crépusculaire tandis que sa tête se tournait en tous sens à la recherche d'une silhouette familière.

Il tourna au coin et disparut. Seuls résonnaient dans l'air ses appels, qui flottaient dans le petit matin tels les cris d'un petit veau perdu. La Ventchanteuse s'écarta du mur.

— Cela fonctionne, concéda-t-elle d'une voix calme. Les termes de notre accord pourront être respectés. Mais l'aube arrive vite dans cette ville. La populace va commencer à s'activer. Où sont les battants qui protégeront cette porte des regards indiscrets ?

Le Gardien secoua lentement la tête de gauche à droite, s'étonnant de son ignorance.

— La porte n'est ici que pour ceux qui savent où regarder, et qui viennent pour elle. Elle sera là lorsque tu en auras besoin. Et lorsqu'elle ne sera plus nécessaire, la porte se refermera d'elle-même.

— Je vois.

Yoleth digéra toutes ces informations.

— Et pour cet enfant ?

— C'était nécessaire. Si quelqu'un entre, quelqu'un d'autre doit sortir pour maintenir l'équilibre. Il n'y a qu'ainsi que je peux maintenir la porte ouverte. Il ne représente nulle menace pour toi. Il ne dira rien à personne. Votre soleil blanc lui sera fatal. Il ne passera pas la journée et ceux qui pourraient entendre ses délires les attribueront à la maladie dont il est victime. Le Limbreth est avisé. Il n'aurait pas conclu un accord avec toi s'il ne pouvait pas l'honorer.

Yoleth s'approcha plus près, les yeux pleins de désir. Elle baissa la voix.

— Il a promis que si je lui envoyais Ki, il y aurait un présent pour moi.

Le Gardien paraissait s'ennuyer.

— Si le Limbreth l'a dit, alors il te donnera quelque chose. Si tu respectes ta partie du marché. Il te reste encore à l'amener jusqu'à la porte.

— Je vois, répéta lentement Yoleth.

— Mère !

Le cri aigu flottait au loin dans l'air matinal. Le regard de Yoleth se détourna brusquement et elle dit, mue par un soudain empressement :

— Nous sommes d'accord, dans ce cas. Vous savez qui vous devez attendre. Ne laissez entrer personne d'autre. Transmettez mes salutations à votre maître.

Puis Yoleth s'écarta du portail et remonta rapidement la rue, la démarche toujours digne. Elle jeta un coup d'œil en arrière vers la porte. Celle-ci n'était plus là. Les déesses et les héros aux visages de pierre la fixaient d'un regard vide, niant toute connaissance de son existence. Elle fit un pas en arrière, examinant la longueur du mur jusqu'à ce que le portail réapparaisse soudain à sa vue. Sa partie la plus large semblait être perpendiculaire au mur. Mais lorsqu'elle s'approcha encore, il s'ouvrit juste en face d'elle. Le Gardien la fixa du regard de l'expert qui se morfond devant l'ignorance des autres. Yoleth hocha brièvement la tête et se détourna une nouvelle fois. Ses lèvres s'étirèrent pour former une ligne étroite. A l'époque où elle était humaine, cela avait été un sourire. Il exprimait sa satisfaction devant le travail accompli cette nuit, travail qu'elle pouvait peut-être rendre plus propre encore. Elle détestait laisser certaines choses en suspens.

Elle hésita au premier carrefour mais le cri éploré de l'enfant retentit de nouveau. Elle se hâta dans sa direction. Le ciel était en train de prendre les teintes de l'aube. La populace n'allait plus tarder à se répandre dans les rues. Elle voulait avoir accompli sa tâche et être déjà bien loin lorsque tout arriverait. Que personne ne puisse même s'interroger en voyant une Ventchanteuse descendre une rue de Jojorum en hâte au petit jour.

Elle l'aperçut en tournant à la rue suivante. Il avait ralenti le pas, se contentant de marcher. A chaque pas, le garçon jetait autour de lui des regards apeurés. Mais c'était vers le bleu naissant du ciel qu'il tournait le plus souvent les yeux. Des rougeurs avaient fait leur apparition sur sa peau dorée. Il frottait ses bras nus comme s'ils le démangeaient.

— Mère ! cria-t-il une nouvelle fois.

— Mon garçon !

Il se tourna vers la Ventchanteuse et ses yeux s'agrandirent de peur.

— Non, mon garçon, ne crains rien. Je suis venue te chercher. Tu dois venir avec moi.

— Non ! Je veux retrouver ma mère. Je la suivais et puis, d'un coup, elle a disparu. Je dois la rattraper. Ça ne me plaît pas d'être tout seul dans cet endroit.

— Comment t'appelles-tu ?

Le ton de la Ventchanteuse exigeait une réponse.

— Chess.

— Exactement, Chess. Je savais que c'était toi. Ta mère m'a envoyée pour t'emmener dans un endroit sûr. Elle veut que tu l'attendes là-bas et que tu fasses ce que je te dirai. Elle viendra te chercher dès qu'elle le pourra. Allez, viens.

— Pourquoi elle ne vient pas tout de suite ?

Yoleth haussa les épaules d'un air éloquent et prit le risque d'annoncer :

— Je ne sais pas. Elle ne m'a rien dit. Est-ce qu'il ne lui arrive pas de te demander de faire quelque chose sans te dire pourquoi ?

Chess hocha lentement la tête. Il se frotta de nouveau les bras puis les plaqua le long de son corps. Son regard inquiet hésitait entre le visage de Yoleth et le ciel bleu au-dessus d'elle.

— Alors viens avec moi. Je suis sûre que lorsqu'elle viendra, elle t'expliquera tout. Mais pour l'instant, elle veut que tu fasses ce que je te dirai.

Sans lui donner le temps de réfléchir à ses propos, elle l'entraîna à grands pas vers le bas de la rue. Elle avançait à vive allure, obligeant le garçon à trotter derrière elle. L'aubergiste allait vouloir quelques pièces supplémentaires pour ça. Tant pis, ça n'avait pas d'importance. Elle lui avait déjà trop bien graissé la patte pour qu'il refuse. Cela rendait le reste de ses préparatifs plus sûrs.

Ils arrivèrent rapidement devant une enseigne qui représentait un canard blanc au milieu d'une mare bleue. La peau du garçon avait pris une teinte rosée et il poussa un cri lorsque Yoleth lui agrippa l'épaule. Elle l'ignora.

Prends ceci, lui ordonna-t-elle en plaçant une petite pierre bleue au creux de la main du garçon. Donne-la à l'homme qu'on appelle le tavernier. Dis-lui que tu es venu apporter ton aide à

l'établissement. Tu travailleras au service de nuit. Et le jour, tu dormiras dans le grenier. Tu fais partie de la plaisanterie réservée au futur marié. Tu comprends ?

— Oui, mais…

— Répète, dans ce cas.

— Je donne ceci au tavernier et je dis que je viens pour l'aider pour le service de nuit. Le jour, je dormirai dans le grenier. Je fais partie d'une plaisanterie réservée au futur marié. Mais pourquoi partez-vous ? Quand ma mère viendra-t-elle ?

Yoleth dissimula son impatience.

— Elle viendra dès qu'elle le pourra. Et je dois partir car on m'attend quelque part, si je ne suis pas déjà en retard. Le tavernier prendra soin de toi. Fais tout ce qu'il te dira et ta mère sera fière de toi lorsqu'elle viendra te chercher. Tu veux lui faire plaisir, n'est-ce pas ?

Chess hocha la tête mais sa petite bouche restait légèrement ouverte, incertaine.

— Bien.

Yoleth le poussa en avant, avec une relative douceur, à travers les lattes de bois de la porte.

Jetant un dernier regard le long de la rue, elle reprit hâtivement son chemin. Une fois de plus, ses lèvres s'étiraient étroitement en travers de son visage.

***

— Je commence à m'impatienter.

Rebeke s'exprimait d'une voix glaciale.

— Yoleth et les autres ne connaissaient-elles pas l'horaire prévu pour cette réunion ?

Rebeke se tenait debout, immobile, sur le sol de pierre noire de la chambre du Haut Conseil. Elle se refusait à faire les cent pas, ou à bouger les pieds. Si le Haut Conseil désirait se montrer discourtois au point de lui refuser une chaise, elle ne leur permettrait pas de jouir de son inconfort.

Cinq des neuf Maîtresses des Vents lui rendirent son regard. Leurs yeux ne cillaient pas. Elles auraient aussi bien pu être des statues habillées de bleu profond et posées sur des

chaises blanches. La table blanche sans éclat du Haut Conseil avait la forme d'un demi-cercle. Rebeke se tenait debout au centre, tous les yeux fixés sur elle, encerclée par des visages inflexibles. Elle tourna lentement la tête, soutenant chaque regard l'un après l'autre.

— Quand les autres arriveront-elles ? demanda-t-elle une nouvelle fois.

Shiela haussa les épaules. Son siège se trouvait à droite de la chaise centrale, laquelle était vide.

— Comment pourrions-nous le savoir ? Vous ne vous y êtes pas prise à l'avance pour nous faire savoir que vous souhaitiez nous parler. Votre action est des plus inhabituelles, sans même parler du moment que vous avez choisi. L'aube n'a même pas encore réchauffé les champs. De plus, le Haut Conseil a l'habitude de convoquer les Ventchanteuses auxquelles il souhaite s'adresser, non l'inverse. Ces derniers temps, les convocations que nous vous avons envoyées sont restées sans réponse. Vous prétendrez-vous surprise de voir que les autres vous rendent votre impolitesse ?

Shiela plissa délicatement son nez étroit.

Rebeke ne broncha pas. Elle accueillit en silence les mots de Shiela, la fixant dans les yeux jusqu'à ce que l'autre baisse le regard. Le visage des Ventchanteuses restait impassible mais Rebeke percevait leur malaise, tel un petit vent froid. Elles n'aimaient pas la regarder. Elle était plus Ventchanteuse que n'importe laquelle d'entre elles. Elle avait laissé derrière elle sa forme humaine, tels des vêtements que l'on abandonne. La forme de l'antique race s'était presque totalement réalisée en elle, de même que ses pouvoirs légendaires. Rebeke possédait d'ores et déjà ce que les autres s'efforçaient avec difficulté d'obtenir. Mais cela ne lui conférait nulle beauté à leurs yeux.

Son capuchon bleu s'élevait haut au-dessus de son front. Le bleu et le blanc de ses yeux s'étaient aplatis. Un renflement au centre de son visage s'élevait encore en hommage à son nez patricien d'autrefois. Sa bouche n'avait plus de lèvres et s'étendait pratiquement jusqu'aux pivots de sa mâchoire. Les mouvements agiles de ses bras à l'intérieur de ses larges manches suggéraient que la structure de ses coudes et de ses

poignets avait changé. Le Haut Conseil aurait pu excuser les changements de sa physionomie. Mais elles ne pouvaient pas pardonner le pouvoir qui transpirait dans sa voix à chaque mot qu'elle prononçait. Rebeke faisait en sorte qu'elles ne l'oublient jamais.

Elle laissa vibrer le silence.

— Yoleth, finit-elle par dire, prendrait certainement plaisir à refuser de me voir. Mais Cerie, Kadra et Dorin : ont-elles même été informées de ma requête ?

Shiela se raidit.

— Une Ventchanteuse n'a pas à questionner le Haut Conseil. Et nous n'avons nul compte à vous rendre en ce qui concerne nos déplacements. Vous souhaitiez nous parler. Nous disposons ici d'un quorum. Parlez.

— C'est ce que je vais faire, mais pas parce que vous me l'ordonnez. Je parlerai parce que je n'ai pas de temps à consacrer à vos intrigues mesquines. Des sujets plus importants nécessitent mon attention. Cependant, je sais fort bien que si je ne parle pas maintenant, vous plaiderez plus tard l'ignorance et me décrirez comme étant celle qui s'est montrée déraisonnable. Donc je parlerai en hâte, à présent, et vous m'écouterez. Et vous vous souviendrez.

Le regard de Rebeke fit lentement le tour du demi-cercle de visages hostiles.

— Au moins n'ai-je pas à me demander si j'ai bien capté votre attention, lança-t-elle d'un ton sans joie.

Elle leva brusquement la main droite et prit un plaisir pervers à voir tressaillir les deux membres du conseil les plus proches.

— Le vent m'a apporté des rumeurs. Ne pensez pas que je plaisante ou que j'exagère lorsque je dis que la brise elle-même m'apporte des nouvelles…

— Des capacités supérieures ne sauraient excuser le mauvais usage du pouvoir ! l'interrompit Shiela avec colère.

— Silence !

La voix de Rebeke était douce mais sa puissance fit trembler la pièce. Shiela pâlit, comme si elle manquait d'air.

— L'ignorance ne saurait justifier l'impolitesse. Comme je le disais, le vent m'a apporté des rumeurs. Il s'agit de la conductrice Romni appelée Ki. Vous êtes toutes conscientes qu'elle vit et voyage dans mon ombre. Ni sous ma protection, ni avec mon indulgence. Dans mon ombre. C'est à moi de la tancer ou à moi de l'ignorer. Je vous ai averties de la laisser tranquille. Mais les rumeurs du vent disent que vous prévoyez de lui causer du tort. L'une d'entre vous niera-t-elle cette information ?

Shiela inspira mais ne put parler. Une Ventchanteuse élancée, l'une des plus jeunes à l'extrémité éloignée de la table, s'agita, mal à l'aise. Rebeke fixa son regard sur elle. Lilae était le membre le plus récent du Conseil, son visage celui d'une jeune fille humaine, légèrement écailleux. Ses lèvres étaient encore pleines et de la teinte rose propre à l'humanité.

— Je parlerai pour nous, avança-t-elle timidement. À moins qu'une autre juge qu'elle saura mieux s'exprimer.

Elle parcourut la table du regard, mais aucune autre Ventchanteuse ne bougea ni ne souffla mot. Shiela fixait la surface blanche de la table.

— Veuillez parler, dans ce cas, l'invita Rebeke avec courtoisie.

Son ton s'était fait notablement plus modéré tandis qu'elle examinait la jeune Ventchanteuse. Lilae prit une profonde inspiration ; ses yeux s'arrêtèrent furtivement sur Shiela avant de revenir à Rebeke.

— La question de Ki la Romni a été portée à notre attention. Shiela en a parlé lors de la dernière convocation du Conseil. Nous sommes conscientes du fait que Ki était votre… (Lilae hésita à la recherche d'un mot pour ce qu'elle tentait d'exprimer)… servante dans la reconquête de l'unique relique Ventchanteuse. Nous supposons que vous ressentez une dette de gratitude à son égard pour vous avoir aidée à récupérer un trésor aussi important.

Lilae prenait de l'assurance au fil des mots.

— Mais peut-être n'avez-vous pas considéré le revers de la médaille. En compagnie du magicien Dresh, elle a réussi à se frayer de force un chemin jusqu'en nos murs. Elle a pris part au

meurtre de Grielea, une Ventchanteuse très respectée parmi nous, même si vous ne l'appréciez guère.

Les sourcils dénudés de Rebeke se plissèrent légèrement et la voix de Lilae fut prise d'un infime tremblement tandis qu'elle reprenait hâtivement :

— Et il est dit qu'elle vous a aidé à récupérer la relique, non pour nous contenter mais pour se venger des villageois qui refusaient de payer ce qu'ils lui devaient. Ou qui ne voulaient pas payer son ami. Les rapports ne sont pas très clairs.

— Ils agissent ensemble, comme un seul homme, intervint Rebeke d'un ton solennel. Une leçon que ce Haut Conseil pourrait apprendre d'eux.

— Peut-être, convint imprudemment Lilae. Et peut-être pouvez-vous tolérer leurs manières irrespectueuses. Mais vous souvenez-vous du fait que c'est une Romni ? C'est cela qui dérange Shiela. Car même si elle et ce Vanjin…

— Vandien, la corrigea Rebeke.

— Même si elle et ce Vandien voyagent le plus souvent seuls, ils fréquentent les camps Romni, parfois pour partager un jour ou deux de cette vie. L'homme est un conteur doué. Tous les Romni savent ce qui s'est passé au sein de votre demeure, et dans le temple submergé. L'histoire se répand, car les Romni en ont fait une chanson. Comme à leur habitude, la chanson n'a guère de lien avec les faits, mais ne parle que d'une Romni et de son compagnon qui ont ridiculisé les Ventchanteuses, ont fait d'elles leurs débitrices et s'en sont sortis sans une égratignure. Dois-je vous rappeler que les Romni ne sont pas sédentaires ? Ils se déplacent, rencontrent d'autres Romni, puis repartent sur les routes. La chanson se diffuse. On la connaît à présent dans la plupart des grandes villes et elle est très populaire. Nous ne pouvons tolérer ce genre de choses. Une attitude convenablement respectueuse à notre égard constitue la fondation nécessaire pour…

— Ridicule ! (Rebeke ne riait pas mais sa voix était pleine de mépris.) Vous la tueriez pour une chanson. Peut-être ressentez-vous le besoin de voir les autres races ramper à vos pieds mais ce n'est pas mon cas. Et je vous l'ai déjà dit : Ki voyage dans mon ombre. Si une telle chanson existe – et je ne

l'ai pas entendue – cela ne me gêne aucunement. Ki continuera sa route, sans subir de quelconques représailles. Si nous nous abaissons à la tuer, cela ne mettra pas fin à la chanson. Cela augmentera notre réputation de tyrans sans humour. On ne peut empêcher les gens de chanter.

— J'ai entendu cette chanson, croassa Shiela.

Son visage était toujours livide mais ses yeux brillaient de colère.

— Et elle est bien plus qu'irrespectueuse. Il s'agit d'une véritable rébellion. Peut-être cela vous plaît-il d'être l'objet d'une plaisanterie, Rebeke. Mais pas nous. Contentez-vous de votre magicien apprivoisé et laissez-nous la Romni.

Personne ne put parler dans le silence épais qui s'ensuivit.

— Vous ne parlerez point du magicien Dresh, murmura Rebeke à mi-voix. Si vous essayez de nouveau, vous vous retrouverez incapable de jamais dire quoi que ce soit à qui que ce soit.

Sa voix se fit plus forte, intraitable.

— Dois-je vous rappeler, à toutes, que je suis la propriétaire de la relique ? Le dernier corps parfaitement préservé d'une Ventchanteuse nouveau-née ? Sans elle, vous pourrez commencer la transformation d'une espèce inférieure vers la Ventchanteuse mais vous ne pourrez la terminer. Vous ne l'avez pas vue, vous ne pouvez savoir à quel point elle rend vos images sculptées pathétiquement inadéquates. Regardez-vous et regardez-moi. Vos corps ont besoin d'être guidés par la relique et par votre esprit. Mais tant que vous prendrez ce ton avec moi, je ne vous laisserai pas y jeter ne serait-ce qu'un œil. Jusqu'à ce que vous puissiez être ramenées à la raison, je vous laisserai trébucher péniblement sur le chemin de la transformation en véritable Ventchanteuse. Je suis presque parvenue au terme de ce chemin. Et j'ai des acolytes au sein de ma demeure qui sont plus proches de la forme véritable et disposent d'une voix plus pure que la plupart de celles qui, ici, se font appeler Maîtresses des Vents. Je ne forcerai aucune d'entre vous. Vous pouvez vous rendre à mes arguments et me rejoindre. Ou bien vous pouvez rester telles que vous êtes, et vous trouver surpassées, dépassées

en matière de chant et d'évolution, jusqu'à ce que vous soyez devenues totalement inutiles.

«Ki et Vandien n'étaient peut-être pas des outils volontaires entre mes mains dans la reconquête de la relique. Cela m'importe peu. J'ai la relique. Et c'est grâce à l'aide volontaire de Ki que j'ai pu contenir Dresh et le contrôler de telle manière que vous vous permettez à présent de parler de lui comme étant mon « magicien apprivoisé ». Bien. Je vais vous donner quelques instructions. Essayez donc d'y désobéir, pour voir. Écoutez bien : ni Ki ni Vandien ne seront tués. Je ne laisserai pas non plus leurs vies être « repoussées indéfiniment », comme vous qualifiez si poliment celles et ceux que vous projetez dans le néant. Envoyez donc une tempête ou deux à vos Romni chanteurs. Soufflez le toit de quelques tavernes où l'on chante cette chanson, si vous pensez que cela servira à quelque chose. Je n'ai pas le temps de surveiller chacun de vos gestes. Car pendant que vous exercez vos minables vengeances, je forme les Ventchanteuses qui demain se dresseront pour montrer à ce monde ce qu'*étaient* les Ventchanteuses d'antan. Il viendra un temps où nous régnerons, non avec dureté, mais grâce à notre grande générosité et à la gratitude des populations bénies par les vents. Je ne crains aucun chanteur Romni.

Shiela baissa de nouveau les yeux sur la table. Des paupières pâles dissimulaient ses yeux, ses dents mordaient sa lèvre inférieure.

— Je regrette le fossé qui s'est ouvert entre nous, répondit-elle à voix basse. A quoi sert le Haut Conseil si les rangs des Ventchanteuses sont divisés ? Les vents du ciel ne peuvent souffler en harmonie que sous la tutelle d'une autorité unique. Yoleth n'est pas ici, mais je pense pouvoir vous proposer la chose suivante. Je vous donne notre parole que Ki ne sera pas tuée, ni placée dans le néant. Et Vandien non plus. Cela vous satisferait-il ?

Rebeke s'exprima avec une certaine lenteur.

— Cela me satisferait.

Certaines dans l'assistance songèrent qu'elle hésitait à se réconcilier, d'autres qu'elle se méfiait de cette soudaine proposition.

— Et, de nouveau bien que Yoleth ne soit pas là, je me permettrai de vous demander ceci. Dans quel cadre, grâce à quel accord nous donnerez-vous accès à la relique ? Puisse votre réponse être tempérée par la chose suivante : lorsque vous nous en refusez l'accès, ce n'est pas seulement le Haut Conseil qui se trouve sans guide, mais aussi de nombreuses Ventchanteuses jeunes et pleines de promesses au sein de nos établissements. Laisserez-vous le veau mourir de soif parce que la vache vous a contrariée ?

— Ne pensez pas que je n'y ai pas songé, rétorqua Rebeke dont la voix, pour une fois, était dénuée de son habituelle puissance. Ce que vous dites est honnête et votre requête est juste. Mais je ne peux y répondre sans y avoir longuement réfléchi. Une fois de retour chez moi, je me consacrerai à la question. Le Haut Conseil recevra une liste des accords qui me paraissent essentiels pour que les Ventchanteuses soient de nouveau unies. Je considérerai le fait que vous respectiez votre parole au sujet de Ki comme une preuve de votre bonne volonté.

— Ce sera le cas.

Shiela se montrait affable mais prudente.

— Je vais me retirer, à présent. Je vous fais confiance pour transmettre mes paroles à Yoleth, ainsi qu'à Cerie, Kadra et Dorin. Merci de leur faire savoir que j'aurais aimé les voir.

— Nous le ferons.

Rebeke les quitta sans un mot de plus. Elle passa le portail de la chambre d'audience et les membres du Haut Conseil entendirent ses pas disparaître dans le corridor. Le silence qui avait envahi la pièce était de mauvais augure. Shiela fut la première à parler. Elle leva les yeux qu'elle avait fixés sur la table et les dirigea vers Lilae. De minuscules foyers y brûlaient.

— Notez avec quelle amabilité elle nous quitte, sans même un au revoir formel. Ne croyez pas, Lilae, que j'oublierai le rôle que vous avez joué aujourd'hui. Vous parlez fort pour quelqu'un d'aussi jeune, et fort mal. Shiela nous dit ceci, et Shiela affirme cela. Je saurai m'en souvenir.

Lilae était visiblement troublée.

— Mais j'ai attendu que quelqu'un d'autre prenne la parole et parle en notre nom. Je ne voulais pas que Rebeke pense que la seule motivation derrière notre plan était de lui causer du tort.

— Causer du tort à une telle créature justifierait toutes sortes de plans. Mais je veux bien vous croire sur parole lorsque vous dites que votre logorrhée était causée par la stupidité plutôt que par l'intention de nuire.

— Aurais-je donc manqué Rebeke ?

Tous les yeux se tournèrent vers le portail. Yoleth y prenait la pause, visiblement très satisfaite d'elle-même. Ses yeux étaient pleins de mystère.

— En effet. Quel dommage. Elle était si distrayante.

Le regard de Yoleth balaya les sièges en face d'elle.

— Dorin, Cerie et Kadra sont-elles déjà parties, elles aussi ?

— Elles ne sont jamais arrivées.

Les yeux de Shiela rencontrèrent ceux de Yoleth, partageant silencieusement leurs secrets.

— Peut-être que les convocations ne leur sont jamais parvenues.

— Peut-être. Et c'est aussi bien comme ça. Elles se laissent trop facilement influencer par l'audace de Rebeke. Les choses que j'avais entreprises, en tout cas, se sont bien déroulées.

— Mais nous ne devons pas !

Lilae s'était redressée, livide.

— Rebeke est au courant de tout ! Elle a dit que si nous faisions du mal à sa Romni, elle ne nous laisserait jamais poser les yeux sur la relique ! Elle dit…

— Quelle gamine ! (La voix de Shiela était pleine d'intolérance.) Rebeke est au courant de tout ! C'est du bluff. Bile ne sait rien, rien avec certitude. « La brise m'apporte des nouvelles ! » Pure vantardise ! Seule une idiote se laisserait convaincre d'une telle chose. C'est sûr, elle a entendu parler de quelque chose, car certaines ont la langue trop bien pendue et au mauvais endroit. Mais nos plans n'ont pas besoin d'être modifiés.

— Vous avez donné votre parole.

Lilae était secouée mais déterminée.

— Nous n'allons pas tuer la conductrice, ni la placer dans le néant. Et ce sont là les seules choses sur lesquelles j'ai engagé ma parole.

Shiela se détourna de Lilae. Son regard accrocha celui de Yoleth et elles trouvèrent un accord commun.

— Le Haut Conseil est dissous, annonça Yoleth pour la forme. Vous avez toutes des acolytes à surveiller ; une meilleure occupation que de rester assises ici à vous inquiéter pour des chimères. Et, Lilae ?

La jeune Ventchanteuse se tourna vers Yoleth d'un air de reproche.

— Ne soyez pas contrariée. Vous êtes jeune et motivée par vos idéaux. Je suis âgée et motivée par de nombreuses nécessités. Mais l'une d'entre elles est de garder auprès de moi des Ventchanteuses telles que vous, pour tempérer mon cynisme par vos manières pleines de confiance. Écartez cette histoire de Romni de votre esprit. Que cela repose sur mes épaules, non sur les vôtres. Chantez avec la conscience tranquille, aujourd'hui. Que le vent obéissant réponde toujours à votre appel.

— Ainsi qu'au vôtre, répondit Lilae avec formalisme avant de quitter la pièce.

Après quelques instants, Yoleth jeta un œil dans le corridor pour s'assurer qu'il était vide. Elle se rapprocha de Shiela et lui parla à voix basse.

— Que sait Rebeke, exactement ?

— Elle sait que vous n'aimez pas les chansons Romni. Elle a semblé accepter cela comme un motif à votre action.

— Mais, pour ma part, j'aimerais savoir ce qui vous motive réellement.

Yoleth fixa l'autre Ventchanteuse d'un air attentif.

— Je ne peux rien vous dire pour le moment. Bientôt, je vous révélerai tout. Vous pouvez déjà vous flatter d'en savoir autant que vous en savez.

Shiela parut sur le point de dire quelque chose. Mais elle ravala ses mots et se contenta d'observer :

— Il est difficile de faire confiance lorsqu'on n'en reçoit point de preuves.

Yoleth se contenta de lui sourire.

Chapitre 2

Vandien pinça la maille épaisse du tissu entre le pouce et l'index. Il imprima une secousse au gilet et les couleurs vives semblèrent s'animer sous le soleil de l'après-midi. Il haussa un sourcil à l'intention de la femme derrière l'étal.

— Vous connaissez mon prix ! lui rappela-t-elle avec fermeté. Et vous voyez bien que ça les vaut. Essayez-le, pour voir ce qu'il donne sur vous.

Vandien s'exécuta, passant le gilet par-dessus sa chemise de lin. Il fit rouler ses épaules et tira sur le devant du vêtement pour le remettre d'aplomb.

— Il me va bien, admit-il à contrecœur, mais…

— Mais il ne peut pas sérieusement songer à s'acheter ça.

Il tourna brusquement la tête en direction de la voix amusée qui venait de retentir derrière lui. Ki se tenait là, une grimace de consternation feinte sur le visage, les bras chargés de ravitaillement.

— J'y songe. Pourquoi pas ?

— Le bleu *est* une couleur qui te va bien. Ainsi que le vert, le jaune, le rouge et le noir. Mais pas toutes à la fois.

— Généralement. Mais la dernière fois qu'on s'est arrêté chez les Romni, Oscar m'a dit qu'un homme qui s'habille aussi simplement que moi est comme un coquelet sans plumes. Que dis-tu de ça ?

Vandien tira sur le gilet afin qu'elle puisse admirer les broderies en forme d'oiseaux, de fleurs et de vignes.

— Je crois que le gros Oscar a raison. Si tu portes ce gilet, aucune poulette ne te résistera.

Il croisa son regard rieur sans avoir l'air amusé.

— Je crois qu'il me plaît bien.

— Continue ta balade et réfléchis un peu avant d'acheter. Si tu le trouves toujours à ton goût, je suis sûre qu'il sera encore là.

Ki voyait toujours les choses sous l'angle pratique.

— J'imagine.

Vandien retira lentement le gilet et le reposa sur l'étal. La vendeuse haussa les épaules et leva les yeux au ciel. Vandien la gratifia d'un large sourire qu'elle ne put ignorer puis se tourna vers Ki.

— Prends donc une partie de ces trucs, tu veux bien ? lui demanda-t-elle avant de commencer à décharger quelques paquets dans ses bras. Aide-moi à porter tout ça jusqu'au chariot. Tu vois autre chose dont on aurait besoin ?

— Qu'est-ce que tu as pris jusqu'ici ?

Elle fit l'inventaire des marchandises en les lui calant entre les bras.

— Du poisson salé et fumé, des pommes rouges, du thé, du miel dans ce pot en terre, un filet d'oignons sur ton épaule, du saindoux dans cette boîte en bois, du fromage et un carré de cuir pour faire de nouveaux gants.

Vandien baissa les yeux sur le chargement.

— Que des articles pratiques et nécessaires.

La déception était perceptible dans sa voix.

— Qu'est-ce que tu espérais ? Des noisettes au vinaigre et des plumes de coquelet ?

Ki était irritée. Elle lui parlait par-dessus son épaule tandis qu'ils s'avançaient au milieu du marché battant son plein. Comme Vandien ne répondait pas, elle jeta un coup d'œil en arrière. Il s'était arrêté devant un étal où flottaient de grandes écharpes grises. Il se rappela tardivement sa présence et la rejoignit.

— Non, rien de tel. J'aimerais te voir agir de manière un peu plus impulsive. Profiter de la vie.

— Tu es suffisamment impulsif pour nous deux, répliqua Ki.

Vandien arrangea sa prise sur les marchandises. Ils avaient quitté la zone centrale du marché mais Ki avait laissé le chariot et les chevaux derrière l'auberge. Des mèches frisées de cheveux noirs retombaient sur le front de Vandien jusque dans ses yeux. Il souffla dessus mais cela ne fit que le chatouiller davantage.

— Tu es tout simplement jalouse de moi, l'accusa-t-il d'un ton grave.

— C'est ça.

Ki jongla avec ses paquets et ralentit pour marcher à ses côtés. Ils faisaient presque la même taille et leurs yeux se rencontrèrent, pleins d'étincelles.

— Je suppose que tu vas maintenant affirmer que je rêve secrètement de porter un gilet couvert d'arbres et d'oiseaux.

— Non, pas de mon goût. Tu es jalouse de ma capacité à profiter de la vie. Tu abordes chaque jour avec prudence, en pensant «sous-vêtements chauds » et «graisse pour essieux ». Tandis que moi je traverse mes journées à grands pas et en chantant. Tu t'es émoussée, Ki. Tu grignotes les petits coins secs de ta vie.

— Au lieu de tout enfourner dans ma bouche d'un seul coup, comme certains individus de ma connaissance.

— Exactement.

Vandien hocha la tête pour montrer qu'il prenait ça comme un compliment.

— Cet après-midi, je n'ai pas peur de le prédire, tu boiras précisément les trois bols de cinmeth que tu t'autorises à consommer dans une auberge publique, tandis que je descendrai autant d'alys qu'ils en auront et que je pourrai me permettre de payer. N'est-ce pas vrai ? Qu'as-tu à répondre à ça ?

— Seulement que je suis heureuse que le chariot se trouve juste dans la cour de l'auberge. Je détesterais avoir à te tirer derrière moi à travers les rues de la ville en plein jour.

— Oh, très drôle, gronda Vandien.

— Il n'y a que la vérité qui blesse.

Ki lui adressa un sourire suffisant. Lorsqu'ils atteignirent le chariot, elle se tourna vers lui et ajouta sa charge aux fournitures qu'il transportait déjà. Elle grimpa par-dessus la grande roue jaune jusqu'au siège en bois puis tendit les bras vers lui pour qu'il lui passe les marchandises.

— Monte donc pour m'aider à ranger tout ça, lui proposa-t-elle.

— Fais-le toi-même, grogna-t-il tout en grimpant à ses côtés.

Elle fit coulisser la porte de la cabine et descendit jusqu'à la zone habitable du chariot. La partie avant avait été fermée pour ressembler à une moitié de caravane Romni. Ki se tenait debout au centre de la petite cabine proprette, rangeant leurs acquisitions au fur et à mesure que Vandien les lui passait. À l'une des extrémités de la pièce, une plate-forme recouverte de peaux et de couvertures constituait le lit. Les murs de la cabine étaient occupés par un mélange d'étagères, de placards, de réduits et de crochets. Une petite table était dépliée sous l'unique et minuscule fenêtre dotée d'un panneau en peau graissée. Il ne fallut à Ki que quelques instants pour ranger chaque objet à sa place. Elle releva les yeux vers Vandien qui boudait sur le siège, et elle tenta de se composer une expression similaire à la sienne.

— Je te tape sur les nerfs.

— En effet.

— Parce que je suis une personne tellement concrète, terre à terre et ennuyeuse. Parce que je traverse la vie sans céder aux impulsions et à la bêtise ? Parce qu'il n'y a jamais rien à mon sujet qui soit le moins du monde imprévisible.

— Eh bien… (Vandien reculait devant la dureté du jugement que Ki portait sur elle-même.) Non. Parce que tout ça est là, juste sous la surface, et que tu refuses de le laisser sortir. Je vais te dire ce que j'aimerais faire. (Il descendit dans la cabine et s'assit sur le lit.) J'aimerais composer pour toi une journée identique à celle que je composerais pour moi-même.

Ki leva les sourcils d'un air interrogateur mais il continua avec détermination.

— On va faire ça.

Il se fit soudain presque timide et couvrit son hésitation en repoussant les mèches qui lui tombaient sur les yeux.

— Oui ? demanda Ki pour l'encourager.

— Cesse de m'interrompre. Comment puis-je parler et réfléchir en même temps si tu n'arrêtes pas de m'interrompre ? On va faire ça. On va se trouver un bain public ; une cité aussi ancienne que Jojorum doit bien proposer des bains dignes de ce nom. Et on va se prélasser et se laisser tremper jusqu'à ce que tes petits doigts de pieds soient aussi roses que tes tétons.

Il lui décocha un large sourire, soudain plein de malice tandis qu'il se laissait emporter par son fantasme.

— On engagera une servante pour te relever les cheveux en longues et douces boucles et les décorer de fils d'or fin et de perles. On te drapera d'une grande toge de tissu doré et on mettra sur tes pieds des chaussons en cuir brillant, magnifique. Des boucles d'oreilles en pierre verte pour aller avec la couleur de tes yeux et trois anneaux d'argent sur chacune de tes mains.

— Et ensuite ? demanda gentiment Ki comme le silence s'éternisait.

— Et alors nous marcherons ensemble à travers Jojorum, avec ton bras autour de ma taille. La foule nous regardera passer et se souviendra de l'époque où cette cité était jeune et pleine de vie.

— Ils ne feraient qu'admirer ton gilet, l'asticota gentiment Ki.

Mais elle s'avança pour venir se tenir près de lui, les mains sur les hanches.

— Tu sais que nous n'avons pas les moyens de faire une seule de ces choses, sauf le bain.

— Je sais. Mais lorsque j'ai envie de faire ça, je sais que j'en ai envie. Alors que toi tu fais mine de ne pas en avoir envie, car tu sais que tu ne peux pas te le permettre. Et c'est la grande différence entre toi et moi.

— Cela nous rend bons l'un pour l'autre, intervint Ki.

Elle glissa une main dans la poche de sa jupe. De l'autre, elle agrippa une poignée d'épaisses boucles brunes au niveau de la nuque de Vandien. Elle le tira doucement à elle en approchant son visage du sien. Puis, de sa main libre, elle sortit de sa poche une chaîne circulaire qu'elle fit passer pardessus la tête de Vandien.

— Qu'est-ce que c'est ?

Vandien la tira vers lui pour qu'elle s'asseye sur le lit à ses côtés tandis qu'il palpait avec curiosité la fine chaîne d'argent.

— Un achat impulsif de la part d'une amie à qui ça arrive rarement. J'ai su qu'elle était pour toi lorsque je l'ai vue sur l'étal du joaillier.

Vandien défit le collier afin de pouvoir l'examiner. La chaîne était en argent, composée de minuscules maillons. Un petit faucon était suspendu à un maillon plus large. Les ailes déployées, les serres et le bec ouvert avaient été gravés avec soin dans une pierre noire qui accrochait même la lumière tamisée de la cabine. Un éclat rouge lui tenait lieu d'œil luisant. Ki sut qu'elle avait bien choisi lorsqu'il ne put s'empêcher de lâcher un soupir. Il le remit autour de son cou. La longueur de la chaîne laissait reposer le faucon nettement en dessous du creux de sa gorge.

— Il se perd presque dans les poils, fit-elle observer.

— Je raserai cet endroit sur ma poitrine afin de bien le montrer, promit Vandien.

— Ne fais pas ça.

Elle l'embrassa si soudainement que ce rare signe d'affection n'atterrit que sur le coin de sa bouche et sur une partie de sa moustache. Mais alors qu'il s'apprêtait à corriger le tir, elle se libéra de son étreinte avec douceur.

— Tu viens juste de t'apercevoir que tu as oublié d'acheter de l'huile pour le harnais ? devina Vandien d'un ton grave.

Elle rit tristement de la justesse de sa supposition.

— Et je dois réapprovisionner les céréales de l'attelage. Je vais devoir prendre le chariot pour aller les récupérer.

— J'ai moi aussi des courses à faire, presque aussi palpitantes.

— C'est-à-dire ?

— Sous-vêtements chauds et graisse pour essieux, répondit-il d'un ton solennel.

Il se leva, la tête penchée sous le plafond bas de la cabine.

— J'ai trouvé une chouette petite taverne et j'ai laissé mon cheval attaché devant. Ça s'appelle Au Canard Satisfait. D'après ce que j'ai pu apprendre en posant la question, c'est le seul endroit de Jojorum qui serve à la fois de l'alys et du cinmeth.

Ki hocha la tête.

— Je t'y retrouverai, dans ce cas. Mais, Vandien…

Il se retourna en percevant l'inquiétude soudaine qui pointait dans sa voix.

— On ne pourra pas s'attarder très longtemps. J'ai reçu une mauvaise nouvelle dans les rues aujourd'hui : un jongleur au coin d'une rue m'a mise en garde contre les Déguerpisseurs. « Je peux porter un long manteau par-dessus mon costume », m'a-t-il dit. « Mais un chariot peint aux couleurs des Romni est plus difficile à dissimuler. » Nous ferions bien de quitter cet endroit avant la tombée de la nuit.

— Déguerpisseurs ?

Vandien la fixait d'un air dubitatif.

— Nous sommes ensemble depuis trop longtemps. Parfois j'oublie que tu n'es pas né chez les Romni. Les marchands de certaines villes n'apprécient guère de voir débarquer une caravane Romni. Ils nous traitent de voleurs, ou pire. Mais ce n'est pas seulement les Romni. C'est n'importe quel voyageur avec des biens à vendre moins chers que les leurs, qu'il soit colporteur ou négociant. Alors les marchands embauchent des Déguerpisseurs. Ils tombent sur le chariot au milieu de la nuit, tabassent les adultes, terrifient les enfants, estropient l'équipage s'ils le peuvent, sans quoi ils mettent le feu au chariot. Tout ça sous le couvert de forcer les vagabonds voleurs à s'en aller pour conserver leurs villes belles et propres.

Les yeux de Vandien s'étaient assombris tandis que Ki parlait. Le visage de sa compagne arborait une expression qu'il avait rarement vue chez elle. Ses yeux verts étaient distants, comme si elle se remémorait une expérience vécue et pas simplement racontée. Il lui toucha délicatement le bras et elle revint brusquement à elle.

— Ils ne s'en prendraient quand même pas à nous, raisonna-t-il. Nous n'avons qu'un chariot, qui livre une cargaison.

— Ils s'en moquent, le coupa Ki d'une voix basse et sauvage. Ils se fichent de savoir si tu vends de la dentelle, si tu jongles aux carrefours ou si tu viens soigner les chevaux. Même si tu viens juste demander l'aumône. Ils te font déguerpir, et sans ménagement. Habituellement, je ne fais pas affaire avec les villes qui abritent des Déguerpisseurs. Je serai heureuse de laisser la poussière de Jojorum derrière nous et de revenir à nos livraisons habituelles.

— D'accord, répondit Vandien, si docilement que Ki se tourna vers lui, surprise.

Il eut un petit rire de gorge en voyant son visage.

— Tu as succombé à ton impulsion de l'année, à mon tour de succomber à une crise d'action terre à terre. On se retrouve au *Canard*, on se prend chacun un unique verre et on s'en va. Nous aurons quitté Jojorum avant la tombée de la nuit.

Ils s'extirpèrent de la cabine et Vandien regarda Ki s'éloigner vers le corral de l'auberge pour récupérer son équipage. Il secoua silencieusement la tête. Déguerpisseurs. Il n'aurait jamais pensé voir Ki quitter une ville sans cargaison à transporter ou payer une chambre d'auberge sans y dormir ensuite. Il laissa ses pas le porter le long des rues poussiéreuses en direction du marché.

Ils étaient arrivés le matin même et ils allaient repartir avant la nuit. Dommage. Jojorum avait connu des jours meilleurs mais, même dans l'état où elle était, sa gloire passée était encore visible ici et là, attisant la curiosité de Vandien. Le chariot de Ki était entré dans la cité en passant sous une arche immense dont les formes étaient partiellement dissimulées par les nombreux nids d'arondes boueuses qui s'y accrochaient. Les hautes roues jaunes de son chariot Romni avaient glissé sur les pavés qu'un ancien monarque avait eu la prévenance d'installer pour elle. Un tapis de poussière s'étendait sur la rue et atténuait le bruit des sabots des chevaux. Des mauvaises herbes de toutes sortes jaillissaient des écarts entre la surface de la route et la façade des bâtiments. Les grandes bâtisses de pierre décorées des visages sculptés de héros oubliés voyaient leur grandeur diminuée par les maisons en torchis qui se blottissaient entre et contre elles. Elles rappelaient à Vandien les nids d'arondes. Trois des cinq fontaines qu'ils avaient dépassées étaient fendues et asséchées mais, à la quatrième, les gens tiraient de l'eau et à la cinquième, on lavait du linge sous l'œil attentif de sept esprits des eaux en marbre qui crachaient aimablement l'eau propre destinée au rinçage. La dernière fontaine s'était trouvée dans une cour très ancienne. Des arbres harpes, morts et muets, s'élevaient devant le manoir décrépi. Jojorum était une ville

mélancolique qui avait laissé derrière elle ses jours heureux et se complaisait désormais dans la débauche.

Vandien retourna vers les étals de vêtements.

— Vous êtes revenu pour le gilet, alors ? demanda la propriétaire.

Une lueur de malice s'alluma dans le regard de Vandien.

— En auriez-vous un du même type, mais plus petit ? Un qui irait à l'amie qui était avec moi tout à l'heure ?

Mais il ne put profiter de la farce qu'il venait d'imaginer car elle n'avait rien d'assez voyant pour le satisfaire. Pour la seconde fois de la journée, il offrit à la marchande un hochement de tête plein de regret avant de s'éloigner de son étal. Il se mit à fureter à travers le marché, prenant plaisir au bruit et à l'agitation qui l'entouraient. Les longues journées tranquilles de leur dernier transport avaient fini par réveiller son goût pour l'action et le changement. Ici, enfin, on trouvait des gens et de nouvelles choses à voir et à acheter avec la poignée de pièces d'argent qu'il avait dans sa bourse. Il s'offrit une écharpe d'un jaune lumineux pour enrouler autour de son cou et des fruits secs épicés à grignoter tandis qu'il vaquait d'un étal à l'autre.

— Du plaisir pour une pièce ? lui proposa une jeune femme en rose.

Il la gratifia d'un sourire poliment appréciateur avant de secouer lentement la tête et de reprendre son chemin.

Avisant l'étal d'un Tchéria, il acheta des petits gâteaux verts de pain végétal dont il ne fit qu'une bouchée. Une longueur de ruban jaune pour Ki attira son attention, ainsi qu'un petit pot de savon doux parfumé au trèfle. Il se laissa ensuite séduire par une bourse en cuir aux cordons bleu et rouge. Mais ce dernier achat ne lui laissa guère plus que quelques copeaux de cuivre à ranger dans sa nouvelle bourse, ce qui signifiait la fin de ses emplettes. Il retourna d'un pas lent en direction de la taverne.

— Du plaisir pour une pièce ?

C'était la même fille, ou sa sœur dans une robe rose identique. Une nouvelle fois, Vandien secoua poliment la tête et tenta de dépasser la jeune femme. Mais elle l'arrêta, s'approcha si près qu'il put sentir les effluves épicés de son souffle.

— Du plaisir pour du plaisir ? lui proposa-t-elle d'une voix plus douce.

Vandien fronça les sourcils. Il n'était pas laid, même si la plupart y regardaient à deux fois en découvrant la longue cicatrice qui lui barrait le centre du visage. Il connaissait le pouvoir de ses yeux sombres et de son sourire charmeur et n'hésitait pas à les utiliser à son avantage. Mais recevoir une offre aussi abrupte et aussi flatteuse n'était pas dans ses habitudes. L'adolescent en lui gonfla la poitrine.

— Je suis un idiot, admit-il. Ou un fou. Peut-être que je suis heureux de ma fortune actuelle et que je ne veux pas prendre le risque de la modifier. Mais je vous remercie d'avoir ainsi pensé à moi.

Secouant la tête avec regret, comme s'il n'arrivait pas lui-même à croire qu'il refusait ses faveurs, il passa devant elle.

Une pointe de douleur lui transperça la cuisse. Alors même qu'elle remontait le long de son échine, il perdit la capacité de crier. Il trébucha, fit deux pas et s'écroula.

— Mon frère ! s'exclama la femme d'une voix hystérique. Il a une de ses attaques ! À l'aide, quelqu'un, s'il vous plaît !

Vandien était stupidement allongé dans la poussière à regarder les pieds qui s'agitaient autour de lui. Il avait de la poussière dans les yeux et respirait un air chargé de sable mais il ne pouvait ni ciller ni éternuer. Il était encore capable d'entendre la femme crier à propos de son pauvre frère et appeler à l'aide. Sa voix douce était à présent si acérée qu'on aurait pu s'en servir pour écailler un poisson. Vandien ne fut pas surpris que quelqu'un se décide enfin à lui venir en aide. C'était plus facile que de l'écouter hurler.

Son esprit aurait dû s'emballer lorsqu'il fut relevé sur ses pieds, les bras étendus sur les épaules de la femme et de son bienfaiteur. Mais il se sentait étrangement complaisant, observateur plutôt qu'acteur de cette étrange saynète. La femme habitait à plusieurs rues de là, en haut d'un escalier. Vandien n'apprécia guère la manière dont ils le tirèrent derrière eux sans songer à ses tibias et ses chevilles qui heurtaient chacune des marches. Il trouva désagréable d'être jeté sur un canapé tâché et recouvert d'une couverture sale, et offensant de devoir écouter

le bienfaiteur profiter bruyamment de sa récompense. Il ne regarda pas, car ils l'avaient déposé face au mur et il ne pouvait pas bouger. Ses yeux pleuraient pour nettoyer la poussière dont il ne pouvait se débarrasser en clignant les paupières. Plus frustrant encore était le fait qu'il ne pouvait pas fermer les yeux et dormir comme il en ressentait tant le besoin. Il fixa la maçonnerie craquelée du mur devant lui et finit par se laisser emporter, yeux grands ouverts, par le sommeil ou une perte de conscience très similaire.

***

Ki baissa les yeux sur son bol. Tout au plus y restait-il une ou deux gorgées de cinmeth rosé. Après quoi elle devrait prendre une décision. Elle pouvait sortir son chariot de la ville et faire confiance à Vandien pour comprendre qu'elle était partie vers le nord, le long de ses itinéraires commerciaux habituels. Ou elle pouvait laisser un message clair à son intention auprès du tavernier. Elle pouvait encore ramener son chariot à l'auberge et y passer la nuit, en espérant qu'il ne soit pas incendié durant la nuit. Elle pouvait enfin errer dans la ville toute la nuit durant en criant le nom de Vandien à chaque coin de rue.

Elle termina le cinmeth et leva son bol pour en redemander. Elle allait l'attendre encore un peu. Elle allait prendre juste un verre de plus. Et s'il n'était pas là lorsqu'elle aurait terminé, elle déciderait de la marche à suivre. Elle regarda le garçon de taverne verser la liqueur épicée dans son bol. C'était le cinquième. Que Vandien vienne donc et il verrait qu'elle pouvait se montrer aussi follement impulsive que lui. Elle aussi savait s'en remettre à la chance, comme il le faisait sans cesse. Mais c'était bien le problème avec sa bonne fortune à lui. Elle était toujours là pour amortir ses chutes. Vandien n'avait-il donc jamais reçu de bonne leçon en matière de prudence ? Ni de ponctualité ? Un cliquetis bruyant lui fit tourner la tête de surprise. Les garçons étaient en train d'abaisser les lattes aux fenêtres. L'un d'eux faisait le tour des tables avec un plateau plein de petites bougies sur des coupes en

argile. Il en alluma une pour Ki et la posa prudemment devant elle. Ki le fixa avec curiosité car il n'avait rien du garçon de taverne habituel. On avait tendance à sélectionner de petits gars costauds dont les jambes musclées étaient capables de grimper et redescendre du grenier durant toute une soirée. Mais cet enfant-là était mince et délicat. Il paraissait nerveux et craintif, effrayé même par les bougies qu'il allumait. Ses yeux gris étaient légèrement lumineux dans la pénombre de la taverne. Ses cheveux étaient aussi pâles que le clair de lune, de même que ses sourcils et ses cils, nettement visibles pardessus sa peau d'un brun doré. Malgré sa couleur de peau, les bleus laissés par des doigts durs étaient très visibles sur ses petits poignets et ses bras fins. Le garçon la surprit en train de l'examiner et ses yeux craintifs se firent presque accusateurs. Ki leva son bol et but la moitié de l'enivrant cinmeth pour oublier ce regard. Qu'est-ce qui avait pu pousser cet enfant à faire preuve d'une méfiance aussi intense ?

Mais lorsque Ki abaissa son bol, le garçon se tenait juste devant elle, la minuscule lumière de la bougie se reflétant dans ses yeux. Il s'adressa à elle en jetant autour de lui des regards apeurés. Les mots sortirent de sa bouche avec la diction soignée d'un acteur.

— Attendez-vous un homme avec une ligne comme ceci ?

Il fit glisser un doigt mince le long de son visage, commençant entre les deux yeux pour descendre sur le côté de son nez jusqu'à son menton.

— Peut-être, répliqua Ki avec méfiance.

Sa main partit en direction de sa bourse mais les yeux de l'enfant ne la suivirent pas. La réponse de Ki l'avait laissé incertain. Il regarda de nouveau autour de lui, comme s'il attendait que quelqu'un l'encourage, mais ne trouva personne. Ses yeux semblaient paniqués lorsqu'il les braqua de nouveau sur elle.

— J'ai un ami qui porte une marque de ce genre, admit Ki en hâte.

Le garçon laissa échapper un soupir de soulagement. Il se passa la langue sur les lèvres et récita de nouveau ses phrases.

— Alors j'ai un message pour vous. Il a eu quelques ennuis. Il a envoyé un homme à la taverne pour vous chercher mais l'homme n'a pas pu rester. Je ne sais pas pourquoi mais les Déguerpisseurs l'ont fait sortir par la porte. Il vous attend là-bas.

Ki secoua la tête avec incrédulité. Mais ça devait être vrai. Cela expliquait pourquoi son cheval n'était plus attaché devant la taverne. Maudite soit son impulsivité ! Elle se demanda ce qu'il avait bien pu dire et à qui. Elle espérait qu'ils ne lui avaient pas fait de mal.

Elle avala d'un trait le reste de son cinmeth et déposa un petit cercle de pièces sur la table pour le garçon. Il y jeta un œil mais ne bougea pas. Avec un soupir, elle ajouta une pièce supplémentaire. Même les pourboires étaient trop chers pour elle dans cette ville.

— Prends-les ! s'exclama-t-elle avec irritation.

Il ramassa lentement les petites pièces. Elle se leva brusquement mais la tête lui tourna. *Bon sang de bon sang de bonsoir ! Regarde ce qui arrive quand vous vous montrez tous les deux impulsifs le même jour*, se morigéna-t-elle. Elle craignait ce qu'elle allait découvrir. Vandien ne se serait pas laissé faire. Elle le savait. Mais la rapière de Vandien, qui faisait de lui l'égal de bien des hommes plus costauds et plus grands, était sur son crochet dans le chariot. Ki avait vu les Brurjan que la ville avait engagés comme Déguerpisseurs. C'étaient des créatures imposantes et querelleuses au visage recouvert de fourrure sombre. Ils peignaient en rouge les sabots de leurs chevaux. Ki avait atteint l'entrée lorsqu'elle se souvint qu'elle avait une question à poser :

— Quelle porte ? lança-t-elle au garçon.

Il se hâta de la rejoindre, une expression affligée sur le visage. Il pointa la rue du doigt et lui donna les indications à suivre.

— On l'appelle la porte du Limbreth, termina-t-il d'une petite voix.

Puis, comme s'il récitait une devise familiale, il ajouta :

— Si vous la cherchez là où je vous ai dit, vous la trouverez. Mais vous devrez être en train de la chercher.

— C'est ce que je ferai.

Ki tendit la main pour lui ébouriffer les cheveux mais il s'écarta si brusquement qu'elle sentit son cœur se serrer. L'enfant s'éloigna d'elle en toute hâte. Elle fut presque tentée de le suivre. Mais il était probablement lié à l'endroit par contrat et racheter sa liberté serait un processus long et compliqué nécessitant la présence de ses parents et quantité de marchandages avec le tavernier. Elle se promit néanmoins de ne pas l'oublier et d'essayer de faire quelque chose pour lui après avoir retrouvé Vandien. Elle se demanda si les Déguerpisseurs avaient méchamment estropié celui-ci et hâta le pas.

La fraîcheur de l'air nocturne apaisait sa peau et ses yeux et l'aidait à conserver son équilibre mais elle ne calmait en rien ses inquiétudes. Elle se força à marcher lentement et d'un pas assuré. Elle n'avait aucune envie d'attirer sur elle l'attention d'un quelconque Déguerpisseur. Il faisait nuit noire dans les rues inconnues. Au moins le cinmeth ne lui avait-il pas donné la migraine que le vin lui donnait toujours. Elle avait plutôt l'impression de sentir sa tête flotter avec légèreté au-dessus de ses épaules.

Ki se cogna au flanc de son propre chariot avant de l'avoir vu. Elle grommela des jurons contre l'obscurité et trouva son chemin à tâtons jusqu'au siège. À l'intérieur de la cabine, elle farfouilla dans le noir jusqu'à trouver la lanterne. Il serait stupide de conduire l'équipage dans l'obscurité. Elle devrait marcher au-devant d'eux avec une lumière, au moins jusqu'à ce qu'ils atteignent la porte.

Amical, Sigmund se pressa contre elle en guise de salut. Elle offrit à l'immense cheval gris une claque affectueuse sur l'épaule. Revêche, Sigurd tourna sa tête de côté et agita ses sabots dans la poussière. Il n'appréciait guère d'être laissé harnaché tandis que sa propriétaire allait se détendre.

Lorsqu'elle fit claquer sa langue à leur intention, tous deux s'avancèrent néanmoins rapidement en tirant sur leur harnais et la suivirent, tels deux gigantesques chiens sur ses talons. Le chariot les suivait pesamment, la poussière étouffant le bruit de son passage.

La cité nocturne se dissimulait au regard de Ki. Tous les points de repère familiers étaient situés juste hors de portée de sa lanterne. Elle se déplaçait au milieu de rues sans nom qui auraient pu appartenir à n'importe quelle ville en n'entendant que les craquements et les cliquetis de son chariot. Elle compta les intersections en priant pour ne pas confondre rues et allées. Si elle prenait un mauvais tournant, toutes les indications du petit garçon deviendraient inutiles. Au moins les rues étaient-elles bien pavées. Des maisons trapues en torchis se tenaient de part et d'autre. La plupart d'entre elles étaient plongées dans le noir. Ici et là, la lumière ténue d'une bougie qui s'échappait de l'une des petites fenêtres ou se glissait entre les lattes usées d'une porte. Mais cela ne suffisait pas à illuminer les rues. Ki avançait au milieu de son propre petit cercle de lumière.

Elle prit le dernier tournant mentionné dans les instructions. Donc, si le garçon l'avait correctement informée, la porte devait se trouver juste devant elle. Ki s'avança à pas mesurés, résistant au désir de marcher au rythme de son cœur battant. Vandien irait bien. S'il avait eu les moyens d'envoyer un messager capable de donner des instructions, il ne pouvait pas être sérieusement blessé. Peut-être même qu'il n'avait rien.

Elle frissonna légèrement en repensant au Déguerpisseur brurjan qu'elle avait aperçu auparavant. Il portait un harnais de cuir noir, décoré de l'emblème maudit de la roue en feu. Elle aurait pu fabriquer deux Vandien à partir de sa masse, et largement. Elle espérait que ce n'était pas celui que Vandien avait rencontré.

Les murs de la cité se dressèrent soudain devant elle. Ki jura. Il n'y avait pas de porte. Tout n'était que ténèbres au-dessous du parapet, et d'un noir constellé d'étoiles au-dessus. Elle avait manqué la porte. Elle allait devoir rebrousser chemin. Elle pouvait toujours suivre le mur en espérant la trouver. Mais le suivre dans quelle direction ? Si elle choisissait la mauvaise, cela pourrait lui prendre des heures pour se rendre compte de son erreur et elle devrait alors revenir sur ses pas. Maudit Vandien ! Il voulait qu'elle se montre plus impulsive, hein ? Eh bien si elle suivait ses premières impulsions quand elle le

retrouverait, les oreilles de Vandien allaient siffler pendant toute une semaine.

Ki s'efforça de maîtriser sa mauvaise humeur et de calmer sa respiration. Alors qu'elle arrêtait l'équipage pour décider dans quelle direction elle devait aller, son œil capta une lueur rubiconde. Elle se tourna dans sa direction et ne vit rien. Mais, cette fois, une lumière dans le coin opposé attira son regard. Perplexe, elle se tourna lentement. La porte était là.

Elle sentit son estomac se nouer. Quelque particularité dans la maçonnerie du mur, à moins que ce ne soit le cinmeth, l'avait jusque-là dissimulée à ses yeux. À présent, le rectangle formé par la lumière des torches s'élargissait tandis qu'elle conduisait son attelage dans sa direction. Mais, en s'approchant, elle vit que la porte du Limbreth n'était éclairée par aucune torche visible. La lanterne de Ki ne l'illuminait même pas. En fait, sa lumière lui revenait, comme si elle se heurtait à la pierre encadrant la porte. Il n'y avait pas de herse, ni aucune barrière pour empêcher quiconque d'entrer ou de sortir. Le passage était plus large que la porte nord par laquelle elle et Vandien étaient arrivés. Elle se demanda comment elle pouvait l'avoir manquée.

Ki se sentit traversée d'un vague malaise au sujet de cette porte. Elle ferma les yeux avec force pendant un long moment avant de les rouvrir lentement. Maudit cinmeth. Il n'y avait pas de gardes appuyés contre le mur mais une unique sentinelle accroupie au milieu de la porte, lui bloquant le passage.

Homme ou femme, Ki n'aurait su le dire. Ce n'était même pas une race qui lui était familière. Les vêtements en loques qui recouvraient la créature pouvaient bien avoir été blancs, gris ou bleu pâle. La lueur rouge de la porte déformait sa vision, transformait les silhouettes en ombres et les ombres en silhouettes. Le Gardien la fixait sans mot dire. Ses yeux dissimulés la dévisageaient intensément à travers les couches de tissu qui lui recouvraient la tête.

— Est-ce ici la porte du Limbreth ?

La langue de Ki lui paraissait engourdie et, même à ses propres oreilles, la question sembla stupide.

— Si tu es venue à sa recherche, alors tu sais que c'est bien elle.

La voix était aussi profonde que les grondements de la terre elle-même. Le phrasé était aussi particulier que celui de l'enfant à la taverne. Sans savoir pourquoi, Ki se sentit irritée.

— Eh bien, je suis allée à sa recherche parce que j'ai bien l'intention de la traverser. Allez-vous vous écarter ou voulez-vous examiner le fond de mon chariot ?

— Es-tu Ki, la conductrice Romni ?

Elle se raidit. Elle n'aimait pas l'idée de révéler son nom au milieu de la nuit devant l'une des portes de la ville, surtout qu'il l'avait désignée comme étant une Romni. Des Déguerpisseurs l'attendaient-ils au-delà de la porte ? Mais il l'avait appelée Ki, ce qui voulait peut-être dire que c'était Vandien qui avait mentionné son nom un peu à la légère.

— C'est moi, répondit-elle brusquement, soudain prise de témérité.

— Nous t'attendions. Tout est prêt pour que tu passes la porte. Entre lentement.

Ki fronça les sourcils. Tous les muscles de son corps se tendirent lorsqu'elle vit sa main à trois doigts faire signe à quelqu'un. Déguerpisseurs ou Vandien ? Trop tard pour s'enfuir s'il s'agissait de Déguerpisseurs. Ses perceptions aiguisées combattaient l'alcool dans son sang tandis qu'elle menait son attelage sous le linteau rougeoyant. La lumière rouge donnait l'impression de regarder à travers un épais brouillard. Pendant un instant, elle crut deviner une autre silhouette devant la porte. Une femme de grande taille, portant une robe vert pâle, les yeux rougis par le chagrin. Elle ne la vit qu'un instant mais sa ressemblance avec l'enfant de la taverne était frappante. La même chevelure pâle flottait sur ses épaules et elle possédait la même ossature fragile, la même peau fine. Donc quelqu'un s'occuperait peut-être de ce garçon. Ki l'espérait.

Un spasme de vertige la parcourut, lui donnant l'impression de nager à travers une eau dense et chaude. *Le cinmeth*, songea-t-elle, en fermant à moitié les yeux et en continuant obstinément d'avancer. Plus jamais. La sensation disparut après un instant et elle ouvrit les yeux pour découvrir la nuit par-delà la porte. L'air avait changé. Même les chevaux agitaient la tête dans de grands mouvements de crinière et

s'ébrouaient d'un air approbateur. L'air se répandait sur chacun d'eux en une vague chaude, avec juste ce qu'il fallait de fraîcheur pour apaiser leurs yeux fatigués. Ki respira le parfum des fleurs nocturnes et les senteurs chaudes et moussues que dégagent les bois en milieu de journée. Quelle différence par rapport à cette ville de pierre poussiéreuse !

— Vandien ? appela-t-elle d'un air interrogateur.

Elle leva haut sa lanterne. Sa lumière vint se poser sur les troncs d'arbres gris et fins. Des arbres ? La porte nord s'ouvrait, elle, sur une vaste plaine d'herbe jaune et aride. Mais Ki avait oublié qu'il s'agissait de l'antique Jojorum. N'avait-elle pas entendu dire que l'endroit avait autrefois été renommé pour ses jardins ? Peut-être s'agissait-il ici d'un square laissé à l'abandon jusqu'à ce que la nature reprenne ses droits. Au moins la route restait-elle en bon état. De fines langues de mousse glissaient par-dessus, mais la surface en était plate et droite, ni gauchie ni affaissée par l'âge. Le chariot avançait en silence derrière elle, les bruits de sabots de ses animaux absorbés par la mousse. Une moiteur agréable flottait dans l'air, ainsi qu'un sentiment de paix. La nuit elle-même paraissait moins sombre autour d'elle.

Mais où donc était Vandien ? Même s'il gisait inconscient sur le bas-côté, son cheval aurait dû hennir en direction de son attelage. Si toutefois ils lui avaient laissé son cheval.

— Hé ! (Les chevaux redressèrent brusquement la tête.) Vandien !

Sa voix angoissée paraissait stridente au milieu de cette nuit amicale, et comme étouffée par la paix qui régnait en ces lieux. Elle fit le tour de son chariot en direction de la porte. Le Gardien pourrait peut-être lui apprendre quelque chose au sujet de Vandien.

La porte était un rectangle flamboyant au milieu des ténèbres et sa lumière obscurcissait tout le reste. Ki sentit les larmes lui monter aux yeux tandis qu'elle la fixait et elle fut finalement forcée de détourner le regard.

— Gardien ! appela-t-elle. L'homme qui vous a dit de m'attendre, où est-il ?

Elle se risqua à jeter un œil au portail brillant. Le Gardien faisait une forme compacte en son centre.

— Suis la route. (Sa voix sonnait moins fort qu'elle n'aurait dû à cette distance.) Suis simplement la route dans la direction des lumières à l'horizon.

Ki détourna de nouveau les yeux du Gardien et de la porte. Elle ne lui avait pas paru si lumineuse du côté ville. Elle focalisa son regard sur le sol sombre pour leur permettre de se réhabituer à l'obscurité. La luminosité de sa propre petite lanterne paraissait faible après avoir regardé la porte. C'est en baissant les yeux qu'elle repéra les traces d'un unique cheval, la forme de ses sabots imprimée dans la mousse et rendue presque invisible par les marques laissées par ses propres bêtes. Ki reprit position devant son attelage et se mit à descendre la route à pas lents. Il n'y avait aucun signe visible sur la route elle-même mais, ici et là, on trouvait des marques qui traversaient la mousse pour révéler la surface noire de la voie. Le cheval portait le poids d'un cavalier et celui-ci était pressé. Eh bien, il avait au moins fait preuve de bon sens. Elle était heureuse qu'il ait quitté la ville pour l'attendre à l'extérieur. Plus ils seraient loin des portes, moins ils risquaient d'être pris en chasse par les Déguerpisseurs. Elle fut à la fois soulagée de voir que Vandien allait suffisamment bien pour pouvoir monter à cheval et irritée d'avoir été aussi inquiète.

Elle claqua la langue en direction de son attelage et les chevaux vinrent se tenir derrière elle. Si elle n'avait pas été en train de s'inquiéter pour Vandien, cela aurait été une plaisante balade de nuit le long d'une route silencieuse. La mousse souple qui recouvrait la route était agréable sous le pied. La fraîcheur de la brise lui caressait le visage. Elle balançait sa lanterne sur le côté, projetant la lumière en avant pour suivre les traces de sabots qu'elle pistait.

Ki marqua un temps d'arrêt. Après un instant d'hésitation, elle éteignit la lanterne. Elle avait vu juste. Loin des murs suffocants de la cité et de ses vieux bâtiments sombres, la nuit était devenue un endroit plus amical. Il y avait assez de lumière pour y voir, bien que le ciel fût à présent couvert. Suffisamment pour conduire ? Elle haussa les épaules et arrêta l'attelage le temps de grimper sur le siège. Elle saisit les rênes et les fit claquer sur le large dos de ses chevaux.

La route avançait bien droit devant eux, tranchant la forêt aussi nettement que si elle avait été tracée à l'aide d'un gigantesque couteau. La mousse qui recouvrait la route semblait parsemée de reflets argentés, transformant la voie en un immense ruban qui s'éloignait de Ki jusqu'à ne plus former qu'une simple ligne à l'horizon. Les cahots familiers liés aux nids-de-poule et autres sillons creusés dans la route avaient disparu. Le chariot se déplaçait dans un silence presque total, aussi régulièrement qu'un navire fendant les flots.

La forêt l'avait recueillie au creux de ses mains. Des arbres nocturnes amicaux se penchaient jusqu'à former quasiment une arche au-dessus de sa route. Ils étaient parés de fleurs blanches et lumineuses qui emplissaient la pénombre d'une senteur agréablement indéfinissable. De temps en temps, la forêt s'éloignait de la route pour offrir à Ki une vue sur un pâturage où s'élevait un petit cottage ou juste une étendue de prairie sauvage. Certains pâturages semblaient avoir été labourés ou abriter des récoltes. Aucune lumière n'était visible dans les cottages.

Par deux fois, Ki s'arrêta pour examiner la route et constater que les traces de sabots continuaient à l'emmener au loin. Un léger malaise se fit jour dans un coin de son esprit, mais la chaleur du cinmeth finit par le dissiper. Si elle inspirait une large goulée d'air, elle pouvait encore goûter la saveur épicée de la boisson. Pendant un instant, elle souhaita inutilement avoir pensé à en emporter plus avec elle. Puis elle se contenta de la fraîcheur de l'air nocturne. Elle se sentit progressivement rassurée. Si Vandien avait pu s'éloigner autant, c'était probablement qu'il était indemne. Peut-être qu'ils s'étaient contentés de le secouer un peu ; peut-être que sa langue agile avait pu lui permettre d'éviter les problèmes. Si c'était le cas, ce qui paraissait à Ki de plus en plus probable, alors il était parti en éclaireur à la recherche d'un endroit adapté pour monter le campement autour du chariot. Elle le rejoindrait sous peu.

Ou — et elle fronça les sourcils dans une expression de tolérance amusée –, il avait fait confiance à son message pour la mettre sur sa piste et il était parti en avant. Il le faisait assez

souvent quand l'allure pesante de son chariot dépassait les limites de sa patience. Il n'était pas rare que Vandien disparaisse pour un jour ou une semaine lorsqu'il était pris d'une envie soudaine de se lancer dans une exploration en solitaire. Ki ne lui en voulait pas. Cela lui donnait l'occasion d'oublier quelque temps sa langue bien pendue et son comportement turbulent.

Elle se laissa aller à la rêverie. Le chariot avançait à travers la nuit. Ki flottait sur un rêve le long d'un vent doux aux arômes de fleurs et de cinmeth. Les vastes pâturages qui s'étendaient au milieu de clairières inattendues dans la forêt brillaient d'un beau vert sombre. Le ciel, derrière une couverture de nuages, avait l'éclat d'une opale dissimulée par les brumes de l'horizon.

Ki perdit la notion du temps. Cette lueur devant elle annonçait-elle les prémices de l'aube ? Non, ça n'en avait pas l'air. On ne ressentait aucune attente contenue, on n'entendait aucun des derniers appels des oiseaux de nuit. Seule régnait la paix de la nuit bien installée. Mais il y avait belle et bien une lueur là-bas sur l'horizon. Douce et même émaillée ici et là de points bleus, verts et rouges. Ki se frotta les yeux en se demandant si ces petits points colorés n'étaient pas dus à la fatigue. Mais ils demeurèrent au-dessus des collines, stables et immobiles. Son attention fut distraite par les bruits de course de petits animaux à sabots.

Elle se redressa sur le siège du chariot et secoua légèrement les rênes. Mais, quelques instants plus tard, elle s'affalait de nouveau. Le sentiment d'harmonie de la nuit l'attirait et la réconfortait. C'était comme de se laisser emporter par le sommeil juste après avoir pris un bon bain, dans des draps doux et chauds. Elle n'arrivait pas à y résister.

— J'ai trop bu, se morigéna-t-elle.

Mais elle n'arrivait pas à regretter. Ses inquiétudes au sujet de Vandien s'étaient assoupies comme des poules juchées sur leurs perchoirs. La quiétude de la campagne environnante se diffusait dans son corps douloureux et dans son âme. La nuit s'insinuait en elle. Des souvenirs anciens et pleins d'angoisses se couchèrent en son for intérieur et ce fut la douceur et non l'amertume de son passé qui lui revint en mémoire. Des parties

d'elle-même qu'elle avait crues mortes depuis longtemps se retournèrent dans leur sommeil en promettant dans un murmure de se réveiller un jour. Ses pensées s'arrêtèrent tendrement sur Vandien et elle ressentit soudain de la peine à l'idée qu'elle lui parlait rarement de ce qu'elle ressentait si souvent. Dans un accès soudain de sentimentalité, elle se jura qu'elle changerait cet état de fait.

— A partir de maintenant, lui promit-elle solennellement, je boirai autant de verres que toi. Je vois maintenant pourquoi tu fais ça.

Loin devant, elle devina les contours argentés d'un ruisseau qui traversait la route. On apercevait la silhouette sombre d'un pont, ouvragé avec un talent qui surpassait tout ce que Ki avait jamais vu. Et plus elle s'approchait, plus elle était émerveillée. Le pont se courbait d'une manière extravagante, bien plus qu'il n'était strictement nécessaire, pour enjamber le petit cours d'eau. Il était décoré de parapets ornementaux. Ki imaginait tout à fait qu'un être ait passé une vie entière à créer ce pont pour exprimer la solidité de la joie qu'il ressentait au milieu de ces terres et de ces flots.

Elle avait déjà décidé de s'arrêter près du pont pour le reste de la nuit mais elle traversa pour le simple plaisir de sentir avec quelle facilité le chariot avançait sur le pont. De l'autre côté, elle guida ses chevaux sur le bord de la route argentée. Même dans le noir, ses doigts semblèrent à peine survoler les boucles du harnais, accomplissant avec aisance ce qui était habituellement l'épreuve finale de la journée. Sigmund s'éloigna d'un air digne, en humant l'herbe alentour. Sigurd se laissa lourdement tomber à genoux et se roula par terre avec l'insouciance d'un poulain.

Ki sourit en le voyant faire ainsi le fou et résista à la tentation de le rejoindre. Au lieu de quoi elle s'assit à côté du chariot sur le gazon épais et s'appuya contre la roue. En son for intérieur, elle ne ressentait nul besoin de faire un feu ou de rassembler ses couvertures en peau. Elle passa doucement la main sur le sol à ses côtés. De courtes plantes aux feuilles agréables au toucher y poussaient en abondance, lourdes de baies potelées. Elle en cueillit une et la leva en direction du ciel

qui ne s'était toujours pas assombri. Elle apparaissait noire mais pourrait bien se révéler violette ou bleue à la lumière du jour.

Ki en rassembla une poignée depuis l'herbe autour d'elle et les fourra dans sa bouche. Les fruits étaient sucrés et juteux, aussi chauds que si le soleil de l'après-midi venait juste de les quitter.

Elle n'arrivait pas à se rappeler d'une époque où elle s'était sentie aussi incroyablement à l'aise en fournissant si peu d'efforts. Elle se leva et marcha jusqu'au bord du ruisseau. S'accroupissant sur la rive moussue, elle baissa son visage vers l'eau pour boire de longues et délicieuses gorgées. L'eau n'avait pas perdu son aspect argenté, même à quelques centimètres de distance. Elle était fraîche et lourde. Ki la sentait glisser le long de sa gorge et se diffuser en elle comme si elle était vivante. Elle releva son visage et observa les quelques gouttes qui coulaient le long de son menton jusqu'à la surface de l'eau.

Elle s'assit en arrière puis s'allongea sur le dos en s'étirant tandis qu'un agréable petit frisson la parcourait. Elle sentit ralentir le rythme de son cœur. Les eaux du ruisseau se répandaient en elle, diffusant dans ses membres une délicieuse fraîcheur. Le liquide s'écoulait dans son être, lourd, argenté, aussi dense que du mercure. Ki n'avait jamais eu à ce point conscience de son propre corps, n'avait jamais perçu aussi intensément le flot du sang dans ses veines. Elle contempla la beauté de la nuit autour d'elle. Elle se sentait remplie du désir de rester ici, près du pont et de l'eau argentée.

— Vandien ? lui demanda-t-elle à voix basse. Pourquoi as-tu laissé derrière toi un tel site de campement ? Je n'ai pas envie de me relever et de partir à ta suite sur la route ce soir. J'ai envie de me reposer ici. Et je crois que c'est ce que je vais faire, mon ami. Tu dis que je n'agis jamais de manière impulsive. Eh bien, ce sera la troisième fois aujourd'hui. Comme tu me le demandes si souvent, je vais suivre mon impulsion.

Et Ki se laissa aller en arrière sur la pelouse herbeuse.

— Elle est passée de l'autre côté.

La voix du Gardien était aussi sombre que le cœur de la nuit.

Yoleth hocha la tête depuis les ombres.

— C'était le seul appât qu'elle ne pouvait pas refuser. Vous avez bien travaillé. Votre maître sera aussi satisfait de vous que je le suis moi-même. À présent, le portail peut être refermé car nous en avons fini avec lui. Après, bien sûr, que vous m'aurez donné le petit gage dont nous avions parlé.

Le Gardien secoua lentement sa tête étrangement formée.

— Pas encore. Elle a peut-être traversé la porte, mais elle n'est pas encore arrivée jusqu'au Limbreth. Tu auras ta récompense lorsqu'ils l'auront, elle. De plus, il n'appartient ni à toi ni à moi de refermer le portail. Le Limbreth peut l'ouvrir et je peux le maintenir ainsi. Mais ensuite, le portail doit se refermer de lui-même, lentement, comme une blessure sur le chemin de la guérison.

Yoleth agita avec colère sa tête enturbannée.

— Vous n'avez rien mentionné de tel lorsque nous avons conclu notre accord ! Le Limbreth sait-il qu'elle a traversé le portail ? Allez à lui et dites-le-lui !

Le Gardien secoua de nouveau son visage aveugle en signe de dénégation.

— Je ne peux quitter mon poste, pas avant que le portail ne commence à se refermer. Jusqu'à ce moment, j'en suis le Gardien. De toute façon, cela n'aurait pas de raison d'être. Nul ne peut passer le portail sans que le Limbreth ne le sache. Vers le Limbreth elle va être attirée. Lorsqu'elle arrivera à destination, le Limbreth honorera l'accord que vous avez conclu, quel qu'il soit.

— Je n'aime pas ça, lança Yoleth en se redressant. Votre maître devrait lui aussi le savoir. Le Limbreth n'avait pas mentionné un tel délai.

— Veux-tu reprendre la conductrice ? Je peux l'appeler.

Le Gardien avait formulé cette proposition d'une voix neutre.

— Non… Non. Les Ventchanteuses honorent toujours leur partie d'un accord, même si le Limbreth ergote quant à la sienne. Ils peuvent l'avoir et nous attendrons notre gage. Par respect envers l'antique amitié entre nos races, puisse-t-elle être renouvelée par cette offrande.

Yoleth se redressa. Ses robes bleu sombre tourbillonnèrent autour de ses chevilles, agitées par une brise qui repoussait la poussière loin de ses pieds. Elle opina du chef en direction du Gardien, l'immense contenu de son capuchon s'inclinant légèrement au-dessus de son front. Le Gardien ne fut nullement impressionné. Yoleth se détourna du portail et disparut dans la nuit, la poussière et le vent.

Chapitre 3

« Allez, mon mignon. Il fait nuit noire et la lune est levée au-dessus de la Tour du Héraut. C'est tout ce que j'ai promis à ton ami.

Vandien sentit des mains le toucher. Il fut roulé sur le dos et cligna stupidement des yeux devant la femme qui se penchait au-dessus de lui en essayant de le tirer en position assise. Il ne se souvenait pas d'elle. Il ne se souvenait de rien de tout ça. Il se frotta le visage, qui le picotait bizarrement, avec des mains endormies. Puis il se souvint. Il lança ses pieds vers le sol et se redressa si brusquement que la femme perdit l'équilibre et tomba brutalement en arrière sur son postérieur. Il répondit à son regard éberlué par un coup d'œil menaçant.

— Que se passe-t-il ?

Sa langue lui semblait aussi sale et cotonneuse que les couvertures sur lesquelles il était assis. La femme humecta ses lèvres pulpeuses et tenta de lui décocher un sourire. Vandien se leva, faillit trébucher, se reprit et retrouva son équilibre. L'une de ses jambes était toujours engourdie. Il agrippa la cuisse concernée et entreprit de la masser. Le membre reprit douloureusement vie. Sa hanche tout entière était très sensible de ce côté, excepté en un point au centre. Il le palpa prudemment ; du sang séché s'effrita sous ses doigts.

— Ce n'est qu'une petite piqûre !

La femme ne souriait plus et elle leva les bras en s'éloignant de lui, sans chercher à se défendre mais juste à esquiver de son mieux la correction à laquelle elle s'attendait.

— Ton ami a dit que tu prendrais bien la plaisanterie. On fait souvent ce genre de blague. Ne perds pas ton temps à t'occuper de moi ! Le mariage t'attendra, il n'est pas si tard. Si tu te dépêches, je veux dire.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez, gronda Vandien.

Elle se mit à pleurnicher.

— Eh bien, tu sais… L'autre apprenti, Jori, il m'a payé pour faire ça. Il a dit que vous aviez fait la même chose à un ami y'a pas trois lunes. Juste un petit coup avec une dose d'herbe à engourdir et le marié arrive un peu en retard au mariage. C'était juste une blague ! s'écria-t-elle devant son regard courroucé.

— Sur la mauvaise personne. Est-ce que j'ai l'air d'un apprenti, ou d'un futur marié ?

Elle tremblait et l'accusait à la fois.

— Mais tu portes le faucon, et tu as la cicatrice. Oh, voilà bien ma veine, hein ? Écoute, ne sois pas si en colère ! Si tu n'as pas de nuit de noce à rejoindre, reste ici avec moi et tu repartiras convaincu d'en avoir vécu une. Mais ne me frappe pas, ne casse pas mes affaires ! Je t'en prie !

Des larmes apparurent, dévoilant l'enfant derrière la façade de l'adulte, et Vandien se trouva désarmé.

— Ça ira, l'assura-t-il en reculant. C'était juste une erreur. Ne refais plus jamais quelque chose d'aussi stupide. Tu ne t'es pas demandé quel genre d'homme te mettrait ainsi en première ligne pour subir la colère d'un autre ?

— Il m'a donné trois fois ce que je demandais, répondit-elle, sur la défensive.

Vandien comprit qu'insister ne servirait à rien.

— Je m'en vais, répliqua-t-il sans que cela soit vraiment utile.

Il quitta la pièce en boitant. Sa jambe fléchissait bizarrement lorsqu'il s'appuyait dessus.

Les escaliers plongés dans la pénombre lui posèrent un défi qu'il faillit bien ne pas pouvoir relever. Arrivé en bas, il s'arrêta pour reprendre son souffle et s'orienter. Il avait l'esprit aussi embrouillé que celui d'un ivrogne. Il devait retrouver son chemin vers le marché, puis jusqu'à la taverne. Ki allait être irritée d'avoir dû l'attendre aussi longtemps… jusqu'à ce qu'il lui raconte ce qui s'était passé. Alors elle se ferait moqueuse. Ni l'une ni l'autre de ces options ne lui plaisaient.

Un cheval s'ébroua dans les ténèbres. Vandien s'immobilisa, laissant ses yeux s'habituer à l'obscurité. C'était

son cheval. Toujours sellé, et attaché à un buisson à l'extérieur du bâtiment décrépi.

Il tenta de comprendre ce que cela signifiait. Quelqu'un s'était trompé sur son identité jusque dans les moindres détails. Peu probable. Ki avait organisé toute la plaisanterie, y compris le collier au faucon. Aussi improbable que de la voir engager un assassin pour le tuer. Alors… *Ton esprit est embrumé et tu ne trouveras aucune réponse ici dans le noir. Dégotons une taverne.*

Il se mit difficilement en selle. Il dut agripper le genou de sa mauvaise jambe pour le placer correctement. Une fois monté, c'était quand même mieux que de marcher. Ki avait choisi cet animal pour lui. Il était plus grand que celui qu'il aurait lui-même sélectionné, et plus laid. Mais elle l'avait assuré qu'une fois qu'elle en aurait fini avec lui, Vandien pourrait l'échanger contre n'importe quel animal. Il s'était montré sceptique. À présent qu'elle l'avait soigné pour ses vers et que sa mixture d'huile et d'herbes améliorait sa robe, l'animal faisait une monture des plus décentes.

Il avait de la chance que le cheval n'ait pas été volé pendant qu'il était attaché là. C'était encore une chose que Ki n'aurait jamais faite : laisser un animal et une selle de valeur dans l'obscurité et sans surveillance. Non, Ki n'était pas impliquée.

Son chariot n'était pas garé devant l'enseigne du *Canard Satisfait* et elle ne se trouvait pas à l'intérieur. Maudissant sa mauvaise fortune, Vandien se traîna en boitant jusqu'à une table et s'assit pour réfléchir. Il commanda de l'alys pour se débarrasser du goût pâteux qu'il avait dans la bouche et resta assis en massant sa jambe qui continuait à le tirailler. La zone insensibilisée au milieu de sa hanche l'inquiétait. Il ne put s'empêcher de la toucher du bout du doigt. Rien. Son doigt pouvait tracer le contour de la fine blessure mais sa hanche ne sentait rien. Il se demanda combien de temps il faudrait pour que cela disparaisse.

Un garçon à la peau mat et à l'apparence maussade lui apporta son alys. Vandien lui tendit la pièce destinée à le payer, mais sans relâcher sa prise dessus. Le gamin le fixa d'un air renfrogné.

— Je voudrais te poser une question. Je cherche une femme, un peu plus petite que moi, les yeux verts…

— Je connais un homme du nom de Sidrathio ; il peut vous avoir toutes les femmes qui vous plairont, petites, grandes, du genre à…

Vandien interrompit la litanie de l'enfant.

— Non. Je cherche une femme en particulier, je pense qu'elle était ici plus tôt dans la journée. Des yeux verts, des cheveux bruns détachés, un chemisier jaune…

— On a eu beaucoup de monde aujourd'hui, j'aurais pu la voir et ne pas la remarquer.

La main de Vandien descendit en direction de sa bourse et les yeux du garçon la suivirent. Vandien posa la pièce pour payer l'alys sur la table, suivie d'une deuxième pièce.

— Chemisier jaune, jupe bleue et bottes.

Les pièces disparurent.

— Les filles de Sidrathio s'habilleront de la manière que vous voudrez, et elles ont des talents qui…

— File !

Vandien chassa le gamin d'un air dégoûté.

Je me demande, fit-il pour lui-même, *si l'âge d'une ville a quoi que ce soit à voir avec la quantité de pourriture qui lui parcoure les artères… Ou bien ai-je l'air tellement salace et en manque ?*

Tout en parlant, Vandien réalisa soudain qu'il était toujours en train de se frotter la cuisse sous la table. Il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Malgré ce qu'avait dit le petit serveur, la taverne n'était pas très fréquentée. L'heure des petits verres entre amis était passée. Seuls les buveurs acharnés et les ivrognes locaux étaient encore assis à leurs tables. Vandien leva son verre pour commander plus d'alys en se demandant à quel groupe il appartenait. Il força son cerveau ralenti à réfléchir. Si Ki n'était pas venue ici, où si elle en était repartie, cela revenait au même.

Soit elle était partie sans lui dans un mouvement d'irritation soudaine dû à son retard, soit elle avait été chassée de la ville par les Déguerpisseurs. Où irait-elle ? Si elle avait été chassée, probablement à la porte la plus proche, si on lui avait

laissé le choix. L'idée qu'elle ait pu avoir des ennuis le faisait frémir. Si elle avait choisi elle-même la direction de son départ, vers où irait-elle ? Peut-être au sud-ouest, avec ses rumeurs d'épices et de bois rares à transporter ? Pendant un moment, Vandien galopa en pensée le long de routes étranges à la poursuite de Ki, à travers des paysages surprenants et des cités habitées par des gens bizarres aux coutumes inattendues. Puis il reprit les rênes et, tout en soupirant, songea qu'elle irait vers le nord, sur ses routes habituelles, là où elle connaissait les particularités de chaque trajet et où les marchands se montraient impatients de l'embaucher. Donc, il avait tout intérêt à sortir par la porte nord ce soir. À moins qu'elle n'ait été forcée de déguerpir par une autre route. A moins qu'elle ne soit en danger à l'instant même.

Vandien laissa échapper un grognement de frustration. Le petit serveur l'examinait d'un air spéculatif. Vandien lui décocha un regard méchant. Si Ki avait été chassée de la ville, alors quelqu'un devait sûrement en avoir entendu parler. Il parcourut une nouvelle fois les tables du regard. Aucun des clients n'avait l'air enclin à partager les informations en sa possession. Le tavernier lui-même était une brute grimaçante tout en muscles et en agressivité poilue. L'autre gamin serveur… peut-être. Il était occupé à nettoyer le même coin de table depuis cinq bonnes minutes, ses yeux plus souvent sur la porte que sur son ouvrage. C'était un enfant fragile et pâle, ses maigres épaules voûtées dans une expression de crainte perpétuelle. Vandien fit tournoyer une petite pièce dans les airs et la laissa retomber en tintant sur la table. Le garçon ne se retourna pas en entendant le son. Ce comportement était si étrange pour un petit serveur que Vandien se demanda s'il était sourd. Il avala en hâte le reste de son alys et leva son verre.

— Petit ? appela-t-il.

Le garçon se tourna vers lui en se recroquevillant. Il s'approcha de la table de Vandien avec autant de mauvaise grâce qu'un chien battu. Jojorum plaisait décidément de moins en moins à Vandien.

— Je cherche une amie, annonça-t-il d'une voix douce.

Les yeux du garçon s'agrandirent, ses pupilles se remplirent de ténèbres.

— Si tu ne l'as pas vue, dis-le-moi, je ne me mettrai pas en colère. Elle est mince, un peu plus petite que moi, des yeux verts, des cheveux bruns. Elle porte un chemisier jaune.

Déjà, l'enfant secouait la tête d'un air terrifié. Ses cheveux clairs formaient une sorte de halo autour de son visage. Ses yeux se tournèrent une nouvelle fois vers la porte mais le danger vint d'une autre direction.

— Misérable ! Ne secoue pas la tête, remplis-lui son verre ! Il n'est pas venu ici pour voir un verre vide et je ne te nourris pas pour que tu dises *non* aux clients. Au travail, à moins que tu n'aies envie que mon poing vienne te caresser les cotes ?

Le corps tout entier du garçon fut pris d'un sursaut, son visage se déforma sous l'effet des larmes tandis que le coup promis s'abattait vers lui. Le bruit mat de la chair contre la chair retentit, suivi d'un grognement surpris du tavernier. La main de Vandien s'était refermée sur le poignet blanc de l'homme, le serrant jusqu'à en faire gonfler la chair rougie entre ses doigts puissants.

— Les corrections administrées aux enfants diminuent toujours le plaisir d'un bon verre. Vous ne trouvez pas ?

Il parlait sur le ton de la conversation, mais ses doigts continuèrent de serrer, jusqu'à ce que le tavernier exprime son accord dans une éructation mi-grognement, mi-halètement. Le garçon était livide, affalé contre la table. Le choc qu'il ressentait de se voir ainsi défendu semblait l'avoir laissé aussi sonné que s'il avait pris un coup.

Vandien se leva sans relâcher le poignet de l'aubergiste. L'homme faisait une demi-tête de plus que lui mais Vandien affichait l'apparence coriace et souple d'un voyageur expérimenté. L'espace de trois respirations, le regard du tavernier croisa le sien. Puis il baissa les yeux vers les pieds de la table.

— Ce petit serpent n'a fait que me causer des soucis. Ne laissez pas son joli minois vous tromper. Je lui donne un lit, des vêtements et il me paye avec des mensonges et des problèmes.

Vandien ramassa son verre vide. Il le leva devant le visage de l'aubergiste.

— Tavernier, mon verre est vide. Assurez-vous qu'il soit rempli. Et apportez un verre de vin rouge pour mon ami.

Le tavernier fut tenté de gronder en direction du gamin mais il s'arrêta à la vue des pièces dans la main libre de Vandien. Celui-ci poussa une chaise du pied et fit signe à l'enfant de s'y asseoir. Se rasseyant à son tour, il lâcha le bras du propriétaire comme s'il s'était agi d'un immonde détritus. Pendant une seconde, l'homme resta immobile, se frottant le bras tout en regardant Vandien. Mais celui-ci lui retourna un sourire affable. Il était tard : aucun de ses clients habituels ne seraient désireux ni même en état de l'aider. Faire venir les gardes de la ville à cette heure requerrait un pot-de-vin plus important que ce qu'il était prêt à payer. Il se détourna et retourna vers sa cuisine en faisant de son mieux pour marcher d'un pas tranquille. Quelques instants plus tard, l'autre garçon fit son apparition à la table. Il remplit le verre de Vandien et apporta un gobelet de vin rouge. Il ramassa les pièces de Vandien puis s'écarta largement de la table.

— Je vous demande pardon, dit-il à voix basse. (Ses lèvres tremblaient, mais il reprit après avoir jeté un coup d'œil en direction de la cuisine :) Mon maître me demande de vous dire ceci. Si vous voulez le garçon, il faudra payer, comme pour tout le reste dans cette taverne.

Vandien lui rendit son regard, accompagné d'un sourire carnassier.

— En fait, c'est ton maître que je désire. Dis-lui que je souhaite qu'il vienne à ma table, pour que je puisse le payer le prix qu'il mérite.

Le gamin hocha la tête avec raideur et s'en fut rapidement. Vandien tourna les yeux vers son compagnon au visage pâle. Le gamin était assis sur le bord de sa chaise, presque sur le point de s'enfuir.

— Installe-toi confortablement, lui dit Vandien. Et bois ça. Ça te rendra peut-être quelques couleurs. Bon. Avant d'être interrompus, nous étions en train de parler. Je te disais que je cherchais quelqu'un.

Une nouvelle fois, les yeux de l'enfant s'agrandirent et Vandien comprit son erreur.

— Non. Rien de ce genre. Il y a une femme avec qui je voyage, une femme Romni que je devais retrouver ici. Mais elle semble être partie sans moi. Elle a des yeux verts et des cheveux bruns…

L'enfant laissa tomber sa tête entre ses bras et se mit à sangloter sans bruit. Vandien le regarda, soupira et avala la moitié de son alys.

— Bon, on pourra peut-être parler de mon amie plus tard. Ne t'inquiète pas. Écoute. Tu as déjà entendu l'histoire de la femme qui a marché jusqu'à la lune en suivant son chemin brillant à la surface d'un lac ?

L'enfant ne bougea pas. Ses sanglots s'étaient juste un peu atténués. Vandien tira sa cordelette à histoire de sa bourse.

— Je vais te montrer. Regarde, voici la lune…

La cordelette s'enroula et se mit en place autour de ses doigts, formant le symbole de son peuple pour représenter la lune. Vandien se mit à raconter l'histoire à voix basse, comme pour lui-même.

Quatre contes s'enchaînèrent. La tête de l'enfant reposait toujours entre ses bras mais il regardait autour de lui et Vandien avait réussi à lui faire boire la moitié du verre de vin. Il paraissait plus calme. Vandien commença une nouvelle histoire, mais sa voix était traînante. Il perdait le fil du récit. Sa cordelette à histoires s'emmêlait entre ses doigts. Il entreprit de démêler les nœuds tout en essayant de se rappeler quelle histoire il était en train de raconter. Il n'arrivait plus à sentir le goût de l'alys qu'il vidait à longs traits. Cette herbe à engourdir était décidément puissante. Que sa hanche soit douloureuse ou non ne comptait plus guère à présent. Même si on lui avait enfoncé une douzaine d'aiguilles dans la jambe, il ne les aurait pas senties. Il continua de travailler sur les nœuds.

Son front heurta la table. Il se releva brusquement et força ses yeux lourds à s'ouvrir. Le garçon en face de lui le fixait d'un air grave.

— Pourquoi continuez-vous à faire ça ? se risqua-t-il à demander.

— J'ai soit trop bu, soit pas assez dormi, répondit Vandien d'une voix hésitante.

Il n'aurait pas su dire si l'enfant avait ou non entendu sa réponse. Ses yeux gris s'étaient de nouveau braqués sur la porte.

— À mon tour de te poser une question, tenta Vandien. Qui est supposé arriver bientôt par cette porte ?

— Ma mère.

La voix du garçon était devenue monocorde. Son regard était au-delà de toute douleur tandis qu'il tournait les yeux vers Vandien.

— C'est ce qu'elle m'a promis. La femme bleue a dit que si je lui disais de passer à travers la porte, ma mère pourrait entrer et venir me chercher. Alors je l'ai fait. Elle vous cherchait et je l'ai envoyée à travers la porte. Je suis désolé.

— Quoi ?

Le récit prit petit à petit forme, par morceaux décousus. Vandien sentit ses mâchoires se serrer. Il se força à hocher la tête et tenta de dissimuler ses craintes au garçon. La description de l'enfant faisait de la « femme bleue » une Ventchanteuse. Ki avait été amenée à traverser une porte par la ruse. Vers quoi ? Des Déguerpisseurs ? Un sortilège de Ventchanteuse ? Ou juste une mort rapide dans les ténèbres ?

— Parle-moi à nouveau du portail, insista Vandien. Pourquoi n'es-tu pas simplement reparti en courant vers chez ta mère ?

— Le Gardien ne m'a pas laissé faire. Et ma mère non plus ne pouvait pas passer la porte. J'ai essayé, une fois. Je me suis échappé d'ici et j'ai couru jusqu'à la porte du Limbreth. Ma mère m'a vu et a couru à ma rencontre. Mais nous n'avons pas pu traverser. Nous n'avons même pas pu pénétrer au sein de la porte. Et puis la terrible lumière est arrivée et ma mère m'a dit de courir me remettre à l'abri.

Vandien se redressa. Des sirènes d'alarme retentissaient dans son esprit. Il ne s'agissait pas d'un rituel quotidien, d'un enfant attendant sa mère chaque soir. Il n'était pas non plus question de Déguerpisseurs bloquant sa mère aux portes de la cité. Vandien sentit sa fatigue le quitter et une certaine sobriété lui revenir.

— Ma mère a souvent proposé d'échanger son sort contre le mien. Elle a dit au Gardien qu'elle passerait la porte s'il me laissait ressortir. Pour maintenir l'équilibre. Mais le Gardien n'a pas voulu. Il avait peur que les gens de ce côté croient ce que leur dirait ma mère. Alors que personne n'écouterait un enfant comme moi.

— Que pourrait-elle nous dire qui causerait du tort au Gardien ?

L'enfant se pencha en avant pour murmurer le grand secret.

— Les Joyaux du Limbreth ne sont pas de ce monde. Ils ne sont que du nôtre. Un individu de votre race ne pourrait pas s'emparer des Joyaux et les ramener ici comme trésor. Car ce sont les Joyaux qui s'emparent de ceux de votre peuple.

— Mon peuple s'empare de joyaux ?

Vandien souhaitait désespérément ne pas avoir l'esprit aussi embrumé par l'alys et la drogue. A quoi Ki s'était-elle retrouvée mêlée ?

— Non ! Non, les Joyaux s'emparent d'eux, répondit l'enfant, comme s'il récitait une histoire bien connue. Ils n'ont aucune modération. Ils ne profitent pas de la paix et de la révélation des Joyaux. Le Limbreth leur sourit et les Joyaux s'emparent d'eux. Mais ce n'est pas déplaisant pour eux. Ils sont alors inspirés pour accomplir de grandes œuvres. Celles-ci pourront être forgées dans le métal ou sculptées dans la pierre. Il pourra s'agir de chansons à propos d'endroits lointains que le Limbreth n'a jamais vus. Leur travail est une joie pour le Limbreth. Mais ceux qui touchent les Joyaux du Limbreth ne reviennent jamais de ce côté de la porte.

Vandien secoua la tête comme pour se débarrasser d'eau retenue dans ses oreilles. Il souleva un gobelet d'alys vide et l'abattit sur la table. Son esprit était assez confus. Il avait écouté, et, à présent, il devait agir de son mieux.

Un soudain courant d'air froid se répandit dans la taverne. Vandien tourna avec reconnaissance ses yeux rougis en direction de la source d'air frais. La porte était ouverte et la silhouette d'une femme s'y découpait tandis qu'elle écartait l'une des lattes sur le côté. Ses yeux luisaient d'une lueur gris

pâle, et sa robe verte s'accrochait à elle comme le brouillard s'accroche aux collines du petit matin.

— Mère !

Le garçon se laissa tomber sous la table et s'en fut précipitamment en sautant par-dessus les hautes bottes de Vandien. Il s'immergea tout entier dans les jupes de sa mère.

Vandien repoussa la table pour se libérer, lâchant quelques pièces pour payer sa note. Si elle était là, alors Ki était passée de l'autre côté. Son cœur se mit à battre la chamade et sa tête à lui tourner comme il se levait trop rapidement. Lorsqu'il reprit ses esprits, la femme et l'enfant avaient disparu. Il boita jusqu'à la porte et s'immobilisa sur le seuil en se retenant à l'embrasure usée. Les rues étaient sombres et vides. Ses oreilles exercées captèrent le son de pas rapides.

— Femme, attendez ! lança-t-il dans la nuit. Je dois vous parler !

Le bruit de pas s'arrêta un instant avant de reprendre avec plus de hâte encore. Vandien jura en son for intérieur. Il trébucha légèrement sur le seuil puis s'élança derrière eux.

Les ténèbres se refermèrent sur lui. L'épaisse poussière de la rue atténuait le bruit des pas fuyants de la femme et de l'enfant. Vandien se hâtait à leur suite, balançant sa jambe ankylosée avec raideur. A un moment, il glissa sur une pente humide, agitant les bras pour reprendre l'équilibre. Il descendit la pente au trot, le son de ses propres bottes l'empêchant de percevoir ceux qu'il essayait de suivre. Un carrefour s'ouvrit devant lui et il s'arrêta. Une quête impossible. Il allait se perdre dans la ville et ne trouverait jamais cette fameuse porte du Limbreth. La chose à faire était de retourner à la taverne, de prendre son cheval et de faire rapidement le tour des murs. Mais c'est alors qu'il entendit la voix de l'enfant, qui parlait d'un ton plaintif. Quelqu'un lui intima sévèrement l'ordre de se taire. Vandien se tourna lentement en direction des voix.

C'était l'une des sections les plus pauvres de Jojorum. Les maisons en torchis étaient bâties au-dessus des fondations en ruines de bâtiments plus anciens et plus nobles. Les habitations les plus petites semblaient sur le point de s'écrouler sur elles-mêmes. Les allées étroites qui les séparaient étaient obstruées

par les détritus. Un voile de brume sembla se lever sur l'esprit de Vandien tandis que son instinct de survie reprenait le dessus. L'endroit était idéal pour une embuscade. Un chuintement de tissu se fit entendre et Vandien vira sur lui-même pour lui faire face.

— Ce n'est que l'homme de la taverne, mère.

La femme et l'enfant émergèrent de l'ombre dans laquelle ils s'étaient accroupis.

Les épaules de Vandien retombèrent et il laissa échapper un léger soupir tandis que ses bras se détendaient.

— Tout à fait, dit-il à mi-voix. Ce n'est que l'homme de la taverne.

La femme avait une voix grave similaire au vent qui caresse un pré.

— Mon fils me dit que vous lui avez témoigné de la bonté, monsieur. Il semble que c'est le premier geste aimable qu'il ait connu depuis qu'il a si imprudemment quitté mon cottage. Je ne souhaitais pas partir sans vous remercier. Mais j'ai très peu de temps. Je dois retourner à la porte avant que votre lumière ne survienne.

Vandien prit la main du garçon.

— Alors nous poursuivons le même but. Moi aussi je dois passer la porte ce soir. Comme je ne connais pas le chemin, accepterez-vous de m'y emmener ? Et j'aimerais vous demander, peut-être un peu grossièrement, comment il se fait qu'un enfant si jeune travaille dans une taverne de ce genre ?

Le vêtement pâle de la femme évoquait un nuage de brume tandis qu'il lui emboîtait le pas le long d'une ruelle étroite.

— Chess est un garçon volontaire. Il n'est pas du genre à rester dans mes jambes tandis que je m'occupe de la maison ou que je travaille la terre. Toujours, il s'en va vers le ruisseau, grimpe jusqu'au sommet des arbres sur la colline ou s'amuse au bord de la route du Limbreth. Je ne me suis pas inquiétée lorsqu'il s'est trouvé en retard pour notre repas. Je garde par-devers moi la réprimande que je lui destinais. Mais au deuxième repas manqué, je suis partie à sa recherche. Un voisin m'a dit qu'il avait vu Chess parler à un Gardien de la porte. Les Gardiens sont des individus fourbes et sans honneur. J'ai su que

l'un d'eux ne pouvait vouloir que du mal à mon Chess. Je me suis hâtée vers la nouvelle porte. Mais avant même de l'avoir atteinte, j'ai vu une étrangère qui remontait la route, habillée à la manière de ce monde-ci. Je savais qu'elle ne pouvait pas être entrée sans que quelqu'un d'autre soit sorti.

«Où allez-vous ?» lui ai-je demandé.

«Elle m'a jeté un regard dur et m'a dépassée sans répondre, perchée sur son animal noir. Alors j'ai su qu'elle venait pour tenter de dérober les Joyaux du Limbreth. J'ai couru vers la porte. Mais il était trop tard, et la porte ne menait qu'à une lumière brûlante et mortelle. Trop tard pour passer, même s'il y avait eu quelqu'un désireux d'échanger sa place avec la mienne. Le Gardien a juré n'avoir jamais vu mon fils. Je sais qu'il mentait. Il se tenait là, en sécurité au milieu de son portail, et me mentait.

«Je suis restée près de la porte et j'ai attendu. Un jour, Chess est apparu mais nous n'avons pas pu traverser. Alors j'ai dû continuer à attendre. Jusqu'à aujourd'hui, quand une femme a conduit des animaux et un chariot à travers la porte et que le Gardien m'a laissé entrer pour compenser. Nos chances de retourner de notre côté sont faibles. Mais j'ai récupéré mon Chess. Quoi que nous devions affronter, nous l'affronterons ensemble.

— Elle est partie sans moi, marmonna Vandien d'un ton morne.

Son esprit maltraité n'arrivait pas à absorber l'intégralité de ce que la femme avait dit.

— Dans quel genre de piège est-elle tombée ?

— Elle ne ressemblait en rien aux autres qui ont passé la porte, dit la femme avec commisération. Mais je crains que les Joyaux ne s'emparent d'elle malgré tout. C'est triste. Elle semblait avoir des attaches dans ce monde. Pourtant, elle s'est mise à descendre la route sans jeter un regard en arrière. Aussi imprudente que tous les autres. Mais je ne souhaite pas dire de mal de celle qui m'a permis de passer pour retrouver mon Chess.

— Moi si, grommela Vandien. Elle choisit mal ses compagnons et elle écoute leurs stupides conseils. Elle se précipite plutôt que de réfléchir.

Les rues plongées dans l'ombre étaient trompeuses dans leur manière de tourner et de virer. Vandien n'était pas sûr de savoir si c'était l'obscurité ou la boisson qui rendait le chemin si difficile pour lui. Sa jambe invalide ne l'aidait guère. La mère et l'enfant le précédaient. La chevelure et le vêtement pâles de la femme flottaient devant lui dans les ténèbres. Ils semblaient se déplacer avec aisance dans un endroit familier, évitant les nids-de-poule dans lesquels Vandien venait trébucher et tournant aux carrefours dans des allées qui semblaient entièrement noires. Vandien les suivait à la manière d'un animal au bout d'une longe. Une fois qu'il aurait trouvé Ki, il se débrouillerait pour revenir à la taverne et à son cheval. Pour l'instant, l'important était d'emprunter cette porte et de la rattraper avant qu'elle ne s'éloigne trop. Là-haut dans le ciel, la lune devenait de plus en plus livide.

Ils tournèrent abruptement au coin d'une rue, Vandien trébuchant hâtivement derrière eux. Il marcha sur l'ourlet de la robe de la femme, laquelle s'était soudain arrêtée devant lui. Il se redressa et jeta un regard au-delà de l'épaule de la femme. La porte du Limbreth brillait devant eux.

Vandien fut surpris de ne voir qu'un trou rectangulaire dans les murs de la ville. Il avait du mal à distinguer le paysage au-delà et pourtant, la porte elle-même était étrangement claire à ses yeux. C'était comme si l'obscurité même avait été repoussée pour faire une place à ce portail rougeoyant. Il n'y avait ni barreaux ni herse. Juste un vieux gardien en robe grise. Vandien posa doucement une main sur l'épaule de la femme pour l'inciter à avancer. Même sous l'effet de l'alcool, il était certain de pouvoir se mesurer au vieillard. Mais, sous sa main, l'épaule de la femme était aussi tendue que celle d'un chat sauvage.

— Ainsi tu es revenue ? l'interpella le Gardien. Et que vas-tu faire ? Me hanter de ce côté à présent ? Tu as dû finir par comprendre que tu ne peux m'atteindre. Comment pouvez-vous penser entrer, vous deux ? Il n'y en aura jamais deux à vouloir

sortir et le Limbreth m'a dit de laisser la porte se refermer. Folie. Tu aurais dû t'en retourner vers ta ferme, femme, et pleurer la perte de ton enfant.

Vandien raffermit sa prise sur les muscles de son épaule. Dans un accès de courtoisie qui n'était que partiellement dû à l'alys, il vint se positionner devant la femme et l'enfant, les plaçant sous sa protection.

— Pourquoi souhaitez-vous empêcher ces deux personnes de rentrer chez elles ?

Il parlait sur un ton de curiosité raisonnable. Ses doigts ne s'étaient même pas aventurés dans les parages du manche usé de son poignard. Rien dans son maintien ne suggérait la menace, mais chaque muscle de son visage promettait le pire. C'était un paradoxe que Vandien cultivait. Il eut un sourire dur, laissant sa cicatrice transformer le creux de son œil gauche en une fente inquiétante.

Mais le Gardien ne fut pas intimidé. Il parut en fait regarder au-delà de Vandien, comme s'il examinait l'horizon. Il se fendit d'un sourire aveugle et eut un hochement de tête hautain en direction du paysage. Au bout d'un moment, les yeux de Vandien suivirent involontairement son regard. Il n'y avait rien à voir. Rien que la lune un peu plus pâle dans un ciel qui s'aventurait vers l'aube.

— Qu'est-ce que c'est ? lâcha la femme derrière lui, dans un murmure de stupéfaction.

— Rien du tout, rit Vandien. C'est une vieille ruse, supposée nous inquiéter en impliquant qu'il a des camarades qui attendent, cachés derrière nous. N'y prêtez pas attention.

Il reporta son regard sur le Gardien. La porte était plus difficile à voir dans la lumière naissante. Son éclat rouge avait pâli et diminué jusqu'à prendre la couleur des pierres du mur. Vandien entendit le garçon qui murmurait quelque chose à sa mère :

— Le monde est en train de s'évanouir. C'est ainsi ici, mère. Une grande chaleur et une grande blancheur tombent du ciel. Si on y reste, comme je l'ai fait une fois, on se trouve aveuglé et brûlé. Nous devons tout de suite trouver un endroit pour nous en abriter. C'est peut-être difficile à croire, mais ça va devenir

bien pire que ça. Ce n'est que le début, ce qu'ils appellent « l'aube ».

— Homme de la taverne ! Où pouvons-nous aller ?

Vandien se tourna en entendant cette pitoyable supplique. Chess avait dissimulé son visage dans les robes de sa mère et la femme avait placé ses bras au-dessus de ses yeux. Ils se flétrissaient comme des jonquilles en pleine sécheresse.

— Vous devez les laisser passer ! s'écria Vandien, qui ne comprenait que vaguement ce qui se passait.

Mais la porte qui s'était trouvée devant eux à l'instant d'avant lui échappait à présent, semblant s'ouvrir largement avant de se réduire à une simple fente dans le mur. Elle se dissimulait dans la lumière montante.

Vandien aperçut le sourire édenté du Gardien. Tandis qu'il se jetait en avant dans un mouvement de colère pour agripper la créature moqueuse, ses mains tendues rencontrèrent une résistance, comme s'il appuyait sur la vessie remplie d'air d'un poisson. Il poussa dessus, ignorant les fourmillements et les picotements similaires au contact d'orties qui s'emparaient de ses bras. Mais ses mains ne s'enfonçaient que jusqu'à un certain point, et pas plus. Le rire du Gardien n'arriva pas jusqu'à leurs oreilles mais Vandien eut un bref aperçu de sa joie malsaine tandis que lui se battait contre cette porte fuyante.

Il entendit crier derrière lui tandis que les premiers rayons du soleil atteignaient la ville. Au même moment, ses poings raclèrent les murs usés de la ville. Il retira ses mains et fixa la pierre rude du mur bien solide en face de lui. La porte et son Gardien avaient disparu comme une brume dissipée par la lumière du soleil. Il passa quelques secondes inutiles à appuyer sur telle ou telle pierre du mur à la recherche d'un mécanisme secret dissimulé sous une pierre mobile. Les créatures gravées sur le mur le fixaient d'un air condescendant. Il pressa ses deux mains contre le mur, les faisant glisser de haut en bas, tel un aveugle cherchant son chemin. La porte s'illuminait une fraction de seconde puis disparaissait avant qu'il n'ait pu la voir. Vandien jura en griffant les murs au hasard. Puis il sentit qu'on tirait sur sa cape.

La femme était tombée à genoux, le visage pressé contre ses bras croisés. Chess avait rampé jusqu'à lui pour tirer piteusement sur son vêtement. Il était accroupi devant Vandien, geignant d'une manière inarticulée. La lumière du matin donnait à sa chevelure une coloration située entre le blond et le gris. Elle retombait en avant par-dessus ses épaules voûtées, révélant un cou mince aussi brun que du miel sauvage. Vandien regarda le mur et secoua la tête, perplexe. Les rouages de son esprit s'emballaient sous son crâne. Les prémices d'un mal de tête dû à l'alys commençaient à se faire sentir.

Il se baissa lentement pour libérer sa cape de l'emprise de Chess. Toute activité soudaine, tout mouvement brusque déclencheraient un mémorable mal de crâne. Il savait qu'il devait faire tous les efforts possibles pour retrouver Ki. Mais il ne pouvait simplement pas abandonner ces deux-là ici.

— Nous allons nous rendre à la porte suivante et en faire le tour, leur promit-il.

Lorsqu'il détacha les petites mains de Chess de sa cape, elles retombèrent sur le sol poussiéreux, sans résister. L'enfant continua à pleurnicher, comme s'il désirait s'agripper à Vandien mais que cela s'avérait au-dessus de ses forces. Ses pleurs aigus et les sanglots plus profonds de sa mère perçaient le cerveau de Vandien comme des flèches.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la porte ? Est-ce qu'ils vont l'ouvrir à nouveau ? leur demanda-t-il d'une voix douce.

Seuls les pleurs du garçon lui répondirent. Vandien sentit des aiguilles s'enfoncer dans l'arrière de ses yeux.

— Chess, arrête ça s'il te plaît. Je ne pourrai pas t'aider si tu ne me dis rien.

Les cris se firent plus aigus. Vandien se saisit des fines épaules de l'enfant et réprima juste à temps une soudaine envie de le secouer pour le faire taire. Il baissa le regard empreint de douleur et de consternation sur la petite tête inclinée devant lui. Ses yeux s'écarquillèrent et il en oublia son mal de crâne.

De petites cloques s'élevaient à l'arrière du cou exposé de Chess, éclatant sous les yeux mêmes de Vandien. Il sentit son estomac se nouer et eut un mouvement de recul pour s'écarter de cette étrange et inattendue maladie. De nouvelles cloques

apparaissaient en une ligne nette le long de la raie divisant les cheveux de l'enfant, telles de jeunes pousses après la pluie. Les yeux de Chess étaient fermés, plissés sous l'effet de la douleur tandis qu'il levait son visage vers Vandien. La peau de son petit visage brun était encore intacte mais, à peine fut-elle effleurée par la lumière du soleil que des cloques commencèrent à enfler.

— La lumière ! La lumière brûlante !

Vandien tourna la tête en direction de la mère qui se relevait avec difficulté.

— Comment peut-on supporter ça ? Nous allons mourir ici !

Elle releva péniblement sa tête au port auparavant si fier et fit quelques pas chancelants en direction de Vandien. Ses yeux étaient réduits à de simples fentes. Il vit des cloques s'ouvrir sur son nez et ses hautes pommettes tandis qu'elle titubait vers lui. Elle tomba à genoux, les mains fendant aveuglément l'air devant elle. Le vert de ses vêtements flottants vira au brun et parut flétrir dans la lumière matinale, tels des feuillages brûlés par le vent du désert. Des ampoules rosâtres firent leur apparition sur ses mains et ses bras.

Vandien ne comprenait pas le pourquoi de leur situation, mais il en saisit l'urgence. D'un mouvement soudain qui causa l'apparition de démons venus danser sous son crâne, il défit la cape dans son dos et l'étendit au-dessus de la femme. La cape la recouvrait presque entièrement et, dès qu'elle sentit sur elle sa protection, elle rassembla bras et jambes à l'intérieur.

— Chess !

Cachée sous les plis de la cape, elle appelait son fils d'une voix gémissante. L'enfant aux pieds de Vandien sanglota en retour mais ne bougea pas. Le vêtement brun et loqueteux fourni par la taverne recouvrait la majeure partie de son corps. Il avait eu le bon sens de s'accroupir en ramenant bras et jambes sous lui, le visage tourné vers le sol. La cape ne pourrait pas les couvrir tous les deux. Vandien était en train de tirer sur sa chemise lorsqu'il entendit des bruits de pas derrière lui.

Il se retourna brusquement, le mouvement lui arrachant une grimace de douleur. Un homme corpulent, visiblement affecté par les libations de la nuit passée, examinait le groupe

d'un œil soigneusement indifférent. Lorsque Vandien se fut tourné vers lui, il prit un air encore moins intéressé. Son allure prudente indiquait que la femme blottie sous la cape et l'enfant qui pleurait aux pieds de Vandien étaient invisibles. En authentique habitant de la ville, il ne leur accorda qu'un regard oblique qui ne croisa jamais celui de Vandien.

Vandien savait que les manières de la ville lui interdisaient de regarder l'étranger ou d'exprimer un quelconque besoin, mais son horrible migraine et le danger dans lequel se trouvait le petit garçon lui firent renoncer à la politesse. Il se releva en se libérant de l'étreinte de Chess pour agripper la manche de l'homme.

— J'ai besoin de votre cape, brave homme ! L'enfant est en train de brûler !

Les yeux rougis de l'homme s'écarquillèrent plus largement. Il rota et libéra son bras de l'étreinte paniquée de Vandien, ce qui manqua de lui faire perdre l'équilibre. Il fit quelques pas vacillants sur le côté, se redressa d'un air grave et décocha un regard hautain et dédaigneux en direction de Vandien. Mais, alors qu'il rajustait sa cape autour de ses épaules, il avisa les cloques sur les bras exposés de l'enfant. Avec une vitesse surprenante pour un homme aussi gros, il arracha sa cape et la jeta dans la rue.

— Tous mes remerciements pour votre bonté.

Vandien se baissa pour ramasser la cape.

La bouche de l'homme s'ouvrit plus largement que Vandien ne l'aurait cru possible. Ses yeux étaient dilatés et soudainement sobres.

— Vérole !

Le mot jaillit de sa bouche tel le rugissement d'un cor de chasse.

— Porteurs de vérole ! hurla-t-il de nouveau.

Vandien passa la cape par-dessus Chess tandis que des citoyens tirés de leur sommeil commençaient à s'agiter. Une porte claqua non loin. Des visages apparurent dans l'encadrement des portes de la rue transversale. Une jeune femme sortit d'une entrée au coin de la rue. Elle s'arrêta en

découvrant Vandien avec l'enfant emmitouflé dans les bras et la forme blottie sous la cape à ses côtés.

— Des porteurs de vérole !

Elle reprit vigoureusement le cri de l'homme, lequel lui fit écho. Se baissant, elle attrapa un pavé descellé. Vandien leva le bras pour se protéger le visage mais la pierre de la taille d'un poing vint en fait s'écraser sur la femme à ses côtés. Un cri aigu jaillit de sous la cape. Les rues se remplissaient de gens alertés par les exclamations alarmistes.

Le cœur battant, les tempes prêtes à exploser, Vandien passa une main sous le corps de l'enfant blotti contre lui pour saisir le bras de sa mère et la forcer à se relever. La cape glissa de son visage tandis qu'elle se redressait ; la femme qui avait jeté la pierre poussa un glapissement d'horreur. Les cloques s'étaient ouvertes. Un liquide poisseux brillait sur le visage de la femme et s'égouttait depuis son menton. Hurlant de douleur, elle recouvrit de nouveau son visage à l'aide de la cape.

Ils se mirent à courir tandis que les pierres les frôlaient en rebondissant autour d'eux. L'un des projectiles vint s'écraser avec un bruit sourd entre les épaules de Vandien, mais aucun autre ne toucha leur cible après cela. Il maudit mentalement les dieux pour sa malchance, tout en les remerciant dans le même temps d'avoir fait en sorte que ses poursuivants soient des citadins, peu doués pour viser ou tirer.

Chess tressautait entre ses bras tandis qu'il tentait de garder une main libre pour guider la femme à ses côtés. La cape l'aveuglait et la douleur la rendait infirme. Ils clopinaient plus qu'ils ne couraient réellement. Ils n'avaient aucune chance de distancer leurs poursuivants. La rapière de Vandien se trouvait dans le chariot de Ki. De toute façon, il n'avait pas une main libre pour la tirer. Il n'avait que le poignard à sa ceinture pour faire face à une foule animée par la peur.

Il jeta un œil en arrière pour juger de leur nombre. Mais même s'ils continuaient à secouer les poings et à lancer des pierres, ils avaient abandonné la poursuite. Peut-être cherchaient-ils simplement à chasser les malades de leur quartier, peut-être craignaient-ils d'être contaminés s'ils s'approchaient de trop près. Vandien comprit à ce moment

pourquoi l'homme s'était débarrassé de sa cape. Et dire qu'il l'avait remercié.

— Je ne peux pas aller plus loin…

La mère de Chess haletait sous la cape. Vandien scruta les alentours à la recherche d'un abri. Mais aucune auberge n'accueillerait deux personnes ainsi marquées par des cloques purulentes, même si Vandien avait assez d'argent pour payer. Il était encore tôt, et il n'y avait pas grand monde dans les rues. Mais ils ne pouvaient pas compter là-dessus trop longtemps. Dès qu'ils seraient repérés, ils se feraient de nouveau lapider. Il les guida vers une ruelle, les traînant à moitié dans son sillage le long des façades-arrière aveugles des habitations en torchis. Il titubait sous le double fardeau, incertain quant au type d'abri qu'il espérait trouver.

Ils traversèrent une voie qui interrompait la ruelle avant de se réfugier dans la protection de la ruelle suivante. Celle-ci paraissait en plus mauvais état. Une herbe sèche et jaunie poussait contre les murs des maisons, de petites pousses vertes se développant dans son ombre. Ils traversèrent une autre rue et Vandien se retrouva dans une ruelle où les mauvaises herbes et les détritus bloquaient le passage. Il fit passer la femme par le chemin le plus praticable, tandis que lui-même sautait au-dessus des hautes herbes, des morceaux de meubles en pièces et des restes de murs en torchis ruinés par la pluie. Dans ses bras, Chess était flasque et silencieux.

Un porche de bois s'avançait sur la ruelle, désespérément agrippé au mur décrépi d'une maison en ruine. Mais tandis que Vandien en faisait prudemment le tour, il réalisa qu'il ne s'agissait pas d'un porche. Des plumes et des fientes de poules constellaient le sol. Une porte fendillée oscillait de guingois sur des charnières en cuir. Il n'y avait pas de fenêtres ni aucune porte donnant sur la maison abandonnée à laquelle l'endroit était relié. Les crottes séchées craquèrent sous ses bottes tandis qu'il poussait ses compagnons vers cet abri douteux. Dès qu'il se fut arrêté, la femme se laissa tomber au sol. Elle resta miséricordieusement silencieuse. Il déposa le garçon inanimé à côté d'elle et se tourna vers la porte. S'il semblait y avoir peu de circulation dans ces parages, se trouver acculé à cet endroit

serait très mauvais. Mais il n'y pouvait rien. Il tira sur la porte qui se rabattit vers lui en raclant le sol jusqu'à finir par se bloquer à quelques centimètres d'une position totalement fermée. Il n'arrivait pas à la tirer plus avant. Ses efforts têtus ne firent qu'ébranler l'embrasure, menaçant de l'arracher complètement. Ils devraient se contenter de ça. Avec lassitude, Vandien s'assit sur le sol crasseux. La sécheresse de la poussière, des fientes décomposées et des plumes de poulets lui torturait la bouche et la gorge. Il se prit la tête entre les mains en se demandant avec tristesse comment les événements plaisants de la veille avaient pu si mal tourner. Des grains de poussière dansaient dans les fins rayons de lumière qui se glissaient par la porte entrouverte. Au loin, on entendait les bruits chaotiques de la cité en train de s'éveiller.

Il souleva l'un des coins de la cape qui recouvrait Chess. La respiration de l'enfant était faible, ses yeux toujours fermés. Son visage n'était pas aussi abîmé que ses bras. Mais lorsque Vandien leva la cape plus haut pour mieux voir, Chess poussa un cri et se blottit plus profondément sous le vêtement. En entendant ce cri, sa mère se leva et s'approcha lentement de lui.

— Chut, Chess. Chut.

Elle releva le coin de la cape qui lui couvrait le visage pour jeter un œil à l'extérieur mais le lâcha dès que la faible lumière solaire l'atteignit.

— Sommes-nous en sécurité ici ?

— Pour l'instant. Quel genre d'humains êtes-vous, vous qui ne pouvez supporter la lumière du jour ?

— Le jour… (Sa voix étouffée recelait de l'incrédulité et de la peur.) C'est plus terrible encore que ce dont parlaient les légendes. Je pensais qu'il ne s'agissait que d'un mythe, une histoire pour décourager les aventuriers imprudents qui ne pouvaient se satisfaire de notre propre monde. Chaque porte, dit-on, donne sur un horrible danger. Certains murmurent que le Limbreth ne devrait pas ouvrir de portes. Mais qui sommes-nous pour questionner les actions du Limbreth ?

L'esprit de Vandien, en proie à la migraine, n'arrivait pas à comprendre grand-chose. Elle laissait entendre que la porte était plus qu'un simple passage creusé dans le mur. Bon, il avait

déjà entendu parler de choses plus étranges encore. Il avait même pu vérifier de ses propres yeux la véracité de certaines d'entre elles. Il fit une tentative futile pour tousser sans accentuer son mal de crâne.

— Vous sentirez-vous en sécurité ici si je sors chercher de l'eau ? Et de quoi manger, aussi, si j'arrive à trouver quelque chose ? De l'eau froide pourrait calmer la douleur des cloques. Et ma soif ne fait qu'empirer avec toute cette poussière.

— Ça ira pour nous, homme de la taverne. Vous êtes très bon de ne pas simplement nous abandonner. Vous semblez différent des autres habitants de ce monde. Êtes-vous du même monde qu'eux ?

— Je me le demande, répondit-il avec une amertume songeuse. Vandien, ajouta-t-il. Je m'appelle Vandien. Et je ne suis pas si différent. Ceux qui nous ont lancé des pierres étaient terrifiés, ils ont cru que vous aviez apporté la pestilence dans la ville. La peur donne naissance à la cruauté. Et je ne peux vous laisser croire que je suis si altruiste que ça. Si je veux rattraper ma partenaire, je devrai passer votre fameuse porte. Pour ce faire, j'aurai peut-être besoin de votre aide. Cette porte ne ressemble à aucune de celles que j'ai pu voir jusqu'à aujourd'hui.

Sous la cape, il devina qu'elle secouait la tête.

— On ne peut passer la porte. Pas sans qu'un nombre identique de personnes soit d'accord pour sortir. Le Gardien appelle cela l'équilibre. Mais j'essayerai de me rappeler tout ce que j'ai entendu raconter au sujet des portes du Limbreth. Ce ne sera pas grand-chose. M'occuper de mes terres et de ma propre ferme me suffisait, et je n'écoutais pas les histoires à dormir debout à propos des portes. Jusqu'à ce que Chess soit manipulé au point de passer l'une d'elles.

— Je vais revenir aussi vite que possible. Ne faites pas de bruit jusqu'à mon retour.

— Jace.

— Pardon ?

Vandien s'immobilisa, une main sur la porte.

— Je m'appelle Jace, Vandien. Nous resterons silencieux jusqu'à votre retour.

La vieille porte racla la terre et les détritus tandis qu'il forçait dessus pour l'ouvrir. Il épousseta ses vêtements de la poussière et des plumes qui s'y accrochaient et s'étira. Ses yeux ne cessaient de cligner et de pleurer, agressés qu'ils étaient par la lumière vive du soleil. La journée s'annonçait chaude. *Le jour…* songea-t-il avant de se mettre en route en direction de la taverne et de son cheval.

Lorsqu'il revint, le soleil approchait de midi. La ruelle était toujours déserte. Vandien guida son cheval jusqu'au poulailler et l'attacha à un buisson difforme. Il retira la bride usée afin que l'animal puisse brouter. Il laissa la selle en place. Cela ne représentait qu'une charge minime pour ce cheval. Si l'animal attaché devait attirer l'attention de curieux, Vandien désirait être prêt à battre en retraite avec Chess et Jace.

Il tira la gourde encore froide et ruisselante de la selle. Sa nouvelle bourse était vide à présent. Mais il avait trouvé deux petites miches de pain sur l'étal d'un boulanger lève-tôt et des tranches de poisson séché dans une poissonnerie qui attiraient des nuages de mouches. Il tenait tant bien que mal le fruit de ses achats au creux de son bras. Il donna des petits coups de pied dans la porte du poulailler. Il n'y eut aucun mouvement à l'intérieur, ni aucune réponse.

Vandien posa la gourde par terre pour pouvoir ouvrir la porte. Cette fois il y eut du bruit, des halètements de douleur et un cri rapidement réprimé de la part de Chess tandis qu'ils plongeaient de nouveau sous la protection des capes. Vandien entra en hâte, tirant la porte derrière lui. Mais le fin rayon de lumière traversait toujours la pièce et ni Jace ni Chess ne sortirent de leur cachette.

— Juste pour un instant, promit Vandien en saisissant le coin de la cape de Jace. Elle haleta de peur lorsqu'il souleva le vêtement et le bourra dans l'interstice laissé par la porte de guingois. La cape du gros homme était de belle facture, une étoffe lourde et coûteuse. Le tissu coloré bloquait l'entrée du soleil. Vandien venait de se plonger dans des ténèbres étouffantes et poussiéreuses. Il épongea la sueur qui coulait sur son front d'un mouvement du bras.

— C'est beaucoup mieux, souffla Jace.

Vandien l'entendit qui s'asseyait près de lui dans les ténèbres.

— Je n'y vois rien du tout, se plaignit-il.

Mais comme ses yeux s'ajustaient à l'obscurité, il s'aperçut que ce n'était pas tout à fait vrai. Le vert pâle de la robe de Jace semblait presque luisant tandis que ses yeux et ses cheveux brillaient d'un éclat que même les ténèbres n'arrivaient pas à masquer. Chess finit par sortir de sous sa cape. Vandien pouvait voir ses yeux pâles et ses cheveux clairs dans le noir. Il offrit la gourde à Jace qui s'en saisit avec reconnaissance.

Chess but le premier, à longs traits entrecoupés de soupirs. Vandien tâtait l'intérieur de sa bouche avec sa langue. Il avait bu son content d'eau fraîche au puits public après avoir rempli la gourde, mais la poussière fine et les plumes semblaient aspirer toute l'humidité à l'intérieur de sa bouche. De la sueur lui coulait le long du dos du fait de l'atmosphère chaude et confinée, mais il ne dit rien. Il regarda Jace boire, plus calmement que le garçon, mais avec autant d'impatience et de soulagement. Elle humidifia ensuite le coin de la cape de Vandien et tenta d'apaiser les cloques qui avaient commencé à s'ouvrir sur le visage et les bras de Chess.

— Je n'avais jamais rencontré un peuple ainsi affecté par le soleil, observa Vandien.

Jace humidifia une nouvelle fois le coin de la cape et entreprit d'apaiser les cloques sur son propre visage.

— Et je n'ai jamais vu un homme aussi aveugle, et pourtant aussi à l'aise dans ses mouvements. Lorsque la lumière brûlante est apparue, ni vous ni les autres habitants de la cité n'ont crié ni n'ont été brûlés.

— Où mène cette porte ?

Vandien venait de poser la question qui le tourmentait, en pensant à Ki qui était partie au-devant de lui.

— Chez moi, répondit Jace avec l'inadéquation d'une enfant. J'aimerais pouvoir vous en dire plus. Je ne sais que ceci : lorsque les mondes sont alignés, le Limbreth peut créer une porte. La porte peut être utilisée comme un passage, tant que l'équilibre est maintenu. Par la porte, le Limbreth appelle des gens pour apporter des idées nouvelles et sources de

réjouissance. Sortent par la porte ceux qui ne sont pas satisfaits de notre propre monde. Ceux qui entrent empruntent la route qui mène au Limbreth, pour être bénis par les Joyaux.

— Vos légendes ne nous laissent guère d'espoir de pouvoir passer à travers la porte.

— Les légendes ne disent pas toujours tout ce qu'il y a à savoir.

— La cave du tavernier était plus fraîche que cet endroit, intervint Chess. J'aimais bien y descendre durant la journée. D'habitude il me laissait seul en bas pendant toute la durée de la lumière brûlante. J'aimerais y être à présent.

— Chut ! lui lança Jace. Au moins sommes-nous ensemble maintenant. Et nous avons un ami.

Le silence qui suivit parut bizarrement pesant à Vandien. Il tâtonna dans les ténèbres à la recherche du pain et du poisson séché.

— J'ai apporté de la nourriture, annonça-t-il avec un entrain artificiel. J'ai pensé que vous auriez peut-être faim.

Chess tendit immédiatement la main vers une miche et en arracha un morceau. Il était déjà occupé à la manger quand Jace prit un morceau de poisson séché dans la main de Vandien. Il l'entendit humer prudemment la nourriture.

— Avec quoi est-ce fait ? Je ne veux pas vous paraître ingrate, mais cela me semble avarié.

— Faites voir.

Vandien mordit un petit morceau et l'avala. Son estomac affecté par l'alcool se proposa immédiatement de le lui rendre, mais il parvint à maintenir son œsophage fermé.

— C'est bon, réussit-il finalement à dire. Un peu trop fumé à mon goût, mais c'est du bon poisson de rivière. Attrapé durant le printemps, si on en croit ce que m'a affirmé le poissonnier.

— Vous avez mangé un poisson ? (C'était la voix choquée de Chess qui rompit le silence.) Vous avez mangé un être mobile, vivant ?

Sa voix exprimait l'horreur et la peine.

— Telles sont nos coutumes.

Cela sonnait un peu guindé, même aux oreilles de Vandien.

Mais comment aurait-il pu savoir qu'il existait des humains qui mangeaient comme des Dené, refusant toute nourriture qui ne poussait pas à partir d'une plante enracinée ? Vandien entendit Chess traîner des pieds tandis qu'il allait se blottir auprès de sa mère.

— Il est aussi horrible que les autres, murmura-t-il d'une voix éraillée. Aussi mauvais que le tavernier… qui parfois ne me laissait *pas* seul dans la cave.

Pour Vandien, le petit poulailler étouffant parut soudain aussi froid et humide qu'un puits creusé dans un donjon.

— Je…, s'étouffa-t-il. Pour notre peuple, ce n'est pas une coutume… pas acceptable de forcer… jamais un enfant…

Il n'arrivait pas à trouver les mots pour se défendre et sentit la bile lui remonter dans la gorge à l'idée de ce que Chess avait laissé entendre. De l'alys amer mêlé d'acide lui brûlait l'œsophage. Il aurait aimé pouvoir vomir, seul, quelque part. Mais il ne pouvait pas ouvrir la porte et laisser la lumière les toucher.

Il inspira profondément par le nez, yeux et bouche fermés. Il entendit Jace réconforter son fils à voix basse mais pour son âme à lui, il n'y avait pas de réconfort. Il se leva, fit deux pas et se laissa retomber dans le coin opposé du poulailler.

— Je suis désolé.

Des mots creux.

— Il y aura toujours des individus qui s'attaqueront à ceux qui sont sans défense. Il y aura toujours de temps en temps un individu dégénéré, une disgrâce pour l'espèce tout entière.

— Pas dans mon monde.

La voix de Jace était ferme à présent mais Vandien percevait à quel point son contrôle était ténu.

— Pas sur mes terres. J'ai tellement besoin de la paix de mon univers, à présent. C'est horrible, maléfique au-delà de mes plus terribles craintes. Mon Chess aura beaucoup de choses à oublier. S'il y arrive. Je sais que moi je ne pourrai pas.

Vandien restait silencieusement assis dans son coin, se demandant à quel moment il s'était retrouvé mêlé à tout ça. Il avait essayé de trouver Ki. Il était tombé sur ces deux-là.

Il les avait aidés à éviter un lynchage, leur avait trouvé un abri (aussi minable fût-il), leur avait apporté de l'eau et de la nourriture et voilà qu'à présent, il se retrouvait séparé d'eux, un objet de dégoût, membre d'une espèce immorale et dégoûtante.

Et pourtant… Maudissant sa propre empathie, Vandien poursuivit néanmoins sa pensée jusqu'au bout. Comme Chess devait se sentir trahi en réalisant que son « sauveur » était un animal qui se repaissait de la chair de créatures vivantes ! Quelle antipathie Jace devait ressentir envers lui et les autres habitants de ce monde, capables de se retourner contre leurs propres enfants. Il se sentit pris de vertige tandis que ses pensées l'amenaient à prendre ainsi position contre lui-même. Il se prit à souhaiter avoir bu moins d'alys la nuit précédente, ou en avoir acheter plus encore pour pouvoir se remettre à boire sur l'instant. Il suffoquait dans cette obscurité et cette chaleur. Il était sur le point de trouver une façon polie de s'en aller lorsqu'il sentit un contact sur son avant-bras, aussi léger que la lumière de la lune. Il tourna la tête.

Jace était agenouillée près de lui. Ses cheveux pâles évoquaient un voile de soie. Elle avait la tête baissée et sa chevelure dissimulait son regard chatoyant. Ses longs doigts étaient chauds à l'endroit où ils touchaient son bras, mais ce contact diminua néanmoins l'inconfort qu'il ressentait.

— Chess s'est endormi.

— Oh.

Vandien avait perçu une proposition de paix.

— Avez-vous déjà ramassé des champignons, homme de la lumière brûlante ? En avez-vous de ce côté-ci ?

— Je l'ai fait lorsque j'étais enfant. Je ne m'en souviens guère, si ce n'est la quiétude du petit matin dans une forêt clairsemée. Je portais un panier au bras et j'étais, pour la durée de la collecte, l'égal de tous les autres garçons de la ferme familiale. Pourquoi ? Voulez-vous que je vous apporte des champignons ? Le soleil est trop haut à présent, et l'été est trop chaud et trop sec pour eux.

— Non, soupira Jace, et Vandien y perçut une trace d'humour et de chaleur. J'essayais de trouver une base

commune de compréhension. C'est ce qui m'est venu à l'esprit. Là d'où je viens, nous ramassons des lactaires orange.

— Ici aussi.

Vandien ressentit un plaisir inexplicable à avoir reconnu ce nom entendu dans son enfance.

— Si on en gratte les lamelles, un liquide laiteux en sort. C'est une des manières de le reconnaître.

— Oui. Un excellent aliment. Est-ce que vous avez aussi le trompeur d'idiots, ici ?

Vandien secoua la tête et elle reçut le message, malgré l'obscurité.

— Eh bien, il existe chez nous. Lui aussi laissera couler un liquide laiteux si on en gratte les lamelles. Lui aussi a un chapeau orange tacheté de vert. Il ne lui manque que le cercle orange visible lorsqu'on en découpe le pied pour être le jumeau du lactaire orange.

Le mal de crâne de Vandien était de retour. La leçon de mycologie lui paraissait superflue sur le moment, si ce n'était l'intérêt de comparer les éléments en commun de ces mondes cousins. Il bougea et sentit la pression des doigts de Jace augmenter légèrement.

— Je ne suis pas très douée pour traduire mes pensées en mots. Chess et moi vivons seuls à la ferme. Pour deux êtres aussi proches que nous le sommes, les mots et les explications sont rarement nécessaires. Nous sommes si souvent ensemble que je pourrais vous décrire l'origine de chacune des pensées qui lui traversent l'esprit. En tout cas je le pouvais, avant.

Jace soupira et Vandien s'attendit à la voir se murer dans le silence et s'éloigner de lui. Mais elle s'éclaircit la gorge et continua.

— Dans mon monde, nous avons deux types de champignons, de formes tellement similaires. L'un est très agréable au palais, un aliment à choisir lorsque les autres manquent. L'autre est plus rare, et ravit lui aussi le palais, jusqu'à ce que son poison lent commence à faire effet. Et pourtant je n'ai pas arrêté de ramasser le premier par crainte de tomber sur le second. Je garde juste à l'esprit qu'il faut faire

attention. Et je n'ai pas moins bonne opinion du bon champignon sous prétexte que celui qui l'imite est nocif.

— Vous exprimez vos pensées d'une manière bien tortueuse.

— Vous avez raison. Je vais dire les choses simplement. Je ne vous jugerai pas à l'aune de la malfaisance de vos concitoyens. Mais je n'abandonnerai pas non plus la prudence qui me paraît nécessaire ici. Je la garderai avec moi comme une cape pour me protéger jusqu'à notre retour chez nous, sains et saufs.

— Cela me paraît sage.

De quel monde étrange cette femme pouvait-elle bien provenir pour exprimer de manière aussi didactique une leçon connue du premier gamin des rues venu ? Il songea à Ki, plongée dans un tel endroit, et secoua la tête. Combien de temps avant qu'elle ne réalise qu'elle avait été trompée et ne fasse marche arrière en direction de la porte ?

Les doigts de Jace étaient toujours posés sur son bras. Il les couvrit un instant de sa propre main calleuse. Elle retira immédiatement son bras, comme si même cette petite tape était quelque chose dont il fallait se méfier. Vandien ne pouvait guère l'en blâmer.

— Maintenant reposez-vous, lui conseilla-t-il. A la nuit tombée, je veux essayer de passer à nouveau cette porte du Limbreth. Pensez-vous que quelqu'un ait jamais réussi à passer de force ? Je veux dire sans échanger sa place avec quelqu'un d'autre ?

— Je ne pense pas, hésita Jace. La porte est difficile à voir quand votre monde est plongé dans la lumière. Et personne ne peut passer sans que le Gardien l'autorise. Alors seulement la voie s'ouvre.

— Je ne l'ai pas vue fermée, hier soir.

— Vous l'avez senti. Comme un tissu qui vous bloquait le passage, non ?

— Plutôt comme la membrane qui recouvre un veau qui vient de naître.

— Je n'ai jamais vu la naissance d'un veau, mais vous devez avoir raison.

— Vous n'avez jamais vu naître un veau ? (Vandien était sceptique). Vous laissez votre bétail accoucher seul, dans les champs ?

— Nous n'avons pas de bétail.

— Vous ne mangez pas de viande ?

— Comment une créature sensible pourrait-elle enfourner la carcasse d'un autre être vivant dans sa bouche ? C'est une idée ignoble. C'est une insulte à la vertu, à la sensibilité humaine.

Vandien ignora ces commentaires blessants. Son esprit se concentrait sur la porte.

— Si la porte est impossible à traverser lorsqu'elle est fermée, pourquoi disposer d'un Gardien ?

— Peut-être n'est-ce qu'un individu cruel qui aime faire du mal.

— Peut-être, mais c'est peu probable. Jace, n'importe quelle porte qui s'ouvre et se ferme peut être forcée. Ou ouverte par la ruse. Il a laissé passer le chariot de Ki. A-t-il regardé à l'intérieur ?

— Il n'en aurait pas eu besoin. Ni n'aurait eu besoin de le fouiller. Nul ne peut lui échapper. Il est aveugle, mais il sait.

— Bon sang !

Vandien s'appuya en arrière contre le mur branlant sans se préoccuper de la pluie de poussière qui s'abattit sur son dos.

— Je n'ai jamais rencontré une porte de cité capable de m'arrêter si j'avais vraiment besoin de passer. Celle-ci ne sera pas la première.

Ses yeux s'étrécirent avant de se fermer complètement. Jace le fixait, ses yeux lumineux exprimant un mélange de perplexité et de légère répugnance.

— Vous n'avez aucun respect pour les règles, pour les choses justes et les équilibres qui doivent être maintenus.

Elle avait fait cette observation avec le ton qu'elle aurait employé pour dire qu'il dégageait une odeur étrange.

— Pas le moins du monde, admit de bon gré Vandien. L'équilibre est une invitation à poser le doigt sur l'un des plateaux de la balance. Ce soir, je serai ce doigt. Si toutefois

vous me laissez dormir suffisamment longtemps pour que je puisse mûrir un plan.

Il s'affala un peu plus. Jace le dévisagea puis, se déplaçant avec la lenteur de quelqu'un mis en cage aux côtés d'un animal, elle s'allongea précautionneusement entre Vandien et son enfant.

Chapitre 4

Ki fut réveillée par un ébrouement près de son oreille. Elle repoussa les vastes naseaux de Sigmund. Ses yeux s'ouvrirent et elle resta immobile, le regard fixé sur un ciel doux du plus sombre des gris, presque noir. L'aube sur le point de poindre, peut-être ? Pourtant, elle se sentait étrangement reposée et revigorée, comme si elle avait dormi plus qu'une nuit. Des rêves se délitaient aux limites de son esprit et elle tenta d'en recoller les morceaux. Mais les songes s'effilochèrent devant son regard éveillé. Il avait été question d'un château sur les contreforts du ciel, paré de dentelles de lumière. Elle avait su que Vandien s'y trouvait, et pas seulement lui, mais aussi tout ce que son cœur avait toujours désiré. Elle n'avait qu'à suivre la route jusqu'aux lueurs tremblantes à l'horizon. Elle tenta de se souvenir de plus de détails mais s'en trouva incapable. Le rêve échappait à la fraction consciente de son esprit pour se diffuser dans les parties plus profondes de son être.

Elle s'assit et s'étira. La faim se faisait légèrement sentir. Il faut dire que son dernier repas avait été constitué de baies et d'eau de source. Avant cela, le cinmeth à la taverne. Cela ramenait son dernier vrai repas au matin précédent. C'était un miracle qu'elle ne soit pas affamée.

Elle grimpa sur le siège de son chariot et ouvrit la porte de la cabine. Celle-ci, plongée dans la pénombre, était pleine de l'odeur familière de Vandien, de la nourriture stockée et de leurs affaires à tous les deux. Elle se baissa pour passer sous un groupe de saucisses fumées qui pendaient du plafond afin de pouvoir descendre dans son petit sanctuaire. Elle se déplaçait avec aisance au milieu du capharnaüm familier. Elle tira son couteau et tendit la main en direction de l'une des saucisses suspendues.

Non. Pas de viande. Ki laissa retomber son couteau et examina les saucisses. Pourquoi ne les avait-elle jamais vues

comme des morceaux de chair morte auparavant ? Elle sentit le dégoût monter en elle. Elle frotta ses doigts le long de sa jupe longue pour effacer l'odeur de la viande graisseuse. Elle s'aperçut qu'elle n'avait plus envie que d'un morceau de fromage et de quelques fruits séchés. Du thé lui ferait du bien. Elle récupéra sa bouilloire. Mais l'idée de faire un feu le long de ce cours d'eau argenté, de brûler à mort toutes ces petites plantes et cette mousse profonde dans le simple but d'obtenir une boisson chaude la fit tressaillir. Elle songea aussi à la manière dont les flammes oranges et brillantes poignarderaient cette nuit si douce, dévoreraient cette pénombre apaisante. Elle reposa la bouilloire.

Les ténèbres argentées à l'extérieur de la cabine l'accueillirent une nouvelle fois. Elles l'électrifiaient à présent, là où elles l'avaient auparavant apaisée. Elle mordait alternativement dans le fromage et les fruits tout en se baladant autour de son chariot. Les chevaux étaient aussi impatients qu'elle. Ils s'approchèrent pour quémander une bouchée de pomme séchée. Sigurd, rustre comme à son habitude, mordit Sigmund pour tenter d'obtenir plus que sa part. Mais elle répartit équitablement les morceaux en se contentant d'administrer une petite tape sur le nez velouté de Sigurd. Elle termina son fromage et but l'eau du ruisseau à longues gorgées.

Elle se sentait habitée d'un certain empressement. Elle se prit à souhaiter que Vandien l'ait attendue. Pourquoi ne s'était-il pas arrêté ? La route s'étendait, silencieuse, devant elle et le ciel était toujours aussi gris. Les lueurs à l'horizon n'étaient pas celles de l'aube mais plutôt le même scintillement de joyaux que ce qu'elle avait remarqué la nuit précédente. Un homme à cheval pouvait avoir parcouru une très longue distance à présent. Si elle voulait le rattraper, elle devait partir tout de suite. Au moins ne risquait-elle pas de se tromper de route : elle n'avait rencontré aucun carrefour. Elle se demanda au passage comment faisaient les gens pour se rendre dans les cottages qu'elle avait aperçus auparavant puis haussa les épaules. Ce n'était pas son problème, même si elle pouvait comprendre qu'ils n'aient pas envie de transformer des étendues de mousse si douce au toucher en routes dures et désagréables sous le pied.

Elle émit un léger sifflement et l'équipage la rejoignit. Les chevaux glissèrent jusqu'à leur emplacement à la manière de grands fantômes gris. Tandis que Ki se penchait pour saisir les boucles et les lanières, elle eut soudain une conscience étonnamment aiguë de leurs corps immenses et profilés sous ses doigts. Mais même le difficile Sigurd se montrait particulièrement docile. Une fois le harnais en place, Ki se sentit brusquement pleine d'allégresse. Elle était repartie vers Vandien et tout ce qui pouvait l'attendre. Vers ces mystérieuses et attirantes lueurs de mystère à l'horizon. Les Joyaux du Limbreth répondirent doucement à ses rêves. Ki sourit à cette idée. Elle n'était pas sûre de ce qui l'attendait là-bas mais cela avait de moins en moins d'importance. Vandien n'en constituait qu'une partie désormais.

Elle grimpa sur son chariot et saisit les rênes. L'attelage prit la direction de la route lisse et légèrement brillante qui s'étendait devant eux. Les roues commencèrent leur voyage, le grondement du chariot atténué par la régularité de la surface de la route. Ki ressentait les vibrations comme de la musique traversant son corps. Elle se laissa aller en arrière contre la porte de la cabine, les rênes lâches entre ses doigts. Les sabots de l'attelage ne raclaient ni ne trébuchaient, il n'y avait que le bruit régulier de leur pas plein d'aisance. Ils traversèrent des pâturages légèrement incurvés puis des champs, de toute évidence cultivés, sans toutefois qu'elle puisse en identifier les cultures. Les plantes poussaient en rangées régulières, des buissons dont les feuilles luisaient d'un éclat bleu-vert vigoureux même dans l'obscurité.

Le demi-jour gris et tranquille s'enroulait chaudement autour d'elle. Il semblait ne pas avoir de fin : elle avait cessé de chercher dans le ciel les signes d'une aube imminente. Les chevaux avançaient d'un pas ferme, apparemment aussi résolus à progresser que Ki elle-même. Elle leva les yeux vers les lueurs intermittentes à la base du ciel. Une comparaison lui vint à l'esprit. Elle ferma les yeux et appuya légèrement sur ses paupières jusqu'à y voir des lueurs. Lorsqu'elle ouvrit de nouveau les yeux, elle fut à la fois heureuse et satisfaite de découvrir que les lumières et les formes correspondaient

parfaitement. Elles étaient siennes, ces lumières lointaines, conçues pour Ki. Il était impensable qu'elle n'aille pas vers elles.

Et puis Sigurd se mit à rechigner, très légèrement, et Sigmund fut bien obligé de lui faire écho. L'attelage contourna prudemment des objets entassés sur la route. L'une des grandes roues mordit un peu sur la mousse épaisse tandis que l'équipage évitait l'obstacle. Ki jeta un œil en arrière pour voir ce qu'ils avaient dépassé, s'attendant à trouver quelque panier de légumes tombé du chariot d'un marchand. Sous le coup de la surprise, elle tira sur les rênes et fit s'arrêter les chevaux. Ki regardait en bas en se penchant par-dessus le côté du chariot. Par habitude, elle tira la manette de frein et enroula les rênes autour avant de descendre. Le bouclier d'un Déguerpisseur semblait la fixer depuis le sol.

C'était comme un seau d'eau jeté au visage d'un rêveur. Elle se retrouva tirée contre sa volonté jusqu'au bord de son univers habituel. Devant elle se trouvait l'équipement classique d'un guerrier et de sa monture. C'était une énigme sur laquelle elle n'avait pas envie de se pencher. Mais pourtant c'était là, trop étrange pour être ignoré. Elle souleva dubitativement le chemisier capitonné sur le dessus de la pile d'objets. Il se déroula entre ses mains, lui retombant au niveau des genoux. Une guerrière de grande taille. Le regard de Ki scruta le vide de la nuit, s'attendant à entendre quelqu'un lui crier de laisser ses affaires tranquilles. Il n'y eut pas un mouvement, pas un son.

Sous le chemisier se trouvait une cotte de mailles légère mais soigneusement ouvragée, qui émit un léger carillon tandis qu'elle la soulevait. Dessous se trouvaient des pantalons de cuir dotés d'épais renforts et des accessoires tubulaires dont Ki déduisit qu'il s'agissait de protections pour les bras. Des bottes dotées d'éperons étaient appuyées contre une selle de cuir noir. La conception particulière de celle-ci laissait à penser qu'elle devait être singulièrement inconfortable. Une bride, étrangement conçue elle aussi, était enroulée autour du troussequin. Les autres objets à lanières et les morceaux de métal situés sous la selle semblaient constituer une armure légère pour cheval. L'épée était une lame raide et lourde, d'un style avec lequel Ki n'était pas familière. Son fourreau de cuir

noir renforcé de métal, taché et usé, attestait d'un usage régulier. Et le bouclier arborait le sigle honni des Déguerpisseurs.

Ki laissa la bride lui tomber des mains. Elle s'éloigna de la pile de vêtements. Mais elle s'arrêta avant même d'avoir posé une main sur le chariot. C'était une agression. Et pas seulement contre elle. Cet entassement d'équipement guerrier, si étranger à ce monde paisible, était comme une tache sur la route plane et lisse. Comme un cochon mort au milieu d'une fontaine.

Elle se frotta la nuque, mal à l'aise. Ces affaires appartenaient à quelqu'un. Forcément. Mais il n'y avait personne en vue et elle ne voyait pas pour quelle raison un guerrier pourrait s'arrêter et se déshabiller ainsi que sa monture, avant de reprendre sa route. Elle n'arrivait même pas à concevoir l'idée d'un guerrier utilisant cette route.

Elle ne pouvait pas laisser l'armure entassée là. Elle regarda de nouveau autour d'elle, se sentant étrangement coupable. Elle rassembla les pièces d'armure et les chargea sur le plateau de fret du chariot. *Ce n'est pas du vol, juste du nettoyage*, se répétait-t-elle fermement. Que nulle saleté de Jojorum ne vienne polluer ce paysage. Elle frotta ses mains pour se débarrasser de leur odeur et remonta sur son chariot. Elle reprit sa progression. L'attelage tirait sans effort au fil d'une pente très douce. La route, restée droite pendant si longtemps, s'incurvait à présent en une courbe progressive. Ki leva les yeux pour trouver les lumières à l'horizon face à elle, attirantes. Donc tout allait bien. Elle progressait toujours en direction des lumières du Limbreth et Vandien la retrouverait là-bas. Elle n'avait qu'à suivre la route, comme l'avait dit le Gardien.

Mais la voie était bloquée. Une forme immense sortit des ténèbres pour leur barrer le passage. Nettement plus grande qu'un humain, la chose se tenait silencieusement sur la route. Ce fut l'étrangeté de la créature qui impressionna le plus Ki. Elle n'arrivait pas à l'identifier. Perplexe, elle étudia les contours ténus de sa silhouette tandis qu'ils s'approchaient. Elle sentit l'inquiétude monter en elle.

Sigurd, puis Sigmund, hennirent pour saluer la créature et, lorsque celle-ci leur répondit, il s'avéra que ce n'était finalement

qu'un cheval. Celui-ci ne s'enfuit pas au galop à leur approche, mais vint à leur rencontre, comme s'il se sentait seul et aussi étranger à cet endroit qu'aux yeux de Ki.

Quand le chariot se trouva en face de lui, deux pensées se firent simultanément jour dans l'esprit de Ki. Cet animal était difficile à voir, aussi sombre que ses propres chevaux dans le crépuscule permanent ; il ne possédait pas la luminescence intérieure propre aux créatures de cet endroit. La seconde pensée était plus troublante. C'était le cheval dont elle avait suivi les traces et ce n'était pas celui de Vandien.

C'était une bête lourde, peut-être un cheval de trait égaré. Une inspection plus détaillée révéla des pattes fines, puissantes mais pas aussi épaisses que celles de ses propres chevaux. Son dos et ses flancs n'arboraient aucune des marques causées par un harnais de trait, seulement une longue et fine cicatrice blanche visible sur sa robe noire. Une cicatrice comme une lance aurait pu en infliger. C'était le cheval de guerre dénudé dont l'équipement se trouvait à l'arrière du chariot.

Pas celui de Vandien. La pensée s'avérait étrangement difficile à accepter. Elle jeta un œil au cheval qui avançait maintenant de concert avec son attelage. Si ce n'était pas celui de Vandien alors… Ki eut du mal à se concentrer sur ce que cela signifiait. Cela voulait dire que Vandien était parti à pied vers le Limbreth. Elle fronça les sourcils. Cela ne collait pas. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans cette solution, quelque chose qui lui titillait l'esprit. Pourquoi Vandien serait-il parti devant elle alors qu'il aurait pu attendre et voyager confortablement dans le chariot ? Lorsqu'elle le rattraperait, elle lui poserait la question. Mais elle allait devoir se hâter à présent pour le rattraper. Elle fit claquer les rênes sur le dos des chevaux gris et ils augmentèrent l'allure avec obéissance. Le cheval noir soutenait toujours le rythme.

C'était un soulagement que de revenir à la contemplation de la route noire qui se déroulait devant elle. Elle se surprit à chantonner un vieux morceau Romni qui se mélangeait agréablement à la cadence des sabots de ses bêtes. Le cheval inconnu à ses côtés semblait apprécier ; il agitait les oreilles

pour capter sa voix. La pénombre se reflétait dans son œil noir et mobile.

La chanson mourut entre ses lèvres. Elle écouta un chorus de pépiements qui provenait de l'un des côtés de la route. A cet endroit, la surface lisse cédait sa place à une étendue marécageuse d'herbes pleine de roseaux et de fleurs jaunes et blanches. L'eau immobile autour des roseaux était comme un miroir noir brillant pour le ciel. Au-delà du marécage s'étendait un champ houleux, au fond duquel s'élevait une hutte. Ki vit une silhouette en sortir en se baissant pour passer l'ouverture étroite avant de se relever de toute sa taille.

Homme ou femme, elle n'aurait su le dire à cette distance, mais c'était un humain. Ou quelque chose de très proche. Une chevelure luisante aux reflets jaunes lui rappela la femme qu'elle avait aperçue en passant la porte. La silhouette s'empara d'un outil posé contre le mur de la hutte et s'ébranla en direction du champ. Ki se sentit soudain prise du désir de parler à quelqu'un. Elle tira sur les rênes et se leva brusquement pour se mettre debout sur le siège.

— Hé là ! appela-t-elle, en agitant les bras au-dessus de sa tête.

Sa voix sonnait minuscule et improbable dans l'obscurité. Ki se sentit soudain stupide. Elle était là, debout sur son chariot à agiter les bras comme si elle ne constituait pas déjà la seule présence visible sur la surface plane de la route. N'importe qui regardant dans sa direction ne pouvait que la remarquer. Elle se rassit sur son siège mais garda une main levée pour saluer. La silhouette s'avançait vers le champ et le chariot. Sa robe longue lui descendait au-dessous des genoux, captant l'étrange lumière de l'endroit pour mieux la réfléchir à chaque pas. Mais la personne ne lui adressa pas la parole, ni ne tourna même la tête dans sa direction.

— Hé ! lança de nouveau Ki.

Elle avait voulu crier plus fort que la première fois, mais son appel sembla au contraire porter moins loin, comme si sa propre timidité avait conspiré avec la tranquillité de la nuit pour la faire taire. La personne avait atteint la première ligne des rangées inégales de cultures. L'outil se levait et s'abattait, se

levait et s'abattait, sur un rythme régulier. Elle pouvait entendre ses raclements sur la terre.

— Hé ! cria une nouvelle fois Ki, aussi fort qu'elle le pouvait.

L'individu se tourna lentement pour la regarder. Les cheveux jaunes et luisants s'écartèrent et la lumière d'une paire d'yeux se braqua sur Ki. Pendant un moment, ces yeux lumineux la fixèrent tandis qu'elle agitait la main, un sourire idiot sur le visage. Puis ils retournèrent vers la terre et la binette recommença à se lever et à s'abattre en cadence.

La main levée de Ki redescendit sur ses cuisses. Un rejet aussi éloquent n'avait pas besoin de mots. Elle ressentit les tiraillements liés au sentiment de rejet, les mêmes qu'elle avait connus enfant lorsque les gamins d'un village étaient maintenus à distance par des parents qui ne voulaient pas voir leurs gosses traîner avec une petite Romni farouche. C'était la même chose, on pouvait la voir mais pas lui prêter attention. Elle sentit des larmes lui picoter le coin des yeux. Elle fit claquer les rênes sur le dos des chevaux. Le cheval sans cavalier se remit à suivre la cadence de l'attelage de Ki.

Qu'est-ce qui lui prenait ? se demanda-t-elle. N'avait-elle pas laissé derrière elle ce sentiment de vulnérabilité bien avant de devenir une femme ? Cette route nocturne semblait lui avoir arraché ses protections aussi facilement qu'elle lui avait auparavant fait ressentir la joie simple d'être en vie. Fallait-il toujours que joie et tristesse se contrebalancent ainsi ?

Elle fut soudain la proie d'une soif intense. Elle fit coulisser la porte de la cabine et tendit le bras pour attraper la gourde qui était toujours accrochée à l'intérieur. Puis elle se souvint de la fraîcheur argentée du cours d'eau et sut qu'aucune autre source ne pourrait la satisfaire. Elle agita les rênes, faisant de nouveau accélérer son équipage. Aussi intense que fût sa soif, elle ne toucherait pas à l'eau marécageuse qui s'étendait à présent de chaque côté de la route. L'eau des marécages, disaient les Romni, était une eau de fièvre et de maladie, qui n'attendait que d'infecter les imprudents. Mais là où il y avait un marécage, on pouvait rapidement trouver les cours d'eau et les ruisseaux qui l'alimentaient. Et cette eau-là, songea-t-elle, serait fraîche,

argentée et lui *ferait du bien*. Tout comme le vin pouvait parfois faire du bien, ainsi que le cinmeth, plus alcoolisé et épicé. Ki, qui ne se laissait que rarement aller à de tels désirs maladifs, ressentit un soupçon de malaise. Elle le fit rapidement taire. Elle avait envie de l'eau fraîche et claire du cours d'eau, et alors ? Cela rendait-il ce désir dangereux d'une quelconque manière ?

« Tu passes tes journées à te refuser tout plaisir de crainte que si tu profites de quelque chose, tu n'arrives pas à supporter la vie sans elle par la suite. »

N'était-ce pas ce que lui répétait constamment Vandien ? *Mais regardez-le, cette merveille d'auto-complaisance !* L'argent qui rentrait dans sa bourse en ressortait immédiatement. Combien de fois l'avait-elle vu vider sa bourse dans une foire au bord de la route et en repartir sans rien d'autre qu'un gâteau sucré et le souvenir d'acrobates et de ménestrels ? Elle l'enviait pour cela, d'une manière qu'elle ne pourrait jamais lui avouer. Elle aurait aimé pouvoir oublier toute prudence, se départir de sa méfiance habituelle l'espace d'un après-midi et redevenir une enfant sans inquiétudes au sujet du lendemain. Vandien vivait sa vie comme il dépensait son argent : avec générosité. Tout le surprenait et le fascinait. Les saisons passées en sa compagnie avaient montré à Ki que le fait qu'il donne aux autres ne diminuait en rien ce qu'il lui destinait à elle. Par moments, elle avait l'impression que la moitié de ses sentiments pour lui étaient composés de la joie de savoir qu'il existait ainsi, arpentant le monde avec tant d'insouciance, sans prendre de précautions mais en s'arrangeant toujours pour retomber sur ses pieds. Il lui apportait l'équilibre. Elle aimait la façon dont les fils de l'existence de Vandien se mêlaient à ceux de la sienne et l'affectaient. Elle aimait la manière dont cela la poussait à prendre des risques qu'elle aurait ordinairement refusé de considérer, même si elle continuait à défendre sa propre stabilité face à la témérité de Vandien.

Elle s'appuya contre la porte de la cabine et se laissa rafraîchir par l'air brassé par le mouvement du chariot. Avait-elle jamais connu une nuit dédiée à de telles pensées ? Telle une

petite fille dans la lune, elle savourait son affection pour Vandien comme si leur amitié était nouvelle et miraculeuse. Elle se surprit à sourire en songeant à ses yeux aussi sombres que ceux d'un faucon, à son nez fin et droit, à ses lèvres, si mobiles lorsqu'il riait et si expressives lorsque son âme était émue. Elle repensa à ses boucles noires et indisciplinées qui poussaient toujours trop vite, à la douceur de sa moustache et à l'odeur de son corps qui, même après avoir transpiré, lui évoquait le parfum des fougères écrasées et des herbes aromatiques. Elle sentit son cœur se gonfler. Jamais auparavant elle ne s'était ainsi laissé aller à apprécier sa tendresse envers lui, la laissant balayer de ses pensées tous les inconvénients et les dilemmes que lui posait leur étrange partenariat. Elle déballait les souvenirs de Vandien qu'elle chérissait le plus, se faisait plaisir en se remémorant cette fois où ses yeux s'étaient régalés de sa silhouette révélée par les flammes de son feu de camp, les instants éclairés à la bougie dans la cabine où son visage luisait de transpiration dans la chaleur de leur passion, les souvenirs sensuels des muscles de ses épaules d'homme sous ses mains de femme.

Ki déglutit et les larmes lui montèrent aux yeux. Vandien lui manquait. Il devrait être ici, à ses côtés, pour qu'elle puisse enfin exprimer à haute voix ce qu'elle ressentait. Une larme unique coula le long de sa joue. Elle se laissait totalement aller à ses émotions. Quelque chose était en train de lui arriver. Elle ne savait pas quoi mais c'était un soulagement de pouvoir enfin vider les compartiments secrets de son cœur. La nuit apaisante partageait ses pensées et l'aidait à y mettre de l'ordre pour l'éloigner des tourments et des soucis. Elle se sentait comme guérie… mais elle avait aussi terriblement soif.

Les sabots des chevaux gris émirent un son creux en claquant sur des planches de bois. Avec un reniflement, Ki sortit brusquement de sa rêverie et réalisa qu'elle était en train de traverser un pont étroit. L'édifice était aussi simple et fonctionnel que le précédent était élégant et invraisemblable. Le cheval de guerre eut la sagesse de se laisser dépasser afin que le chariot traverse devant lui. Le regard de Ki plongea dans un

cours d'eau plus large que le premier qu'elle avait traversé ; celui-ci était pratiquement une rivière.

Arrivée de l'autre côté du pont, Ki arrêta son attelage et son chariot sur une étendue de graviers ronds. Un silence s'abattit sur eux lorsque cessèrent les craquements du chariot. Puis, au milieu du silence, elle perçut le murmure vif de l'eau au-dessus du lit de graviers de la rivière. Les pierres mouvantes craquaient sous les sabots du cheval noir tandis qu'il s'avançait en direction de l'eau. En le voyant boire, les chevaux de Ki se mirent à agiter la tête avec impatience en tirant sur les rênes qu'elle tenait toujours en mains. Rappelée à ses devoirs, Ki descendit pour les libérer de leur harnais. Elle fit glisser les lanières au bas de leurs larges dos gris et les deux animaux descendirent vers la rivière. Elle remonta le long du cours d'eau pour boire elle aussi.

À cet endroit, on ne voyait aucun reflet, aucun chatoiement argenté dans le miroir de l'eau. Ici, l'eau s'élançait en bouillonnant par-dessus les graviers, elle moussait et brillait dans les ténèbres. Ki s'agenouilla et, soudain trop impatiente pour mettre ses mains en coupe et boire, elle plongea son visage dans l'eau et ouvrit la bouche. L'eau s'y engouffra, trop vive et trop puissante pour être bue. Ki ouvrit les yeux mais ne vit que des bulles argentées tandis que l'eau lavait la fatigue de ses yeux et emplissait sa bouche de fraîcheur. Ses cheveux étaient retombés par-dessus son visage jusque dans le torrent, elle sentait leur traction tandis qu'ils suivaient le mouvement des flots. Elle resta agenouillée un long moment, le bruit venteux de l'eau à un doigt à peine de ses oreilles. Elle se sentait vivante, mobile. Puis, une pression montante dans sa poitrine lui rappela qu'elle avait besoin d'air autant que de cette fraîcheur pour survivre. À contrecœur, elle releva son visage hors de l'eau pour prendre une profonde inspiration de l'air tiède de la nuit.

Elle mit cette fois ses mains en coupe et but longuement. Le goût de l'eau était au-delà de toute description ; tous les soucis de Ki disparurent. Il n'y avait plus que la jouissance du poids du liquide dans son corps, puis le désir de dormir et de se reposer. Aller chercher une couverture dans le chariot s'avéra presque trop contraignant, mais elle le fit néanmoins. Elle l'étendit sur les graviers près de l'une des roues en la pliant en

deux pour protéger son dos des cailloux. Le flot de la rivière semblait créer son propre vent, riche des odeurs de l'eau et des plantes. Elle tituba à la limite du sommeil.

Des pas, légers et rapides, se firent entendre sur le gravier. À un autre moment, Ki se serait retournée sur le ventre et se serait relevée en trombe pour faire face à l'intrus. Mais à un autre moment, elle aurait aussi préparé un feu de camp, avec de la nourriture en train de cuire, et se serait trouvée en train de prendre un thé tout en planifiant soigneusement la journée à venir. Elle aurait été en train de s'inquiéter au sujet de Vandien.

Les pensées s'effilochèrent et disparurent de son esprit. Ainsi un autre bipède (d'après le bruit des pas) avait choisi de la rejoindre. N'était-ce pas aussi simple de considérer qu'il s'agissait d'un être inoffensif et amical plutôt que le contraire ? Ki s'étira partiellement, juste assez pour en ressentir le plaisir sans tirer sur aucun muscle. Elle ne dit rien, pas plus que le visiteur. Les pas se rapprochèrent, courts et vifs. Puis un hennissement retentit, mais il ne provenait pas de l'un de ses chevaux. C'était le cheval noir, s'approchant en hâte sur le gravier pour saluer l'étranger. Ki fit l'effort de tourner la tête et d'ouvrir les yeux.

Le cheval de guerre frottait son nez contre l'épaule de l'inconnue. La Romni les regarda, vaguement curieuse. L'inconnue s'adressait à son cheval d'une voix basse, dans une langue que Ki ne connaissait pas. Puis elle le gratta derrière les oreilles, à son emplacement favori. La créature était nue et sa fourrure rase était similaire à celle du cheval. Elle dépassait la Romni d'une bonne tête, et était deux fois plus large. Sous la lumière lunaire, Ki devina qu'elle avait les yeux noirs. Une sombre toison était tirée en arrière depuis son front par-dessus le sommet de son crâne, atteignant tout juste le bas de sa nuque épaisse. Les yeux de l'inconnue dévisageaient effrontément Ki et ses oreilles étaient légèrement inclinées vers l'avant. En plus de ce signe d'attention, Ki vit que la fourrure sur son crâne se redressait en émettant un bruit similaire aux épines d'un porc-épic pour former une crête. La Romni était presque sûre de savoir de quoi il s'agissait.

— Brurjan, murmura-t-elle.

L'inconnue secoua la tête et répliqua dans un Commun doté d'un accent aussi léger qu'agréable.

— Brurjan-humaine. Je suis une métisse.

Et cela expliquait tout. Cela justifiait la fine fourrure qui s'étendait sur son ventre presque jusqu'à la hauteur des seins inclinés et les jambes musculeuses formées plus comme les pattes d'un chat que comme celles d'une humaine, recouvertes de la même fourrure sombre. Ses pieds étaient petits et ronds comme ceux d'un chameau. En avançant vers Ki, elle affecta le pas vif et court typique des Brurjan. La fourrure dissimulait ses hanches et ses reins, mais son dos souple et ses bras étaient à peine plus poilus que ceux de Ki elle-même. De plus, elle était trop petite pour être une pure Brurjan, son nez était trop proéminent, ses doigts trop longs. Ki ressentit soudain de la pitié pour elle, car elle ne pouvait passer ni pour une humaine ni pour une Brurjan. Ki ne connaissait que trois espèces capables d'une relation sexuelle agréable avec les humains. Mais seul l'accouplement des Brurjan et des humains pouvait parfois donner lieu à une grossesse. Et dans les rares cas où l'enfant survivait, c'était, comme elle l'avait si bien dit, un métis.

— Tu es une humaine, et de l'autre côté de la porte.

Ki hocha la tête.

— Je m'appelle Ki.

— Hollyika.

Elle se détourna de Ki et se dirigea vers la rivière. Ki écouta le son de ses pas sur les pierres. Les petits pas des Brurjan s'enchaînaient rapidement mais n'offraient que de courtes enjambées. Les oreilles exercées de Ki l'entendirent même laper l'eau. Elle but longuement, et Ki se mit à somnoler. Elle entendit les pas revenir et se réveilla juste assez longtemps pour voir que Hollyika avait retiré du chariot la couverture de selle du cheval noir. Elle la secoua et l'étendit à plat sur les graviers à côté de Ki. Toutes deux s'endormirent.

Chapitre 5

Jace poussa un cri muet et se recroquevilla tandis que Vandien poussait sur la porte entêtée pour l'obliger à s'ouvrir. Mais nulle lumière solaire aveuglante ne s'engouffra dans le poulailler pour la brûler. Il n'y avait que l'air calme et encore chaud de la soirée et, par-delà la porte, la ruelle sombre et le ciel nocturne.

— Loués soient les dieux, c'est passé, souffla Jace.

Elle accompagna son soulagement d'un long soupir. Se penchant en avant, elle s'appuya contre l'embrasure fendillée de la porte et coula un regard vers l'extérieur. Chess s'avança lui aussi en rampant pour jeter un œil sous son bras. Leurs yeux étaient levés vers les étoiles inconnues dans le ciel.

— Il est temps d'y aller.

Vandien s'exprimait avec satisfaction.

— Nous avons beaucoup de choses à faire tant que durera la nuit.

Se baissant, il récupéra la gourde et la cape sur laquelle Chess avait dormi.

Son cheval était là où il l'avait laissé. Vandien enroula la cape et l'attacha à l'arrière de la selle, après quoi il y ajouta la gourde. Il tira la bride de l'entremêlement de branches mortes parmi lesquelles il l'avait dissimulée et entreprit de l'ajuster sur la tête de son cheval.

— Il n'a pas l'air d'apprécier, dit Jace d'un ton réprobateur comme le cheval repoussait avec la langue le mors que Vandien essayait de lui placer entre les dents.

— Ce cheval n'a jamais l'air d'apprécier quoi que ce soit, répliqua sèchement Vandien tandis que l'animal lui montrait ses dents jaunies. C'est simplement sa nature. C'est le roi des rabat-joie.

— Je ne trouve pas que ce soit là un sujet de plaisanterie.

Vandien sentit la main de Jace se poser avec légèreté sur son bras. Son autre main tenait fermement la bride. Le cheval renifla et agita la tête tandis que Vandien tentait de libérer la bride de la prise de Jace. Jace tint bon, déterminée malgré la peur qui se lisait dans son regard. Le cheval en profita pour éloigner son museau hors de portée. Vandien expira brusquement par le nez. Il laissa la main qui tenait la bride retomber à ses côtés.

— Je crois deviner que vous n'utilisez pas d'animaux pour le transport dans ce monde merveilleux au-delà de cette insaisissable porte du Limbreth.

— Non, en effet.

Jace avait ignoré l'exaspération qui perçait dans sa voix mais les yeux de Chess s'étaient écarquillés dans l'obscurité. Les épaules de Vandien retombèrent en signe de défaite. Même si Jace commençait vraiment à l'irriter, il ne ferait rien qui puisse effrayer l'enfant plus avant. Celui-ci s'était visiblement attendu à ce que Vandien frappe Jace pour l'avoir désapprouvé. Il n'était pas difficile de deviner le genre de choses auxquelles il avait été exposé dans cette taverne.

— Mais comment diable vit-on là-bas ? demanda-t-il d'un ton maussade tout en déposant la bride en travers de la selle.

Il se pencha pour défaire la longe.

— Nous sommes pour la plupart des fermiers. Nous nous occupons de la terre et nous récoltons ce que nous y invitons à pousser. Des arbres, nous recevons fruits et noix. Des plus belles plantes nous prélevons les feuilles et les bourgeons qu'elles peuvent nous offrir et, plus tard, les graines, les fruits et les tubercules. Depuis notre océan, les vagues nous cèdent les plantes salées et ondulantes des profondeurs et nous apportent les bulbes flottants de varech.

— Vous n'avez pas de bétail pour le lait et la viande ? Pas de volailles pour les œufs, la viande ?

Jace se détourna de lui d'un air dégoûté.

— Vous parlez de mener une existence fondée sur la mort de créatures innocentes.

— Et je suppose que les loups et les harpies de votre monde paissent dans les champs et mangent des feuilles de saule ?

— Les loups dévorent la chair, c'est vrai, mais aucune créature intelligente ne fait de même. Lorsque vous dites «harpies », je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Bon, voilà une chose qui fera plaisir à Ki. Un monde sans harpies lui conviendrait tout à fait. Dites-moi, Jace, condamnez-vous le loup qui abat un cerf pour se nourrir ?

— Un loup n'est qu'une bête. C'est sa nature.

— Alors considérez-moi comme un loup intelligent. Je suis un prédateur, Jace, et je n'en ai pas honte. Je ne vaux pas moins que le loup car je ne tue que pour me nourrir.

— Et pour rien d'autre, répondit Jace avec concision.

Elle lui tourna le dos d'un mouvement qui fit voleter sa robe tout autour d'elle.

— Viens, Chess. Partons à la recherche de la porte et voyons si nous pouvons trouver un moyen de la passer.

— Je pensais tenter d'y entrer de force à cheval tandis que vous attireriez l'attention du Gardien.

Vandien les suivit avec découragement.

— Accepterez-vous au moins de réfléchir à cette idée ?

— Ce n'est pas naturel de monter une créature vivante. Et ce n'est pas non plus acceptable de tenter de mettre en péril l'équilibre entre deux mondes. Entrer et sortir de la porte, cela doit se faire de manière harmonieuse.

— Pas même pour ramener Chess de son côté, loin des souffrances qu'il a connues ici ?

— Dois-je renforcer les choses mauvaises qu'il a vues ici, lui enseigner qu'il est acceptable de mal se comporter si on a quelque chose à y gagner ? Vandien… Je peux imaginer ce que vous pensez de moi. Mais nos coutumes ne sont pas les vôtres. Bien que je désire ardemment retourner dans mon monde et que je déteste le Gardien qui a trompé mon fils, je ne peux approuver ce que vous suggérez. Si Chess et moi faisons preuve de patience, nous finirons un jour par regagner notre univers. D'une manière ou d'une autre.

Vandien fit halte et le cheval s'arrêta derrière lui. Au bout de quelques pas, Jace fit une pause et tourna la tête vers lui. Chess s'accrochait à sa main. Même à la lumière de la lune, Vandien pouvait voir le désespoir dans ses grands yeux gris. La

mère ne savait pas grand-chose de ce dont elle parlait avec tant de sérénité. Vandien songea cruellement que si seulement Chess pouvait être retourné sain et sauf de son côté de la porte, il pourrait être tenté de laisser Jace faire l'expérience du genre d'existence que Chess avait connue ici. Mais il y avait Chess.

Vandien tâta ses vêtements. Sa bourse était plate et vide. La plupart de ses biens se trouvaient dans le chariot de Ki. Il n'avait rien sur lui qu'il puisse facilement revendre. Sauf… Il tressaillit mais retira néanmoins de son cou la fine chaîne d'argent qui y pendait. Le minuscule faucon noir lui fit un clin d'œil plein de regret tandis qu'il oscillait devant ses yeux. Ki lui pardonnerait de s'être séparé de son cadeau bien plus tôt qu'il ne se le pardonnerait lui-même. Il s'avança et déposa le faucon dans la main de Jace et la longe du cheval dans celle de Chess.

— J'imagine que votre peuple fait au moins du troc et que vous saurez comment échanger ceci contre des pièces, même si je doute que vous puissiez obtenir suffisamment par rapport à ce que ce faucon représente pour moi. Ceci dit, avec le prix du faucon et de la sellerie, vous devriez avoir assez pour obtenir un coin d'écurie pour le cheval et une chambre bon marché dans une auberge décente. Assurez-vous bien de demander une chambre bon marché, comme ça, vous devriez en avoir une qui n'aura pas de fenêtre.

— Vous nous abandonnez…

Des larmes se faisaient entendre dans la voix de Chess.

— Non. Je vais faire pour vous ce que vous ne ferez pas pour vous-mêmes. Je vais forcer la porte et revenir avec Ki. Ainsi, deux personnes sortiront et deux rentreront.

— Il en faudra trois qui sortent pour rétablir l'équilibre si nous entrons tous les deux, commenta Jace.

Mais Vandien secoua la tête vers elle.

— Je ferai ce que je pourrai. Gardez votre garçon en sécurité. Et venez à la porte au moins une fois chaque soir. Je ne sais pas quand je reviendrai. Ki avance plus vite avec son chariot que vous ne pourriez le penser. Bien que ça me peine de l'admettre, elle pourrait bien apprécier votre monde. Mais je la convaincrai de revenir. Il n'y a pas grand-chose — sagesse ou

coup de folie — que je ne puisse la convaincre d'essayer. Lorsque je la ramènerai, soyez bien là à nous attendre.

— Et si nous dépensons tout notre argent avant votre retour ? demanda Chess d'un ton pragmatique.

— Vendez le cheval. Demandez-en trente pièces d'argent, mais n'en acceptez pas moins de vingt.

— Nous ne pouvons vendre un animal en esclavage ! objecta Jace.

Vandien lui jeta un regard désespéré et se tourna vers Chess.

— Peut-être que c'est à toi que je devrais demander de prendre soin de ta mère. Fais de ton mieux, Chess, et fais ce qu'il faudra pour rester en vie. Rappelle-toi de venir à la porte au moins une fois chaque soir. D'accord ?

Chess hocha la tête avant de lever des yeux impressionnés vers l'animal dont il tenait les rênes.

— Ne t'inquiète pas à son sujet. Il t'obéira parfaitement, tant que tu ne lui demanderas pas de travailler. Il adorera ta mère. Ils vont très bien s'entendre.

— Vous pensez que je ne suis qu'une idiote et une ingrate, Vandien, mais…

— La nuit est en train de filer, et la porte avec elle. Si j'échoue, nous pourrons parler pendant toute la journée de ce que nous pensons l'un de l'autre. Si je réussis, cela n'aura plus d'importance. Soyez prudente.

Vandien n'en pouvait plus. Il s'avança en silence pour récupérer sa cape sur la selle.

— Prenez aussi votre gourde, et remplissez-la avant de partir, ajouta Jace avec empressement.

— Votre monde n'a pas d'eau ?

— Ce serait dangereux pour vous de la boire. Elle vous affecterait…

— J'ai l'estomac caparaçonné, mon amie. L'eau des terres étrangères ne m'a jamais donné ni diarrhée ni aucune maladie.

Jace secoua la tête d'un air attentif.

— Ce n'est pas ça. L'eau de nos terres coule des collines du Limbreth. La sagesse et la paix s'écoulent avec elle. Vous perdriez votre détermination si vous la buviez. Vous

commenceriez à percevoir les buts plus élevés que vous pourriez vous fixer. Aucun habitant d'un autre monde n'a jamais passé le premier cours d'eau sans y boire. On dit que son appel est impossible à refuser. Et personne n'en repart jamais inchangé. Une fois passé le second pont, nul n'a plus rien à craindre des étrangers. C'est ce qui se dit chez nous. L'eau paisible du Limbreth apaise leurs pensées et leurs désirs les plus brûlants. Elle ramène à la surface toute la douceur cachée à l'intérieur. Ils sont éclairés et se mettent en quête du Limbreth, pour être à jamais guéris de leurs manières impatientes et de leurs cœurs insatisfaits. Alors ils se voient attribuer une tâche qui est pour eux un bonheur et un monument durable pour le Limbreth.

Jace parlait avec son cœur et ses mots étaient pleins de révérence lorsqu'elle évoquait le Limbreth. Chess leva la tête vers sa mère et ses yeux brillants se faisaient l'écho de la paix dont elle parlait. Même Vandien n'y était pas insensible, malgré sa nature vive de faucon. La paix. Le contentement. Il s'était si souvent moqué de tels objectifs, tout comme Ki, habituée au mode de vie errant des Romni. Comment ce vieux prêtre avait-il appelé cela ? Le fruit aigre.

Un jour de printemps, ils avaient dépassé un prêtre épuisé et aux pieds blessés et lui avaient offert de le transporter. Ki avait chargé son coffre en bois rempli d'herbes de soins et de potions à l'arrière du chariot. Elle avait gentiment réprimandé le vieil homme pour s'être éloigné de la communauté qui prenait normalement soin de lui. Mais il ne cessait de parler de la paix et du contentement que lui apportaient la pauvreté et l'altruisme. Il y avait du bonheur à panser les plaies suppurantes d'un mendiant ou à préparer la potion destinée à apaiser les délires d'un dément. Ki et Vandien avaient échangé un sourire au-dessus de sa chevelure blanche.

— La paix, leur avait-il lancé, sera toujours pour vous un fruit aigre. Vous désirez ce que vous ne pouvez atteindre, et donc vous prétendez vous en moquer. Vous fuyez les douleurs que vous avez enfouies dans le cœur et les cicatrices qui vous marquent le corps. J'aimerais avoir une potion pour vous guérir mais mes maigres talents ne suffiraient pas à vous sauver.

Ses mots avaient étouffé toute envie de discuter. Vandien n'avait pas été fâché de voir le prêtre les quitter à l'entrée d'une passe. Lui et Ki avaient gardé l'image du fruit aigre et en avaient fait un sujet de plaisanterie entre eux.

Vandien secoua la tête pour reprendre ses esprits, conscient du fait que Chess et Jace le fixaient tous les deux. Il percevait leur peur secrète : qu'il trouve la paix dans leur monde et les oublie totalement.

— Ne craignez rien, leur dit-il avec douceur, je suis immunisé contre le contentement.

Ce furent ses mots d'adieu. En s'en allant, il tira la gourde hors de la selle. Que cela constitue un signe pour eux et un talisman pour lui. Il jeta un seul coup d'œil en arrière. Ils le regardaient tous les deux partir, le cheval et le faucon entre leurs mains. Vandien pria les dieux qu'ils aient le bon sens de suivre ses instructions.

Il remplit la gourde dans une antique fontaine. Baissant les yeux vers la lune qui se reflétait dans l'eau, il lui promit de ne plus jamais boire d'alys dans une taverne, et de se méfier des inconnus dans le besoin. Une goutte d'eau retomba depuis le goulot de la gourde à la surface de l'eau. La lune lui fit un clin d'œil. Elle savait bien qu'il mentait.

Il passa la gourde par-dessus son épaule. C'étaient les premières heures de la nuit et il y avait encore un peu de monde dans les rues. De joyeuses lueurs provenaient de nombre de fenêtres et de portes laissées entrouvertes dans la chaleur de l'été. Il passa devant une taverne et se sentit attiré par le bruit des festivités à l'intérieur. Mais il reprit sa route, se frayant un chemin dans le labyrinthe de ces rues qui ne lui étaient pas familières.

N'ayant aucune connaissance des points de repère propres à la cité, Vandien se fiait à son sens de l'orientation pour retrouver les murs de la ville. Il se retrouva bientôt dans une rue qu'il reconnaissait. S'y élevait la maison de la femme qui l'avait traité de porteur de la vérole. Les pierres qu'on leur avait jetées étaient toujours étalées par terre. Mais il n'y avait pas le moindre signe de la porte.

Les dieux qui arpentaient les murs de la ville regardaient à travers lui avec dédain. Les héros étaient accaparés par leurs tâches héroïques. Pour autant que Vandien puisse en juger dans la pénombre, le mur ne comportait ni porte ni ouverture ni aucune fissure. Il n'y avait personne alentour. Vandien s'avança rapidement jusqu'au mur en passant les doigts sur la pierre. Aucune fente, aucune pierre descellée sur laquelle appuyer. Le mur était solide. Cogner ses phalanges contre la pierre épaisse ne lui valut rien de plus que des égratignures. Le mur n'émettait aucun son, creux ou non.

S'étirant de toute sa modeste taille, Vandien fit de nouveau courir l'extrémité de ses doigts sur le mur. Il grimaça pour lui-même dans les ténèbres. Le mur n'était pas mieux entretenu que celui des autres cités qu'il avait explorées mais les bases de sa construction étaient mieux pensées. Les bas-reliefs n'offraient que peu de prise pour l'escalade. Mais ce n'était pas impossible. Il souhaita avoir gardé le cheval avec lui. Son dos lui aurait fourni un point de départ pour grimper au mur.

Se baissant, il défit les boucles de ses bottes montantes. Il s'en libéra et se retrouva bientôt pieds nus dans la poussière de la rue. Il fit travailler les muscles de ses pieds et de ses doigts de pieds dans la poussière et se frotta les paumes contre son gilet pour les débarrasser de toute moiteur. Une fois de plus, il s'étira et fit glisser ses mains le long du mur. Une déesse agenouillée lui fournit l'occasion de prendre appui sur un pied. Il jeta un nouveau regard alentour à la recherche de gardes éventuels : la dernière chose dont il avait envie était de s'enfuir pieds nus dans les rues, poursuivi par une meute de gardes. Mais les rues poussiéreuses étaient aussi chaudes que vides. Vandien entama l'ascension du mur.

Depuis le genou de la déesse, il trouva une prise le long de la torche qu'elle portait. Vandien maudit l'artiste inconnu avec une certaine admiration. Les prises étaient peu nombreuses et celles qui existaient étaient peu profondes, du genre à se retourner les ongles et à se blesser les phalanges. Sa poitrine s'accrocha contre le visage d'un héros et il se prit à souhaiter avoir laissé sa chemise derrière lui. Arrivé au tiers de la hauteur du mur, l'un de ses pieds glissa de sa prise minuscule et il faillit

tomber en arrière. Il entendit le bruit de ses phalanges qui s'ouvraient jusqu'au sang et sentit que l'un de ses ongles de pied s'était fendu. Mais il ne tomba pas et, après quelques instants, reprit sa progression.

La ville avait confiance en ses murailles, ou bien personne ne s'en souciait plus. Au sommet, pas de morceaux de poteries brisés ou de piques en bois tordus. Il n'y avait qu'une étendue plate, assez large pour qu'un homme s'y allonge. Vandien haleta quelques instants puis essuya la sueur et la poussière qu'il avait dans les yeux. Il regarda au-delà du mur.

Rien. Enfin, rien de différent par rapport à ce que Ki et lui avaient vu en approchant par la porte nord. Une vaste étendue de plaine herbeuse jaunâtre parsemée d'arbres difformes et de buissons épineux. Presque hors de portée visuelle se trouvaient les hameaux de maisons et les masses émergentes indiquant la présence d'une ferme maintenue en fonctionnement par les puits et l'irrigation manuelle. Ce n'était qu'au nord de la ville qu'on pouvait apercevoir le ruban lointain de la rivière qui maintenait en vie le commerce – et la cité.

Durant la fin de l'hiver et le début du printemps, la rivière se transformait en une plaine d'eau flottante, apportant un nouveau terreau et une vie renouvelée aux fermes situées sur ses rivages. Les étés longs et chauds réduisaient le flux de la rivière jusqu'à la dompter. Les fermiers qui choisissaient de vivre plus près des murs de la cité plutôt que de devoir supporter les inondations annuelles devaient alors se tourner vers les puits et les seaux pour survivre. La terre que contemplait Vandien était une terre rude ; il ne se serait pas senti capable d'habiter ici.

Il s'aplatit sur le mur en laissant sa tête pencher de l'autre côté. Le sol paraissait dur, balayé par le sable et la poussière. Il n'y avait aucune trace du passage d'un chariot ni aucun signe de passage régulier à travers une quelconque porte. Vandien restait immobile, dubitatif, laissant un vent tiède jouer dans les boucles de sa chevelure et sécher la sueur qui coulait le long de son dos. Il dut admettre que ce qui se trouvait de l'autre côté du mur ne correspondait pas à ce qu'on voyait à travers la porte. Si seulement il arrivait à trouver cette maudite porte.

Les rues de la ville étaient toujours désertes. Vandien fit basculer ses jambes de l'autre côté et tâtonna avec les pieds à la recherche d'une prise. Son doigt de pied blessé heurta la pierre et il étouffa un juron. Tandis qu'il descendait en arrière le long du mur, il considéra la possibilité de bondir jusque dans la rue en contrebas, à la manière agile d'un chat. Puis il envisagea l'idée de rester allongé dans la rue jusqu'au matin avec une cheville brisée et reprit sa lente descente, collé au mur. Il eut bientôt la poitrine accrochée sur le rebord, puis se retrouva à n'avoir plus que les avant-bras au sommet pour enfin terminer dans une position douloureuse et inconfortable, retenu uniquement par les mains. Ses pieds glissaient le long des images, son doigt de pied enflé frottait contre la pierre rêche, ses chevilles et ses tibias étaient tout écorchés. Mais, enfin, ses orteils trouvèrent une prise le long d'une lèvre pierreuse. Il s'appuya dessus et décrocha l'une de ses mains pour permettre à l'autre pied de tâter le mur plus bas.

Soudain, il n'y eut plus de mur sous ce pied, sa jambe partit en avant dans un espace vide mais néanmoins semi-palpable. L'étreinte de ses doigts et la prise de son autre pied faiblirent, Vandien se sentit tomber, le dos en avant, le long d'un arc descendant à lui retourner les entrailles. Il atterrit sur une masse pleine de bosses qui s'écroula sous son poids. Il resta allongé en essayant de ne pas être malade. Tout l'air dans ses poumons avait été soufflé par l'impact, sa mâchoire avait heurté le mur et son corps tout entier avait été écorché dans sa glissade contre le mur. Il entendit ses jointures craquer tandis qu'il refermait les mains. Ce sur quoi il avait atterri lui rentrait dans le dos. Une brume rouge de douleur obscurcit sa vision tandis que des picotements semblables au contact d'orties commençaient à lui brûler la peau.

Lorsqu'il s'en sentit capable, Vandien entreprit de bouger. Mais ses muscles semblaient résister à sa volonté. Il réussit à étendre ses jambes, mais avec lenteur. Il se demanda quels dommages il avait causés à son propre corps. L'air lui-même semblait vouloir lui résister, comme s'il se retrouvait piégé dans une toile d'araignée géante mais invisible. Au prix d'un effort

haletant, il releva son corps en position assise. Il regarda autour de lui avec hébétude.

Il était assis sur le seuil de la porte et la masse sur laquelle il s'était écroulé était celle du Gardien. L'esprit de Vandien virevoltait. La porte n'était pas là lorsqu'il avait grimpé mais il venait de tomber en plein milieu. C'était impossible. Le Gardien grogna et se mit à bouger. Vandien tenta de rouler sur le côté. Il avait de la chance de ne pas s'être rompu le cou. Puis, alors qu'il reprenait tous ses esprits, il réalisa que l'opportunité qu'il avait recherchée était devant lui.

Une force était en train de le repousser doucement de son côté de la porte ; Vandien la combattit. Il s'appuya contre cette résistance invisible en s'efforçant de la contrer jusqu'à la limite. Le contact tendu de la barrière contre son visage lui faisait l'effet d'un masque de lin étouffant. Les picotements empirèrent, au point d'en devenir presque insupportables. Vandien se recula très légèrement et il sentit que la barrière suivait son mouvement. Il sentit aussi que la force diminuait. Plus il poussait, plus elle résistait.

La chose donnait l'impression d'une membrane. Donc, raisonna-t-il, pourquoi ne pas la traiter comme il le ferait d'un placenta qui menaçait d'étrangler un veau nouveau-né ? Vandien s'appuya en avant contre la force en l'étirant jusqu'à son ultime limite, puis il raidit ses doigts contre elle. Ses mains étaient petites pour un homme, pas plus grandes que celles de Ki, mais ses paumes calleuses et ses phalanges couturées attestaient de leur utilité. Il tenta de trouver une prise sur la barrière, d'accrocher ses doigts à l'intérieur pour la déchirer. Mais elle était plus épaisse, plus lourde, plus glissante et plus résistante qu'il ne s'y était attendu. Elle échappait à sa prise et ses doigts n'arrivaient pas à la déchirer.

Le Gardien remuait à présent. À tout instant il risquait de retrouver pleinement ses esprits et alors Vandien se retrouverait avec deux adversaires à affronter. S'il voulait passer à travers, il allait devoir le faire tout de suite. Une main tendue maintint la tension contre le mur tandis que l'autre empoignait le poignard à sa ceinture.

Il plongea sa lame dans la barrière. Il s'était attendu à ce que la pointe passe au travers. Mais son attaque initiale lui rebondit dans la main. Il essaya de nouveau en poussant fermement la lame, s'appuyant dessus avec une force qui faisait craquer ses poignets. Le manche commença à lui brûler la main mais la lame passa à travers. Il fit traverser de force toute la longueur du poignard, haletant sous l'effort nécessaire. La barrière ne semblait pas vouloir s'ouvrir. Vandien tenta de la découper comme s'il utilisait une scie. Mais sa lame était lisse, elle ne disposait pas de la dentelure qui aurait rendu le mouvement efficace. Le Gardien levait une main vers son visage tout en poussant des grognements sourds. Vandien se mit à scier frénétiquement.

Son poignard passa soudain au travers de la membrane et ses mains suivirent. La sensation était la même que lorsque l'on pratiquait une incision dans une grande outre pleine d'eau fraîche. Sa main plongea dans cette fraîcheur ; il sentit qu'elle refluait et jaillissait vers lui.

Le Gardien se retourna en haletant brusquement, comme si les éclaboussements de fraîcheur l'avaient ranimé lui aussi.

— Arrête ça ! hurla-t-il. Tu as brisé le sceau ! Tu vas créer un déséquilibre !

Sans lui prêter attention, Vandien poussa son avant-bras vers l'autre côté tout en travaillant à faire passer les doigts de son autre main dans l'ouverture. Le Gardien agrippa son pied nu. Vandien lui décocha un coup de pied, utilisant l'élan ainsi gagné pour faire traverser de force l'intégralité de son autre main. Les ongles épais du Gardien écorchèrent la jambe de Vandien tandis que celui-ci se libérait de son emprise à coups de pied. Tel un plongeur qui se prépare au contact de l'eau glacée, Vandien s'arma de courage en prenant une profonde inspiration. Il donna un coup de tête sur la barrière déchirée, jusqu'à la traverser. La sensation était extrêmement déplaisante, comme de plonger la tête la première dans un tas d'entrailles en train de coaguler. Il ne pouvait ni inspirer ni expirer. Sa vision se troubla. Il se débattit, lança des ruades. Il sentit que le Gardien avait enfin trouvé une prise solide autour de l'une de ses chevilles.

Vandien suffoquait. Et si ce mur ne le laissait pas passer ? Et s'il se retrouvait piégé au milieu, comme un poisson en gelée ? La panique lui offrit l'inspiration. Le Gardien avait emprisonné l'un de ses pieds. Vandien lança l'autre dans un coup spectaculaire qui vint frapper le Gardien à la poitrine, brisant sa prise et propulsant Vandien en avant.

Vandien sentit s'éveiller en lui de vagues souvenirs de sa naissance, puis il perçut un souffle d'air froid sur le sommet de son crâne. Il sentit le mur se refermer sur ses épaules. D'une poussée furieuse, il se fraya un passage jusqu'à la fraîcheur de l'air nocturne. Sa poitrine fut comprimée et puis il chuta, les mains en avant pour se rattraper tandis qu'il traversait la porte en une galipette finale. Il se réceptionna maladroitement sur une route droite et lisse.

Des jurons étouffés retentirent derrière lui. Vandien se redressa d'un bon, prêt à fuir. Il eut une vision du Gardien tentant de maintenir fermé le rideau déchiqueté d'entre les mondes. Ses vêtements en lambeaux semblaient agités par un vent puissant. Son capuchon retomba en arrière, révélant une bande de peau blanche et plissée à l'endroit où Vandien s'était attendu à trouver des yeux. La barrière déchirée palpitait en émettant des claquements répétés accompagnés d'un bruit similaire à celui d'une rivière entendu à travers les feuillages d'arbres agités par le vent. Vandien sentit le déplacement d'air qui filait devant son visage en direction de la déchirure. Au moins ne craignait-il pas d'être poursuivi ; le Gardien allait être occupé pendant un bon moment.

Vandien rangea le poignard dans son fourreau et se mit en route sur la route longue et droite.

Il était pieds nus et avait un jour et une nuit de retard sur Ki. Les chevaux gris de l'attelage donnaient toujours l'impression d'avancer d'un pas tranquille mais Vandien avait déjà plus d'une fois essayé de les suivre à pied. Même leur allure la plus modérée semblait dévorer la route. Il poussa un soupir et s'élança à l'allure d'un loup au trot. La route était lisse et froide sous ses pieds nus. Il posa une main sur la gourde accrochée à son épaule et reposant contre sa hanche. Il n'avait jamais été aussi mal préparé pour quoi que ce soit. Mais l'air nocturne qui

caressait son visage était frais et pur. La voûte des arbres ornés de guirlandes de fleurs pâles l'invitait à avancer. Il sentit un sourire inattendu lui venir aux lèvres. C'était une belle nuit pour courir.

Comme ses yeux s'habituaient à l'obscurité, il put repérer les signes du passage de Ki. Les lourdes roues du chariot avaient laissé de profondes rainures dans les langues de mousse qui s'étendaient ici et là en travers de la route. Vandien continuait à trotter avec ténacité, les yeux fixés sur le point le plus éloigné de la route. Son corps se mouvait souplement et indépendamment de son esprit. Celui-ci rabâchait le peu d'informations qu'il détenait, laissant défiler devant lui le magnifique paysage nocturne sans même le remarquer. Chess avait laissé entendre qu'une Ventchanteuse avait organisé toute cette histoire. Mais pourquoi ? Elles avaient attiré Ki au-delà de la porte, mais la Romni n'avait pas été victime d'une attaque quelconque, pour autant qu'il puisse en juger. Les Ventchanteuses n'avaient aucune raison d'apprécier Ki mais l'une d'elles au moins, Rebeke, avait une raison de la traiter avec une certaine courtoisie. Quant à la Romni elle-même, elle n'avait jamais parlé des Ventchanteuses autrement qu'avec méfiance. Son antipathie à leur encontre était fondée sur l'ancienne haine de son père qui les blâmait pour la mort prématurée de la mère de Ki. Cette dernière avait hérité de cette théorie sans aucun fait pour l'étayer. Pourtant, à un moment, Rebeke aurait pu être la proie du magicien Dresh si Ki n'était pas intervenue. Tout cela était un enchevêtrement de relations des plus intéressants lorsqu'on l'examinait sous un angle abstrait. Mais lorsqu'on y songeait tout en trottant le long d'une route noire avec les conséquences d'une bonne cuite raisonnant à l'intérieur de son crâne, cela s'avérait totalement perturbant. Mais c'était aussi irrésistible que le fait de titiller une dent sur le point de se détacher.

Ses jambes et ses pieds avaient commencé à lui renvoyer une douleur sourde et cela faisait un bon moment qu'il courait dans la mousse sur le côté de la route lorsque le pont apparut dans son champ de vision. Il ralentit son trot jusqu'à une marche normale, mais le pont exigeait plus que cela. Il s'arrêta

et lui dédia toute son attention. Il n'avait aucun élément de comparaison ; c'était comme la première vision que l'on a d'une merveille naturelle. Comme cette montagne de son enfance qui serait toujours LA montagne, ou comme la première fois qu'il avait aperçu la mer. Ce pont resterait gravé dans sa mémoire pour le restant de ses jours. C'était l'essence même de la notion de pont, la forme parfaite que toutes les structures de ce type cherchaient à atteindre sans jamais y parvenir, à l'exception de celle-ci. Il aurait pu passer une nuit entière à le contempler, une semaine à en caresser les courbes gracieuses, sans réussir à appréhender pleinement toute la beauté de ses arches magnifiques. Si seulement il avait eu le temps.

Mais ce n'était pas le cas. Ses pieds nus lui faisaient mal, sa chemise collait à son corps et ses pantalons le démangeaient. Débouchant la gourde, il la leva pour avaler une petite gorgée. Il la laissa humidifier sa bouche et dégouliner lentement le long de sa gorge. Il but une seconde gorgée avant de ranger la gourde à regret. Il aurait vraiment aimé pouvoir boire de larges lampées mais il ne pouvait pas courir avec un estomac plein d'eau et il ne savait pas combien de temps il devrait faire durer cette gourde. Il jeta un regard envieux au cours d'eau qui glissait en riant sous le pont. Sa fraîcheur modifiait la teneur même de l'air.

Vandien massa sa nuque poisseuse et parcourut du regard la nuit qui ne donnait aucun indice du passage du temps. Le chariot était loin devant lui désormais. Il n'avait trouvé nulle trace d'un feu de camp éteint, ni aucun signe typique d'une Romni s'étant arrêtée pour la nuit. Si Ki ne s'était pas arrêtée ici, alors il pouvait difficilement se le permettre. Mais ses pieds douloureux décidèrent pour lui. Jace lui avait dit de ne pas boire l'eau mais elle n'avait rien dit sur le fait de s'y baigner. Il trotta lourdement en direction de l'eau tout en retirant sa chemise.

La merveilleuse froideur de l'eau apaisa ses pieds dont la douleur brûlante ne fut bientôt plus qu'un désagréable souvenir. Il s'allongea de tout son long au milieu des flots, laissant l'eau s'écouler autour et au-dessus de lui. Il n'avait pas eu conscience de tous les maux dont il souffrait jusqu'à ce que l'eau vienne les effacer. Penchant la tête en arrière, il laissa l'eau saturer ses boucles sombres. Lorsqu'il secoua vivement la tête, il fut

stupéfait de découvrir que son mal de crâne avait totalement disparu. L'eau jaillissait de ses cheveux en éclaboussures argentées. Lorsqu'il se leva lentement, elle sembla s'accrocher à lui comme une patine luisante. L'air nocturne se referma sur lui comme une robe de soie tandis qu'il s'avançait paresseusement vers la mousse et l'herbe moelleuse du rivage. Il fit lentement passer ses mains sur son visage et son menton mal rasé.

Brusquement, il laissa retomber ses mains pour les examiner. La chair de ses doigts et de ses paumes était blanche et fripée. Était-il resté dans l'eau si longtemps que cela ? L'inspection de ses pieds révéla que même leurs parties les plus calleuses étaient couvertes de rides délicates. Il se laissa retomber dans l'herbe, se sentant à la fois idiot et soulagé. Idiot d'être resté si longtemps dans l'eau et soulagé de ne pas pouvoir reprendre immédiatement sa course, sans quoi il risquait d'endommager ses talons et de se retrouver éclopé. De plus, il avait besoin de repos. Impossible de dire à quel point il s'était éloigné de la ville. Il n'y avait aucune lumière visible derrière lui, et les lueurs à l'horizon paraissaient toujours aussi lointaines. Ki avait probablement établi son campement quelque part à présent, de toute façon. Elle ne s'éloignerait sans doute pas plus de lui. Il se retourna sur le ventre pour se détendre et s'immobilisa brusquement.

Un simple détail. Juste les traces d'un chariot qui sortaient de la route avant d'y revenir un peu plus loin. Vandien se leva en hâte pour récupérer ses vêtements. Il se pencha sur les empreintes en plissant les yeux dans la pénombre. Ki avait fait halte ici. Il pouvait voir la forme des sabots de ses grands chevaux. Mais l'herbe et les plantes aplaties étaient déjà en train de se relever, à l'exception de celles qui avaient été définitivement brisées. Vandien se redressa pour parcourir la route du regard. Ki avait passé la porte à sa recherche. Elle s'était arrêtée ici mais n'avait pas fait de feu et était repartie. Quelque chose n'allait pas.

Il leva les yeux vers l'horizon et les lumières palpitantes visibles au loin. Jace avait dit qu'elles exerçaient une attraction, qu'elles attiraient ceux qui ignoraient devoir s'en méfier. Il les examina et ne ressentit rien de plus qu'une curiosité modérée.

Un sentiment d'urgence difficile à identifier s'empara de lui. Il entreprit de passer rapidement ses vêtements sur son corps encore humide. Il offrit un dernier regard admiratif au pont et reprit sa course. Il allait devoir prendre le pari qu'il rejoindrait Ki avant de s'être totalement estropié. Il jeta involontairement un nouveau coup d'œil vers l'horizon. Que diable pouvait bien être un Limbreth, au fait ?

Chapitre 6

« J'aurais préféré que vous preniez votre courage à deux mains et que vous soyez venue me voir plus tôt. La voix de Rebeke était plus douce que les mots qu'elle prononçait mais Cerie n'en baissa pas moins la tête en les entendant. Au sein de sa propre demeure de pierre noire, Rebeke la Maîtresse des Vents ne faisait guère preuve de formalisme et d'humilité à l'égard du membre du Haut Conseil venu la solliciter. Nonobstant le bleu profond des robes de Cerie, un observateur en aurait déduit que Rebeke était une chanteuse de plus haut rang qui gourmandait une collègue négligente. Plus étrange encore, Cerie acceptait ce rôle. Elle prit la parole d'une voix douce.

— J'ai longuement réfléchi avant de venir. J'ai pensé qu'il était probable que vous soyez déjà informée de ces événements. J'ai craint que ma visite ne constitue un poids inopportun sur la balance et ne déséquilibre un gambit soigneusement planifié de votre part. Mais au final, j'ai décidé de ne pas courir le risque que vous puissiez ignorer tous ces récents développements. C'est pourquoi je suis venue. J'ai fait ce que je pouvais pour tenir cette visite secrète mais si le Haut Conseil désire l'apprendre, elles le feront. Je sais fort bien qu'il en est parmi mes consœurs qui murmureraient volontiers n'importe lequel de mes secrets en échange d'une robe d'un bleu plus foncé.

— Et c'est ce qui nous affaiblit, ou plutôt les affaiblit, devrais-je dire. Les talents politiques sont plus facilement récompensés que les capacités réelles à chanter pour les vents. À quoi pensent-elles aboutir lorsque leur Conseil sera rempli de voix qui peuvent changer l'avis d'une foule mais sont incapables de déclencher une brise ?

Cerie recula devant le regard embrasé de Rebeke.

Rebeke fit un geste de la main comme si elle se débarrassait du Haut Conseil tout entier et se mit à arpenter le

hall nu, ses robes voletant autour de ses chevilles. Il n'y avait guère d'obstacles à ses larges enjambées. Les sols d'un noir brillant n'étaient agrémentés d'aucun tapis, de même que les murs ne comportaient ni peintures ni fenêtres. Un haut tabouret noir pour Rebeke, un éparpillement de coussins de paille grossière pour les chanteuses de moindre rang, c'étaient là tout l'ameublement de la pièce. L'austérité même de l'endroit donnait une importance inquiétante à l'alcôve aux rideaux bleus à l'extrémité du hall. Le regard de Cerie était attiré par celle-ci au point qu'elle dut faire un effort pour le ramener sur le sol à ses pieds.

— Ainsi Yoleth a eu l'audace de faire traverser à Ki la porte du Limbreth ? Elle a toujours eu l'habitude de chanter le chaud et le froid à la fois. Que pensait-elle ? Que je n'en saurais jamais rien ? Que je l'apprendrais et ferais mine de n'avoir rien su ? Ou bien désire-t-elle déclencher une confrontation avec moi ? Oh, je n'ai pas le temps pour ce genre de choses ! Je devrais dépenser toute mon énergie à former mes chanteuses, pour faire d'elles l'équivalent des Ventchanteuses d'autrefois ! Ou bien est-ce là le but de Yoleth ? De me forcer à abandonner mon devoir ? Pressent-elle que son règne se raccourcit avec chacune des Ventchanteuses que je forme ?

Rebeke tourna brusquement son regard vers Cerie.

— Savez-vous quel objectif elle poursuit ? L'a-t-elle exposé de manière claire devant le Haut Conseil ?

Cerie secoua la tête sans rien dire. La culpabilité se lisait dans ses yeux lorsqu'elle les releva pour croiser ceux de Rebeke.

— Au Conseil, elle n'a rien dit. Elle n'a soufflé mot à personne depuis cette dernière réunion, excepté à Shiela.

— Alors comment êtes-vous au courant ?

Cerie émit un soupir de regret pour l'innocence perdue.

— Je les ai entendues par un biais réputé impossible. Vous savez qu'on m'a confié un œuf de parole ?

La peau du visage de Rebeke se déplaça en imitant un sourcil levé.

— Non, je l'ignorais. Continuez.

— Mais vous savez comment on s'en sert, je n'en doute pas. Je cherchais à joindre Yoleth pour une question n'ayant rien à

voir avec tout cela – le niveau de production de la vallée de Dowl. Ce qui s'est passé n'aurait pas dû arriver. J'ai joint Yoleth mais elle parlait déjà à Shiela par le biais d'un œuf. Elles n'étaient pas conscientes de ma présence. J'ai écouté.

Rebeke fixa Cerie et ses yeux baissés en signe de honte. Elle poussa un profond soupir.

— Il y a autre chose dont vous ne m'avez pas parlé, n'est-ce pas ?

Cerie tourna vers elle un regard suppliant.

— Il y avait bien des choses que je n'ai pas comprises. Les œufs ne parlent pas avec des mots, mais avec des informations. Je crois qu'il aurait été préférable pour moi de ne pas en apprendre tant.

— Continuez.

— Il y avait deux choses, en plus du fait que la femme Romni avait été attirée à travers la porte. Elle est passée, oui, mais il se trouvait un Gardien pour s'occuper de l'équilibre. Nul signe de l'utilisation d'une porte n'est resté. Pourtant l'homme, Vandien, a fait ce qui est supposé être impossible. Il a forcé la porte. Cela a créé un déséquilibre, une déchirure entre les mondes. Le monde du Limbreth est en train de s'épancher dans le nôtre.

— Imbéciles ! siffla Rebeke, et Cerie sut qu'elle ne parlait pas de la conductrice et de son ami. Juste au moment où nous reprenons enfin des forces, elles attirent l'attention sur nous. Une porte déchirée est comme un signal, un brasier brûlant haut et fort. Croient-elles que les Rassembleurs vont ignorer nos tripatouillages ? Ne réalisent-elles pas qu'ils accorderont autant d'importance que nous à un tel événement ?

En quelques pas rapides, Rebeke avait atteint le rideau bleu et le tirait sur le côté. Cerie contempla avec émerveillement ce que la Ventchanteuse avait révélé.

La chair blanche du corps pétreux semblait luire par contraste avec le simple rideau noir au fond du cabinet. L'unique fossile intact de la race éteinte la fixait de ses yeux sereins dans leur totale blancheur. Cerie laissa son regard et ses pensées se délecter de cette vue, son corps emprunter une nouvelle direction et tirer une nouvelle inspiration de la relique.

Ainsi serait-elle lorsque sa transformation serait terminée : les membres aux jointures multiples, le crâne allongé en forme de dôme avec ses ondulations descendant en cascade le long de la colonne vertébrale, la bouche lisse et sans lèvres, le visage totalement nettoyé de toute émotion. Comme toutes les enfants choisies par les Ventchanteuses, elle avait absorbé la chair et les os réduits en poudre de ces créatures, avait cherché à se métamorphoser pour prendre la forme de cette race ancienne qui régnait sur les vents. Mais les changements les plus complexes ne pouvaient être guidés que par la connaissance de la forme originale. Tous les corps de Ventchanteuses avaient depuis longtemps été perdus jusqu'à ce que Rebeke récupère celui-ci… en contractant une dette importante auprès de la conductrice Romni, Ki. Rebeke avait utilisé cette image pour faire évoluer plus rapidement sa propre transformation, pour conférer à sa voix et à ses chants plus de puissance qu'aucune des Ventchanteuses actuelles ne l'aurait cru possible. Ce pouvoir lui avait valu l'inimitié du Haut Conseil.

— Les Rassembleurs nous prendraient ceci, s'ils devinaient que nous le possédons, annonça Rebeke à voix basse. Et nous ne pourrions rien faire pour les en empêcher.

Cerie fut troublée dans sa rêverie. Elle entendit les paroles de Rebeke sans toutefois être capable de porter toute son attention ailleurs que sur ce corps révélé à ses yeux. Elle sentait d'ores et déjà une force nouvelle dans ses articulations et un amincissement de ses lèvres humaines tandis qu'elle étirait sa mâchoire dans une nouvelle conformation.

— Les Rassembleurs nous tolèrent. Ils sont même amusés par nos tentatives pour nous emparer du pouvoir au sein de ce petit monde, ce joli aquarium. Mais ils ne toléreront pas un succès trop important. Ils ne tolèrent rien qui puisse chambouler l'équilibre et les contrôles qu'ils ont mis en place. Aucune race ne peut prendre l'ascendant ; n'est-ce pas ainsi que l'a édicté la Lune ? Les vraies religions sont celles qui laissent l'ensemble des races vivre en harmonie ; n'est-ce pas ainsi que l'a édicté la Lune ? Et d'où nous vient notre langue commune, prononçable par toutes les créatures intelligentes de ce monde,

qu'elles soient munies de lèvres, d'un bec ou d'un museau ? De la Lune bien sûr. Et à qui appartient la Lune ?

— Aux Rassembleurs.

Cerie avait murmuré cette doctrine Ventchanteuse parmi les plus secrètes, stupéfaite de voir Rebeke l'évoquer à haute voix.

— Les Rassembleurs, siffla Rebeke. Nous devons vivre en paix, harmonieusement, pour rester purs au sein de nos espèces séparées, dans nos mondes équilibrés, pour les distraire.

— Blasphème ! s'écria Cerie. Ils préservent la paix et l'harmonie pour nous tous. Ils nous protègent et nous chérissent. Ils édictent pour nous des lois justes…

— Du simple bon sens, la contredit Rebeke. Ils font tout ça, bien sûr. Mais ils le font parce que cela les amuse. Nous-mêmes ne sommes qu'un reflet pitoyable de leur image. Nous apportons les vents qui diffusent le pollen, nous guidons les nuages de pluie loin des récoltes mûres qui attendent dans les champs, nous invoquons les vents humides lors des années de sécheresse. Pourquoi ? Parce que nous sommes les Ventchanteuses et qu'il nous échoit d'apporter le climat qui rendra la terre fertile pour ceux qui labourent les champs et ceux qui s'occupent des troupeaux. C'est sous l'effet de notre immense sagesse, de notre bonté et de notre affection que nous prenons soin des petites gens. Et parce que sans la quote-part que nous prélevons auprès d'eux, nos demeures seraient des plus lugubres. Pourquoi porter du coton rêche alors que le vent glisse si voluptueusement sur la soie bleue ?

Rebeke caressa les plis de sa robe.

— Qu'allez-vous faire ? murmura Cerie.

— Faire ? (Le rire de Rebeke évoquait un aboiement.) Rien. Qui peut prétendre rééquilibrer les mondes ? Il est trop tard pour faire quoi que ce soit. Je vais m'enfuir et vivre comme une paysanne dans une petite hutte au milieu des bois, avec des anémones sous ma fenêtre et un magicien pour réchauffer ma couche.

Les yeux bleu et blanc de Rebeke étaient devenus à la fois mignards et farouches. Cerie se tassa en entendant ces étranges propos.

— Cela ne serait pas moins utile que toute autre action que je pourrais entreprendre. Yoleth a déclenché le phénomène. Tout ce que nous pouvons faire, c'est tenter de faire face à un vent que nous n'avons pas invoqué par notre chant. Je ferai de mon mieux pour agir en gardienne.

D'une main, Rebeke ramena le rideau de l'alcôve en position fermée.

— J'ai la désagréable impression d'avoir fait un long voyage et commis ce que certaines qualifieraient un acte de trahison, le tout en vain.

Cerie porta ses mains légèrement écailleuses à son visage et massa l'endroit où ses tempes s'étaient trouvées, autrefois.

— Un voyage qui se conclut par la création d'une amitié n'est pas vain.

La voix de Rebeke était de nouveau contrôlée, raisonnable. Elle s'approcha de Cerie et lui effleura la joue dans un geste qui demandait pardon pour l'emportement dont elle avait fait preuve dans ses propos.

— Pour ma part, je me réjouis à l'idée de ne pas être toute seule face à la colère des Rassembleurs. Cela m'apporte un certain réconfort.

— À moi également. Et il y en a d'autres : Dorin et Kadra, au moins. Le Haut Conseil a deviné que nous étions des sympathisantes de votre cause et a pris grand soin de nous convoquer trop tard lorsque vous avez demandé à être entendue. Elles savent ce que nous pensons, à savoir que même si les Ventchanteuses fonctionnent mieux sous la tutelle d'une autorité unique, le Haut Conseil tel qu'il existe aujourd'hui n'est pas la seule solution envisageable. D'autres pourraient être sensibles à notre position. Yoleth contrôle le bras de la plupart des membres du Conseil mais elle n'a conquis le cœur d'aucune d'elles… sauf peut-être celui de Shiela, si toutefois elle en a un.

— Il est bon de savoir que j'ai votre soutien.

Rebeke s'était calmée. Elle se percha sur son tabouret pour réfléchir.

— Je vous ai menti il y a un instant. Il est plus facile de dire «je ne ferai rien » que d'admettre ne pas savoir quoi faire. Mais je me dois d'agir. Je peux interroger certaines sources pour

savoir s'il existe un moyen de sceller une porte et dissimuler ce déséquilibre entre les mondes. Peut-être serons-nous capables, ensemble, de devancer la tempête des Rassembleurs. Jojorum, dites-vous ? Yoleth est bien du genre à placer sa porte dans ce lieu de débauche. Je vais m'y rendre, ne serait-ce que pour rassembler des informations au sujet de cette porte.

— Il y a encore une chose… reprit Cerie d'un ton hésitant.

— Cela ne peut pas être pire, donc allez-y, lança Rebeke avec une pointe d'humour dans la voix.

— Meilleur ou pire, je ne sais pas car ces mots n'avaient aucun sens pour moi mais cela paraissait clair pour Shiela et Yoleth. Yoleth, en tout cas, a bien insisté sur ce point pendant qu'elles discutaient, et Shiela a accepté ses pensées comme étant vraies. Elles désignaient Ki comme une Ventchanteuse renégate.

Un silence de mort s'éleva autour d'elles, les laissant glacées jusqu'à l'os.

Rebeke finit enfin par reprendre la parole, au prix d'un effort.

— Ces termes mis ensemble n'ont aucun sens. Et Ki n'est pas une Ventchanteuse. Vous avez sans doute saisi des pensées séparées hors de leur contexte.

— Pas trois fois de suite, insista Cerie, d'un ton néanmoins mesuré. Il était clair que c'était là l'origine de la haine que Yoleth ressent pour cette femme. L'histoire de la chanson Romni n'était qu'un prétexte. Elle parle de Ki comme d'une dangereuse traîtresse.

— Impossible.

— Aussi impossible que de rompre les portes entre les mondes, ou d'épier une conversation se déroulant au travers d'un autre œuf de parole que le sien.

Le visage de Rebeke fut parcouru d'émotions conflictuelles dont la colère était la plus puissante. Puis il reprit une expression vide, lisse.

— Je n'y songerai pas plus avant, ni n'en parlerai, jusqu'à ce que j'aie rassemblé des faits. Il est quelqu'un, je pense, qui saura sur quoi sont basés les dires de Yoleth. Quelqu'un que je pourrais persuader de me parler.

Cerie lui sourit.

— Vous m'impressionnez. J'ai le sentiment de pouvoir vous confier tous les problèmes et retourner sans crainte chanter pour les vents. Vous êtes allée bien au-delà de nous toutes. Quelle impression cela fait-il, Rebeke, d'être aussi proche que vous l'êtes d'une Ventchanteuse pleine et entière ?

Rebeke ne put s'empêcher de glousser.

— Demandez à une bougie ce que cela fait d'être presque un bûcher ? Nous ne pourrons jamais l'atteindre, Cerie. Plus j'évolue, plus je constate à quel point c'est vrai. Pourtant, ce que nous deviendrons sera suffisant pour nous. Je dirais même que ce sera tout ce que nous serons capables de maîtriser. Elles nous ont laissé tant de choses lorsqu'elles nous ont transmis la connaissance du moyen de nous transformer. Elles savaient qu'elles étaient mourantes, Cerie, qu'elles disparaîtraient pour toujours. Les Ventchanteuses nous ont laissé un héritage qui est à la fois un cadeau et une responsabilité. Nous nous sommes écartées du chemin qu'elles avaient tracé pour nous et les défauts de nos apparences physiques ne sont que les plus mineurs. Vous apprendrez des choses que je ne saurais exprimer par des mots. Elles nous ont laissé des messages écrits dans les vents eux-mêmes. La moindre brise possède un nom, qu'elles lui ont donné, auquel elle répondra promptement. C'est comme si je vous avais appelée « Ventchanteuse » toute ma vie pour ne découvrir qu'aujourd'hui que votre nom était «Cerie ». Elles percevaient chaque vent comme un individu. (Rebeke soupira, sa respiration provoquant un vent minuscule.) Nous avons perdu tant de choses au fil du temps. Nous avons ignoré des connaissances importantes simplement parce que nous étions plus préoccupées par l'ampleur de la quote-part que nous pouvions réclamer à une région donnée. Ou bien nous étions trop occupées à nous disputer pour savoir s'il fallait utiliser la menace ou le châtiment pour réprimer les rébellions paysannes. Nous avons appris à compter la monnaie sonnante et trébuchante et oublié comment lire dans les vents.

— Regagnerons-nous un jour ce que nous avons perdu ? demanda Cerie d'une petite voix.

Rebeke la gratifia d'un sourire las.

— Peut-être. Si Yoleth et Shiela nous laissent survivre assez longtemps. Peut-être.

Chapitre 7

Les yeux de Ki s'étaient rouverts de leur propre volonté. Elle resta étendue un moment, les yeux levés vers le ciel, avant de réaliser qu'elle était réveillée. Elle tourna la tête sur le côté pour contempler sa compagne.

Hollyika dormait paisiblement sur le flanc, légèrement recroquevillée. Les contours de sa silhouette étaient assombris par la nuit et adoucis par une fine couche de fourrure duveteuse. Ki examina son visage avec une certaine curiosité. La lumière tamisée mais omniprésente de ce monde divisait son visage en deux moitiés, l'une exposée aux reflets argentés, et l'autre dissimulée dans l'ombre. L'œil visible était aussi grand que celui d'un cheval. Une rangée horizontale de cils épais marquait la jonction des deux paupières qui le recouvraient. La base de son nez ne se situait pas entre ses deux yeux mais légèrement en dessous de leurs coins intérieurs. Elle avait un nez plus large que celui d'une humaine, avec des narines mieux définies et plus utiles. Même pendant qu'elle dormait, ses narines frémissaient légèrement au rythme de sa respiration pour l'informer des nouvelles portées par les odeurs nocturnes. Sa lèvre supérieure était fendue et arrondie comme celle d'un chat. La bouche en dessous était extrêmement généreuse ; les coins atteignaient pratiquement les pivots de ses mâchoires. Seule la portion centrale était utilisée pour parler. Ki estima que si Hollyika ouvrait grand la bouche, elle pourrait aisément y enfourner la tête d'un lapin. La Romni ne put s'empêcher de tressaillir en se rappelant les rumeurs qui affirmaient que c'était exactement la manière dont les Brurjan liquidaient leurs proies.

De petites mains étaient paisiblement blotties sous l'impressionnante mâchoire. Malgré la grande taille de Hollyika, ses mains n'étaient pas plus grandes que celles de Ki. Ses doigts étaient plus épais et leurs dos couverts d'une fine couche de fourrure. Ils se terminaient par des ongles noirs légèrement

recourbés. L'aspect boudiné de ses doigts et leur petitesse par rapport au reste de son corps conféraient à ses mains une apparence de douceur et de faiblesse. Ki était prête à parier qu'il n'en était rien.

Elle reporta son regard sur le visage endormi pour découvrir que les paupières de Hollyika s'étaient fendues en leur centre, révélant ses pupilles. Le regard de la Brurjan se focalisa sur Ki et elle ouvrit grand les paupières. Puis elle s'assit avec lenteur en s'étirant et en faisant rouler ses épaules musclées. Tandis qu'elle bâillait à s'en décrocher la mâchoire, Ki ne put s'empêcher de couler un regard fasciné vers la double rangée de dents pointues qui garnissaient son impressionnante gueule. Hollyika bondit sur ses pieds d'un unique mouvement, sans effort apparent.

— Il est temps de partir, dit-elle à voix basse. Je sens qu'il est tant de se remettre en route. Pas toi ?

Ki hocha la tête. Elle le sentait, un puissant désir de se lever et de repartir à la recherche de ces lueurs lointaines qui l'appelaient de manière si entêtante. La sérénité absolue l'attendait au bout de cette route. Cette seule idée faisait saliver Ki. Elle se leva et jeta sa couverture à l'arrière du chariot. Hollyika y déposa également la sienne mais lorsque Ki se tourna pour saisir le harnais de l'attelage, elle posa une main sur son bras.

— Comment peux-tu pratiquer l'esclavage sur des animaux dans un tel endroit ? demanda-t-elle d'un ton accusateur.

Ki eut un mouvement de recul à son contact mais Hollyika resta immobile. Elle n'était ni menaçante ni en colère, décida Ki, elle voulait seulement lui faire un reproche.

— J'ai conduit un chariot toute ma vie durant. C'est ce que je suis, une conductrice Romni.

Hollyika secoua la tête.

— C'est aussi idiot que si je disais que j'ai toujours été une guerrière chevauchant des chevaux. Ce n'est vrai qu'en ce qui concerne ma vie de l'autre côté de la porte. Ces terres m'ont ouvert les yeux. Qu'il est étrange de penser que c'est dans la pénombre que j'y ai enfin vu clair. Je ne dois plus me battre, ni

forcer un animal à accomplir ma volonté. Je ne dois pas non plus manger de viande.

— Ainsi tu as abandonné ton harnais sur la route et laissé ton cheval aller où bon lui semblait.

Hollyika acquiesça. Pour la première fois, Ki remarqua la façon dont son cuir à la fine fourrure pendait le long de sa silhouette. Elle n'avait jamais entendu parler d'un Brurjan mangeant autre chose que de la viande ou des gâteaux de céréales trempés dans le sang. Hollyika ne donnait pas l'impression de bien s'adapter à son nouveau régime. Son apparence était pathétique, ou du moins aussi pathétique qu'il était possible de l'être pour un Brurjan.

— Pourquoi avoir aussi abandonné tes vêtements ?

— Devrais-je porter du cuir, la peau d'une autre créature arrachée à son corps ensanglanté ? De plus, le fait de couvrir ainsi mon corps n'était que fausse pudeur. Je ne cacherai plus ce que je suis. De l'autre côté de la porte, mon corps m'était étranger, car il n'est ni brurjan ni humain. Et porter des vêtements était une manière pour moi de renier l'un et l'autre. Mais avec l'aide du Limbreth, je me suis acceptée telle que je suis, comme tu devrais le faire toi aussi. Débarrasse-toi des déguisements que tu portes, jette-les au loin comme tu jetteras les harnais qui faisaient de ces pauvres bêtes tes esclaves. Ne perçois-tu pas la vérité dans mes paroles ?

Ki était incapable de croiser le regard de Hollyika. Elle secoua lentement la tête, se sentant vaguement honteuse de n'avoir pas envie d'obéir. Elle perçut la justesse des paroles de Hollyika envahir progressivement son corps et son esprit, comme une eau fraîche s'élevant tout autour d'elle. Elle avait bel et bien eu tort de forcer des animaux à accomplir sa volonté. Elle devait cesser. Et il était également temps d'abandonner armes et vêtements, de se débarrasser de la carapace extérieure qu'elle s'était constituée dans le monde corrompu par-delà la porte. Elle revenait chez elle à présent, vers la paix et l'accomplissement. Allait-elle se présenter sous l'aspect d'une enfant sale et entêtée ? Voulait-elle que le Limbreth la juge indigne ? Ki fit passer son chemisier pardessus sa tête et laissa ses cheveux retomber librement dans son dos. Elle se défit de sa

jupe longue de voyage avant de se débarrasser de ses bottes. Elle s'étira, chaude et resplendissante sous la caresse nocturne. Hollyika lui offrit un sourire rayonnant.

— Je suis ici depuis plus longtemps que toi, donc la rivière m'a enseigné plus de choses. Mais ne sois pas découragée, car je vais t'aider. C'est une chose que j'ai déjà apprise de la rivière : nous devons nous entraider si nous voulons atteindre notre objectif. La route qui s'étend au-devant de nous constitue l'ultime mise à l'épreuve de notre valeur.

— Mais… j'ai cru que tu repartais en arrière. Nous nous sommes croisées sur la route.

Hollyika secoua la tête.

— La route s'éloigne de la rivière à cet endroit. Elle parcourt un chemin long et sec et je n'avais pas emporté d'eau avec moi. J'ai marché et dormi et marché encore. Mais je n'ai pas trouvé d'eau, rien qu'un lit de rivière à sec. Sans l'eau de ce monde, je n'étais pas capable de continuer. J'ai dû revenir à la rivière. Nous devrons porter nos propres réserves d'eau si nous voulons continuer. Nous ne pourrons nous en passer car là-bas on se trouve assailli par un assèchement pire que celui de la gorge et de la langue. C'est l'esprit lui-même qui se flétrit.

— Les barriques du chariot sont pleines, proposa Ki. Si nous prenions le chariot et l'attelage…

Les mains de Hollyika s'élevèrent dans un geste sévère.

— Nous n'aurons qu'à emporter une barrique d'eau en la faisant rouler devant nous.

Quelque chose n'allait pas dans cette idée, un élément de folie fatale, mais Ki n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Les parties logiques et rationnelles de son esprit avaient abdiqué. N'ayant pas d'autre idée, elle suivit Hollyika jusqu'au chariot. Ki entreprit de défaire les lanières et les boucles épaisses qui maintenaient la barrique en place et Hollyika s'accroupit à ses côtés pour l'aider à poser au sol leur charge glougloutante. Ses narines se mirent à palpiter dans la pénombre. Elle recula loin de Ki et du chariot, laissant retomber ses mains d'un air de dégoût. Ki lui jeta un regard perplexe. Puis son odorat moins développé finit par repérer l'odeur. Celle-ci évoquait les relents d'une brume nocturne au-dessus d'un cimetière insalubre ou la

moiteur méphitique qui s'élève la nuit depuis les eaux noires des égouts des villes.

Hollyika s'exprima d'une voix étranglée.

— C'est la barrique d'eau. L'eau est devenue stagnante ou elle était déjà impure lorsque tu en as rempli tes réservoirs.

Ki entrouvrit le robinet. Il ne s'en échappa pas plus de l'équivalent d'une chope avant qu'elle ne le referme mais l'odeur putride qui se dégageait des taches laissées sur le gravier lui donna des haut-le-cœur. Elle s'éloigna du chariot en agitant une main devant son visage.

— Nous allons devoir vider la barrique et la nettoyer avec du sable de la rivière avant de la remplir à nouveau, dit Hollyika.

Ki secoua la tête.

— On ne peut pas nettoyer la souillure d'une eau aussi croupie en grattant les parois. La barrique ne ferait que contaminer tout ce qu'on mettrait dedans.

— Alors qu'allons-nous faire ?

Ki perçut le bruit que produisait le panache palpitant de Hollyika sous l'effet de l'agitation.

— Nous transporterons de l'eau dans quelque chose d'autre. Dans une outre, une cruche ou quelque chose de ce genre.

Ki se sentit particulièrement fière d'elle-même d'avoir eu une telle idée. Non seulement ce serait plus simple que de faire rouler la barrique devant elle, mais c'était… c'était… Elle avait perdu le fil de ses pensées. Tant pis. Depuis quelque temps, ses pensées avaient ainsi tendance à flotter hors de son esprit, à prendre naissance dans un lieu inattendu et à s'arrêter en milieu de parcours. Mais même dans cette situation, elle savait que les pensées qu'elle réussissait à saisir étaient meilleures que tout ce que son esprit avait pu produire auparavant. Ses idées étaient en train de changer ; elles étaient améliorées afin de s'accorder au monde meilleur que Ki traversait et Hollyika partageait cette même purification. La Romni entreprit de fouiller à tâtons la cabine du chariot à la recherche d'un contenant pour l'eau. La gourde qu'elle conservait d'habitude sur un crochet près de la porte avait disparu et elle était incapable de se remémorer où

elle pouvait être. L'essentiel de ses provisions était composé de nourriture séchée et conservée dans des boîtes et des emballages en tissu ou en papier. Les deux cruches de terre dont elle disposait étaient dotées de trop larges goulots. Elles convenaient bien à un usage au sein d'un chariot bringuebalant mais seraient bien trop encombrantes pour être transportées confortablement.

Une nouvelle fois, Ki parcourut du regard l'intérieur de la cabine. Si seulement elle arrivait à se concentrer… Elle laissa ses yeux se balader, dans l'espoir de trouver l'inspiration. Elle jeta un œil aux couvertures faites des peaux arrachées à des créatures vivantes, aux carcasses séchées et fumées dont elle s'était autrefois nourrie, à la rapière dans son fourreau, destinée à faire couler le sang, à la chemise en cuir tanné de Vandien…

Vandien. Il y avait quelque chose au sujet de Vandien, quelque chose dont elle devait se rappeler. Elle tâtonna et finit par trouver. Elle avait tant d'affection pour lui. Il lui avait appris à suivre son cœur et pour cela elle chérirait toujours son souvenir. Autre chose ?

Avec une exclamation, Ki bondit en avant. Elle lui avait acheté un deuxième cadeau avant de quitter Jojorum. Elle récupéra une cruche de cognac cachée sous les oreillers. Elle l'avait dissimulée là pour lui faire une surprise. Il ne s'agissait pas là du vin aigre et bon marché avec lequel ils avaient l'habitude de se rincer la gorge au terme d'une journée de voyage dans la poussière. C'était une boisson forte, un alcool venu de… quelque part. Ki découvrit que ses souvenirs au sujet du cognac s'étaient dissipés. Qu'est-ce qui lui avait pris de la placer sous les oreillers ? Un endroit totalement inapproprié pour ranger un tel objet. Ki se saisit de la cruche qui émit un glouglou interrogateur. Elle se la cala fermement sous le bras.

Hollyika se tenait près d'elle, la regardant d'un air impassible tandis que Ki retirait soigneusement le bouchon du goulot étroit de la cruche. La Romni huma les arômes d'un air appréciateur. Les narines de Hollyika frémirent lorsqu'elle perçut l'odeur de l'alcool. Les flammes de la vertu semblèrent diminuer dans son regard tandis qu'elle se léchait les babines.

— Ce serait dommage de gâcher ce breuvage, lui fit observer Ki.

Hollyika saisit la cruche entre ses doigts trapus et l'approcha de son visage ; son front se plissa et son panache se hérissa tandis qu'elle inhalait. Elle fit mine de rendre la cruche à Ki. Mais, comme si elle doutait soudain de sa première impression, elle huma de nouveau le goulot, jeta un coup d'œil rapide vers Ki et avala une lampée de la boisson. Après quoi elle cligna lentement des yeux. Ki contemplait, fascinée, la manière dont la partie inférieure de ses paupières s'élevait pour rencontrer la partie supérieure pardessus ses grands yeux brillants.

— Ce serait dommage, en effet, admit Hollyika après avoir pris une profonde inspiration. Et pourtant il nous faut un récipient dans lequel transporter l'eau. Celui-ci semble constituer notre seul choix.

Elle commença à incliner la cruche vers le sol mais Ki lui rattrapa le bras.

— Profanerais-tu le sol de ces terres en déversant dessus le produit du monde qui se trouve au-delà de la porte ? Tout comme j'ai refusé de laisser ta selle et tes vêtements sur la route, de crainte que ces témoignages de nos origines mauvaises n'offensent quiconque, je pense que nous ne devrions pas contaminer ce sol pur avec cette boisson.

Ki reprit la cruche des mains de Hollyika et avala à son tour une lampée de cognac. Elle goûta à l'après-midi ensoleillé du verger lointain au sein duquel la boisson était née. Une chaleur minuscule se développa dans son estomac, un souvenir de la lumière du soleil se déversant sur les arbres. Ki se sentit étrangement divisée. La chaleur solaire du cognac dans sa gorge et son ventre contrastait bizarrement avec les envies fraîches et urgentes que lui inspiraient cette terre plongée dans la nuit et ses eaux vivaces. Ki prit une nouvelle gorgée, pour savourer cet instant de division en son for intérieur, tout en s'en trouvant un peu effrayée. Elle ferma les yeux, percevant la bataille des éléments à travers son corps, à peine consciente du fait qu'Hollyika lui prenait la cruche des mains.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux quelques instants plus tard, ce fut pour voir Hollyika décoller la cruche des lèvres délicatement pincées de son impressionnante mâchoire. Ki reprit le récipient. Elle remarqua à quel point Hollyika paraissait à l'aise, assise le dos contre les rayons jaunes de l'une des roues du chariot. Ki la rejoignit et but une nouvelle fois à la cruche avant de la reposer soigneusement sur le gravier, entre elles. Avait-elle jamais ressenti une aussi étrange forme de stimulation du fait de la boisson ? Ki savait qu'elle n'avait pas la résistance à l'alcool de certains de ses compagnons Romni, mais elle avait l'habitude de boire en restant digne et maîtrisée. Peut-être le cognac était-il plus puissant qu'elle ne le pensait ou peut-être était-ce parce qu'il affrontait la fraîcheur de l'eau de la rivière qui coulait déjà en elle. Quoi qu'il en soit, Ki avait l'impression que le monde s'inclinait autour d'elle et se balançait d'une manière à la fois merveilleuse et alarmante.

Elle sentit la main de Hollyika sur la cruche et la lui laissa.

— Je ne pensais pas que les Brurjan buvaient autre chose que de l'eau, du lait ou du sang, fit-elle observer avec cordialité. Mais il faut dire que j'étais persuadée qu'ils étaient aussi purement carnivores. Ce qui montre bien qu'on ne devrait jamais se fier aux rumeurs concernant les autres races avant d'avoir fait la connaissance de l'un de leurs membres.

— Exact.

Hollyika avait répondu après un long moment de silence :

— Qu'est-ce qui est exact ?

Ki avait perdu le fil de la conversation. Elle souleva la cruche qui reposait contre sa hanche.

— Exact qu'on ne devrait pas croire les rumeurs. Les vrais Brurjan ne boivent pas de vin et ne mangent pas de trucs verts qui poussent dans la terre. On ne se lèche pas non plus la fourrure.

Ki était fière de pouvoir boire et écouter en même temps. Elle offrit au cognac juste le temps nécessaire pour qu'il dévale le long de sa gorge et aille confortablement se nicher bien au chaud dans son ventre. L'alcool repoussait le frisson caressant de l'eau de la rivière dans ses extrémités. Des étincelles glacées parcouraient ses doigts et ses orteils. La sensation méritait tout

à fait qu'on lui prête attention. Mais il ne fallait pas oublier les bonnes manières. Chacun se doit de converser avec ses invités.

— Je n'ai jamais entendu raconter que les Brurjan léchaient leur fourrure, répondit Ki d'un ton amical.

Hollyika reposa lourdement la cruche sur le gravier à côté de Ki.

— Ils ne font rien de tel ! s'exclama-t-elle d'un ton nettement moins amical. C'est une rumeur stupide, sûrement lancée par un Kjeetan. Les Kjeetan. Voilà une espèce dont les habitudes sont dégoûtantes. Tu savais que lorsqu'ils muent, ils font bouillir leur peau dans une soupe et ils la mangent ?

Ki fronça les narines de dégoût et reprit une lampée de la cruche pour chasser des pensées aussi déplaisantes loin de son palais. Elle fronça légèrement les sourcils en constatant que la cruche était nettement moins remplie que quelques minutes auparavant. Elle se tourna pour regarder Hollyika boire. C'était une créature massive et une gorgée pour elle équivalait à une chope bien remplie pour Ki. Mais Ki ne lui en tint pas rigueur. Il y en avait assez pour deux. La chaleur du cognac remplissait le corps de Ki tel un soleil miniature qui la réchaufferait de l'intérieur. Mais une couche de fraîcheur s'étendait sur l'ensemble de son cœur, la fraîcheur de ce monde sans soleil. Ki frissonna délicatement en songeant à ce contraste.

— Mais ! s'exclama-t-elle brusquement tandis qu'une pensée stupéfiante lui traversait tout d'un coup l'esprit. Mais tu es une Brurjan et tu bois du cognac ! Qu'est-ce que tu dis de ça, hein ?

Hollyika laissa négligemment retomber la cruche. Celle-ci tomba sur le flanc mais elle ne contenait plus assez de liquide pour que celui-ci se renverse. Ki la remit néanmoins bien droite, sa base plantée dans le gravier pour la maintenir debout.

— Pas une Brurjan ! (Le ton de Hollyika était à présent aussi lugubre qu'il avait été coléreux auparavant.) À moitié humaine, vois-tu. Mère a toujours dit que ça voulait dire que je pouvais me livrer aux vices des deux races. Et c'est ce que j'ai fait. Mais c'est fini ! (Elle avait lancé cette soudaine promesse vers les cieux nuageux.) Fini ! Hollyika ne mange plus de viande. Je n'oblige plus un pauvre vieux cheval à accomplir mes

quatre volontés. Je l'ai laissé partir. Il peut aller se rouler dans l'herbe ou se chercher une jument ou juste rester là sans rien faire. Je l'ai laissé partir. Même si je l'aime. Ce satané vieux cheval. Il est tout ce que j'ai, Ki, et à présent je ne l'ai plus. Je l'ai laissé partir, vois-tu. Et j'ai jeté mon épée, mon armure et mes vêtements, tout. À partir de maintenant, je ne mangerai que des machins verts et je ne boirai que de l'eau, jusqu'à ce que je trouve la paix du Limbreth.

— Moi aussi, murmura Ki.

Leurs mains se rencontrèrent autour de la cruche. Ki laissa aimablement Hollyika boire la première. Elle le regretta l'instant d'après, lorsqu'elle fut obligée de mettre la cruche la tête en bas pour en tirer les dernières gouttes. Elle reposa la cruche avec un soin extrême et se rallongea sur le gravier.

La fraîcheur de l'eau de la rivière dansait et fourmillait sur la peau de son corps tout entier mais la chaleur du soleil était toujours en elle et Ki ne frissonnait pas. Elle leva nonchalamment les deux mains et s'amusa à rapprocher les extrémités de ses deux index l'une de l'autre. Au troisième essai, elle les fit se toucher mais se trouva déçue de constater qu'aucune étincelle d'énergie liquide n'avait jailli de ce contact. Elle laissa ses mains retomber le long de son corps et poussa un profond soupir. Hollyika était en train de parler à ses côtés, sa voix si proche de l'oreille de Ki que celle-ci présuma qu'elle aussi avait dû s'allonger sur les graviers.

— … Arraché sa coquille morceau par morceau. Oh, comme il sifflait, et ses antennes claquaient contre sa carapace. De la bave jaunâtre sortait de ses bouches. J'en ai été malade pendant des jours et des jours. Mais il a parlé. Oh oui, il a parlé. Je les avais crus, à l'époque. Ils avaient dit que le choix était clair et que c'était à moi de le faire. Je pouvais soit lui soutirer la vérité au sujet des plans de bataille, et faire ainsi du mal à une créature, ou je pouvais laisser des centaines des miens chevaucher vers une mort certaine. Le choix m'avait paru si simple à l'époque. Ce Tchéria mourrait lentement, au prix d'une douleur inimaginable, ou des centaines d'individus seraient massacrés. J'ai considéré ça comme un problème mathématique, Ki. Qu'est-ce qui est plus grand, un ou cent ?

Mais il se peut que ce Tchéria ait souffert de ma main plus que n'auraient souffert cent guerriers brurjan des suites de blessures reçues au combat. Je n'y avais jamais pensé avant de venir ici. Mais à présent j'y pense et cela me rend triste. Pourtant je sais que ces pensées constituent un élément nécessaire, quoique pénible, à ma préparation. Je serai en paix lorsque j'atteindrai cet horizon que nous voyons miroiter au loin. C'est un peu comme d'aller voir un médecin : avant de pouvoir te venir en aide, il doit tâter chaque blessure, même celles qui se sont refermées et que tu penses guéries. C'est ce que le Limbreth est en train de me faire. Il force à s'ouvrir les blessures suppurantes à l'intérieur de mon esprit. Ce n'est pas pour se montrer cruel, mais pour que l'infection à l'intérieur puisse s'épancher. N'as-tu pas ressenti la même chose, Ki ?

Ki se sentait la proie d'une étrange léthargie… et de quelque chose d'autre. Mais elle se sentait aussi en mesure de parler et d'écouter.

— J'ai bien peur que mes péchés soient d'un genre différent. J'ai vécu un bel amour, mais sans les manifestations physiques ni les mots appropriés. J'ai traité des sentiments de tendresse à la manière d'une plaisanterie. Je suis avare de mes sentiments.

— Tes crimes sont ceux d'une enfant, renifla Hollyika. J'aimerais n'avoir que si peu de choses à regretter.

Son ton complaisant avait froissé Ki. Des crimes d'enfant, hein ? Son esprit de compétition s'était réveillé et elle se mit en quête d'actes pires à avouer, des choses au moins aussi horribles que d'avoir lentement mis en pièces un Tchéria. Dans cet état d'esprit pénitent, elle ramena des profondeurs de sa mémoire d'anciennes actions qu'elle n'avait guère regrettées par le passé mais qui auraient l'apparence de véritables crimes.

— J'ai tué deux harpies de mes propres mains, lâcha-t-elle d'une voix sombre. Et causé la mort de leurs œufs. J'ai aussi tué une Ventchanteuse.

Elle négligeait de mentionner que les deux premières morts avaient été une question de survie et que l'autre était due plus à l'ignorance qu'à une réelle intention de nuire. Mais pourquoi

gâcher des aveux aussi terribles en mentionnant des circonstances atténuantes ?

Hollyika n'avait cependant pas l'intention de se laisser supplanter.

— La mort ! Tu considères le meurtre comme le plus grand des crimes ? J'aimerais tant arriver devant le Limbreth avec autant d'innocence que toi ! J'ai donné la mort plus d'une centaine de fois, au cœur de la bataille comme dans l'ombre d'une ruelle. Devrais-je réserver mes regrets les plus profonds au fait d'avoir délibérément mis fin à une vie ayant probablement commencé dans la fièvre d'un accouplement bestial, simple conséquence d'un plaisir assouvi ? Je mène depuis toujours l'existence d'une métisse, Ki : pour obtenir l'approbation des autres, j'ai accompli les actes les plus vils, actes dont le simple souvenir obscurcit mon esprit. Pour faire mes preuves en tant qu'humaine, j'ai trahi des amis brurjan. Pour prouver que j'étais une Brurjan, je me suis nourrie des cadavres de ceux qui avaient été tués sans même savoir pourquoi la bataille avait eu lieu. Un jour, pour prouver mon affection envers un humain que j'aimais, j'ai arraché les dents sacrées des mâchoires encore fumantes de camarades brurjan morts. C'étaient les dents dont ils avaient besoin pour entrer dans le Hall de l'Éternel Festin. Et lorsque j'ai plus tard trouvé ce même humain dans les bras d'une femme humaine fine et imberbe, je ne me suis pas laissée adoucir par mes sentiments passés. Je leur ai alternativement prodigué toute mon attention. Chacun d'eux a appris à apprécier les hurlements de l'autre comme une véritable musique. Car pendant qu'il criait, elle se voyait épargner l'usage de mes talents, et tandis qu'elle pleurait et implorait pitié, sa chair à lui n'avait pas à subir de nouveaux tourments.

— Pourquoi me racontes-tu cela ? demanda Ki d'une voix basse et intense.

Elle n'avait aucune envie d'entendre les récits de Hollyika. Ni la paix apaisante qui imprégnait cette terre crépusculaire ni le rayonnement solaire de l'alcool dans son estomac ne pouvaient la rendre totalement insensible à de tels propos. Ki voulait continuer de voir en Hollyika une compagne rencontrée

par hasard, une pèlerine se dirigeant comme elle vers les lueurs à l'horizon. Elle était en chemin vers la paix et l'accomplissement, vers la résolution de ses problèmes. Pourquoi Hollyika se sentait-elle obligée de lui rappeler avec autant d'intensité les douleurs du monde qu'elles avaient abandonné ? Les actes qu'elle décrivait avaient tous été commis de l'autre côté de la porte. Ki souhaitait qu'ils y restent.

Hollyika demeura silencieuse pendant un long moment. Ki écouta le murmure de la rivière et le bruit des chevaux qui se déplaçaient pour brouter dans l'obscurité. Des profondeurs de son être émergea le souhait de voir le soleil se lever et les éléments obscurs de l'environnement illuminés par une lumière alliée. Mais avant que Ki ne puisse continuer sa pensée, Hollyika reprit la parole :

— Je te dis ces choses pour être honnête, parce que j'ai senti que si tu n'étais pas au courant, tu pourrais m'apprécier. Ce serait pour moi une expérience agréable, mais il s'agirait alors d'une tromperie sans raison valable de ma part. Sur ces terres, je ne dois tromper personne, sauf à vouloir tout perdre. Si nous nous étions rencontrées avant, de l'autre côté de la porte, tu n'aurais eu aucune sympathie pour moi, Ki. Il y a à peine un mois, j'aurais chevauché jusqu'à ton chariot dans l'obscurité pour empaler tes bêtes avec ma lance, réduire ton équipement en pièces et mettre le feu à ton campement tout entier.

— Une Déguerpisseuse…

Ki l'avait compris depuis longtemps sans vouloir l'admettre. Elle sentit un frisson la parcourir, une froideur glacée aussi différente du plaisir procuré par l'eau de la rivière que la mort peut l'être d'une agréable rêverie.

— Une Déguerpisseuse, confirma Hollyika tandis qu'un voile de noirceur paraissait soudain se refermer sur Ki. « Pour une somme modique, ami marchand, je préserverai cette ville de la vermine Romni. Un honnête homme tel que vous ne devrait pas avoir à entrer en compétition avec des colporteurs et autres commerçants dans leur genre. Pour une somme modique, je terroriserais leurs enfants, j'estropierais leurs

chevaux, je détruirais leurs chariots et j'éparpillerais leurs caravanes. Pour une somme modique. »

Ki sentit remonter en elle des souvenirs d'enfance, des souvenirs de ténèbres et de terreur. Ils s'agitaient au fond de son esprit tels des lézards mais elle refusa de les laisser occuper le cœur de ses pensées. Réprimés depuis longtemps, ces souvenirs ne pouvaient que s'agiter dans les recoins les plus sombres de son passé. Des mains rudes s'étaient abattues sur elle dans le noir, et elle avait hurlé… Elle ressentit soudain une neutralité étrange, comme si tous les sentiments qu'elle pouvait éprouver à l'égard de Hollyika étaient suspendus. Son esprit oscillait sur le fil du rasoir. Elle pouvait songer aux Déguerpisseurs et à tout ce qu'ils avaient représenté dans son ancienne vie et, quand la léthargie due au cognac s'évanouirait, elle en viendrait à haïr Hollyika, peut-être jusqu'au point d'une confrontation physique. Ou elle pouvait se rendre à la rivière, boire avidement de son eau paisible et rafraîchissante et être guérie de sa haine et de ses souvenirs. Jamais auparavant Ki n'avait ressenti une telle capacité de contrôle sur ses émotions.

Hollyika se leva avec un grognement. Ki regarda sa silhouette légèrement oscillante se découper sur le gris profond du ciel. Elle examina le profil de la demi-brurjan depuis son point d'équilibre mental délicat et découvrit une beauté frappante dans l'étrangeté de son corps.

— Où vas-tu ? se surprit-elle à demander.

— Chercher plus d'eau, répondit Hollyika à contrecœur. Je m'aperçois que j'en ai autant envie à présent que lorsque je suis retournée sur les berges de la rivière la première fois. Et pour les mêmes raisons. Une soif de l'âme. N'est-ce pas ironique, Ki ? Depuis que j'ai traversé la porte, j'ai enfin commencé à me voir moi-même. Pour rendre cette vision supportable, je dois la noyer dans l'eau de la rivière. La noyer ou me noyer. Peut-être est-ce une seule et même chose.

Ki écouta le rythme particulier des pas de Hollyika tandis qu'elle se déplaçait sur les graviers. La Romni leva les yeux vers les lumières du Limbreth. La haine et l'amitié vacillaient dans son esprit. Pourquoi la haine ? À cause de ce que les Déguerpisseurs faisaient aux Romni. Pourquoi l'amitié ? Parce

que Hollyika était venue en paix depuis les profondeurs de la nuit et qu'elle partageait le pèlerinage que Ki avait entamé. C'est par égoïsme que Ki finit par se décider. Si elle choisissait de haïr, il faudrait qu'elle aille au bout de ce chemin. Celui-ci ne se terminait pas sous l'éclat plein de promesses des Joyaux du Limbreth et c'était la paix qu'ils apportaient dont elle avait besoin. Elle se leva et suivit Hollyika jusqu'au bord de la rivière en emportant la cruche vide avec elle.

Ki s'agenouilla près de l'eau. Un peu plus bas, elle pouvait entendre Hollyika étancher bruyamment une soif apparemment insatiable. Ki approcha son visage de la surface frémissante. Des gouttelettes projetées en l'air par la course de la rivière se déposèrent sur son front et ses joues. Elle sentit le courant d'air frais qui accompagnait les eaux et huma leur délicieuse fraîcheur. Et pourtant elle hésitait encore. Elle n'était pas du genre à boire pour être ivre ni à manger uniquement pour savourer le goût d'un aliment. Elle vivait sa vie avec modération, trop circonspecte pour donner trop libre cours à ses désirs. Son éternelle prudence énervait Vandien, mais elle avait souvent protégé celui-ci du risque de voir ses problèmes empirer au-delà du raisonnable. Lui était homme à se complaire dans la moindre sensation agréable. Ki était une goûteuse, quelqu'un qui prenait rarement plus d'une bouchée, une enfant timide debout au bord du chemin de la vie qui apprenait en observant les autres.

A présent elle était sur le point de boire, de noyer sa circonspection et sa haine de l'ancienne Déguerpisseuse dans les eaux fraîches et douces de ce monde d'obscurité. La rivière l'appelait, murmurait et rugissait dans ses oreilles, et elle écoutait. Elle baissa ses lèvres jusqu'à l'eau.

Elles revinrent s'asseoir près du chariot pendant un petit moment. La cruche humide, désormais pleine de l'eau de la rivière, reposait entre elles. Elles ne parlèrent pas. Elles étaient trop concentrées sur elles-mêmes, sur les nouvelles sensations qui s'agitaient à l'intérieur de leur corps. L'eau de la rivière étouffait les flammes du soleil de cognac. Ki sentit la chaleur fuir son corps comme l'avait fait la fraîcheur de l'eau auparavant. Elle la sentit quitter son ventre et s'élever

brièvement dans un rougeoiement chaud qui fit rosir sa peau avant de disparaître. La fraîcheur de la nuit se referma sur elle à la manière d'une cape, la protégeant de tous les excès, de haine comme d'amour.

Cela la frappa brusquement, comme une contracture soudaine. Il était temps de partir. Temps de reprendre sa route en direction du Limbreth, vers la paix, la satisfaction et l'accomplissement de tous ses objectifs. Telles des marionnettes jumelles dirigées par un unique marionnettiste, Ki et Hollyika se levèrent. Ki souleva la cruche mais Hollyika s'en empara et la cala sous l'un de ses bras rendus luisants par l'eau de la rivière.

Sigurd et Sigmund levèrent tous les deux la tête pour regarder partir Ki. Ils ne la suivraient pas, car le chariot était leur maison. Si leur maîtresse avait eu besoin d'eux, elle les aurait appelés et leur aurait passé leurs harnais. Le cheval noir de Hollyika avait plus de mal à se décider. Il hennit dans sa direction et trotta sur la rive de graviers jusqu'à se tenir au milieu de la route lisse, le regard fixé sur elle. Mais elle ne siffla ni ne claqua des mains pour l'appeler. Il secoua la tête. Après un dernier reniflement interrogateur, il retourna vers les autres animaux et la douceur de l'herbe tendre.

Pour Ki, emprunter une route à pied était étrange. Elle n'avait pas l'habitude de marcher sur plusieurs kilomètres, encore moins pieds nus. Mais elle était néanmoins capable de suivre le rythme des petits pas vifs de Hollyika. Sa démarche particulière donnait à Ki l'étrange impression de faire une promenade aux côtés d'un poulet. La nuit était silencieuse, à l'exception du claquement rapide des pieds ronds de Hollyika sur la surface de la route. Celle-ci prit un virage serré en s'éloignant de la rivière aux murmures incessants. Pour la première fois, Ki prit conscience qu'elles étaient en train de grimper une côte. La route s'attaquait à l'ascension des collines. La Romni tourna son regard vers l'éclat attirant au loin. Les yeux fixés sur les lumières, elle s'aperçut qu'elle n'avait besoin d'observer ni la route ni ses pieds. C'était facile, plus facile que tout ce qu'elle avait jamais fait dans sa vie. L'eau de la rivière courait dans son corps, l'affaiblissait. Et Ki souriait.

Chapitre 8

Chess regarda sa mère défaire la dernière boucle de la selle avec une vive inquiétude. Elle la fit glisser le long du dos du cheval, la laissant tomber dans la poussière à ses pieds avec un bruit mat. Le cheval s'éloigna vivement.

— Ça ne plaira pas à Vandien, prédit le garçon.

Jace se tourna vers lui.

— Que voudrais-tu que je fasse ? Que je maintienne cette bête en esclavage ? Ou bien que j'échange sa liberté contre de la nourriture pour nous ? (De l'inquiétude perçait dans sa voix.) Que t'est-il arrivé ? Autrefois, tu aurais été le premier à pleurer devant la cruauté de l'esclavage d'une créature par une autre.

— C'est la coutume ici, répondit Chess.

Son regard refusait de rencontrer celui de sa mère.

— Le cheval ne fera qu'errer dans les rues jusqu'à ce que quelqu'un d'autre l'attrape et lui passe un harnais autour du cou. Il ne gagnera rien à ce que nous lui rendions sa liberté et nous perdrons la nourriture qu'il aurait pu nous rapporter.

Il fit un geste en direction du poulailler.

— Il ne nous reste rien du pain que Vandien nous avait laissé. Il va falloir nous dépêcher de trouver un marché et récupérer quelque chose à manger.

Un rideau de nuages bas avait recouvert la lune d'un voile bleuté. Un vent sec entrait dans la ruelle en murmurant, agitant les herbes déjà jaunies et aspirant l'humidité de celles qui étaient encore vertes. Jace se frotta la nuque. Sa main se couvrit de sueur et elle sentit un mélange de saleté et de peau usée rouler sous ses doigts. Elle repoussa en arrière les mèches de cheveux rebelles qui s'accrochaient à son visage. L'eau fraîche et les rives vertes et touffues de la rivière lui manquaient terriblement, ainsi que l'atmosphère paisible de sa ferme. Et Chess l'effrayait.

— Ne penses-tu donc qu'à ton estomac ? La faim te ferait-elle confondre le bien et le mal ?

Jace plongea les yeux dans ceux de son fils.

Le garçon s'agita.

— Mais comment pouvons-nous être sûrs que ce qui est mal dans notre monde est mal ici aussi ? demanda-t-il d'un ton buté. Deux mondes différents ne peuvent-ils pas avoir des règles différentes ? Chez nous, il n'y a ni esclavage des animaux ni jour brûlant. Ici, les deux existent. Si le jour est quelque chose de bien pour cet endroit, alors peut-être…

Jace agrippa l'épaule de Chess et le força à se tenir droit et immobile.

— Chut ! siffla-t-elle avec brusquerie. Qu'est-ce que cet endroit t'a fait ? Pourras-tu même redevenir un jour toi-même ? Oh, Chess, Chess, si seulement tout ceci pouvait être effacé !

Elle se trouva à court de mots et resta debout, le regard fixé sur la tête courbée de son fils comme si elle regardait tristement un jouet cassé. Aucune parole ne lui venait ni même aucune raison de parler.

— Viens.

Elle lui prit la main.

— Nous avons ceci qu'il nous a donné à troquer. Nous allons aller au marché et l'échanger contre de la nourriture. Tu seras de nouveau toi-même une fois l'estomac rempli de bonnes choses fraîches et vertes. Viens.

Chess suivit Jace sans résister. Il ne jeta qu'un unique coup d'œil au cheval, qui n'avait pas pris conscience de sa liberté nouvelle. Il broutait paisiblement l'herbe dans la ruelle. Sa queue s'agitait dans un ample mouvement plein de lenteur.

Après que Vandien les avait quittés, la nuit précédente, Jace avait directement ramené Chess à la masure. Ils avaient mangé des petits morceaux de pain et s'étaient blottis l'un contre l'autre dans la hutte. Ils n'avaient pas beaucoup parlé mais s'étaient réconfortés mutuellement. Lorsque l'aube avait commencé à empoisonner le ciel nocturne, ils s'étaient hâtés de rentrer à l'intérieur, de fermer la porte et de fourrer la cape dans la fissure.

— Au moins maintenant nous savons combien de temps l'obscurité dure dans ce monde, lui avait dit Jace.

Malgré la veillée de la nuit passée, ni l'un ni l'autre n'avaient vraiment confiance dans l'obscurité de cet univers. Le fait même qu'il puisse être ainsi envahi par le feu du jour faisait de cet endroit un lieu de traîtrise. On était loin du confort du crépuscule permanent de leur patrie. La nuit ici était une amie renégate qui les attirerait hors de leur abri pour mieux les trahir.

— Nous irons d'abord au marché, était en train de dire Jace. Puis nous irons à la porte.

En percevant le léger tremblement dans sa voix, il sut qu'elle exprimait ses plans à haute voix pour leur donner plus de consistance. Chess laissa remonter dans son esprit des souvenirs de sa maison et des périodes de marché. Il fronçait les sourcils tout en trottant dans la chaleur nocturne aux côtés de sa mère. Tout cela semblait si loin. Les souvenirs de cette époque paraissaient étrangers et brumeux, comme recouverts d'une couche de poussière. Il se souvenait du pré réservé au marché près des eaux tumultueuses et sombres de la rivière et des salutations sonores que les fermiers échangeaient tout en convergeant vers l'endroit. Les paniers en jonc qu'ils portaient sur le dos étaient remplis des spécialités de leurs fermes respectives. Son oncle Kallen étalerait un tapis d'herbe tressée à son emplacement habituel et sortirait de son grand panier des tas de quorts rouges dont la peau était aussi dure que l'écorce d'un arbre. Il gardait toujours le plus gros et le plus juteux pour Chess. Du pouce, il perçait un trou dans la peau du fruit avant de le lui offrir. Chess s'asseyait sur son propre tapis en aspirant le jus et la pulpe molle du quort tout en s'occupant de son négoce. Entassés autour de lui se trouveraient les produits de leur ferme : radis, navets et rutabagas, leurs racines luisantes d'avoir été soigneusement nettoyées, leurs feuilles vertes et croquantes. Ce qui lui restait à la fin du marché, Chess insistait pour l'offrir à leurs amis, s'amusant de leurs refus polis et recevant à son tour leurs propres excédents. La période du marché était un moment d'abondance et de partage. L'idée

d'aller au marché, même dans ce monde aride, le réconfortait. Il se hâta pour rester à la hauteur de Jace.

Les maisons en torchis agglutinées le long de la rue poussiéreuse leur jetaient des regards menaçants. Au début, Jace s'était écartée avec frayeur de la lumière jaune qui émanait des fenêtres, mais elle avait rapidement découvert que celle-ci était tolérable si elle gardait ses distances et ne regardait pas directement la source lumineuse. Elle ne causait pas l'apparition de cloques sur la peau mais donnait néanmoins aux objets quotidiens une apparence désagréablement contrastée. Les couleurs pastel devenaient plates et criardes et les ombres déroutantes. Jace prit la main de Chess et pressa ses doigts entre les siens dans un geste rassurant. Mais elle-même ne ressentait aucune sérénité. La rue s'élargit et ils dépassèrent des embrasures de portes grandes ouvertes d'où s'échappaient de longs rayons de lumière jaune. Des voix fortes, tapageuses ou colériques, jaillissaient dans la rue. Jace poussa Chess à se hâter. Ils avançaient au centre de la rue en évitant soigneusement d'approcher trop près des bâtiments illuminés et traversaient précipitamment les flaques de lumière comme s'il s'était agi de détritus renversés.

Ils tournèrent brusquement au coin d'une rue et Jace tira Chess à l'abri dans l'ombre d'un chariot de haute taille. Ils venaient d'arriver au marché, lequel était illuminé par des torches et fréquenté par les individus qui ne menaient pas leurs affaires de jour. Certains préféraient simplement faire leurs emplettes en profitant de la fraîcheur du soir, mais nombreux étaient ceux dont les transactions n'auraient pas été tolérées à la lumière du jour.

Jace jeta un œil au coin du chariot. Ses yeux s'écarquillèrent et ses narines frémirent dans une expression d'horreur et de dégoût. Elle était accroupie derrière le chariot d'un boucher aux planches tâchées de sang séché. Même au milieu de la nuit, un épais nuage de mouches continuait de s'agiter autour. Le boucher en personne était assis en hauteur sur le siège du chariot, vantant à la cantonade la fraîcheur de sa marchandise. Jace ravala la bile qui lui montait aux lèvres. Elle

se couvrit le nez et la bouche d'une main tout en poussant Chess à s'éloigner du chariot.

Ils se retrouvèrent alors exposés à l'agitation du marché et emportés par une marée humaine d'individus venus examiner les articles en vente ou installer leurs propres éventaires. Bousculés par des étrangers à l'air rude habillés des peaux et des plumes d'autres créatures, ils furent projetés dans le tourbillon du marché. Les courants invisibles de la foule les emportèrent d'étal en natte et de natte en chariot. Des marchands empressés leur présentaient des échantillons de tissu, faisaient claquer des fouets au-dessus de leur tête ou leur agitaient des tranches de poisson fumé sous le nez. Jace était à la fois interloquée et écœurée par la grossièreté des cris, les échanges humiliants entre client et marchand et les chamailleries sans fin à propos des prix. Quelque part au milieu de ce chaos, elle devait trouver de quoi les nourrir, elle et son enfant. Elle s'arrêta, obligeant la foule à se diviser pour la contourner. Elle se saisit maladroitement du faucon que Vandien lui avait remis, enroula la chaîne autour de son poignet tout en empoignant l'oiseau au creux de sa paume moite. Elle regarda autour d'elle d'un air perdu à la recherche d'un endroit où le troquer.

Elle n'avait au sujet des pièces et de l'argent que les rares informations que Chess avait apprises durant son séjour à la taverne. L'idée de troquer ce petit bijou pour des pièces de métal gravé qu'elle échangerait ensuite contre de la nourriture lui semblait pour le moins douteuse. Jace ne voyait pas l'intérêt d'une démarche aussi complexe et elle décida de l'ignorer entièrement et d'échanger directement le faucon contre ce qu'elle pourrait en obtenir. Elle agrippa l'épaule de Chess pour le diriger à travers la foule.

Chaque étal constituait un cauchemar et une révélation. Ici, on trouvait des poulets aux pattes nouées, allongés sur une natte, les plumes en bataille. Là, un vendeur attrapait un porcelet hurlant pour le fourrer la tête la première dans un sac et le déposer dans les bras d'un acheteur. Ailleurs, un bijoutier exposait des boucles d'oreilles brillantes serties de pierres aux couleurs criardes et une femme présentait son bras orné

d'écharpes tourbillonnantes aux passants. Ils dépassèrent des œufs empilés de manière instable sur des tapis de sol, des piles de peaux brutes ou tannées et des individus mystérieux qui tentaient de les inciter à s'approcher pour découvrir des marchandises secrètes. Jace finit par repérer un étal décoré de fines herbes vertes ou séchées, de rangs d'oignons et de racines. Juste à côté, une vieille femme ratatinée était accroupie sur une natte au milieu d'empilements de légumes flétris.

Jace se fraya un chemin jusqu'à ce coin isolé du marché puis hésita, saisie par l'indécision. Elle n'avait qu'un objet à échanger. Elle aurait aimé avoir une meilleure idée de sa valeur. L'objet avait de toute évidence eu beaucoup de valeur pour Vandien, mais cela ne lui donnait pas d'indication sur ce qu'elle pouvait demander en échange. Elle n'y connaissait rien en matière d'ornements en métal, cela ne l'intéressait pas. Mais dans son esprit, elle associait ce type d'objet aux perles de bois sculptées qu'on offrait aux enfants et aux guirlandes d'herbes odorantes que les jeunes gens tressaient parfois dans leur chevelure. Elle décida de s'adresser à la vieille femme aux piles de légumes. Non seulement elle proposait une plus grande variété de ce que Jace identifiait comme des aliments, mais elle dégageait aussi une certaine impression de familiarité. Sa posture avait quelque chose d'accueillant. Ses longs cheveux gris tombaient librement sur ses épaules. Elle portait un vêtement simple et sans manche qui devait lui tomber jusqu'aux pieds lorsqu'elle se tenait debout et qui, à présent, s'étalait autour d'elle sur la natte. Jace fut encouragée par les bracelets de métal argenté qui ornaient ses poignets. Sans doute appréciait-elle ce type de parures métalliques.

Dès qu'elle se fut arrêtée devant la natte de la vieille femme, des yeux aussi brillants que les galets d'un torrent se fixèrent sur elle.

— Des légumes verts ? croassa la femme d'une voix pleine d'espoir. Des racines épaisses et juteuses, tirées de terre ce matin même ? Cela calme l'estomac et apaise les boyaux !

— Oui, je souhaite commercer, répondit ingénument Jace face à la litanie de la vendeuse. Que pouvez-vous me donner en échange de ceci ?

Elle ouvrit la main et laissa le minuscule faucon se balancer devant la femme, qui se renfrogna. Il ne s'agissait pas d'espèces sonnantes et trébuchantes ! Son regard âgé s'arrêta suspicieusement sur l'étrange vêtement et les yeux pâles de Jace.

— Ce genre de breloques de luxe, ça m'intéresse pas ! déclara la vieille femme. Au revoir !

— Je vous en prie ! l'implora Jace, prise de confusion. C'est tout ce que j'ai. Vandien a dit que nous pourrions l'échanger contre de la nourriture. Je vous en prie !

Mais la vieille femme refusait même de la regarder.

— Des légumes verts bien frais ? lança-t-elle à un homme qui passait.

— S'il vous plaît ! implora de nouveau Jace en tendant le petit faucon devant elle.

Sa main comme sa voix tremblaient. La vieille femme pinça les lèvres et se déplaça sur sa natte afin que Jace et Chess ne soient plus dans son champ de vision. Chess tira sur la manche de sa mère.

— Puis-je voir ce que vous avez là ?

La voix douce fit à Jace l'effet d'une pluie chaude sur un jardin desséché. Une jeune fille se penchait par-dessus le comptoir en bois de l'étal de fines herbes et d'oignons. Elle leur souriait et ses dents blanches luisaient dans l'obscurité. Elle tendait l'une de ses mains fines en direction du faucon. Jace poussa un soupir de soulagement et s'approcha d'elle d'un pas vif. Les yeux sombres de la fille s'agrandirent puis se rétrécirent rapidement tandis qu'elle levait le minuscule oiseau pour le regarder osciller au bout de sa chaîne. De sa main libre, elle repoussa d'épaisses mèches de cheveux châtains loin de ses yeux. Elle toucha ses lèvres pulpeuses qui formèrent ensuite une moue dubitative.

— Il n'est pas très gros, hein ? commenta-t-elle d'un ton volontairement neutre.

Jace secoua la tête.

— Mais c'est tout ce que j'ai. Je vous en prie, je suis venu l'échanger contre de la nourriture.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas porté à l'éventaire du bijoutier pour voir ce qu'il pourrait vous en offrir ?

— Je ne suis pas familière de l'usage des pièces de monnaie. Je préfère troquer à ma manière.

— Vous n'êtes pas de la ville, hein ? En fait, je parierais que vous avez fait un très long et fatigant voyage jusqu'ici.

Le faucon pendait lourdement au bout de sa chaîne en oscillant au-dessus de la main libre de la jeune fille.

Jace jetait à l'oiseau un regard inquiet en comparant sa taille minuscule à ne serait-ce que l'un des oignons posés sur l'étal.

— Mais c'est du très beau travail, et Vandien lui accordait une grande valeur, répliqua-t-elle craintivement.

La fille sourit comme si elle acceptait des excuses.

— Sans aucun doute. Eh bien, les amateurs de ce genre de babioles leur accordent de la valeur, c'est sûr. Et il est mignon. Merci de me l'avoir montré.

Elle tendit le bijou pour le rendre à Jace. Celle-ci retira promptement sa main, ignorant Chess qui tirait sur sa manche.

— S'il vous plaît ! Il n'a aucune valeur pour moi, si ce n'est la nourriture qu'il pourra me rapporter. Ne pouvez-vous rien nous donner en échange ?

— Bon…, lâcha la jeune fille à contrecœur, comme si elle hésitait entre le désir de faire la charité et la nécessité de conclure une bonne affaire. Mais vous voyez bien que je suis une fille simple qui n'a pas l'usage de tels bijoux. De plus, ce n'est pas du tout le genre de chose qu'une femme pourrait porter. Vous voyez, ce n'est qu'un petit oiseau tout noir au bout d'une chaîne.

Elle le laissa se balancer légèrement devant le visage de Jace avant de le reposer sur le comptoir.

Jace repoussa Chess qui s'agrippait désespérément à son bras.

— Mais voyez l'éclat de son petit œil rouge ! Ne pouvez-vous rien m'offrir en échange ?

— Bon. (Nouvelle moue suivie d'un soupir.) Je ne suis qu'un cœur d'artichaut, mais je ne peux pas laisser un enfant aussi mignon avoir faim. Mais attention, n'allez dire à personne

que Verna de l'étal de fines herbes accepte ce genre de babioles en paiement, sinon je vais me retrouver assaillie par une armée de gens qui voudront m'extorquer le seul moyen que j'ai de gagner ma vie.

La main de Verna se referma vivement sur le minuscule faucon qui disparut dans un pli de sa jupe.

— Que voulez-vous en échange ?

— Juste ce que vous jugerez raisonnable ? proposa humblement Jace.

Chess n'essayait plus d'attirer son attention. Il se tenait debout aux côtés de sa mère, l'air abattu, les mains nerveusement emmêlées. Il regarda Verna rassembler les racines les plus molles et les herbes les plus desséchées en un petit fagot auquel elle ajouta quelques oignons. Cela leur permettrait de se nourrir pendant une journée, deux tout au plus. Il se mordit profondément la lèvre tandis que Jace rangeait les aliments dans un pli de sa manche en remerciant la femme à de multiples reprises. Puis il descendit la rue poussiéreuse aux côtés de sa mère.

On était désormais au plus profond de la nuit et la foule s'amenuisait. Les roues grinçaient et les planches claquaient tandis que les marchands repliaient leurs étals et emportaient leurs marchandises. C'était la fin du marché pour ce soir. Seuls quelques éventaires vendant des armes, des potions et autres marchandises semi-légales resteraient ouverts pour faire affaire avec les clients qui vivaient la nuit. Jace perçut l'étrange manière furtive qui régissait les transactions encore en cours. Elle s'éloigna avec soulagement dans les rues obscurcies, loin des torches qui éclairaient ce qui restait du marché. Les portes qu'ils dépassaient étaient désormais sombres et fermées. Une poignée d'auberges et de tavernes faisaient encore entendre leurs voix dans la nuit, mais Jace incita Chess à presser le pas en passant devant, afin qu'il reste sous le couvert sûr des ombres.

— Cette femme a profité de toi, lança soudain le garçon.

— Chut ! (Puis :) Que veux-tu dire ?

— J'ai déjà vu faire ça dans la taverne où j'ai travaillé. C'est la coutume dans ce monde. On propose ce qu'on a à échanger et ensuite on déprécie les marchandises de l'autre. Chacun essaye

d'obtenir le plus possible en échange de ce qu'il offre. Elle s'attendait à ce que tu dises que ses racines étaient rabougries, ses herbes sans arômes, ses oignons en train de pourrir.

— Ce qui est vrai, concéda Jace. Mais je ne serais pas impolie au point de le mentionner. Tu dois comprendre que ce que nous lui avons donné n'avait guère de valeur pour elle. Nous ne devons pas nous plaindre qu'elle nous ait donné ses marchandises les moins désirables. Pour elle, c'était comme si nous voulions lui offrir une pierre en échange.

— Mère ! (La voix de Chess était montée d'un cran.) C'est comme ça qu'ils marchandent ici ! Elle voulait seulement que tu croies que ce collier ne lui servirait à rien. Comme ça, elle pourrait te donner le moins possible et tu lui serais malgré tout reconnaissante.

— Cet endroit t'a rendu dur et méfiant en un rien de temps. Tu en viens à dire du mal de la nourriture qu'elle nous a donnée, des aliments qui nous permettront de manger pendant un jour ou deux, en échange d'une babiole qu'elle ne pourra même pas porter.

— Et pourtant, cette «babiole » avait suffisamment de valeur pour être la seule que Vandien portait !

Jace hésita, incertaine, réfléchissant à ce qu'il venait de dire. Mais elle était l'aînée et avait plus d'expérience, c'était ça qui comptait. L'une de ses mains était agrippée à la manche qui contenait les légumes. Mais, de sa main libre, elle agrippa celle de Chess et la serra.

— Allons à la porte, dit-elle à mi-voix, laissant le vent emporter leurs paroles précédentes. Peut-être que Vandien y sera. Peut-être a-t-il créé une voie par laquelle nous pourrons passer. Penses-y, Chess ! Ce soir, nous pourrions être de retour chez nous, en sécurité. Viens !

Jace décida que si Vandien avait trouvé un moyen d'ouvrir un passage pour une personne, ce serait Chess.

Ils arrivèrent dans la rue qui suivait le mur de la cité. Après avoir jeté un coup d'œil pour s'assurer que la voie était libre, ils coururent se réfugier dans l'ombre de la muraille qu'ils longèrent en hâte, comme des souris en fuite. Lorsqu'ils aperçurent la faible lueur rouge de la porte, ils ralentirent

l'allure, avançant à pas prudents. Si Vandien avait vraiment réussi à passer de l'autre côté, le Gardien allait jauger tous les autres visiteurs avec méfiance et colère.

Jace s'arrêta net en entendant des bruits de voix. Au bout de quelques pas silencieux supplémentaires, elle fut en mesure de distinguer les paroles, mais elle ne leur accorda aucune attention. Car au même instant, une brise, si fraîche et si pure qu'elle semblait vivante, s'élança vers elle et l'enveloppa dans son étreinte. Les odeurs pures de sa terre natale emplirent ses narines et elle goûta de nouveau à la paix des prairies et des cours d'eau. Cela lui faisait l'effet d'un bouillon nourrissant offert à une enfant affamée. Les baisers humides de la brise n'avaient rien à voir avec le souffle aride du vent sec qui soufflait à travers les rues de la ville en soulevant des nuages de poussière.

Les voix n'atteignirent son esprit que graduellement. Jace avait fermé les yeux sous la caresse du vent. Elle les ouvrit et jeta un regard plein d'espoir au sein de la porte.

Mais il ne s'y trouvait nul Vandien pour l'inviter à entrer. Au lieu de quoi, elle découvrit la silhouette drapée de gris du Gardien dont les robes flottaient dans le vent. Le capuchon avait été repoussé de son visage. Des cheveux noirs s'accrochaient à son crâne aplati. Son nez était surmonté d'une zone de chair ridée et aveugle. Mais la chose qui se tenait devant lui n'était pas moins étrange.

— Ventchanteuse, souffla Jace pour elle-même en se remémorant les anciennes légendes.

En voyant la longue robe bleue, le capuchon mystérieux et haut perché et la peau écailleuse, il était difficile de se tromper. Il émanait du Gardien un sentiment d'inquiétude et de frustration mêlées mais le visage de la Ventchanteuse n'exprimait que la colère. Leurs propos parvenaient à Jace sous forme de bribes emportées par le vent.

— Comment a-t-il pu passer ? exigeait de savoir la Ventchanteuse. De tous les mortels présents de ce côté-ci, pourquoi a-t-il fallu que vous le laissiez passer lui ?

— Le laisser passer ?

Le Gardien avait craché ces mots. Il leva les bras et ses longs doigts agrippèrent la nuit elle-même, comme s'il désirait réparer le mal qui lui avait été fait.

— Il s'est montré violent ! Tu n'avais jamais fait mention d'une tentative de ce genre ! Le Limbreth s'en est trouvé totalement dégoûté. Il a rompu le contact avec moi pour éviter la contamination ! Tu ne m'avais pas averti de la possibilité de rencontrer un tel individu ! Il est passé en déchirant la porte ! Tu comprends ce que cela signifie ? En as-tu même la moindre idée ? L'équilibre est rompu, notre monde est en train de se répandre dans le vôtre. Il suffirait aux Rassembleurs de jeter un œil distrait pour se rendre compte de ce que nous avons fait ici ! Tu te tourmentes au sujet de cet homme, mais lorsque les Rassembleurs viendront te chercher, tu seras bien en peine de te rappeler même son nom. Ils vont sentir ce qui s'est passé. On ne peut pas dissimuler une rupture de ce genre.

Jace les regardait en silence. Sur le visage de la Ventchanteuse, la colère avait laissé place à l'inquiétude et à la peur. Le vent qui soufflait provenait d'au-delà la porte. Il transformait la torche de la Ventchanteuse en une lueur rouge associée à un serpentin de jaune mouvant. Le Gardien s'inclinait contre le vent tout en travaillant, mais Jace ne pouvait voir ce sur quoi il s'activait. Il était difficile de suivre le cours de son action car il se trouvait alternativement dissimulé puis révélé par les guenilles qui virevoltaient autour de lui, aussi écarlates que la torche et aussi noires que la nuit. Ses mains et ses bras exposés étaient propulsés dans les airs tandis qu'il bandait les muscles contre quelque chose d'invisible.

— Les Rassembleurs se soucient-ils vraiment de cela ? demanda la Ventchanteuse. S'intéressent-ils vraiment à des êtres tels que nous ?

— Tout à fait, grogna le Gardien tout en continuant à tisser la fabrique de la nuit.

— Dans ce cas, de combien de temps disposons-nous avant qu'ils ne nous découvrent ?

La Ventchanteuse murmurait à présent.

— Qui sait ? gronda le Gardien. Tant que la porte est là, elle les appelle haut et fort.

— Mais si elle devait se refermer ? Vous aviez dit qu'elle le ferait mais elle n'a pas l'air plus petite que la nuit dernière ?

Ce n'était pas seulement la déception qui perçait dans la voix de la Ventchanteuse, mais aussi la peur.

— Nous ne savons pas si elle pourra se refermer. Le Limbreth doute qu'elle puisse guérir des suites d'un tel déséquilibre.

Il n'y avait aucune compassion dans le ton du Gardien. Il était trop absorbé par sa propre détresse.

— Notre monde s'épanche dans le vôtre. Qui sait quels dommages cela est en train de nous causer ? Votre jour se voit modifié par notre obscurité bénie, nos vents porteurs de paix se perdent au sein de vos rues.

— C'est vous qui avez laissé passer Vandien !

La voix de la Ventchanteuse réagissait au ton accusateur du Gardien. Elle décida néanmoins de changer d'approche.

— Et pour Ki ? Le Limbreth a-t-il enfin pris possession d'elle ? S'ils sont satisfaits d'elle, j'aimerais au moins régler le reste de notre accord. On m'avait promis une gemme d'appel…

— Le fait que mon maître t'ait débarrassé d'elle ne te suffit donc pas ? Notre porte est déchirée, un renégat arpente à présent notre monde, et toi, tu viens réclamer et pleurnicher pour quelque chose que tu ne saurais même pas utiliser correctement ! Ah, si j'avais la voix du Limbreth ! Mais ce n'est pas le cas, et il m'ordonne à présent de me montrer respectueux avec toi.

Le Gardien s'immobilisa dans une posture d'écoute attentive. La Ventchanteuse s'agita avec impatience mais attendit. Le Gardien finit par tourner son visage aveugle vers elle.

— Ki n'a pas encore atteint le Limbreth. La femme que tu m'as demandé de faire entrer avant elle pour tester la porte a ralenti sa progression. Ceci est de ton fait, tu devras donc attendre que ce soit réglé. Une fois que Ki paraîtra devant le Limbreth et qu'elle se sera avérée valable, tous les accords seront respectés. Cela te convient-il ?

— J'ai l'impression que vous espérez que la porte se sera refermée avant ! Dites à votre maître qu'il est imprudent de

vouloir tromper une Ventchanteuse. Je reviendrai demain et alors il faudra me remettre la gemme. Sans quoi je serai forcée d'élever la voix.

Le reste de ses paroles fut emporté par une rafale de vent qui fit tomber le Gardien à genoux. Il tenta de résister tandis que le vent lui plaquait le dos au sol. Ses jambes grises s'agitèrent dans les airs, aussi maigres et dénudées que celles d'une cigogne. La rue se fit soudain plus sombre, plus odorante, plus fraîche. Derrière elle, Jace entendit Chess inspirer à pleins poumons, comme s'il cherchait à avaler l'air à la manière d'une boisson rafraîchissante.

— … faire au sujet de l'obscurité qui se répand dans ce monde ? demanda la Ventchanteuse durant un instant d'accalmie.

Le Gardien lui jeta un regard venimeux qui n'était pas une réponse mais plutôt une dénégation de culpabilité. Jace le regarda tandis qu'il bataillait pour rejoindre le centre de la porte avant de lever une nouvelle fois les bras pour reprendre ses incompréhensibles mouvements de tissage.

— Vandien n'est pas ici, intervint Chess d'une voix rauque.

— Je sais. Chut.

— Mais j'ai faim, protesta l'enfant. On peut rentrer chez nous maintenant ?

— Chez nous ?

Cela prit un moment à Jace pour réaliser que Chess faisait référence à la masure dans laquelle ils se cachaient. Elle eut un moment de panique. Le garçon était suspendu au-dessus d'un abîme et glissait inexorablement loin d'elle. Elle prit la main de son fils mais sut qu'elle ne pourrait pas le retenir. Pas longtemps. Pas ici. Elle jeta un regard plein de nostalgie à la porte, mais quelque chose gênait sa vision. Elle n'aurait même pas droit à un bref aperçu de sa terre natale.

— Viens, murmura Jace.

Ils s'éloignèrent discrètement, se déplaçant d'ombre en ombre à travers les rues poussiéreuses jusqu'à leur retour dans la ruelle. Ils ne s'arrêtèrent qu'une seule fois, pour boire de l'eau dans un puits public. Jace rechignait à boire le liquide tiède et éventé mais Chess but tout son content. Lorsqu'il eut terminé, il

tira un seau supplémentaire pour rincer son visage et ses bras couverts de poussière. Jace eut un pincement au cœur. Les cloques causées par le soleil avaient abîmé la peau de ses bras et les privations les avaient amaigris au point de rendre apparents os et tendons. Dans le souvenir de Jace, ces bras étaient ronds et potelés, des bras de petit garçon. Mais à présent Chess ressemblait aux quelques autres enfants des rues qu'elle avait aperçus ce soir, loques brunâtres y comprises. Lorsqu'elle en toucha le tissu rêche, il leva vers elle un regard interrogateur. C'était comme s'il n'avait pas conscience de souffrir. Ses yeux fouillèrent le ciel et il fronça les sourcils.

— Ça va bientôt revenir, lança-t-il.

Et ce fut Chess qui prit la main de Jace pour l'emmener au bas de la rue jusqu'à la ruelle et la sécurité relative du poulailler en ruine.

Chapitre 9

Vandien fut réveillé par les grondements de son estomac. Le fait de déplier son corps ne fit qu'étirer le vide à l'intérieur de son ventre. Il se rappela le morceau de pain et le poisson séché qu'il avait mangés dans le poulailler. C'était le dernier repas qu'il avait pris, et cela s'était avéré bien insuffisant. Il déboucha sa gourde et but une petite gorgée. L'eau était fade, froide et solitaire dans son estomac.

Par habitude, il lança un coup d'œil vers le ciel pour estimer combien de temps il avait dormi, mais le ciel nocturne et couvert ne lui fournit aucune indication. Cela n'avait pas d'importance. Il s'était endormi après avoir couru aussi loin qu'il le pouvait sans se reposer. Maintenant qu'il était réveillé, il était temps de reprendre la route. Tout en bâillant, il frotta d'une main son visage mal rasé.

Allez, c'est reparti, se morigéna-t-il. Il reprit son trot sans fin, le regard porté au loin sur le ruban noir de la route. Elle n'avait pas de fin, réalisa-t-il en réduisant son allure à une simple marche. Ses pieds et ses jambes lui faisaient mal, son estomac était désespérément vide et la quête tout entière était stupide. Il continuait d'avancer tout en se reprochant à lui-même la futilité de son action. À pied et affamé, il n'avait aucun espoir de rattraper Ki. Il n'avait trouvé aucun signe indiquant qu'elle s'était arrêtée pour établir un campement. Aussi déplaisant que cela puisse être, il était obligé de prendre en compte ce que Jace lui avait dit, à savoir que Ki était la proie d'une « folie du Limbreth » et se hâtait pour atteindre au plus vite les collines visibles au loin. Vandien l'imagina debout sur le siège, les chevaux gris lancés en plein galop, les roues du chariot tournoyant à pleine vitesse au fil de cette route au lissé parfait. Et il était à la traîne derrière elle, les pieds en sang et le ventre vide. C'était pathétique. Et pourtant il continuait sa route.

Il aurait voulu avoir ses bottes, son cheval et un paquetage de nourriture de voyage. Il aurait voulu des vêtements propres et une tasse de thé chaud. Il aurait voulu avoir la possibilité d'attraper Ki par les épaules et de la secouer comme un prunier pour ne pas l'avoir attendu. Il eut une grimace en songeant à ce qui suivrait une telle action. Il se retrouverait probablement à souhaiter une nouvelle dentition…

Tandis que les roues de son esprit s'emballaient, ses yeux exploraient les alentours et ses jambes continuaient d'avancer. Il y avait désormais des champs de chaque côté de la route. Les cottages situés à l'extrémité opposée étaient de petits abris bossus difficiles à différencier des collines contre lesquelles ils se découpaient. Son estomac émit de nouveaux gargouillis et Vandien déglutit. C'était idiot de continuer à marcher comme ça le ventre vide, jusqu'à s'écrouler de fatigue. Il se mit à examiner les cultures qui défilaient sur les côtés mais ne vit rien qu'il put reconnaître. Cela lui prendrait trop longtemps de marcher jusqu'à l'une des chaumières pour mendier de quoi manger. De plus, d'après ce que Jace lui avait dit de son monde, personne ne lui en voudrait de prendre un peu de nourriture. Une rangée d'arbustes soigneusement taillés bordait la route. Il les examina avec empressement à la recherche de fruits mais ne vit que de longues feuilles suspendues à des branches aussi fines que des brindilles. Peut-être s'agissait-il de racines comestibles, ou alors ils ne donnaient déjà plus de fruits. Il plissa les yeux pour essayer de voir au loin, malgré le peu de lumière.

Il continua à marcher. Une douce brise agitait les récoltes et une odeur riche et fertile émanait de la terre plongée dans l'obscurité. La route noire était toujours aussi lisse sous ses pieds fatigués. Ki battait probablement des records de vitesse sur un tel revêtement, songea-t-il amèrement. Une faim différente se fit jour en lui, qui s'harmonisa avec celle qui habitait son ventre. Pourquoi diable ne pouvait-il pas être assis dans le chariot aux côtés de Ki, oscillant doucement au rythme des grandes roues jaunes ? Il n'avait que rarement eu droit à des nuits aussi douces, à une météo aussi clémente pour la traversée de terres brûlantes. C'était le genre d'occasion où le siège du chariot était l'endroit rêvé pour partager un silence amical et

des morceaux de fromage et de pomme. Ces périodes-là étaient les plus agréables, songea-t-il, lorsqu'ils venaient d'effectuer une livraison ou qu'ils avaient tout le temps devant eux. C'étaient de longues journées de solitude paisible et partagée. Ces jours-là étaient rares, pas assez nombreux pour devenir ennuyeux. Cent fois plus fréquentes étaient les journées étouffantes pleines de poussière, les journées de tempête où la pluie les giflait tandis que les sabots des chevaux glissaient dans la boue, ou celles qui voyaient Ki les mener tous à un train d'enfer de l'aube au crépuscule tout en se maudissant d'avoir accepté des délais aussi serrés. Et voilà qu'arrivait une soirée à la douceur parfaite pour traverser un paysage mystérieux et fascinant le long d'une route remarquable, et Vandien se retrouvait obligé d'aller nu-pieds comme un chien errant.

Vandien s'arrêta et embrassa les alentours du regard. La route était légèrement surélevée, juste assez pour qu'il puisse voir au-delà des arbustes jusque dans les champs. Les arbres ne constituaient en fait qu'une sorte de haie derrière laquelle des vignes poussaient en désordre. Vandien crut distinguer des formes similaires à celles de melons posés au sol, sous le couvert de larges feuilles.

Une zone de mousse épaisse s'étalait sur le bord de la route, suivie d'un fossé caillouteux qui lui meurtrit les pieds. L'herbe drue qui poussait au fond lacéra ses chevilles dénudées de mille coupures cinglantes. Lorsqu'il tenta de passer au travers de la rangée d'arbustes qui bordait le champ, il découvrit que les brindilles qu'il avait vues auparavant cachaient en réalité de longues épines griffues qui transperçaient ses vêtements pour imprimer de longues éraflures sur sa chair. Un autre homme se serait contenté de retourner sur la route et de reprendre son chemin en boitant. Mais contrarier Vandien revenait à renforcer sa détermination. Se protégeant le visage du bras, il continua obstinément d'avancer. Il ressortit péniblement dans le champ de l'autre côté, les deux pieds si douloureux qu'il était incapable de savoir sur lequel boiter.

Poussant un sifflement de douleur, il s'assit sur la terre arable au pied de l'une des vignes. Un globe rouge reposait sur le sol, à portée de main. D'autres, plus petits, garnissaient la tige

de la vigne. Vandien parcourut les lieux du regard. Presque toutes les plantes ployaient sous le poids de globes de taille variable. Quelques fruits prélevés au milieu d'une telle abondance ne manqueraient à personne. Des deux mains, il en saisit un de la taille de sa tête. Un mouvement de torsion prudent sépara le fruit de la plante. Vandien fit tourner sa prise entre ses mains.

— Jamais vu un fruit de ce genre, mais aucun fermier ne ferait pousser une telle chose si elle n'était pas comestible. On dirait un gros œuf rouge.

Il parlait à haute voix tout en tâtant du doigt l'écorce du fruit, semblable à une coquille. Il tira son couteau et donna un coup de pommeau sur l'écorce, qui se fendit. Vandien en retira des morceaux jusqu'à former un orifice. Une odeur sucrée en émanait. Guidé par la faim, il porta le globe à ses lèvres et aspira.

Une épaisse couche de pulpe se libéra dans sa bouche, suivie d'un jus aussi épais que du lait frais mais suffisamment acidulé pour être rafraîchissant. Il prit alors la pleine mesure de la faim qui le tenaillait. Très vite, le fruit ne fut plus qu'une coquille vide entre ses mains. Il en arracha un autre et le perça de son poignard.

Tandis qu'il le laissait retomber, il prit soudain conscience d'un regard posé sur lui. Il entraperçut le visage stupéfait d'une femme avant qu'elle ne se détourne et ne s'enfuie.

— Revenez ! lui cria-t-il en Commun.

Mais elle accéléra l'allure. Il jeta l'écorce vide au loin et s'élança à sa poursuite. Il l'entendit qui haletait de peur.

— Stop ! lança-t-il lorsqu'il fut presque en mesure de la toucher.

La terreur lui donnait des ailes : elle se propulsa en avant avec un cri et bondit par-dessus les vignes.

Ses jambes étaient plus longues que celles de Vandien et elle connaissait la topographie du terrain. Il avait atteint l'entrée du bâtiment lorsqu'il entendit un claquement de porte suivi du bruit lourd d'un objet poussé contre le panneau. Vandien s'approcha de la porte sans toutefois la toucher.

— Je ne vous ferai aucun mal ! cria-t-il.

Il crut distinguer les pleurs terrifiés de petits enfants à l'intérieur de la chaumière.

— Je vous en prie ! Je suis un étranger sur ces terres ! J'ai juste besoin d'un peu de nourriture et de savoir si vous avez vu ma compagne passer avant moi sur cette route. Sur mon honneur, je ne vous veux aucun mal.

Il entendit des bruits de bousculade puis tout redevint silencieux.

— S'il vous plaît ! appela-t-il une nouvelle fois, en vain.

À contrecœur, il referma sa main sur la poignée de la porte. Il cala son épaule contre le panneau.

— Éloigne-toi de la porte, Ténébreux !

Le courage apparent des mots prononcés par l'homme était gâché par le tremblement de sa voix. Il s'avança vers Vandien, tenant maladroitement un bâton. Mais lorsqu'il le brandit, son intention apparut aussi clairement que son inexpérience. Vandien aurait pu le désarmer en un instant. Mais une bagarre n'était pas le meilleur moyen de gagner leur confiance. Il s'éloigna de la porte, les mains levées, paumes vers l'avant.

— Je vous en prie. Je ne vous veux aucun mal, je viens juste vous demander un peu de nourriture.

L'homme gardait son bâton levé. Ses yeux luisaient d'un éclat pâle au milieu d'un visage doré encadré par une chevelure brillante.

— Bois de l'eau, Ténébreux ! Cela suffira à te rassasier !

Vandien sentit que l'homme cherchait à le tester mais il ignorait quelle réponse lui permettrait de calmer le jeu.

— Je ne peux pas boire l'eau de ces terres. On m'a averti de ne pas y toucher. Je viens d'au-delà de la porte. Mon amie l'a passée avant moi et je suis venu la chercher.

— Épargne-nous tes mensonges, Ténébreux ! Pensais-tu trouver ici des sots ?

Le bâton de l'homme fendit l'air. Vandien recula de quelques pas.

— Dans ce cas, je ne vous demanderai point de nourriture. Seulement ceci : avez-vous vu mon amie ? Elle conduit un chariot tiré par deux chevaux gris. Répondez-moi et je partirai. Je ne vous veux aucun mal.

— Ta présence nous fait déjà assez de mal ! L'immoralité que tu portes en toi hurle à nos oreilles. Tu es un corrupteur, un séducteur des innocents, venu ici pour inciter nos petits à s'aventurer de l'autre côté de la porte.

— Non ! Je vous jure que non ! En venant ici, je cherche à trouver un moyen pour permettre à deux de vos compatriotes de revenir. Pour Jace et Chess ! Vous les connaissez ? Jace m'a dit qu'elle possédait une ferme près de la porte. Chess est son fils.

Le bâton s'abattit et Vandien bondit en arrière pour l'éviter. À chaque coup, les muscles de l'homme roulaient sous sa peau couleur fauve. Il tenait bizarrement son arme ; Vandien n'aurait su dire si c'était du fait de sa maîtrise ou de sa bêtise. Mais il découvrit rapidement qu'il était incapable de prédire d'où viendrait l'attaque suivante. Cet homme ne suivait aucune règle connue en matière de feinte.

— Hors d'ici, Ténébreux ! Retourne à la route noire ! Reste sur la voie qui t'est réservé !

Les oreilles de Vandien enregistrèrent le raclement du bois sur la pierre et l'ouverture de la porte. Il jeta un regard en arrière et découvrit la silhouette de la femme debout dans l'encadrement de la porte. Ce coup d'œil faillit lui coûter cher car, au même moment, le bâton passa en sifflant près de son oreille. Vandien recula maladroitement au milieu des vignes.

— Hors d'ici ! rugit l'homme en avançant sur lui.

— Mais il a parlé de Jace, lança la femme d'un ton hésitant. Et de Chess. Ils ont disparu depuis longtemps déjà.

— C'est un Ténébreux et un bandit également ! cria l'homme. Que nous a dit le Limbreth ? Il nous a avertis à son sujet. Ne l'écoute pas, même s'il se présente ici avec des doigts pleins de miel et la voix de la lune elle-même. Il est sombre et impur, il n'a pas été touché par le Limbreth et les Joyaux. Il nous pervertirait ! Hors d'ici !

Un fanatique, se dit Vandien. Il décida de ne pas se battre contre lui, car personne n'en sortirait vainqueur. Même s'il faisait tomber l'homme et le neutralisait, ni lui ni la femme ne lui offriraient de nourriture ou des informations au sujet de Ki. Mieux valait profiter du petit avantage dont il disposait. Cette

fois, lorsque le bâton s'abattit, Vandien était prêt. Il s'avança et saisit l'arme en lui imprimant une torsion traîtresse. L'arme s'envola et l'homme bondit pour la rattraper. Vandien n'attaqua pas mais se retourna et s'enfuit en sautant par-dessus les vignes. Il profita de cette avance pour se baisser et arracher un globe supplémentaire, bien que l'homme ait déjà récupéré son arme et se soit lancé à sa poursuite, de toute la vitesse de ses longues jambes. Vandien ne dut son salut qu'à son courage lorsqu'il bondit à travers les épines des arbustes. Le bâton le frôla de suffisamment près pour agiter les boucles de ses cheveux. Essoufflé, le visage barré d'une large grimace, Vandien s'avança tant bien que mal jusqu'à la route avant de tourner la tête. Le grand fermier s'était arrêté de l'autre côté des arbustes épineux.

— Merci pour la bonne chère et cette plaisante conversation ! Me direz-vous à présent si vous avez vu passer mon amie sur son grand chariot à roues jaunes ?

— Sois maudit, par les ténèbres de la route noire ! Le Limbreth te connaît déjà. Tu es entré ici impur, en pilleur et non en pèlerin ! Il est au courant de ton arrivée et sa colère s'abattra sur toi. C'est sans ma permission que tu t'es emparé de la nourriture de ces terres ! Ne me souille pas de tes remerciements !

— Son attelage est gris, précisa Vandien, d'un ton aimable et interrogateur.

Mais l'homme s'éloigna lourdement en continuant d'agiter son bâton.

— Autant manger ça tout de suite, lança Vandien pour lui-même.

Et il s'exécuta, assis au milieu de la route.

Lorsqu'il reprit son chemin, ses pieds lui firent l'impression de mottes de terre accrochées au bout de ses jambes. Mais il avait le ventre plein et la route était désormais en pente. Des marais firent leur apparition sur le bas-côté et Vandien se mit à trotter en écoutant le murmure de l'eau.

Le son cristallin et frais de l'eau vive devint bientôt une véritable torture pour lui. Ses égratignures le démangeaient, ses vêtements étaient collés à son corps couvert de sueur et il pouvait sentir sa propre odeur. Il aurait aimé pouvoir compter,

en jours, depuis combien de temps il n'avait pas pu boire suffisamment d'eau fraîche pour étancher sa soif. L'arrière-goût du fruit dans sa bouche était sucré au point d'en être écœurant et une gorgée prise à sa gourde n'avait rien fait pour le faire disparaître. Pire, il pouvait sentir l'eau vive ; une odeur de pureté, de fraîcheur, de nuit. L'idée lui vint qu'il pourrait bien devoir en goûter une gorgée. La quantité d'eau présente dans sa gourde ne lui permettrait pas de tenir sur la durée du voyage de retour avec Ki. Peut-être ferait-il mieux d'y goûter tout de suite, avant d'être complètement à court. Vandien écarta brutalement cette idée et secoua vigoureusement la tête. Il reprit son chemin en boitant.

Il arriva au bord d'un pont et s'arrêta pour couler un regard avide vers l'écume blanche de l'eau qui filait sous ses pieds. Le souffle de la rivière s'élevait jusqu'à lui pour humecter sa peau, taquiner et apaiser son visage. Il songea à passer les jambes par-dessus bord pour laisser ses pieds et ses jambes meurtris flotter dans l'eau froide quelques instants.

— Comme la dernière fois ? s'interrogea-t-il lui-même d'un ton sarcastique. Allez ! En avant !

Il leva les yeux vers l'éclat maudit du Limbreth au loin… et vit le chariot.

— Ki !

Ses pieds oublièrent qu'ils étaient éclopés. Les deux chevaux gris levèrent la tête et un troisième trotta sur quelques pas, l'air mal à l'aise. Vandien était tellement soulagé qu'il eut envie de rire aux éclats tandis qu'il se frayait un chemin en glissant et en jurant sur l'étendue de gravier qui le séparait du chariot.

— Ki ! cria-t-il encore.

Il se sentait heureux, triomphant et justifié dans son ressentiment envers elle. Elle ne répondit pas. Elle était probablement en train de dormir, tandis que lui s'écorchait les pieds en s'efforçant de la rattraper. Il bondit jusqu'au siège devant la cabine et ouvrit bruyamment la porte. La cabine était plongée dans l'ombre.

Il n'eut pas besoin de voir le lit inoccupé : l'intérieur de la cabine dégageait une odeur humide d'abandon. Il se jucha sur le siège pour regarder au loin dans toutes les directions.

— Ki ! hurla-t-il en couvrant de sa voix le chant murmuré par la rivière.

Mais il ne vit aucun signe de sa présence et n'entendit aucun sifflement en réponse à son appel. Elle n'était plus là.

Il s'assit sur le siège en englobant la scène du regard : le cheval inconnu, le camp de Ki abandonné avec désinvolture, le harnais qui traînait au sol. Il sentit la peur lui broyer lentement les entrailles. Rien de tout cela ne ressemblait à Ki. Elle ne serait pas partie en laissant son chariot dans cet état. Vandien se passa une main dans les cheveux. Les premiers besoins se rappelèrent à son bon souvenir.

Il trouva des fruits séchés et du pain dur dans les placards. Il se mit à mâcher avec entrain tout en fouillant son coin de la cabine. Il enfila à contrecœur des vêtements propres par-dessus son corps couvert de sueur. Il était plus déterminé que jamais à ne pas se baigner dans cette eau mystérieuse. Il passa délicatement des bottes souples à ses pieds meurtris. Son expression était lugubre lorsqu'il saisit la rapière sur son crochet et en boucla la ceinture autour de ses reins. Le poids de l'arme était étrangement rassurant. Il n'avait rien rencontré sur ces terres contre lequel il aurait pu s'en servir mais il se sentit soudain mieux préparé, plus capable.

La nourriture et l'eau qu'il préleva dans les barriques prirent soin de son ventre et de sa gorge. Les vêtements propres et légers couvraient agréablement sa peau. Mais sous son crâne s'agitait un tourbillon de pensées. Où était Ki et pourquoi était-elle partie en laissant son chariot derrière elle ? Il ne l'avait jamais vue l'abandonner volontairement et en aucun cas elle ne l'aurait laissé dans cet état, en désordre et à découvert, le harnais humide à même le sol.

Sigurd et Sigmund s'étaient approchés pour le dévisager d'un air curieux tandis qu'il se tenait perché sur le siège du chariot. Sigurd toucha sa botte du museau et Vandien leur tendit des fruits séchés d'un air absent.

— Où est-elle allée ? leur demanda-t-il.

Sigmund lui répondit d'un rapide battement d'oreilles.

Au moment où Vandien sautait au bas du siège, son pied se prit dans quelque chose et il chuta. Il empoigna en jurant la masse de vêtements humides sur laquelle il avait trébuché. La jupe de Ki. Elle lui glissa des mains, devenues soudain sans force, tandis que des peurs affreuses prenaient soudain naissance en lui. Il leva délicatement le vêtement à hauteur d'yeux. La jupe de Ki, rendue lourde par les éclaboussures de l'eau vive. Et dessous, son chemisier. Il étala lentement les habits sur le sol devant lui. Ni déchirures, ni sang. Ki les avaient retirés volontairement. Il les rassembla et les jeta à l'arrière du chariot. Et y découvrit une nouvelle énigme : d'autres vêtements – mais ceux-là lui étaient inconnus, tout autant que le harnais de guerre posé en dessous. Il jeta un œil au cheval de guerre qui restait prudemment à distance.

— Je pense la même chose que toi, mon ami, lui dit Vandien. Mais cette fois, c'est elle qui est à pied et sans bottes. Où est-elle allée ? Pas bien loin si elle s'est aventurée nu-pieds sur les rochers de la rivière. Mais ce n'est pas le genre de Ki. Elle n'est pas retournée à la porte, je l'aurais croisée. Si elle est partie en bateau, je peux carrément l'oublier. Je n'aurais aucun moyen de la suivre. Non, mon bon cheval, je pense qu'elle a continué sur la route, en compagnie de ton cavalier, si j'en crois tous les signes. Nue comme un ver. Je n'arrive pas à le croire.

Il se laissa tomber en arrière contre le chariot et se mit à rire. Il venait soudain de réaliser : c'était exactement ainsi que Ki devait se sentir lorsqu'il partait pour un de ses ridicules petits voyages en solitaire, agissant sous l'impulsion du moment en gardant les explications pour plus tard. Restait que ce n'était pas très élégant de sa part d'inverser ainsi les rôles. Bon.

Il resta le dos au chariot pendant encore un bref instant. Puis il lança un trille, auquel les chevaux gris répondirent en levant la tête. Sigurd inclina les oreilles en arrière et montra les dents.

— Comme tu veux, lui lança Vandien d'un air affable. Dans ce cas, c'est Sigmund qui aura toutes les céréales lorsqu'il viendra enfiler son harnais.

Vandien passa la main par-dessus le rebord du chariot et ouvrit la boîte contenant les céréales. Il en remua le contenu qui produisit une sorte de crépitement entre ses doigts. Les oreilles de Sigurd se redressèrent et il émit un hennissement empressé.

— Je pensais bien que tu te rendrais à mes arguments, fit observer Vandien.

Chapitre 10

« Mère !

Chess secouait l'épaule de Jace. La femme mettait plus longtemps à se réveiller que le garçon. Sa maturité et son stoïcisme l'aidaient à remplacer la nourriture par des heures de sommeil. Elle s'était couchée à l'arrivée de la lumière et avait dormi profondément, même si ce sommeil n'avait guère été réparateur. Chess n'avait pas cette patience. Il s'était agité sans trêve dans la masure sale et malodorante, rampant régulièrement vers la porte jusqu'à sentir l'air frais et humide annonciateur de l'arrivée de la nuit. Son ventre l'avait tenu éveillé tout le jour durant : à présent il lui ordonnait d'aller chercher de quoi manger.

— Mère ! (Il la secoua de nouveau.) La lumière est partie. On peut sortir maintenant.

Jace s'assit lentement et posa sur Chess un regard empli de tristesse.

— Rien ne presse, mon enfant. Nous avons toute la période d'obscurité devant nous et une seule chose à accomplir : nous rendre à la porte. Je doute que ce soir soit différent des autres soirs. Vandien ne rentrera pas de force et nous ne pourrons pas non plus nous frayer un chemin pour retourner chez nous. Il est temps pour nous de parler, Chess. L'heure est venue d'abandonner nos faux espoirs et d'accepter la réalité.

— J'ai soif, l'interrompit Chess. Et j'ai faim. Nous n'aurions pas dû laisser le cheval partir.

— Est-ce que tu m'écoutes ? demanda vivement Jace. Chess, nous n'avons plus rien à manger. Et si le cheval était encore avec nous, je lui rendrais toujours sa liberté. La faim et la soif ne changent rien au bien et au mal.

— Le bien et le mal ne changent rien non plus à la faim et à la soif, marmonna Chess pour lui-même. (Puis :) J'écoute, mère. Vous dites qu'il est temps pour nous d'abandonner et de mourir.

Jace soupira.

— Faut-il vraiment que tu l'exprimes ainsi ? Pourquoi se mettre en colère contre ce qui est notre lot ? Parfois le fruit est sucré, parfois il est amer. Cela reste un fruit et nous le mangeons. C'est la même chose avec les jours qui nous sont offerts. Certains sont agréables, d'autres non. Si les derniers jours de notre vie ne sont pas aussi plaisants que d'autres ont pu l'être, ils n'en restent pas moins les jours qui nous sont…

— Des mots ! Des mots, des mots, des mots ! Vous dissimulez notre vie derrière des mots, et notre mort aussi ! Mère, j'ai soif ! Ça aussi, ce sont des mots. Ne pouvez-vous pas les entendre ?

Mais Jace n'entendait pas. Elle agrippa brusquement Chess et approcha son visage du sien en reniflant.

— Tes propos sont impurs et ton haleine l'est tout autant !

Les lueurs de la suspicion s'allumèrent dans les yeux de Jace mais elle ne put se résoudre à exprimer ses soupçons.

— Je l'ai mangé !

La voix de Chess résonnait d'un défi féroce.

— Comme mon ventre m'empêchait de trouver le sommeil, mon nez a su le trouver. Et je l'ai mangé. J'ai failli vomir et ça m'a donné soif, mais ça m'a aussi suffisamment rempli l'estomac pour que je puisse m'endormir. Et pourquoi pas ? Vandien en a mangé, et ce n'est pas le seul. À la taverne, j'ai vu des hommes et des femmes en manger des assiettes entières, fumantes et dégoulinantes de jus.

— Ha ! Ha ! Ha !

Les halètements rauques de sa mère effrayèrent Chess. Puis elle relâcha sa prise et, pour la première fois de sa vie, Chess vit sa mère le repousser durement loin d'elle. Sous le choc, il sentit ses genoux l'abandonner et il s'affala sur le sol en terre battue. Tirant ses jambes à lui, il leva un regard soudain terrifié devant le spectacle stupéfiant de la colère de sa mère penchée sur lui.

— Comment as-tu pu ? ! demanda-t-elle.

Des larmes striaient son visage couvert de poussière mais sa colère lui donnait les moyens de se contrôler. Sa voix était ferme et aussi dure que la pierre.

— Tu as dévoré la chair d'une autre créature. Que vas-tu faire ensuite ? Vas-tu te mettre à tuer ? Vas-tu… Ah, je n'arrive même pas à imaginer ce qu'un être comme toi va faire ! Tu m'es devenu étranger ! Nul ne pourrait avoir suffisamment faim pour justifier ce que tu as fait, même un individu dont les os seraient visibles sous sa peau tendue. Ce poisson était une créature aussi vivante que toi et moi, il connaissait le bonheur de remonter les torrents en bondissant, la joie de sentir l'eau froide s'écouler tout autour de lui. C'était un être animé dont la vie n'était pas moins sacrée que la tienne, et il…

— Gobait avec délectation d'autres êtres vivants pour apaiser sa faim !

Chess se releva en prenant appui sur le sol. Il fit face à sa mère, de toute la hauteur de ses neuf ans, habité d'une colère aussi intense que la sienne.

— *Lui* n'est pas un être doté d'intelligence ! siffla Jace.

Ne sachant que répondre, Chess lui décocha un regard noir. Il fit brusquement demi-tour, balança un coup d'épaule dans la porte grinçante et s'enfuit dans la nuit.

— Chess ! s'exclama Jace dans son dos.

Mais l'enfant ne ralentit même pas. Il était en colère, blessé et honteux, son esprit d'enfant envahi par un tourbillon de pensées et de sentiments contradictoires. Il avait dévoré le corps d'une autre créature ; sa mère accordait plus de valeur à la vie d'un poisson qu'à celle de son fils ; sa mère ne pourrait jamais le pardonner pour le crime atroce qu'il avait commis ; sa mère préférait le voir mourir de faim plutôt que de le laisser manger un poisson qui était de toute façon déjà mort. Le goût salé du poisson lui emplit la bouche tandis qu'il courait, haletant. Il se retrouva devant le puits public.

Il se jeta à l'eau, pour boire, reprendre bruyamment son souffle, et boire encore. Mais le goût de son péché refusait de disparaître. Bien après que sa soif se fût apaisée, il continua à boire l'eau tiède, à boire jusqu'à sentir l'eau déborder en lui. Mais la saveur obscène du poisson salé s'accrochait à son palais. Il se leva et s'éloigna d'un pas lourd.

Il remarquait à peine où ses pas le menaient. Il ne pouvait pas retourner au poulailler. Dans son esprit, il imaginait la porte

fermée et bloquée pour l'empêcher d'entrer. Il ne prendrait pas le risque d'affronter la réalité d'une situation aussi insupportable. Inconsciemment, il se rapprocha des sons familiers des voix et des rires de la foule.

La lueur agressive des torches tâchait l'obscurité. Il était arrivé aux abords de la place du marché. Blotti dans l'ombre ténue d'un mur, il jeta un regard inquiet en direction des individus qui riaient et parlaient si bruyamment. Son estomac rempli d'eau entonna une triste complainte à la vue d'empilements de melons frais. Une saveur sucrée emplit l'air tandis que le fermier fendait l'un de ses fruits pour en exposer la chair juteuse. Un autre fermier s'arrêta un instant pour discuter avec le vendeur de melons. Son âne s'agitait, visiblement impatient de reprendre sa route. Il portait des paniers remplis de fruits couverts d'un duvet orange que Chess n'avait jamais vus. Mais leur arôme lui flattait terriblement les narines. Il s'accroupit dans l'ombre, les bras serrés contre son ventre.

L'éclat de rire aigu d'une femme effraya soudain l'âne. Un mouvement brusque de sa tête aux longues oreilles et un coup de croupe suffirent à faire tomber une demi-douzaine de fruits hors des paniers pleins à ras bord. Le fermier lança un juron sonore avant de tirer sur la longe de l'animal pour le mener à son étal sur le marché. Chess resta accroupi dans l'obscurité, les yeux rivés sur les fruits à moitié écrasés dans la poussière. L'homme n'en voulait pas, et personne d'autre ne semblait s'y intéresser. Il sortit en courant de l'ombre pour s'emparer des fruits. Puis, telle une souris ayant ramassé une miette, il retourna en hâte vers sa cachette avec son butin.

Le jus collant lui coulait au menton et ses dents raclaient le noyau rugueux. Mais Chess mangeait avidement, ignorant la poussière et les saletés collées sur les parties écrasées. Il dévora deux, puis trois fruits avant de sentir sa faim diminuer. Il lui en restait trois sur les genoux et il songea tardivement à sa mère. Des émotions contradictoires s'agitaient toujours en son for intérieur, mais c'est l'amour qui le décida, l'amour comme habitude autant que comme sentiment. Il prendrait le risque d'affronter la colère de sa mère pour partager avec elle ces quelques fruits, aussi doux et sucrés que le souvenir de la

douceur nocturne de leur monde. Il se leva, les fruits entre les mains, et se glissa dans la rue attenante.

— Ho !

Le cri s'éleva juste au moment où un pied botté et lourd s'abattait sur le sien, petit et nu. Poussant un cri de douleur, Chess lâcha ses fruits et s'écarta en sautillant. Mais une main lourde se posa sur son épaule et l'agrippa avant qu'il n'ait eu le temps de se réfugier dans l'ombre. Il perçut des effluves amers et avinés et leva des yeux terrifiés vers un visage massif et grisonnant. Les grands yeux bruns qui l'examinaient d'un air perspicace s'adoucirent brusquement.

— T'ai-je cassé le pied, petit homme ? demanda l'inconnu, et la gentillesse dans sa voix était sincère.

Chess ne put que secouer deux fois la tête, incapable de prononcer une parole. Il se pencha pour récupérer ses fruits abîmés, mais une large main s'abattit pour les envoyer rouler une troisième fois dans la poussière.

— Non, petit, ils sont fichus à présent. Mais ne crois pas que le vieux Mickle va te renvoyer chez toi pour te faire gronder et prendre une gifle. Je t'ai marché sur le pied et j'ai ruiné tes fruits. Donc c'est à moi de réparer tout ça. Allons !

La main posée sur son épaule le força à se tourner. Mickle s'appuya lourdement sur lui et lui fit traverser le marché jusqu'à l'étal du marchand de fruits. La peur avait scellé les lèvres de Chess. Il n'avait aucune idée de ce que l'homme avait l'intention de faire et ne cessait de penser à sa mère, seule dans cette horrible hutte et au lever de ce soleil terrible qui finirait par arriver. Si la main de l'ivrogne n'avait pas agrippé son épaule avec autant de force, il se serait contorsionné pour s'enfuir dans les ténèbres et retrouver sa mère sans se soucier des réprimandes et du dédain qu'elle pourrait lui manifester. Mais le dénommé Mickle avait une poigne de fer.

— Une douzaine de vos plus juteuses ! lança-t-il au marchand d'une voix écorchée par la boisson. Tends ton panier, gamin !

Comme Chess le fixait d'un air impuissant, Mickle s'accroupit et plissa les yeux pour examiner ses petites mains vides.

— Ah, mais voilà la source du problème ! Pas de panier. Pas étonnant que tu aies laissé tomber tes fruits par terre, mon mignon. Garde-nous ces pêches de côté, ami fermier. On va revenir.

Chess traversa les quelques heures suivantes habité d'une sorte d'horreur délectable. Mickle acheta un panier suffisamment grand pour contenir sans difficulté une douzaine de pêches. Mickle ne semblait pas décidé à laisser de l'espace vide dans le panier. Il ajouta donc un melon et deux miches croustillantes de pain chaud. Et un morceau d'étoffe pour couvrir le tout afin de préserver les fruits de la poussière et garder le pain chaud. Suivit une paire de sandales pour le garçon, afin qu'il soit protégé la prochaine fois que quelqu'un lui marcherait sur le pied. Et puis une brosse, pour peigner ses cheveux en bataille. Lorsque ce fut fait, il devint évident qu'une tête aussi bien coiffée méritait un chapeau accompagné d'une plume ou deux pour lui donner de l'allure. Mais alors, sa tunique s'avéra trop loqueteuse par rapport à sa nouvelle tête et Mickle se sentit obligé d'acquérir une cape bleue à passer par-dessus le vêtement brun en lambeaux. L'homme l'accompagna ainsi d'étal en étal, avec force éructations et vacillements. Sa main ne quittait pas l'épaule de Chess. C'était Mickle qui portait le poids du panier. Les mains de Chess étaient recroquevillées contre sa poitrine sous la cape bleue dans une attitude de défense.

Mickle lui acheta des friandises gluantes que le vendeur lui tendit enrobées dans une large feuille repliée. Après en avoir mangé une, Chess trouva le courage de demander :

— Pourquoi êtes-vous si gentil avec moi ?

— Comment pourrais-je donc me comporter avec un p'tit chiot dans ton genre ? Mange tes friandises, mon garçon.

— Il va falloir que je rentre à la maison, murmura Chess, craignant à moitié que l'inconnu n'essaye de le garder auprès de lui contre sa volonté.

Mais Mickle se contenta de bouger la tête comme s'il venait de se réveiller et, après un coup d'œil jeté au ciel, fut d'accord pour dire qu'il était certainement l'heure.

Lâchant un rot sonore, il regarda autour de lui d'un air soudain dubitatif.

— Tu habites de quel côté ? demanda-t-il à Chess.

Le cœur de Chess s'arrêta brutalement dans sa poitrine avant de se lancer dans un galop effréné. La main de Mickle s'était emparée de son épaule. Les souvenirs refoulés des sévices que lui avait fait subir le tavernier lui revinrent soudain en mémoire. Mais en examinant les traits adoucis par la boisson de Mickle, il ne perçut ni désir ni intentions secrètes, seulement une légère confusion imputable à l'alcool. Après un instant d'hésitation, Chess les mena hors du marché et dans la direction de la porte. Il sentit monter en lui une certaine sournoiserie qu'il ne se connaissait pas.

— Peut-être devrais-je prendre le panier ? Vous l'avez porté toute la soirée et il doit commencer à vous peser.

La confiance totale avec laquelle Mickle lui confia le panier fit rougir Chess de honte. Mais son trouble fut dissimulé par l'obscurité. Car ils étaient à présent hors de portée des torches du marché et progressaient le long de la rue calme qui longeait le mur en direction de la porte. Chess devait se rendre jusqu'à celle-ci, comme il l'avait fait toutes les nuits depuis que Vandien les avait quittés. Il espérait toujours que Vandien trouverait un moyen d'ouvrir la porte pour sa mère et lui.

— On descend vers Sombre-Rue ? lança Mickle d'un air interrogateur. C'est comme ça qu'on l'appelle maintenant, tu sais. Il y a comme une fuite dans le mur qui laisse entrer l'obscurité et la fraîcheur, jour et nuit, même si personne ne peut dire d'où ça vient. Même de jour, il fait gris ici, et la nuit, c'est le noir total. Mais l'air est merveilleusement pur et frais. Des tas de gens sont partis en disant que ces ténèbres étaient l'œuvre de démons. Mais il y en a autant qui sont venus s'installer là en affirmant que la fraîcheur et la pureté de l'air sont des bienfaits offerts par des dieux que nous avons oubliés.

Chess hocha la tête sans vraiment enregistrer ses propos. Il attendait la première irrégularité dans les pavés, le premier faux pas, qui détendraient la prise sur son épaule. Alors il s'enfuirait. L'adrénaline avait accéléré sa respiration ; les muscles de ses jambes étaient tendus au point de devenir caoutchouteux.

Lorsque Mickle trébucha, sa prise ne fit que se raffermir sur le bras de Chess. Celui-ci sentit un abîme d'effroi s'ouvrir dans son cœur. Combien de temps avant que la lumière et la chaleur n'arrivent ? La porte fit son apparition sur leur gauche, plus tôt que Chess ne s'y était attendu. Mais non, ce n'était plus une porte, la lueur rouge avait disparu. L'air était devenu plus doux, plus frais et Chess perçut le parfum des fleurs de son monde. Mais la porte n'était plus qu'une fissure dans le mur plein de la cité, comme si les pierres avaient été déchirées à la manière de morceaux de tissu usés. Aucun Gardien ne se tenait à l'intérieur et la déchirure était trop petite pour laisser entrer ou sortir qui que ce soit.

Chess s'approcha plus près, sans se soucier de la main de Mickle sur son épaule. Des nappes déchiquetées de ténèbres palpitaient sur les bords de la fissure. Rien qu'il puisse toucher de la main, mais la nuit s'écoulait depuis la fissure, aussi épaisse et puissante qu'un torrent d'eau. Il passa les doigts à l'intérieur et sentit sa peau le picoter avec gratitude au contact de la froide humidité. Il poussa en avant. Son bras s'enfonça jusqu'au coude, puis jusqu'à l'épaule. Il avait tout oublié de Mickle et du panier à présent. Il se tourna de profil et tenta de se glisser dans la fissure. Sa poitrine et ses fesses frottaient contre la pierre, sa tête se heurtait aux bords rocailleux. Ça ne passait pas.

— C'est trop petit, gémit-il en s'écartant. Personne ne pourrait passer à travers ça ! Nous ne pourrons jamais rentrer chez nous !

— Hum ?

Le raclement de gorge interrogateur de Mickle le rappela soudain à son attention. La poigne qui s'appuyait sur son épaule était comme la main de cet endroit brûlant et maudit qui se refermait sur lui. Chess se tourna brusquement vers Mickle, ses petites dents exposées dans une soudaine expression de haine.

— Pourquoi vous ne me laissez pas partir ? cria-t-il. Pourquoi vous me gardez ici ?

Sa colère l'abandonna et ses forces avec elle. Il se laissa tomber en pleurant sur les pavés de la rue, sentant glisser sur lui le vent de son pays sans toutefois y puiser un quelconque réconfort. Même les larmes versées dans ce lieu étaient chaudes,

salées, laissant des marques raides le long de son visage avant de venir brûler ses lèvres gercées. Il se recroquevilla en boule sur le sol. Il n'avait plus de maison, sa mère le détestait, rien n'allait comme il fallait, et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi tout ceci était en train de lui arriver.

Mickle s'agenouilla gauchement près de lui et lui tapota maladroitement le dos de ses grosses mains bourrues.

— Allons, gamin. Ça va aller. C'est notre lot à tous, un jour ou l'autre. Pour toi, c'est arrivé très tôt, c'est ça qui est dommage. C'est au moment où on a le plus besoin de rentrer chez soi qu'on s'aperçoit qu'on ne peut pas. A vrai dire, je mentirais en disant que j'ai tout bien compris. Donc tu viens de l'autre côté, c'est ça ? J'ai entendu des histoires au sujet des gens qui ont traversé. Pas des histoires qu'on raconte au grand jour, mais j'en ai entendu parler. Bon, il y a toutes sortes de chez soi. Je ne dirais pas que chez moi c'est extraordinaire, mais c'est tout ce dont nous disposons ce soir.

Avec un grognement, Mickle prit Chess dans ses bras et le souleva. Le panier était suspendu à l'un de ses poignets poilus. Il enroula gauchement la cape neuve autour du garçon. Chess s'aperçut qu'il n'avait ni la force ni l'envie de se débattre pour lui échapper. Il laissa retomber sa tête contre l'épaule de Mickle. Il émanait de lui une odeur de bière et de transpiration.

— Ne laissez pas le soleil me brûler, murmura Chess.

— Promis, répondit solennellement Mickle.

Ce gamin était si menu, et si effrayé. Pour quelle raison, se demanda-t-il, la Ventchanteuse avait-elle besoin de lui ? Et où était l'autre ?

Jace n'était plus capable d'appeler. Elle avait la gorge sèche et à vif, mais son esprit ne cessait de murmurer : « Chess, Chess ».

À peine Chess avait-il disparu que la colère de Jace s'était envolée à son tour. C'est le cœur lourd et le ventre glacé qu'elle s'était assise sur la marche à l'entrée de la masure pour attendre son retour. Jace se mettait rarement en colère et elle n'avait pas l'habitude de présenter des excuses pour les propos qu'elle tenait parfois sous le coup de l'émotion, en particulier à Chess.

Elle s'était cependant mise à chercher ses mots pour savoir quoi lui dire lorsqu'il reviendrait. Mais Chess n'était pas revenu. D'abord embarrassée, puis de plus en plus inquiète, Jace s'était mise à l'appeler. Elle était retournée jusqu'à la taverne où il avait travaillé en songeant qu'il s'y était peut-être rendu pour trouver un abri et de quoi manger après que sa mère l'avait rejeté. Elle avait glissé des coups d'œil en douce par la porte et les fenêtres sans repérer la présence de Chess. Et lorsqu'elle avait trouvé le courage de frapper à la porte de la cuisine pour demander si son fils était là, le tavernier lui avait jeté des mots crus au visage, en même temps qu'un bol de déchets. Elle s'était enfuie, puis avait entrepris de parcourir une à une les rues sombres et les allées, en appelant Chess d'une voix faible mais remplie d'urgence. En vain. Par deux fois elle s'était rendue à la porte, ou plutôt ce qui en restait. Pas de Chess. La marchande de fines herbes ne l'avait pas vu non plus.

Jace ne savait plus vers où se tourner. Elle reprit la direction de la masure, s'arrêtant une dernière fois près de la porte et du puits public. Mais il n'y avait aucune trace du garçon. L'aube était en train de tâcher le ciel et Jace se hâta vers le refuge en tentant de se convaincre que Chess serait déjà là-bas, se demandant où sa mère était passée. Sa peau se mit à la picoter puis à la brûler au contact de la lumière matinale. Ses yeux pleuraient dans l'aube grise et sa respiration était devenue hachée. Puis la masure fut enfin devant elle et elle se précipita par la porte ouverte en criant :

— Chess ?

Mais seuls l'attendaient des grains de poussière tourbillonnants dans l'horrible luminosité. Jace ferma et bloqua la porte avant de se recroqueviller en tremblant contre un mur, seule dans les ténèbres.

Chapitre 11

Le cœur de Rebeke battait la chamade. Elle était debout au milieu du corridor désert et écoutait le silence qui lui martelait les tympans. Elle avait envie de se hâter pour en finir avec cette épreuve mais la précipitation était source d'erreur. Elle restait donc immobile devant cette porte ordinaire en attendant avec entêtement que ces vestiges absurdes d'émotion humaine veuillent bien disparaître.

Elle venait rarement ici. Seule une urgence pressante pouvait l'y inciter. Elle était restée éveillée toute la nuit, agitée, cherchant à éliminer toute émotion de ses pensées pour se laisser guider par la seule logique. Elle était ici parce que c'était nécessaire. Elle n'avait pas d'autre moyen d'obtenir les informations qui lui manquaient. Elle n'allait pas se présenter à Yoleth et lui demander de livrer les secrets de la porte et de lui dire comment contacter le Limbreth. Et il n'y avait qu'une seule autre personne susceptible de détenir un tel savoir. C'était pour cela qu'elle venait à lui, se répétait-elle pour se convaincre que c'était l'entière vérité. Elle rejetait l'idée que lorsque tous les autres se retournaient contre elle ou se trouvaient aussi démunis qu'elle, elle venait chercher le réconfort auprès de lui. Son orgueil n'admettait pas une telle notion. Son orgueil exigeait qu'elle abandonne tous les désirs amers qu'elle pourrait être tentée d'apaiser derrière cette porte. À l'intérieur de cette pièce, elle ne trouverait ni affection, ni loyauté, ni aucune aide offerte par simple amitié. Dresh ne lui donnerait jamais plus rien de tout ça. Tout ce qu'il pourrait lui fournir serait des informations, si elle s'y prenait bien et qu'il était suffisamment las du néant.

Il n'y avait aucun verrou. Rebeke approcha sa bouche du panneau et souffla un mot mélodieux avant de poser la main sur la porte. Ce mot était tout ce dont elle avait besoin pour entrer, et tout ce qui était nécessaire pour empêcher qui que ce soit

d'autre d'entrer. Car derrière cette porte soufflait un vent ayant la puissance d'un ouragan, domestiqué et contrôlé, mais prêt à jaillir par la porte sur le premier intrus venu. Les consœurs qu'elle abritait chez elle étaient toutes au courant. Mais aucune d'entre elles n'osait poser la question de savoir ce qu'un garde aussi formidable pouvait bien protéger.

La pièce était aussi Spartiate que toutes les autres. Les mêmes murs et sols noirs, le même dénuement en termes de mobilier : une petite table et une chaise dans un coin, un tabouret surélevé dans l'autre. C'était tout. Elle posa sur la table le panier qu'elle portait et se retourna lentement. Un puits circulaire s'ouvrait au milieu de la pièce, sans rambarde pour protéger les imprudents. La noirceur de l'intérieur du puits était plus sombre encore que celle des murs de pierre. Rebeke s'avança jusqu'au bord pour regarder en contrebas. Elle ne vacilla pas, ni ne perdit l'équilibre car elle savait à quoi s'attendre : un long puits cylindrique de vide au fond duquel brillaient de minuscules lueurs tremblantes qui remplissaient un cercle à peine plus large qu'un poing fermé. À l'intérieur de ce cercle lointain, dissimulant certaines des lueurs, flottait la silhouette du magicien Dresh. Rebeke soupira tout en tirant une bobine de fine cordelette bleue de la manche de sa robe. Elle gardait les yeux fixés sur le corps qui tournait sur lui-même avec lenteur, bras et jambes loin du corps. Elle enroula la corde autour du puits en un cercle qu'elle ferma en formant une boucle à l'une des extrémités, au travers de laquelle elle fit passer l'autre bout. Un collet de magicien.

La mélodie simple qu'elle chantait à présent était aussi douce et plaisante qu'une brise soufflant au milieu des anémones. Le vent qui bouchait le puits s'envola pour répondre à son chant, aspirant dans son sillage le corps flottant du magicien. Rebeke, toujours debout au bord du puits, baissa les yeux vers lui. Ses yeux gris étaient ouverts. Elle y plongea les siens mais il semblait fixer un point derrière elle, son esprit prisonnier de la dernière pensée qu'il avait émise la dernière fois qu'elle l'avait emprisonné. Ses lèvres ciselées étaient légèrement entrouvertes, comme si elles retenaient encore quelques mots destinés à Rebeke. De beaux cheveux noirs

flottaient doucement autour de son visage. Rebeke s'accroupit et agrippa l'épaule de son pourpoint noir, le tirant avec aisance jusqu'au bord du puits.

Lorsque sa main effleura le rebord, il expira bruyamment, tel un nageur qui remonte enfin à la surface pour reprendre son souffle. Il se débattit violemment pour trouver une prise sur le sol en pierre.

— Reby, je t'en prie !

Les mots étaient sortis de sa bouche avant que ses yeux ne soient redevenus entièrement conscients. Rebeke sentit son âme se déchirer devant la douleur contenue dans son regard. Tous deux s'immobilisèrent pendant un instant. Puis Dresh se tira péniblement hors du puits tandis que Rebeke se redressait et reculait de quelques pas.

Il ne prononça pas un mot en s'extrayant du gouffre, ne lui adressa pas même un regard jusqu'à ce que ses bottes reposent sur le sol, loin du puits. Refusant de se lever, il tira ses genoux à lui et posa ses bras par-dessus.

— Alors, demanda-t-il avec froideur, tu es revenue jubiler devant ton prisonnier ?

Le contrôle extraordinaire qu'il exerçait sur sa voix avait diminué, par manque de pratique. Depuis combien de temps n'avait-il pas parlé ? Rebeke se remémora la dernière fois qu'elle avait fait appel à lui. Pour le sorcier, les mois qui s'étaient écoulés depuis n'étaient qu'un unique et long moment sans rêve. Son cœur devait toujours bouillonner de rage et de désespoir à la suite de leur précédente rencontre. Combien de fois encore pourrait-elle le tirer du puits pour le faire parler avant de se retrouver confrontée à un dément ? Rebeke repoussa cette pensée. Elle n'agissait pas par vengeance ou par pitié. Elle l'avait tiré de là parce qu'elle avait besoin de lui, et ce besoin devait trouver sa réponse.

— Je suis venue pour poser des questions, Dresh.

— Hum. Et tu espères des réponses ?

Il lâcha un rire éraillé.

— Tu me surprends, Rebeke. Ainsi, tu me sors de là pour me poser des questions, c'est ça ? Mais plus tôt j'y répondrai,

plus tôt tu me banniras de nouveau dans le néant. Alors pose tes questions, mais n'attends aucune réponse.

— Je vois. Tu nous as épargné à tous les deux une grande perte de temps.

Rebeke se pencha pour attraper l'extrémité du collet bleuté.

Dresh restait aussi immobile qu'un oiseau qui s'apprête à s'envoler à tire-d'aile.

— Je dois admettre que je ne m'étais pas attendue à te trouver si réticent, Dresh.

Rebeke continua à tirer la cordelette et Dresh vit le cercle de sa liberté se contracter.

— J'avais même apporté du vin et de quoi manger, car notre discussion aurait pu durer un bon moment.

Les yeux gris ne quittaient pas la cordelette sur le sol.

— Tu sais aussi bien que moi qu'au sein du vide, je n'ai aucun besoin. Je n'ai pas soif, je n'ai pas faim, je ne rêve pas. Je n'ai même pas envie de roter ou de pisser !

Ses yeux cherchèrent brièvement ceux de Rebeke pour voir si elle allait réagir à ses mots crus. Ce ne fut pas le cas.

— Dans le néant, je ne fais rien et je ne suis rien. Ma vie est suspendue. Penses-y, Rebeke : je pourrais vivre pendant des milliers d'années, avec des générations de Maîtresses des Vents venant me tirer de mon puits pour me consulter avant de m'y replonger. Je pourrais devenir une légende chez les Ventchanteuses, le conseiller secret, le…

— Tu ne vivras pas au-delà de ma propre existence. Je t'ai déjà promis que ton tourment ne durerait pas éternellement. Je sais ce que je t'ai fait et tu sais qui m'a forcée à le faire. Ces sujets n'ont plus à être discutés. Je sais que ton corps n'a aucun besoin ; je n'utiliserai pas la faim ou la soif pour te tourmenter. Mais tu pourrais avoir le désir de voir tes sens stimulés après une si longue période sans utilisation. Une gorgée de vin, un morceau de fruit séché, un peu de pain et de beurre…

Une expression vorace s'alluma dans les yeux gris de Dresh. Il joignit ses deux mains pour calmer le tremblement qui les agitait et fixa Rebeke. En silence. La pièce se mit à osciller lentement autour d'elle jusqu'à ce qu'elle lève les yeux pour

rencontrer son regard. Sa bouche était douce et grave et elle serait chaude sous ses lèvres…

Rebeke arracha son regard à celui du magicien.

— Sois maudit ! N'essaye pas tes petits tours ici ! Je veux savoir tout ce que tu sais au sujet des Limbreth, comment créer une porte vers leur monde, comment fermer une telle porte, comment la traverser, comment établir un premier contact avec un Limbreth avant que la porte ne soit créée. Et toute autre information qui pourrait être utile.

Lâchant l'extrémité de la cordelette, elle marcha jusqu'à la petite table. De son panier, elle tira deux pêches. Elle mordit dans la première et fit voleter l'autre dans les airs avant de rattraper doucement le fruit mûr et duveteux. Elle retourna d'un pas tranquille vers le cercle formé par la cordelette en tirant son tabouret avec elle. Elle se baissa et se saisit de la corde après avoir posé la pêche intacte sur ses genoux.

— Alors ?

Dresh déglutit.

— Les Limbreth ou le Limbreth. Personne n'est sûr. Comment as-tu pu devenir une Maîtresse des Vents et rester aussi ignorante ? Les réponses sont toutes très simples, elles requièrent simplement que tu oublies tes idées préconçues sur la manière dont le monde est fait.

Il attrapa la pêche qu'elle lui lançait et mordit immédiatement dedans. Il soupira et se mit à mâcher en prenant son temps, n'avalant le morceau de fruit juteux qu'à regret.

— Le monde du Limbreth, reprit-il, touche le nôtre en un seul endroit, mais cet endroit peut être pratiquement n'importe où, là où tu le souhaites. Ne me demande pas comment j'ai appris tout ça ; tu te mettrais à trembler, scandalisée, et tu me balancerais dans le puits avant que j'aie pu finir ma pêche.

Il mordit de nouveau dans le fruit.

— Reprenons. Nous nous touchons et pourtant nous sommes infiniment éloignés. Un peu comme nous, hein, Rebeke ? Ceci dit, il est facile de les contacter. Dis-moi, Rebeke, si tu avais quelque chose d'important à dire à une Ventchanteuse très loin de toi, que ferais-tu ?

Elle haussa les épaules.

— Je la convoquerais ici par messager interposé.

— Aucune imagination. Ça a toujours été ton problème. Et tu as toujours été circonspecte à l'idée d'utiliser le pouvoir lorsqu'un peu d'huile de coude pouvait suffire. Un œuf de parole. Ne va pas t'imaginer que juste parce que vous les utilisez pour communiquer entre Chanteuses, c'est là la limite de leurs possibilités. Leur usage est épuisant, je suis sûr que tu en es consciente. Plus éloigné est l'endroit où l'œuf parle en ton nom, plus la fatigue sera intense. Mais pour l'œuf, ça n'a rien de difficile. Rien du tout. Cet œuf pourrait s'adresser à un millier de mondes, des mondes qui ne touchent le nôtre en aucune façon. L'œuf n'est limité que par la volonté qui le dirige.

Dresh termina sa pêche en deux juteuses bouchées.

— Je pense que tu pourrais avoir la volonté nécessaire pour atteindre un endroit aussi lointain. Cela te fatiguera et tu auras mal pendant plusieurs jours après ça. Mais si tu dois le faire, tu en seras capable.

— Parle-moi des portes.

Dresh tourna la tête et désigna le panier du doigt. Cette fois, Rebeke apporta le panier tout entier à côté de son tabouret. Elle en tira une assiette sur laquelle se trouvait une petite miche de pain croustillant, accompagnée d'une motte de beurre miniature et d'un morceau de fromage. Elle plaça un couteau en bois sur le bord de l'assiette qu'elle déposa à l'intérieur du cercle avant de la pousser vers Dresh.

Il la tira à lui avec un léger soupir puis leva les yeux vers la Ventchanteuse. Et pendant un instant, son regard fut totalement exempt de malice.

— Je n'aurais jamais cru qu'on pourrait m'acheter avec une petite miche de pain, du beurre et du fromage.

Il examina pensivement l'assiette.

— Tu sais, dès que je vois une miche intacte, je ne peux pas m'empêcher de penser à la petite boutique de Mickle et à la chaleur des fourneaux dans la cour, juste derrière. Et j'alimentais ces fourneaux toute la journée, même durant les jours les plus chauds, en échange d'une miche de pain et d'un endroit où dormir. Mickle me donnait toujours plus que ça,

évidemment. Il n'a jamais été du genre pingre. Mais je me souviens comment je me suis promis qu'un jour, ma journée de labeur me rapporterait plus que ça. Et maintenant…

Il émit un petit rire puis capta le regard de Rebeke. Mais celle-ci arborait une expression neutre, soigneusement contrôlée.

— La porte, répéta-t-elle d'un ton sec.

Dresh haussa les épaules et entreprit de rompre la miche de pain entre ses doigts.

— Le Limbreth créera une porte si tu acceptes de l'y aider. Il aura besoin de ton aide pour visualiser ce côté-ci de la porte. Et cette coopération implique généralement un échange de présents.

— Quel genre de présents ?

Dresh était en train de beurrer son pain et il répondit la bouche pleine.

— Rien qu'une Ventchanteuse ne puisse se payer. Toute personne dont tu souhaites te débarrasser. J'ai cru comprendre qu'ils acceptaient même les magiciens.

Rebeke ne put s'empêcher de rire. Dresh lui sourit largement et, l'espace d'un instant, l'atmosphère de la pièce changea. Elle posa sur lui un regard presque tendre. Mais elle secoua lentement la tête et le sentiment s'évanouit.

— Que font les Limbreth de tels cadeaux et que donnent-ils en retour ?

— Les Limbreth… répéta tout haut Dresh en se coupant un morceau de fromage. Les Limbreth sont des créatures fascinantes. Personne n'a pu découvrir s'il y en avait un ou plusieurs. Mais on ne sait pas grand-chose avec certitude. Ils disposent d'un intellect remarquable mais d'aucune capacité physique. Ils ignorent les besoins et les désirs propres aux corps physiques, en tout cas pas d'après ce que nous en comprenons. C'est leur âme qui a besoin d'être alimentée. Ils ont des envies de création mais n'ont que peu de supports artistiques propres. On raconte qu'autrefois, ils créaient de la poésie, des contes, des chansons et s'en contentaient très bien. Mais c'était avant que nous ne les corrompions. Les Limbreth utilisent les créatures expédiées à travers les portes comme des outils pour d'autres

types de création. Le seul problème est qu'ils les exploitent jusqu'au bout. Le problème pour les créatures en question, je veux dire. C'est plutôt un avantage pour ceux qui leur font passer la porte.

— Ainsi il pourrait déjà être trop tard, murmura Rebeke pour elle-même. Et qu'offrent-ils en échange, Dresh ?

— J'ai soif.

Rebeke s'occupa d'ouvrir la bouteille de vin et de lui verser à boire. Elle se releva pour déposer le verre à portée de la main du magicien. Il leva le verre et lui lança un regard plein de gravité en guise de toast silencieux. Il but avant de revenir à la discussion.

— Les Limbreth donnent tout ce qu'on leur demande, s'ils l'ont. Mais demande-toi ce qu'ils peuvent bien avoir qui puisse t'intéresser. Ils ne se sustentent pas comme nous, ils ne portent ni habits ni bijoux, et n'accumulent aucune richesse d'aucune sorte. Que demanderais-tu à un Limbreth ?

Rebeke réfléchit tout en le regardant boire.

— De la poésie ? Leurs chansons exercent-elles une fascination quelconque ?

— Ce serait plutôt le contraire. Elles sont difficilement compréhensibles, sauf peut-être pour un autre Limbreth, s'il y a effectivement d'autres Limbreth. J'ai pu en entendre une par le passé. Cela m'a ennuyé au point de cesser d'écouter.

— Disposent-ils de certains pouvoirs ? Y a-t-il des faveurs qu'ils puissent accomplir ?

— La faveur qu'ils te feront est de débarrasser notre monde d'une personne importune. Cela m'a toujours paru insupportablement effronté de leur demander d'y ajouter un présent. Mais certains le font.

— Et que leur donnent les Limbreth ?

— Essaye de deviner. Cela me distraira pendant que je mangerai et ça prendra plus de temps. Je ne suis pas particulièrement pressé de retourner dans mon puits.

— Dresh ! l'avertit Rebeke en agrippant l'extrémité de la cordelette.

Il soupira.

— Les Limbreth offrent des choses sans intérêt, mais de bonne foi. En tout cas c'est ce qu'ils aimeraient nous faire croire. Par exemple : une gorgée de leur eau, qui est supposée apporter des rêves agréables, la paix et l'inspiration. Elle apporte surtout un désir insatiable de voir le Limbreth en personne et de s'accomplir en lui. Dedans.

— Et quoi d'autre ?

— Ma chère Rebeke, tu me flattes. Crois-tu que j'aie personnellement eu affaire à eux ? Ce serait de mauvais goût, même pour moi. Non, tout ce que j'ai à t'offrir, ce sont les rumeurs que j'ai rassemblées à leur sujet. Elles affirment que personne n'a jamais reçu quoi que ce soit qui mérite d'être conservé de la part d'un Limbreth. À moins que tu ne considères comme valable le fait d'être débarrassé de quelqu'un.

Rebeke se mit à réfléchir. Dresh termina son pain et son fromage, après quoi il désigna le panier du menton.

— Il y a autre chose ?

— Et toi, tu as autre chose à me dire ? répliqua-t-elle.

— Ça dépendra de ce qu'il y a dans le panier.

Des champignons et des tartelettes aux oignons.

— Tous ceux qui se sentent obligés d'avoir un pire ennemi feraient bien de choisir une ancienne amante. Elle sera la plus à même de les tenter et de les tourmenter. Fais-les-moi donc passer. La porte elle-même… Là, ça se complique. Le Limbreth l'a créée en ouvrant un espace entre les mondes. Mais elle ne peut être laissée ouverte à tous, car les éléments de leur monde et du nôtre ne peuvent être mélangés au grand jour, au risque d'alerter un Rassembleur. C'est pourquoi le Limbreth place un Gardien au sein de la porte, un serviteur qui empêche les indésirables d'utiliser la porte et la porte elle-même de se refermer avant que le Limbreth n'en ait terminé avec elle.

— Et si la porte était forcée ?

— Peu probable, marmonna Dresh, la bouche pleine. (Il prenait le temps de savourer la nourriture.) Très peu probable. Même si le Gardien n'était pas là, il faut prendre en compte les différences entre les mondes. La lumière du leur, par exemple, est faible et tamisée, et les habitants sont étranges et imprévisibles. Ils paraissent doux comme des moutons mais

peuvent s'avérer dangereux. Donc, pour protéger les deux mondes, le Limbreth scelle la porte. C'est difficile à décrire. Un peu comme la membrane d'un œuf de poisson. Si les Limbreth le désire, cette membrane s'affaisse pour laisser passer quelqu'un.

— Et si on l'arrachait ou la trouait par la force ?

Dresh finit son vin.

— Impossible. En se battant en même temps contre le Gardien ?

— C'est ce qui s'est passé.

Rebeke regretta ses mots au moment même où elle les prononçait. Ils étaient assis là à deviser comme de vieux amis et non comme prisonnier et Maîtresse des Vents. Et l'information lui avait échappé. Se confier à Dresh la rendait légèrement vulnérable face à lui et il saisit sans remord ce fragment de pouvoir à exercer sur elle.

— Alors je crois que tu as un problème sur les bras. Dommage que tu n'aies pas d'amis pour t'aider dans cette situation.

— En effet. Dis-moi ce qui se passe lorsqu'une porte est déchirée.

— Cela n'est jamais arrivé auparavant. Voyons voir : cela créerait un flux d'un monde vers l'autre, et qui sait quelles saletés pourraient passer de l'autre côté ! Mais cela reste mineur. Le plus important est que les Rassembleurs seraient immédiatement informés de la présence de la porte et sauraient que quelqu'un s'est mêlé de faire quelque chose là où il n'avait rien à faire.

— Que feraient-ils ?

— Qui peut le dire ? Ceux qui établissent les règles n'ont pas à révéler les sanctions. Rien, peut-être. Peut-être qu'ils ne s'intéressent pas à nous à ce point. Mais s'ils décidaient d'agir, je dirais qu'ils feraient quelque chose de terrible. De plus terrible que ce que nous pouvons imaginer.

Rebeke resta silencieuse, le regard perdu dans le vague tandis qu'elle tentait d'imaginer de tels êtres. Les Rassembleurs avaient créé ce monde et l'avaient peuplé en fonction de leurs

désirs. Après quoi ils avaient établi pour leurs peuples des règles de vie en communauté.

Dresh leva les yeux de son assiette, non sans y avoir prélevé les dernières miettes.

— Qui l'a déchirée ? demanda-t-il d'un air rusé.

Rebeke le fixa, les yeux plissés. Mais quel mal y avait-il à le lui dire ?

— Vandien.

— Vandien ?

Il était incrédule. Puis un rire lui échappa, emplissant la pièce.

— Avec l'aide de Ki, à n'en pas douter ! Ces deux-là auront notre peau !

Sa voix avait la chaleur de celle d'un parent qui s'exclame à propos d'enfants turbulents. Rebeke le contemplait avec stupéfaction. Poussant un profond soupir, il contrôla son rire et rencontra son regard.

— Allons, tu ne peux pas être surprise ! Si tu laisses traîner des outils acérés, quelqu'un finira forcément par se blesser. Moi le premier, toi ensuite. Ça équilibre un peu le score, non ?

— Dresh… (Rebeke interrompit son hilarité.) Qu'en est-il vraiment de Ki ?

Dresh lui sourit.

— Ne cherche pas à me duper, Ventchanteuse. Nous nous sommes tous les deux servis d'elle, n'est-ce pas ? Tu sais très bien ce qu'il en est, sans quoi tu ne lui aurais pas fait traverser une porte.

Rebeke le fixa sans rien dire. Il plongea son regard dans ses yeux bleu et blanc pour déchiffrer ses pensées. Elle le laissa faire.

— Oh, oh ! Donc tu ne l'as pas fait traverser. Cette petite histoire devient de plus en plus juteuse. Qu'en est-il de Ki ? Je ne crois pas que tu aies quoi que ce soit dans ce panier qui puisse te permettre de m'acheter ce secret.

— Le panier est vide, admit Rebeke.

— Tu pourrais m'offrir un autre genre de sensation, suggéra-t-il d'un ton obscène.

— Dresh, ne me provoque pas.

— Je n'ai jamais été particulièrement attiré par les écailles, mais cela pourrait s'avérer intéressant.

— Ne fais pas le malin.

— Ce n'est pas le cas. J'ai quelque chose à vendre et j'attendrai ta meilleure offre.

— Alors demande quelque chose que je puisse t'offrir.

— Ma liberté.

— Non !

— Alors il semble que notre négociation s'arrête là.

Dresh haussa les épaules, les genoux entre les bras.

— Il semble bien.

Rebeke s'accroupit et s'empara de la cordelette. Elle se mit à l'enrouler, presque avec désinvolture. Le cercle de Dresh commença à rapetisser.

— Ce n'est pas sportif du tout ! siffla-t-il lorsque la cordelette fut sur le point de le toucher.

Rebeke s'arrêta.

— Ce n'est pas un jeu.

— Donne-moi au moins quelque chose en échange de mon secret. Que penses-tu de ça : mon secret en échange du tien. Dis-moi exactement tout ce qui se passe et je te dirai ce que je sais au sujet de Ki.

Rebeke lui jeta un regard noir, après quoi elle entreprit néanmoins de lui exposer sobrement la situation. Le sourire que Dresh arborait disparut progressivement au fil du récit. Elle eut presque le sentiment de voir les rouages de son esprit s'élancer le long des pistes de tromperies et de subterfuges typiques du magicien. Lorsqu'elle finit de parler, il se frottait lentement les mains, les yeux plongés dans les profondeurs du puits. Puis il lui décocha un regard qui effraya Rebeke.

— Mon heure est venue, même si c'est d'une manière que je n'aurais jamais pu prévoir. Je vais abattre le Haut Conseil. Oh, ce sera de ton fait. La robe t'ira très bien, Rebeke, mais c'est moi qui en aurai taillé l'étoffe. Elles t'ont arrachée à moi et j'ai juré de le leur faire payer. Mais je n'aurais jamais cru que tu serais mon instrument.

— Tu outrepasses tes limites, magicien, lui lança-t-elle d'une voix monocorde mais lourde d'avertissement.

— Bien sûr que oui. Et toi aussi, avec ton magicien dans son puits et ta relique pour faire chanter le Haut Conseil. Plutôt amusant, non ? Maintenant, écoute-moi, car je vais devoir me montrer bref. Un jour, il y a longtemps, arborant un visage que tu ne reconnaîtrais pas, j'ai passé une soirée dans un campement Romni. J'y ai entendu de nombreuses chansons Romni, mais l'une d'elles était différente des autres. Elle parlait d'une femme qui était morte en reprenant sa petite fille aux Ventchanteuses. Je me suis mis à poser des questions au sujet de la chanson et quelque chose d'étrange s'est produit : la caravane Romni tout entière n'avait rien à dire. Ils n'insistaient pas sur la véracité de la chanson, ne pouvaient pas dire qui l'avait chantée en premier. Et, malgré leur silence, ce chant m'en apprit beaucoup. Le nom de la femme était Wisteria. La créature employée par les Ventchanteuses pour la tuer était une harpie. Et le bébé avait survécu.

— Absurde !

— Comme tous les vrais coups de chance. Il était possible qu'il existe quelque part une enfant ayant été «Ventchanteurisée » puis récupérée par ses parents.

— Pendant combien de temps avons-nous eu l'enfant ?

L'inquiétude était perceptible dans la voix de Rebeke autant que sur son visage.

— La chanson n'en disait rien. Cesse de poser des questions et écoute. J'ai fait des recherches dans toutes sortes de directions. J'ai parlé à des harpies, j'ai discuté avec de vieux Romni qui connaissaient la généalogie des tribus. J'ai suivi des pistes presque disparues et je les ai perdues cent fois. J'ai fini par réduire mes options à une poignée de jeunes femmes Romni, mais plus je poussais mon enquête, plus les Romni devenaient jaloux de leurs secrets. Je compris bientôt ce dont ils avaient peur : que les Ventchanteuses n'aient pas oublié l'enfant. Les Romni sont particulièrement soigneux et je fus rapidement convaincu que le secret était si bien gardé que même la fille impliquée ne pouvait pas le trahir, car elle ignorait tout. J'en fus réduit à garder un œil sur les allées et venues de ces jeunes femmes. Une tâche plutôt complexe. Et puis un nouveau coup de chance se produisit. Les Ventchanteuses

n'avaient pas oublié. Ou en tout cas, c'est ce que j'ai pensé lorsque le mari et les deux jeunes enfants d'une femme Romni furent assassinés par des harpies, en apparence juste pour le plaisir.

C'était un point de départ des plus ténus, évidemment. Mais ajoutons-y d'autres faits. Le père de cette fille, un homme appelé Aethan, ne lui avait jamais permis de prendre pour mari un jeune homme Romni, bien que selon leurs coutumes elle ait été plus qu'en âge de le faire. Et, après la mort du père, aucun jeune Romni ne l'approcha pour une union, bien qu'elle constitue un bon parti, avec un chariot et un attelage à son nom. Qu'est-ce qui la rendait donc intouchable ? Elle se trouva un homme, mais ce n'était pas un Romni et elle lui donna deux enfants, normaux d'après tout ce que j'ai pu apprendre. Et puis les harpies en ont fait une veuve et lui ont tué ses enfants. Coïncidence ? Peut-être. Mais ce qui s'est passé ensuite n'en est pas une. Ki s'est vengée des harpies, en résistant non seulement à leurs agressions physiques mais aussi à leurs autres pouvoirs. Cela m'a convaincu que c'était elle.

— Cela explique bien des choses étranges, intervint Rebeke, une expression rêveuse sur le visage. Tu n'as pas besoin d'en dire plus. Tu t'es dissimulé en mêlant ton aura à la sienne, alors qu'elle n'aurait même pas dû en avoir une. Et quand elle a balayé tes runes, cette nuit-là dans l'auberge, pour me libérer de ton emprise, cela aurait dû la tuer, ou au moins la rendre infirme. Mais elle n'a été que momentanément assommée.

Dresh hocha la tête, l'air amer.

— Je me suis montré imprudent. J'ai laissé traîner un outil acéré. J'en sais plus sur elle que je ne pourrais raconter en une nuit, car je l'ai étudiée de très près. J'ai voyagé sur son chariot plus souvent qu'elle n'en a idée, car elle a pour habitude de prendre les voyageurs fatigués à son bord. Voilà, tu sais tout. Ki est une Ventchanteuse qui n'a jamais été façonnée. Elle a ingéré vos potions mais elle n'a pas évolué physiquement. Certaines des membres du Haut Conseil doivent avoir eu connaissance de son existence mais se sont contentées de l'observer, en lui arrachant son compagnon et ses enfants lorsque cela leur a semblé opportun, pour éviter que les enfants n'héritent de

pouvoirs que le Conseil n'aurait pu contrôler. Mais Ki ? Tout ce qu'elle semble avoir, c'est une prédilection pour échapper à la magie. Pas un pouvoir, plutôt une immunité. Lorsque je l'ai trouvée et utilisée, j'imagine que cela a effrayé le Conseil. Alors elles ont décidé de l'écarter définitivement de leur chemin. Avec une porte.

— Pourquoi ne l'avoir pas tout simplement assassinée ?

— Je soupçonne que pendant une longue période, même les Ventchanteuses n'étaient pas certaines de savoir quel bébé elles devaient éliminer. Et lorsqu'elles l'ont enfin appris, elles avaient également vu d'autres possibilités. Elles espéraient qu'avec le temps, la fille leur serait utile.

— Sommes-nous tombées si bas ?

— Tu peux répondre à cette question mieux que moi. Allons, Rebeke. Joins-toi à moi pour comploter à la meilleure manière de tourner ceci à notre avantage.

Rebeke secoua la tête d'un air absent. Elle resta assise en silence, les yeux rivés sur le sol noir devant elle tandis que son esprit passait en revue toutes les possibilités.

— Tu en as fini avec moi, c'est ça ?

Rebeke sortit de sa rêverie pour découvrir les yeux gris de Dresh qui la fixaient d'un air de supplique. Il n'attendit pas sa réponse.

— Je t'en prie, Rebeke. Pas le néant, pas encore. J'accepterais n'importe quoi d'autre. Comme toi, je n'imagine rien de pire. Enchaîne-moi, coupe-moi les mains et réduit ma langue au silence, prive-moi de l'ouïe et de la vue si tu veux. Ce serait encore préférable au vide, car au moins je serais *réel*.

Rebeke reprit la cordelette en essayant de ne pas l'entendre, car elle n'osait rien faire d'autre avec lui. C'était un être plein de traîtrise, se répétait-elle, un homme qui gardait en mémoire pendant des années les moindres vexations, un magicien qui n'oublierait jamais qu'elle l'avait un jour vaincu.

— Je t'ai aimée !

Il lança ces mots vers elle comme des projectiles.

— Je t'ai aimée et tu t'es détournée de moi pour rejoindre les Ventchanteuses, sans même un mot d'explication. Comment pouvais-tu t'attendre à ce que je ressente pour elles autre chose

que de la haine ? Oui, j'ai comploté contre elles, je leur ai infligé autant de dommages que j'ai pu ! Mais c'était contre elles que j'agissais, non contre toi. Tu étais ce qu'elles m'avaient dérobé, la Rebeke que je chérissais.

Elle s'emporta :

— Tu ne m'aimais pas, Dresh – tu te voiles la face. Tu aimais être mon maître. Tu façonnais mes pouvoirs naissants en fonction de tes désirs et cela t'apportait une immense satisfaction. Tu m'aimais comme tu aimais avoir un faucon bien dressé au poing. J'étais un outil, aussi acéré que Ki. Mais tu ne ressentais pas plus d'amour pour Rebeke que tu n'en ressentais pour un faucon sauvage naviguant au gré des vents.

— Sois maudite ! C'est faux ! Je t'aurais appris des choses, j'aurais fait de toi mon égale dès que tu aurais été prête. Tu étais trop impatiente, comme un enfant tentant d'attraper une flamme. Je ne t'ai gardée à l'écart que de ce qui pouvait te faire du mal. Et les punitions que je t'ai infligées étaient celles d'un parent qui punit une enfant qui se met en danger.

Rebeke n'écoutait pas. Elle interdisait à ses oreilles d'entendre. Elle tira lentement la cordelette à elle, réduisant le diamètre du cercle bleu. Dresh se leva, continuant à parler tandis que le cercle se refermait sur lui. Il se tint en équilibre sur le rebord du puits, agitant les bras tout en lui criant :

— Tu me hais car je me suis conduit comme ton maître et que je t'ai donné des ordres ! Mais qu'es-tu en train de me faire à présent ? Si le fait de commander quelqu'un d'autre est une faute aussi grave, comment te feras-tu pardonner ?

Il ne cria pas en tombant : le néant s'empara de lui trop vite pour qu'il en ait le temps. Il dériva lentement comme une feuille d'automne voletant dans le vent et Rebeke le regarda partir, en rembobinant la cordelette pour la ranger dans sa manche.

— Je suis une Ventchanteuse, se rappela-t-elle. Ce que j'étais avant n'existe plus.

A contrecœur, elle porta une main à son visage pour tenter d'apaiser la douleur qui traversait ses yeux, gonflés par des larmes qu'ils n'étaient plus capables de laisser couler.

Chapitre 12

« Je ne peux pas aller plus loin.

Hollyika s'affaissa brutalement sur la route. Elle s'assit sur le sol, sa tête massive posée sur ses genoux pliés. Ki s'arrêta, surprise, car la métisse brurjan n'avait jamais montré de signe de fatigue auparavant. Leur allure était restée stable ; les lueurs les attiraient avec la facilité d'une corde tractée par une poulie.

— Tu as besoin d'eau ? demanda Ki.

Elle fit glouglouter la cruche qu'elle portait. Elles s'étaient tacitement mises d'accord pour boire avec parcimonie, car elles savaient qu'elles affrontaient une longue marche en terrain aride. Mais Hollyika secoua lentement la tête.

— Cela m'aiderait, admit-elle. Cela me faciliterait les choses. Mais ce ne serait qu'un soulagement temporaire, non un remède. Je suis faible. C'est ma nature impure elle-même qui me condamne, qui me rend indigne de marcher sur cette route et qui me fait tomber à genoux. J'ai fait de mon mieux, Ki. Depuis que j'ai bu l'eau et que mon esprit s'est trouvé éclairé, je ne me suis nourrie d'aucune créature animée. Je n'ai bu que de l'eau, pas de sang riche et chaud. Je n'ai mangé que des plantes, pour être aussi innocente que le cheval que j'ai autrefois réduit en esclavage, même si elles se coinçaient entre mes dents et m'étranglaient en descendant le long de ma gorge. Mon corps me trahit : il n'a jamais été conçu pour cette vie, mais pour une vie de turpitudes de l'autre côté de la porte. Ma force provenait de mes habitudes impures et maintenant que je les ai abandonnées, mon corps refuse de me porter jusqu'au Limbreth. Le chemin de la vertu m'est refusé.

Ki se sentit prise d'un terrible sentiment de compassion. Elle avait envie de réconforter Hollyika mais aucun mot ne lui venait, car on ne pouvait nier la vérité. Elle se laissa lentement tomber aux côtés de sa compagne.

— Bois, dans ce cas, et sois soulagée.

Hollyika tendit la main vers la cruche avant de la reposer lentement sur ses genoux.

— Non. Tu en auras besoin pour atteindre le Limbreth. Si je bois maintenant, nous serons perdues toutes les deux. Je vais mourir ici, Ki, sur cette route, et jamais je ne verrai les Joyaux du Limbreth. Je ne suis plus en mesure d'accomplir une action grandiose, mais au moins puis-je éviter d'en commettre une mauvaise. Je ne boirai pas, et en agissant ainsi, je t'enverrai vers le Limbreth. Lorsque tu atteindras la paix en arrivant devant le Limbreth, pense à moi.

— Je le ferai.

Ki n'essaya pas de la faire changer d'avis. Plus elle parcourait ce monde, plus elle buvait de son eau et plus son chemin devenait clair. Ses anciennes manières de penser, ses comportements passés, elle laissait tout cela derrière elle comme autant de peaux mortes. A leur place, elle découvrait une sagesse qui jaillissait en elle avec autant d'aisance que les eaux argentées jaillissaient de la terre. Les décisions n'étaient plus difficiles à prendre, elle n'hésitait plus aux carrefours des choix à faire, ni ne se laissait tourmenter par le doute. Le meilleur cheminement, la voie la plus juste, s'ouvrait clairement devant elle, tel un fil d'argent brillant qu'il suffisait de suivre. Hollyika avait raison de sacrifier son besoin d'eau pour permettre à Ki de continuer. En d'autres temps et d'autres lieux, Ki aurait fait de son mieux pour l'en dissuader, se serait sentie obligée d'agir ainsi par amitié. Mais la sagesse nouvellement atteinte avait changé tout cela. Hollyika n'était pas conçue pour vivre sur ces terres. En la forçant à continuer, Ki agirait de manière cruelle en lui donnant de faux espoirs. Et toutes les deux avaient évolué au-delà de ce genre de choses.

— Je vais rester avec toi, dit-elle à mi-voix. Pendant un petit moment. Pour que ta flamme ne s'éteigne pas dans la solitude. Ensuite, je reprendrai mon chemin vers le Limbreth et les Joyaux. Et dans la paix qu'ils apporteront, je conserverai ton souvenir.

Hollyika leva vers elle ses grands yeux bruns remplis de sagesse et de tristesse. Elle savait, de la même manière que Ki

savait, que sa décision était la bonne. Elle hocha lentement la tête.

— Je ne te retiendrai pas longtemps, promit-elle. Mes forces s'étiolaient déjà avant de te rencontrer à la rivière. Depuis, j'ai progressé sur les réserves de ma propre chair, en brûlant ce que les Brurjan appellent l'huile de la dernière lanterne. Mon corps suit les règles propres à ce peuple : être fort et actif jusqu'au tout dernier moment, lorsqu'il ne reste plus aucune force. La mort, alors, n'est plus très loin.

Elle laissa lentement retomber sa tête jusqu'à ce que son large front repose de nouveau sur ses genoux.

Ki s'assit près d'elle, au milieu de l'étrange contrée qu'elles avaient traversée ensemble. L'air était frais, mais cette fraîcheur ne gênait plus son corps. L'eau avait réglé ce problème.

Elles avaient laissé derrière elles les fermiers et leurs vastes champs en cheminant sur la route qui grimpait avec régularité. Elles traversaient à présent un territoire vallonné, où l'on ne croisait guère que des troupeaux sauvages. De petites fleurs jaunes et blanches parsemaient l'étendue herbeuse, brillantes comme des étoiles tombées sur terre. Et même le squelette de ce monde, aux endroits où la roche jaillissait soudain du sol verdoyant des collines, semblait émettre une froide lumière intérieure. Hollyika faisait comme une tache, masse obscure et recroquevillée dans ce lieu de vie rutilante. Être étrangère et décalée dans cet endroit apaisant était déjà source de solitude. Mais Hollyika était en train de mourir dans un endroit où le fait de vivre apportait la paix. Ki lui prit la main et la tint doucement, amicalement, entre les siennes. Elle caressa la fourrure duveteuse du dos de cette main et baissa les yeux sur les ongles noirs et propres qui s'épaississaient à la manière de griffes.

— Ki ? (La voix de Hollyika était étouffée.) Au nom de tous les Romni, est-ce que tu me pardonnes ?

— Oui. (Ki n'avait même pas pris le temps de réfléchir à la question ; la réponse était claire.) Au nom de tous les Romni, je te pardonne.

C'était tellement simple, avec l'eau qui répandait sa fraîcheur en elle et la route noire qui courait droit devant elle.

Tout était si simple, si facile, si bon. Les lumières pâles et lointaines de Limbreth lui firent comme un clin d'œil. Elles la laissaient rester là pour l'instant, mais continuaient de l'attendre.

Sans avertissement, Hollyika s'écroula sur le côté et resta étendue, légèrement recroquevillée sur le sol. Chacune de ses faibles respirations s'accompagnait d'un « kah » sonore. Elle semblait au plus mal. Des croûtes sèches s'étaient formées autour de ses yeux et son souffle était souillé par l'odeur de la mort. Ki reposa délicatement la main de sa compagne sur sa poitrine et caressa la fourrure sèche, autrefois brillante, qui lui recouvrait les côtes. Elle n'avait plus que la peau sur les os. Si Ki avait vu Hollyika comme une Brurjan, elle aurait su au premier regard qu'elle était sur le point de mourir de faim. Mais Ki avait imputé la maigreur de sa silhouette à son côté humain.

La Romni se leva en s'étirant. Ce faisant, elle baissa les yeux vers son propre corps et fut stupéfaite de constater à quel point elle-même avait maigri. Elle n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois qu'elle avait mangé mais ne ressentait cependant aucun des tiraillements caractéristiques de la faim. Elle déboucha la cruche et but une petite gorgée. Même cette minuscule quantité d'eau diffusa fraîcheur et réconfort dans tout son corps et elle fut capable de voir la mort de Hollyika sous un angle calme et simple. La pauvre créature avait tenté d'oublier ses habitudes guerrières et de devenir une servante de la paix, mais son corps n'avait pas su s'adapter. Ki n'avait rien à voir avec sa mort et elle puisait beaucoup de réconfort dans cette pensée. Elle réalisa soudain à quel point ces idées étaient éloignées de son ancienne manière de penser. Tout en s'en étonnant, elle comprit que c'était le Limbreth qui touchait son esprit et mettait de l'ordre dans le chaos résultant de toutes ces années de vie sans guide. Désormais, le Limbreth allait la guider. Elle se rassit sur la route, les genoux entre les bras, laissant sa sagesse se répandre en elle.

Soudain, elle prit vaguement conscience d'un son : des bruits de sabots et le grondement grinçant d'un chariot. Le conducteur était visiblement pressé ; seul un idiot conduirait à une telle allure dans l'obscurité. Mais il était encore assez loin.

Elle avait plus le sentiment de percevoir le son à travers la surface de la route que par le biais de son ouïe.

Elle se déplaça lentement sur le côté de la route. Elle songea à Hollyika, allongée là où elle risquait d'être piétinée. Mais la sagesse du Limbreth la toucha et elle vit que cela n'avait pas d'importance si Hollyika mourait de faim ou si elle était piétinée, car la mort était son but. Ki ne devait pas la pleurer, ni même penser à elle. Hollyika avait été son guide et, ce faisant, s'était élevée aussi haut qu'il lui était possible de le faire. Sa mort serait paisible, peu importe la manière dont elle arriverait, car son cœur était en paix. Elle avait eu l'honneur de préparer Ki pour le trajet qui lui restait à parcourir. Et maintenant Ki devait venir, car elle était prête. Venir.

Le bruit du chariot et de l'attelage vint la déconcentrer. Ils étaient encore loin mais le son lui parvenait clairement et réveillait quelque chose en elle.

Viens maintenant, lui intima une voix intérieure, et Ki ressentit soudain un sentiment de terrible danger. Elle se leva brusquement, momentanément confuse et déséquilibrée. Puis la nuit redevint claire. Dans cette nouvelle obscurité du Limbreth, elle voyait les choses avec une clarté dont ses yeux n'avaient jamais bénéficié sous la lumière violente du soleil. Elle fut frappée par la subtilité des nuances de couleurs et son esprit rempli d'une compréhension nouvelle. Elle pouvait voir la façon dont les feuilles soulevaient les branches des arbres. Elle comprenait pour la première fois qu'une montagne était un endroit où la substance du ciel s'était retirée et où la terre s'était soulevée pour remplir l'espace ainsi libéré. Toutes ces choses immenses qui constituaient le monde, les montagnes, les rivières, les forêts, étaient en fait des choses minuscules attachées ensemble dans un but commun, tout comme sa vie à elle était une chose toute petite et finie, un être minuscule venant remplir l'espace libéré par le retrait d'un minuscule non-être. Elle n'était pas seulement constituée de chair, mais de moments dans le temps, et d'un objectif plus grand qu'elle ignorait, tout comme la feuille ignore son arbre. Tout ce qu'elle avait un jour voulu faire, elle devait le faire maintenant, au risque d'échouer, car la durée de son existence ne lui était pas

révélée. À tout moment, on pourrait lui faire rendre son étincelle de vie. Tout ce qu'elle pouvait être certaine d'accomplir était les choses qu'elle avait déjà faites.

Cette dernière pensée la galvanisa. Elle n'avait pas encore atteint le Limbreth. À tout instant, sa chance de les atteindre pouvait lui être arrachée par sa propre mortalité. Contrairement à Hollyika, elle n'avait pas atteint ne serait-ce qu'un objectif mineur qui lui permettrait de mourir honorablement. Et du fait de sa propre paresse, elle pourrait souiller ce que Hollyika avait accompli en la guidant jusqu'ici. Tout reposait sur elle à présent.

Ki se mit à trembler. Elle porta la cruche d'eau à ses lèvres et but avec empressement, espérant apaiser la terreur qu'elle ressentait soudain. Mais son désir désespéré d'agir n'en fut que renforcé. Elle remit le bouchon en place et glissa soigneusement la cruche au creux de son bras avant de se mettre à courir. Elle n'avait pas de temps à perdre en faisant ses adieux à la chose morte qui reposait sur la route.

Hollyika ne voudrait pas la voir gâcher de précieuses secondes. Elle devait rejoindre le Limbreth.

Tandis qu'elle courait, son corps se fit plus léger. L'eau ne s'agitait pas dans son ventre comme une eau ordinaire. Elle se répandait en vagues à travers ses membres comme un torrent se précipitant au bas d'une colline, apportant à Ki la célérité de l'eau vive. La route se déroulait devant elle et ses pieds nus la martelaient sans interruption. Elle sentit sa peau se couvrir d'une sueur qui huilait ses muscles et lui permettait de courir aussi souplement qu'un poisson fendant les eaux argentées. Ce mouvement ne requérait aucun effort et ne lui prenait pas de temps. Le temps s'était arrêté, un souffle suspendu dans une nuit éternelle, tandis que Ki courait en direction des Joyaux du Limbreth.

Elle ne tomba que deux fois durant cette longue course à flanc de colline. Même étendue immobile, le visage pressé contre la surface dure de la route, elle pouvait sentir le Limbreth couler en elle, la pressant de venir à lui. Après chaque chute, elle but de l'eau. La seconde fois, elle vida la cruche avant de la jeter au loin. Après avoir bu, elle pouvait se relever, revivifiée, pour reprendre sa course. Les lumières tremblantes étaient plus

proches, de plus en plus proches. L'air doux lui donnait des ailes et la mousse épaisse de la route était chaude sous ses pieds. Lorsqu'elle s'arrêta enfin pour reprendre son souffle après avoir gravi l'ultime côte, elle eut le sentiment de chanceler au bord de la vallée en contrebas. Elle fut saisie d'un intense sentiment de respect.

Les lumières chatoyantes du Limbreth, qu'elle avait observées de loin pendant si longtemps, étaient plus brillantes que jamais vues d'ici. Elles étaient rassemblées en grappes, comme sur les sourcils de géants de pierre. Il ne devait pas y en avoir plus d'une douzaine mais leur gigantisme même donnait l'impression qu'ils étaient innombrables. La route s'écoulait depuis les pieds de Ki pour aller s'enrouler autour d'eux comme une immense flaque de noirceur lisse. Une arête s'élevait au centre de cette plaine obscure, et c'est là qu'ils prenaient leur racine. C'étaient d'immenses piliers aux facettes escarpées, aussi lisse que de l'eau noire, jusqu'à ce que les yeux de Ki atteignent leurs couronnes. Les lumières y luisaient, et Ki eut le sentiment qu'il s'agissait d'yeux, même si elle refusait de penser qu'ils la voyaient. De tels êtres devaient consacrer leur vision à des choses moins limitées qu'une simple humaine. Ki les imagina en observateurs éternels des cieux nuageux de ces terres, perçant les nuages de leur regard jusqu'à atteindre les étoiles au-delà. Elle en eut la chair de poule. Son émotion était plus profonde que ce qu'un humain pouvait supporter. Des larmes de joie lui piquaient les yeux mais elle avait envie de hurler de terreur.

— Ils sont… *tellement immenses*.

Elle pouvait à peine trouver les mots. Elle ignorait d'où lui venait la certitude de leur vaste intelligence. Leur antiquité et leur sagesse mêmes suffisaient à remplir la vallée comme le vin remplit un gobelet. Ki haletait, la gorge serrée.

Son premier pas fut hésitant, puis ses pieds s'envolèrent. Elle revenait chez elle, lui criait son cœur, chez elle ! Elle se mit à rire tout haut. Pendant qu'elle contemplait les Limbreth, ceux-ci changeaient devant ses yeux émerveillés, sans cesse renouvelés, merveilleux. Ils… Et puis, non, il, réalisa-t-elle. Il était un et plusieurs à la fois. Mais c'était d'une même voix qu'il

l'avait appelée. À chaque pas qu'elle faisait dans sa direction, elle se trouvait éblouie de révélations, jusqu'à avoir le sentiment que sa peau même vibrait de connaissances nouvelles. Elle bouillait intérieurement sous l'effet de leurs miracles effervescents. Ses pieds se levaient et retombaient sur la route sans se fatiguer et la paix coulait librement en elle.

— Viens ! lança soudainement une voix, une voix comme Ki n'en avait jamais entendu.

Si le métal avait été doué de parole, c'est ainsi qu'il aurait sonné. Mais la sagesse de Ki lui souffla que c'était la voix des Joyaux qui couronnaient le Limbreth. Elle courut vers eux, dévalant le dernier pan de colline et traversant la plaine obscure.

Le Limbreth s'élevait devant elle et elle s'en approcha en hâte, impressionnée mais poussée vers l'avant par la conviction qu'elle était désormais prête à lui faire face. Lorsqu'elle avait passé la porte, elle était entrée dans une période de préparation. Les nombreuses couches de son monde factice avaient été arrachées comme on retire la cosse séchée d'une graine mûre. Elle se sentait humble à l'idée que le Limbreth l'avait jugée digne de la purifier ainsi. Sans eux, elle ne se serait jamais éveillée à cette nouvelle conscience de soi.

La compréhension brûlait en elle à la manière d'une fièvre. Depuis tout ce temps qu'elle se dirigeait vers le Limbreth, celui-ci avait été à ses côtés, tout autour d'elle. Elle n'avait eu qu'à ouvrir les yeux pour voir. La route dure et lisse sous ses pieds faisait partie intégrante du Limbreth, de même que l'eau rafraîchissante qui coulait pour elle. D'autres les avaient appelées la «route de la purification » et les «eaux de la conscience ». C'est le Limbreth qui l'en informa, car ils étaient du même monde à présent et il pouvait lui parler dans son esprit.

Ki se laissa tomber au pied du Limbreth pour se reposer au sein de cette paix bénie. Les faces nues du Limbreth s'élevaient en un pilier trop large pour que quatre humains en cercle se tenant la main puissent en faire le tour. Sa surface était aussi dure et lisse que la route mais, invisible sous cette surface, s'agitaient les mêmes eaux argentées que celles de la rivière. Sa

noble couronne de Joyaux clignotants et brillants puisait doucement au rythme des émanations de la pensée du Limbreth, illuminant l'esprit de Ki tout en tachetant sa peau de couleurs changeantes.

— Je suis ici ! lui lança-t-elle, pleine de joie.

— Et je suis ici moi aussi, comme je l'ai toujours été.

Ki perçut l'âge du Limbreth dans sa réponse. Il existait depuis toujours et se souvenait de tout. Il se souviendrait d'elle à jamais. Quoi qu'il puisse lui arriver par la suite, ce moment lui conférait l'immortalité au sein de la mémoire du Limbreth. Elle sentit quelque chose toucher son esprit et ce toucher s'empara de son intelligence avant de la lui rendre, réorganisée et nettoyée.

— Repose-toi, à présent, et réfléchis, lui ordonna le Limbreth. Revis le chemin de ton existence. Demande-moi ce que tu voudras et je te répondrai. Connais-toi toi-même aussi bien que je te connais. Tu pourras voir comment tes propres choix t'ont depuis toujours destinée à me rencontrer.

Ki laissa son esprit dériver paresseusement sur le courant de ses pensées, s'émerveillant de tout ce qu'elle avait su sans s'en rendre compte. Durant ce bref moment, le Limbreth avait organisé tous les instants de sa vie et mis en corrélation toutes ses connaissances, laissant sa marque brillante à travers tous ses souvenirs. Elle remonta en pensée jusqu'à ses plus jeunes années et sentit le Limbreth derrière elle. Le Limbreth expliquait les sentiments qui l'avaient laissée perplexe et cataloguait les besoins qui n'avaient cessé de la tourmenter. Les lacunes qu'elle avait dans sa connaissance d'elle-même furent comblées.

Même ses instants et ses pensées les plus intimes avaient été délicatement manipulés pour être réorganisés. Ki se remémorait une vie qui constituait désormais un tout harmonieux et non plus une longue suite d'événements qui variaient de l'ennuyeux au bouleversant. Elle voyait à présent comment tout s'emboîtait et comment elle avait elle-même inconsciemment préparé le terrain de ses plus terribles tragédies. Elle voyait et n'avait plus peur de voir.

Des souvenirs trop douloureux pour qu'elle s'en souvienne lui furent rendus, débarrassés de leur poison. Et puis un beau matin de printemps s'éleva dans son esprit et ce fut comme si elle avait trouvé la clé de voûte de l'ensemble. Le temps était doux ce matin-là et le feu de camp depuis longtemps éteint lorsqu'elle s'était levée et avait trotté hors de ses couvertures. Elle s'était éloignée de la caravane, attirée par un chant mélodieux, et avait suivi l'étrangère à la robe bleue.

Le Limbreth récita pour elle les jours vécus parmi les Ventchanteuses. Elle les vit à travers ses yeux de bébé, des êtres immensément grands et gracieux qui s'occupaient d'elle et l'habillaient d'une petite robe blanche. Puis sa mère était venue, arborant le visage de Ki adulte, pour la reprendre. Ki se souvint de la joie de cette réunion, puis revécut la terreur de voir sa mère et une harpie écarlate s'affronter pour elle, chacune y trouvant la mort. Puis Aethan vint la chercher pour la ramener chez elle, dans le chariot.

Ce n'était qu'un souvenir, dissimulé sous le passage des ans, mais cela donnait du sens à tous les autres. Si elle n'avait pas répondu à cet appel mélodieux, les Ventchanteuses n'auraient rien su d'elle. Elles n'auraient pas envoyé les harpies pour tuer Sven et ses enfants, et elle n'aurait pas eu à affronter une harpie bleue au col des Sœurs. Vandien n'aurait jamais eu le visage labouré par ses serres à la place de Ki. Dresh ne se serait pas servi d'elle comme un pion dans son combat contre les Ventchanteuses. Et les Ventchanteuses ne se seraient finalement pas débarrassées d'elle en lui faisant traverser une porte… Tout cela si seulement elle n'avait pas cherché l'origine de ce chant. Mais toutes ces choses étaient telles qu'il l'avait fallu pour la conduire jusqu'à ce moment devant le Limbreth.

Le Limbreth était silencieux mais Ki perçut ce silence comme une question. Elle resta perplexe en attendant que résonnent ses émotions. Elle songea à la manière impitoyable dont les Ventchanteuses avaient altéré son existence. Elle aurait dû leur en vouloir de l'avoir séparée de son mari, de ses enfants, de son ami et de l'avoir finalement envoyée loin de son propre monde. Elles l'avaient expédiée ici comme un cadeau à l'intention du Limbreth, comme si elle n'était qu'une vache ou

un sac de haricots. Elle aurait dû être emplie d'un désir de vengeance.

Rien. La paix du Limbreth circulait dans son être. Tout cela était du passé. Rien de ce qu'elle pourrait faire ne changerait le passé. Mais elle pouvait infléchir son futur, transformer l'exil imposé par les Ventchanteuses en quelque chose de beau et de merveilleux. Alors sa vie aurait un sens.

— Cela est bon, lui dit le Limbreth. Tu es prête.

— Je suis prête, confirma Ki.

— Tu te connais toi-même. A présent je dois t'enseigner le monde.

Une autre touche sur son esprit, celle-ci aussi douce que du beurre en train de fondre. Ki vit tout à la manière du Limbreth, et le Limbreth était ancien et inchangé depuis que les Rassembleurs l'avaient pour la première fois apporté ici. Son monde d'origine avait été sombre dans des ténèbres rougeâtres puis dans un froid glacial et les Rassembleurs l'avaient amené ici pour que Limbreth n'ait pas à périr. Les Rassembleurs, libérés des contraintes de l'espace et du temps, prélevaient dans chaque monde un petit nombre de chaque type de créatures, et les transportaient au sein de ces univers reliés entre eux. Ils les installaient avec des races suffisamment similaires pour pouvoir se partager un monde et leur ordonnaient simplement de préserver leur espèce. Ils ne se faisaient pas connaître des races les plus primitives mais venaient occasionnellement s'entretenir avec les êtres anciens comme le Limbreth, les créatures immuables qui avaient une idée de l'envergure du temps. Les autres vivaient leurs courtes existences à leur manière, inconscients du miracle que représentait leur continuation. Ki voyait tout cela à présent, et sa conception du monde fut remodelée et agrandie de la même manière que ses souvenirs l'avaient été. Elle se connaissait elle-même et elle revit la niche qu'elle occupait dans l'ordre des choses et l'insignifiance de sa petite vie. Pour le Limbreth, elle n'était qu'un papillon tout juste sorti de son cocon et destiné à mourir avant la fin de la nuit. Cette information était libératrice pour Ki. Que valaient chariots et cargaisons, paiements et amitiés, lorsqu'on les replaçait dans un tel contexte ? A la manière des traces laissées au sol par un

ver de terre, toutes ces choses retombaient dans la poussière au point qu'il était impossible de les en distinguer. Rien d'aussi éphémère ne pouvait être tenu au moindre engagement. Mais elle pouvait librement choisir de payer sa dette au Limbreth, au mieux de ce que son être minuscule pouvait accomplir.

Le pont qu'elle avait traversé en arrivant était l'œuvre d'un être venu d'au-delà une porte, appelé par le Limbreth vers un objectif supérieur. Façonné à partir de la substance même du Limbreth, le pont était aussi éternel que lui, un monument érigé par ce papillon de nuit en l'honneur de la nuit des temps. L'essence d'une créature mortelle avait été déversée dans cette structure, laquelle l'avait physiquement immortalisée.

— Que vas-tu faire ? lui demanda le Limbreth avec douceur.

La nuit retint son souffle tandis que Ki cherchait la réponse.

— J'aimerais…

Elle s'arrêta.

— Oui ? l'encouragea le Limbreth.

— Je ferai un jardin. Un jardin de vie, pas seulement un jardin vivant. Un jardin qui se développe à partir des graines de sagesse que vous m'avez offertes. On le traverserait en allant vers le pont. C'est ce que mon âme ferait, mais…

Le Limbreth répandit doucement sa lumière sur elle.

— Ne te laisse point décourager. Je ne suis fait ni de pierre ni d'eau, tel que tu me perçois. La vision sera la tienne, ainsi que le travail. Mais le talent viendra de moi, ainsi que la matière qui lui donnera vie. Je suis le sol fertile, les pluies et le vent qui diffuse le pollen. Va, à présent, et commence.

Ki s'apprêtait à s'éloigner mais elle sentit un halo de chaleur dans son dos en provenance du Limbreth. Elle attendit.

— Tu m'as offert une nouvelle histoire, une histoire qui me plaît immensément. Je suis âgé, et plus je deviens vieux, plus je savoure ce qui est nouveau. Je n'oublierai pas un instant de ta vie, Ki. Tu n'auras constitué qu'un instant, mais un instant fort bien rempli. Ton jardin en témoignera.

Ki tourna son regard vers la route qui remontait la colline. Elle ne s'était pas reposée et son voyage avait été long. Et voilà

qu'elle devait refaire le même chemin en sens inverse pour retourner à l'endroit qu'elle avait choisi. Elle perçut l'amusement du Limbreth. Ceci n'était-il pas son monde ? La route ne faisait-elle pas ce qu'il attendait d'elle ? Que Ki suive un nouveau chemin, une voie qui la ramènerait rapidement à destination en évitant toute distraction.

La nouvelle route s'élança devant elle à la manière d'un tapis qui se déroulerait tout seul. Elle se couvrit tout aussi vite de mousse. Elle filait comme un torrent brillant, une voie facile à suivre. Toute fatigue abandonna Ki et son être fut soudain empli du désir d'atteindre l'endroit qu'elle avait sélectionné et de commencer son œuvre. Elle allait y consacrer tout son être. Elle bondit avec la légèreté d'un cerf, dévalant la route plus vite qu'elle n'avait jamais couru auparavant.

Chapitre 13

Yoleth était accroupie près de la porte plongée dans la pénombre. Il n'en restait plus grand-chose. Elle se baissa et jeta un œil à travers la fissure qui s'ouvrait sur le mur. Son capuchon oscilla tandis qu'elle s'inclinait pour approcher sa bouche de la crevasse. Son chuchotement sec vint rompre le calme de la nuit.

— Gardien ! siffla-t-elle. Vous êtes là, je le sais. Répondez-moi !

Elle attendit. Seul le son de sa respiration emplie de frustration troublait le silence. Le vent sombre provenant de l'autre côté de la porte avait à présent disparu. Yoleth brûlait de savoir comment l'équilibre avait été restauré. S'ils avaient forcé Ki ou Vandien à ressortir par la porte, ils auraient dû la prévenir. Elle recula lentement sur ses talons, faisant craquer ses articulations. Devoir s'accroupir ici était physiquement exigeant autant qu'insultant au vu de son rang. Elle était Maîtresse des Vents et membre du Haut Conseil, obligée de chuchoter à travers un trou comme quelque paysan amoureux faisant la cour à une femme de chambre.

— Gardien !

— Oui ? (La voix étrangement asexuée était calme.) Tu n'avais pas besoin de m'appeler à plusieurs reprises. Je t'ai entendue, mais j'avais une certaine distance à parcourir. Mon maître affirme qu'une fissure aussi petite n'a guère besoin d'un Gardien. Qu'est-ce qui pourrait bien s'aventurer à l'intérieur ? Les mondes ont trouvé un nouvel équilibre et peut-être que si nous n'y touchons plus, la porte va se refermer, même si aucun signe ne l'indique pour l'instant. Mon Maître pense que la fissure restera peut-être ouverte entre nos deux mondes. Une idée intéressante, tu n'es pas d'accord ?

Yoleth n'était pas d'accord. Elle avait atteint les limites de sa patience envers ce Gardien et sa fissure.

— Je suis venue pour mettre un terme à notre affaire. Il est bon que les mondes se soient rééquilibrés, car ainsi la porte n'attirera pas l'attention des Rassembleurs. Une chose de moins pour nous empêcher de mener notre accord à son terme.

— Tes remerciements avilissants sont inutiles. Tu peux te relever. Mon Maître a accompli tout ce que tu avais demandé. C'est toujours un plaisir de travailler au service d'une autre espèce intelligente et d'interagir avec des cultures exotiques.

— Je ne suis pas venue le remercier ! s'emporta Yoleth.

— Effectivement.

Ce simple mot condamnait ses manières exécrables. Mais Yoleth n'avait pas l'intention de se laisser arrêter par un quelconque protocole.

— Non ! Je suis ici pour exiger mon paiement ! Votre maître dispose de son nouveau jouet depuis suffisamment longtemps ! N'allez pas prétendre qu'il n'a accepté Ki que pour me faire une faveur. Reste qu'il m'a promis une gemme d'appel. Vous m'avez assez fait attendre !

— Une gemme d'appel ?

La voix du Gardien semblait s'interroger sur le fait que Yoleth osait parler ainsi.

— Oui, bon sang ! Le joyau que les Limbreth utilisent pour appeler à eux la personne de leur choix. Je souhaite en posséder une. Ils ont donné leur accord lorsque nous avons conclu notre affaire et que nous avons ouvert la porte ensemble. Ki devenait leur jouet et en retour, je recevais une gemme d'appel.

— Ce n'est pas ce que j'avais compris ! Je suis le Gardien de la porte, et je sais de quoi je parle. Tu as supplié le Limbreth de t'aider ! Le Limbreth a ouvert la porte, l'a testée une fois sur une Brurjan totalement inadaptée à ses besoins et t'a ensuite débarrassée de Ki. Il s'agissait d'une faveur entre pairs.

— Menteur ! explosa Yoleth. Vous m'en avez parlé ici même. Nous en avons discuté auparavant et vous m'avez promis que lorsque le Limbreth aurait Ki en sa possession et serait sûr qu'elle lui conviendrait, le joyau me serait livré ! Comment osez-vous prétendre ne pas vous en souvenir ?

— En effet, nous avons parlé d'une telle chose. Mais seulement comme d'une possibilité. Je suis stupéfait que tu oses

la réclamer aussi effrontément, comme s'il s'agissait d'un quelconque colifichet. Mais silence ! Mon Maître s'adresse à moi.

Yoleth rageait d'entendre une créature aussi médiocre s'adresser à elle de cette manière. Elle ravala les mots qui lui venaient aux lèvres et jeta un œil au Gardien à travers la fissure. Celui-ci était recroquevillé sur lui-même, évoquant un tas de chiffons jetés au sol. Son visage sans yeux était tourné vers l'horizon. Yoleth réfréna son impatience en lâchant un grognement. Elle ne pourrait tolérer un nouveau délai. Ki n'était plus un problème et l'influence des belles paroles de Yoleth commençait à porter ses fruits sur le Haut Conseil. Mais seule la gemme d'appel pouvait lui apporter le pouvoir définitif qu'elle recherchait. Une fois le joyau en sa possession, même cette insolente de Rebeke n'oserait pas se dresser devant elle. Dès qu'elle aurait appris à s'en servir, elle pourrait appeler qui elle voudrait et les obliger à rester auprès d'elle jusqu'à ce qu'ils se plient à sa volonté. La relique lui appartiendrait et Rebeke apprendrait à faire ce qu'on lui ordonnait.

Yoleth bouillait intérieurement lorsqu'elle comparait les ambitions de Rebeke aux siennes. La renégate voulait prendre le contrôle du Haut Conseil, pour leur faire adhérer à ses idées ridicules. Elle allait faire d'elles les esclaves des paysans dans les champs. Elle ne cessait de rabâcher au sujet de leurs devoirs et de prétendre que générosité et bonté leur vaudraient des récoltes plus abondantes et un tribut offert de bon cœur. L'idiote. Plus la récolte serait vaste, moins chaque boisseau aurait de valeur. Les paysans n'étaient pas les individus au cœur simple qu'elle décrivait mais des tricheurs avares, experts dans l'art de dissimuler la véritable ampleur de leur récolte aux Ventchanteuses qui leur fournissaient un temps clément. Qu'on leur donne un été doré et ils vous offraient un boisseau de pommes pleines de vers et des tubercules tachetés. Mais si vous leur asséniez quelques tempêtes accompagnées d'un ou deux éclairs, alors ils rassemblaient le tribut véritablement dû aux Ventchanteuses. Non, Rebeke était aussi folle que dangereuse, et Yoleth n'attendrait pas qu'elle ait le Conseil à ses pieds. Elle allait obtenir cette gemme d'appel, même s'il lui fallait pour cela

chanter un vent capable de transpercer cette satanée fissure pour déchiqueter les vêtements loqueteux du Gardien. Elle allait l'obtenir.

Le Gardien s'agita en sortant de sa méditation. Yoleth fut secrètement dégoûtée par la manière dont son corps se mit à trembler lorsqu'il reprit conscience de sa présence.

— Et alors ? demanda-t-elle d'une voix dure.

— Mon Maître a longuement demandé mon attention, pour être certain que je comprenais ce qu'il souhaitait.

Il s'inclina profondément devant elle, soudainement servile.

— Je suis à blâmer pour mes mots discourtois et je dois vous demander pardon. Je ne suis que le Gardien de la porte et non la Voix du Limbreth. J'ai parlé de choses qui dépassent mon rang et j'ai prononcé des mots pour lesquels je dois me rétracter. Je me mortifie devant vous et je vous supplie de considérer mes paroles comme les mots d'un manant ignorant et non comme le message de mon très gracieux Maître.

Le Gardien rampait littéralement dans la poussière de son côté de la porte. Yoleth lui jeta un regard méprisant tandis qu'il se vautrait dans la terre dont il saisissait des poignées pour se les déverser sur la tête.

— Assez ! s'écria-t-elle. Je suis sûr que vous avez appris à ne plus interférer avec ceux qui vous sont supérieurs. J'écarterai vos paroles de mon esprit. Relevez-vous à présent, et donnez-moi la gemme.

Le Gardien se remit sur ses pieds au milieu d'un nuage de poussière. Il fit une profonde révérence et s'approcha au plus près de la fissure.

— Bien sûr ! Il en sera fait comme vous et mon Maître en avez convenu. Il m'est douloureux de m'en séparer, cela fait si longtemps que je la porte en leur nom. Je dois être honnête : la jalousie influençait mes paroles passées. Tenir ceci pour mon Maître a été le plus grand honneur que cet humble Gardien ait jamais connu. Mais il m'a révélé que sa volonté sera servie mieux encore en la remettant entre vos mains. Quel véritable serviteur oserait remettre en question la sagesse du Maître ? J'obéis.

Yoleth s'agenouilla dans la poussière pour recevoir le joyau. Le Gardien passa une main tâtonnante sous ses robes en lambeaux. Il semblait lutter contre lui-même. Yoleth jeta un regard désabusé sur son attitude exagérée. Avoir avoué qu'il n'avait aucune envie de s'en séparer aurait dû suffire. Mais à présent, il traduisait ses réticences en véritable pantomime. Elle vit vibrer les tendons de ses muscles tandis qu'il agrippait étroitement quelque chose. Il y eut un bruit de déchirure, puis un claquement, comme si un cordon venait de se rompre. Il poussa l'objet dans sa direction, tandis que son visage dénué d'yeux se déformait dans une expression d'agonie exagérée. La gemme parut traverser facilement le mur. Yoleth, en revanche, eut l'impression de plonger sa main dans du goudron pour la récupérer. Dès qu'elle l'eut ôtée de la main du Gardien, celui-ci retomba dans la poussière. Yoleth ne décocha guère plus d'un nouveau regard de dégoût devant tant d'abjecte obséquiosité et se releva, le poing serré sur la gemme. Elle la débarrassa de la sueur du Gardien en la frottant sur le bord de sa manche et la leva vers la pâle lueur des étoiles. Le joyau se mit à puiser et à vibrer, brillant si intensément que Yoleth crut presque ressentir de la chaleur à chacun de ses éclats. Elle sentit son cœur s'accélérer pour suivre la cadence. Elle fut parcourue d'un frisson lié à la possession de cet objet tel qu'elle n'en avait pas ressenti depuis une éternité. La gemme était à elle et elle seule allait apprendre à s'en servir. Le Haut Conseil croyait-il donc qu'elle allait faire leur sale travail sans contrepartie ? Les imbéciles.

Elle s'apprêtait à glisser le joyau dans la poche située dans sa manche lorsqu'une tache sombre sur son poignet attira son attention. Cela s'étalait sous ses doigts en dégageant une odeur cuivrée. Perplexe, elle se baissa pour jeter un nouveau coup d'œil à travers la fissure dans le mur. Le Gardien était toujours allongé au même endroit. Son visage dénué de regard s'était transformé en masque sinistre. Sa poitrine n'était animée par aucune respiration. Au lieu de quoi une flaque humide se répandait dans la poussière à ses côtés.

Yoleth se releva, ses lèvres fines encore plus pincées que d'habitude. Le joyau dans sa main puisait vers elle avec

affection. Elle connaissait les œufs de parole des Ventchanteuses, des créatures vivantes similaires à des pierres mais pleines de vie et de pensées. Ils pouvaient servir à communiquer, si l'on était bien entraîné et prêt à prendre le risque face aux énormes quantités d'énergie requises. Mais cette gemme d'appel n'était pas comme eux. Elle plongea son regard dans ses lumières en se demandant quels dangers elles pouvaient receler. Le Limbreth ou le Gardien l'auraient-ils avertie si tel était le cas ? Un tel avertissement était-il nécessaire ? Elle avait pensé se voir offrir une formule, quelque série de méditations nécessaires pour s'harmoniser avec la gemme et focaliser son appel. Mais le Gardien, qui aurait pu dispenser de telles instructions, gisait à terre de l'autre côté de la porte, inconscient ou mort. Peut-être serait-il plus sage de se séparer de cette chose, de la renvoyer de l'autre côté en demandant une autre faveur, un cadeau de moindre importance, un colifichet quelconque. Yoleth plongea les yeux dans les profondeurs luisantes de la gemme et elle sut que le Limbreth ne possédait rien qui soit l'égal de cet objet et qu'elle-même n'accepterait rien de moins que cela. Elle pouvait apprendre à s'en servir ; une main audacieuse n'avait pas à craindre le pouvoir. Elle agrippa fermement la gemme et sentit sa chaleur se répandre en elle. Glissant ses mains à l'intérieur de ses longues manches, elle s'éloigna dans la nuit.

Jace resta immobile dans l'ombre en la regardant partir. La porte n'était guère plus qu'une fissure à présent, et elle-même guère plus qu'une ombre. Les nuits précédentes ne lui avaient pas permis d'obtenir une quelconque nourriture et ses recherches incessantes pour trouver Chess l'avaient privée d'une grande partie de son énergie.

Elle n'aurait pas su expliquer ce qui l'avait attirée une nouvelle fois vers la porte, puisque celle-ci n'avait depuis longtemps plus rien à lui apporter. Si Vandien avait dû revenir, il l'aurait déjà fait. À présent, il était trop tard. Elle n'était pas vraiment surprise qu'il ne soit pas revenu. Qui le ferait, si on lui offrait le choix entre le monde de Jace et celui-ci ? Non, elle n'était pas surprise, mais elle s'était découverte capable de l'en

blâmer. Une semaine auparavant, elle aurait eu l'équanimité nécessaire pour l'accepter, pour considérer sa décision de rester de l'autre côté comme son seul choix logique, et non comme une trahison ou un abandon. Sa froide logique lui aurait soufflé que Vandien s'était trouvé devant l'opportunité d'une vie meilleure et l'avait saisie. Elle aurait été heureuse pour lui.

Mais Chess lui avait été arraché. Et cela changeait tout. Où étaient ses belles pensées à présent, les mots dont elle avait assommé Chess ? Regrettés, ravalés, jusqu'au dernier. Mais elle ne pouvait rappeler ceux que Chess avait emportés avec lui. Telles des épines de chardons plantées dans sa peau, ils allaient s'enfoncer toujours plus profondément et diffuser leur poison. N'était-ce pas étrange de constater que maintenant que Jace n'avait pas de compagnon plus faible à exhorter vers l'acceptation et la paix intérieures, celles-ci l'avaient désertée elle aussi ?

— Je pourrais l'accepter, je pourrais m'allonger et mourir paisiblement, si seulement je savais que Chess avait fait de même. Si seulement j'avais l'assurance qu'il était protégé de ce monde et hors de portée de ses corruptions. Alors je pourrais lâcher paisiblement mon dernier souffle. Mais je ne peux m'y résoudre, si cela signifie le laisser seul ici, sans aide. Je ne peux pas. Mais j'y serai peut-être contrainte.

Jace avait murmuré ces paroles aux pierres rugueuses contre lesquelles elle s'était appuyée. Elle n'avait presque plus de force. Une grande partie de l'obscurité pleine de fraîcheur qui s'était épanchée dans cette partie de la cité restait dans le quartier. Peut-être devrait-elle demeurer ici elle aussi, pour voir si le jour s'en trouverait suffisamment diminué pour ne pas lui faire de mal. Elle craignait, en rentrant une nouvelle fois dans la masure, de n'avoir plus la force de la quitter la nuit suivante. Elle n'espérait plus voir Chess y revenir de lui-même. Elle l'avait bien trop durement chassé pour cela. Mais il aurait peut-être envie de revenir à la porte.

Jace glissa lentement au bas du mur. Elle tourna son regard vers la porte, espérant apercevoir la petite ombre de son fils. La seule visite à la porte ce soir-là avait été celle de la Ventchanteuse. Jace l'avait observée avec une morne curiosité.

Elle n'avait pas compris grand-chose de ce qui s'était dit à la porte, si ce n'est le fait que le Limbreth avait choisi d'appeler Ki au sein de leur vallée sanctifiée. Ki allait être bénie par le Limbreth et se voir offrir une vocation. Elle mettrait toute son énergie au service de ce nouveau travail, avec joie et vigueur, jusqu'à la fin de ses jours.

Une envie minuscule s'était éveillée dans le cœur de Jace. Elle avait un jour rêvé d'être appelée ainsi, elle aussi. Elle avait imaginé de se réveiller un matin en entendant l'appel vibrant et pur du Limbreth l'invitant à emprunter le chemin des pèlerins jusqu'aux Joyaux. Rares étaient ceux qui empruntaient cette voie. Ils étaient vêtus d'un vêtement blanc et simple, les pieds et la tête nus, le visage barré d'un sourire de bonheur qui brillait autant que les Joyaux eux-mêmes. Ceux-là ne revenaient jamais et on n'entendait jamais plus parler d'eux, si ce n'est par le biais de rumeurs mentionnant de nouvelles et magnifiques structures qui s'élevaient désormais dans quelque endroit lointain du monde. Cela ne paraissait pas juste à Jace que le Limbreth fasse appel à des êtres venus d'autres mondes pour donner corps à une vision. Pour ce faire, le Limbreth ouvrait une porte et l'un de ces sauvages entrait, farouche, violent et impitoyable, jusqu'à ce que le sortilège du Limbreth fasse son effet et que les eaux de paix apaisent l'étranger. Mais c'était à ces étrangers que l'on devait les œuvres d'une incroyable puissance que l'on apercevait parfois, tel le premier pont. Celui-ci ne faisait pas partie du monde paisible qu'il décorait ; il était né de ce monde. Cela avait satisfait le Limbreth et lui avait donné envie de trouver d'autres esprits extravagants et d'autres volontés de fer pour accomplir de telles tâches. D'après ce que Chess avait dit de Ki, le Limbreth allait l'apprécier. Mais Jace souffrait de penser que pour satisfaire ce désir, elle et Chess avaient été exilés loin de leur monde.

Jace laissa sa tête tomber en avant pour reposer sur ses genoux repliés. Son vêtement vert pâle était devenu marron, de la couleur des feuilles mortes, et il était déchiré et taché. Sa chevelure brillante était à présent aussi rêche que la queue d'un poney. Elle fouilla son for intérieur à la recherche de la volonté et de la force nécessaires pour se relever mais ne trouva ni l'une

ni l'autre. Elle se laissa lentement imprégner par l'évidence. La porte était trop étroite pour être utilisable. Il n'y avait aucune chance pour que Vandien revienne. Même si elle retrouvait Chess, ils ne pourraient jamais rentrer chez eux.

— Réveillez-vous !

La main qui venait de saisir l'épaule de Jace était rude au toucher mais la secouait avec une certaine douceur.

— L'aube arrive et je suis sûr que vous êtes celle dont il n'arrête pas de parler. Dépêchez-vous, femme !

Jace força sa tête à se relever. Ses yeux lui paraissaient horriblement secs, ses cils englués et pleins de sable. Elle contempla l'homme qui avait eu l'audace de la secouer. Ses mâchoires épaisses étaient couvertes d'un duvet poivre et sel au-dessus d'une barbe qui encerclait son menton. Il avait les yeux d'un brun sombre et ses cheveux composaient un enchevêtrement de mèches en vrac qui frisaient sur le haut de son front et bouclaient au-dessus de ses oreilles. Un travailleur, décida-t-elle, mais même Jace était restée suffisamment longtemps en ce monde pour voir que ses vêtements ne collaient pas. Ils étaient faits d'un tissu trop soigné et trop bien coupé, même s'il les portait négligemment sans se soucier des marques laissées par la poussière ou le vin. Il sentait l'alcool, d'ailleurs, mais ses yeux étaient sobres et alertes tandis qu'il la secouait une nouvelle fois avant de la remettre de force sur ses pieds. Elle ne réussit pas à s'offusquer du bras solide qu'il passa autour de sa taille et se mit à tituber à ses côtés.

— Allons, allons. Le garçon a besoin de vous. Il est malade. C'est bien un gamin, va. Ça encaisse toutes les difficultés avec l'aplomb d'un buisson de ronces et puis, à la seconde où on a un lit et de quoi manger, ça casse et je me retrouve avec un garçon malade sur les bras. Fiévreux. Il délire beaucoup, et la plupart du temps, il vous demande. J'ai eu du mal à savoir à quoi vous ressembliez et où venir vous chercher à partir de ses divagations. Mais la porte sombre revenait tellement souvent que même mon esprit lent a fini par faire le rapprochement. Alors je suis parti à votre recherche. Bizarre. J'ai pensé que vous sauriez quoi faire pour lui, une fois que je vous aurais trouvée. Mais vous n'avez pas l'air très en forme vous-même. Si ça se

trouve, je vais me trouver avec deux malades sur les bras, après tout.

Ses paroles ne reflétaient rien de la contrariété qu'il évoquait. Jace le suspectait même d'apprécier la situation. Elle laissa ses pensées dériver. Chess était malade, mais entre des mains serviables, si ce n'était compétentes. Et elle aussi. Elle allait bientôt revoir Chess. La gentillesse modeste de l'homme à ses côtés apaisait son esprit meurtri. Il gloussait et papotait tout en l'aidant à avancer. Ses mouvements étaient animés d'une intention qui ne correspondait pas à sa tenue négligée. Elle se laissa aller avec reconnaissance au confort que procurait le fait d'abandonner le contrôle à quelqu'un d'autre.

Mickle se retrouva à la porter sur la dernière portion du chemin qui menait jusqu'à chez lui. Il se déplaça en silence à travers les pièces qu'il maintenait dans le noir pour le bien de Chess et déposa Jace sur son propre lit douillet. Puis il se hâta de ramasser les détritus qui encombraient la pièce et de les faire disparaître. Il chantonnait pour lui-même tout en déposant un édredon par-dessus Jace et en tirant soigneusement un rideau épais au plus près de la fenêtre. Il toucha le visage décontracté de la femme, mais celle-ci ne réagit pas. Bon, il avait un bouillon de poulet sur le feu et des racines de guérison écrasées et prêtes à l'usage. Il allait réussir à les sortir tous les deux de cette mauvaise passe. Il pencha la tête sur le côté en pensant avoir entendu Chess appeler depuis l'autre chambre. Mais tout était calme dans la confortable petite maison.

Mickle reprit le chemin de la cuisine, en soupirant de soulagement. Son soupir disparut lorsqu'il aperçut Rebeke, perchée sur son tabouret surélevé de boulanger. Ce qui lui restait de souffle se transforma en reniflement et il prit Rebeke à partie avant même qu'elle n'ait pu prononcer un mot.

— Un joli bazar que tu nous as fait là, et sans penser aux désagréments que tout ça allait me causer, je suppose. Me voilà maintenant avec une maison pleine de gens malades, et tout seul pour m'en occuper. J'imagine que tu n'y avais même pas pensé, n'est-ce pas ? Et te voilà qui arrive pour me les malmener. Sache qu'ils sont tous les deux bien mal en point, et que je ne vais pas te laisser les embêter. Non, garde tes regards

noirs pour ceux que ça impressionne. C'est ma maison ici, Rebeke. Achetée avec ton argent, sans doute, mais à moi quand même. Et chez moi, je suis le chef.

— Oublierais-tu à qui tu t'adresses ? demanda Rebeke d'un ton sévère.

— Non. Et toi non plus tu ne devrais pas l'oublier. Je m'adresse à Reby, la petite mioche des rues. Celle qui a commencé par me quémander des gâteaux au sucre et qui se retrouve maintenant à mettre des malades dans mon lit. Regarde ce que tu as fait d'un honnête boulanger et d'une jolie petite bonne. Me voilà devenu un dilettante de mauvaise réputation et toi un spectacle grotesque, aussi maigre qu'un manche à balai. Tu dois avoir faim. Qu'est-ce que je peux te préparer ?

Rebeke rendit les armes avec un gloussement.

— Du thé. Et tu peux arrêter avec le bon vieux temps : ni toi ni moi ne voudrions revenir en arrière. Tu les as trouvés pour moi, Mickle, et je t'en remercie. Je sais qu'ils seront entre de bonnes mains jusqu'à ce que j'aie besoin d'eux. Mais je t'avertis, non pour me montrer dure, mais pour épargner ton grand cœur : ne t'attache pas trop à ces laissés-pour-compte. Lorsque j'aurai besoin d'eux, je devrai te les reprendre. Alors chéris-les et soigne-leur le cœur, comme tu as toujours su le faire. Mais n'attache pas trop ton existence à la leur, au risque de voir saigner ton propre cœur lorsque je te les arracherai.

Mickle s'était activé tandis qu'elle parlait, ravivant le feu de sa cheminée, faisant tinter les tasses et remplissant la bouilloire si négligemment qu'il avait renversé de l'eau par terre. Il ne donnait pas l'impression d'avoir entendu le moindre mot.

— Insensible, voilà ce que tu es devenue, Rebeke, lui lança-t-il. Sans cœur. Oh, tu peux sans doute te rappeler un vieil homme qui s'est montré gentil avec toi quand tu n'avais personne, et alors tu lui balances des pièces de monnaie, plus qu'il n'en aura jamais besoin. Mais j'aimerais bien savoir ce qui est advenu de ma petite damoiselle aux grands yeux bleus dans un petit visage tout mince. Je t'ai vue grandir jusqu'à devenir une adorable chose et juste au moment où je pensais que tu

t'étais casée avec ce gars… C'était quoi son nom ? Celui qui a grandi pour devenir l'apprenti de l'herboriste ?

— Dresh, souffla involontairement Rebeke.

— Juste au moment où je pensais bientôt voir des bébés ramper à travers mon magasin à la recherche de miettes de pain, qu'est-ce que tu fais ? Tu disparais un beau jour, sans un mot. Le temps passe, et je te crois morte. Et puis de l'argent commence à m'arriver, mais sans un mot pour l'accompagner, juste une rumeur tragique. Que tu aurais rejoint les Ventchanteuses, même si tout le monde sait que les Ventchanteuses préfèrent voler des bébés qui grandiront selon leurs préceptes, alors que tu étais presque une femme accomplie. Et puis, il y a quelques nuits à peine, tu me donnes la frayeur de ma vie quand je rentre dans ma cuisine pour te trouver là. J'ai failli décider d'arrêter la boisson sur l'instant. Alors, ma petite, sache ceci…

II versa du thé dans les tasses épaisses et en posa une sur la table devant elle.

— J'ai fait comme tu me l'avais demandé. Le miel est dans ce pot. Mais laisse-moi te dire, ce n'est pas l'argent que tu m'as envoyé pendant toutes ces années qui t'a acheté mes services. Non. Ces brioches sont fraîches de ce matin. Manges-en une, ne te contente pas d'en grignoter la croûte. Ce n'est pas l'argent. J'ai fait tout ça pour les grands yeux bleus de Reby, ceux qui sont bleu et blanc à présent, et j'ai fait ça pour la faim et la peur que j'ai lues dans les yeux du gamin quand je l'ai trouvé.

Rebeke se déplaça sur son tabouret, écartant la brioche qu'il lui avait mise dans la main.

— Quelle différence cela fait-il ? demanda-t-elle d'un ton bourru. Tu les as trouvés.

— Ça fait une différence pour moi, insista Mickle.

Il la fixa longuement dans l'espoir de capter une réponse, un signe. En vain. Rebeke se contentait de le regarder gravement par-dessus sa tasse.

— Qu'est-ce que tu as prévu de faire d'eux ? demanda soudain Mickle.

Rebeke reposa sa tasse.

— J'ai prévu de les renvoyer chez eux. Je ne peux pas entrer dans les détails, Mickle, mais je dois remettre les choses en ordre, telles qu'elles étaient auparavant.

— Rien ne peut redevenir comme avant, la prévint-il.

Cette fois, il sembla s'affaisser tout en soupirant, ses épaules comme écrasées par un poids immense.

— Reby ? demanda-t-il à mi-voix. Reby, comment puis-je même être sûr que c'est bien toi ? Qu'as-tu gardé de toi-même que je puisse reconnaître et aimer ? Lorsque tu as disparu, ça m'a pratiquement tué. Et ce garçon, ce Dresh, est devenu comme fou. Certains disent même que ça l'a rendu mauvais, même si pour ma part je ne sais pas ce qu'il est devenu ni où il est allé. Reby, pourquoi as-tu fait ça ?

— Occupe-toi d'eux.

Les pièces d'or cliquetèrent bruyamment tandis qu'elle les déposait sur la table.

— Et engage-toi un serviteur, Mickle. Cet endroit a besoin qu'on en prenne soin. Tu devrais mieux t'occuper de toi-même.

— Pourquoi es-tu revenue si c'est pour repartir ? demanda Mickle.

Mais sa question n'atteignit que les lattes claquantes de la porte. La lumière de l'aube s'étala brièvement sur le sol, coulant aussi doucement que ses larmes.

Chapitre 14

«Que penses-tu de tout ça ? demanda Vandien au destrier noir qui avançait avec aisance aux côtés du chariot.

L'animal s'ébroua. Ses oreilles étaient orientées vers l'avant et Vandien perçut le frisson de tension qui agitait soudain ses muscles. Lâchant un hennissement d'impatience, le destrier s'élança au trot. Les chevaux gris tentèrent de l'imiter, mais Vandien les restreignit. Il jeta un regard en avant dans la pénombre jusqu'à l'endroit où un objet massif avait été déposé en plein milieu de la route. Le cheval se mit à humer la chose après l'avoir atteinte et Vandien fit faire une embardée au chariot pour la contourner. L'attelage, puis le chariot quittèrent la route lisse pour s'enfoncer avec moult secousses dans l'herbe épaisse du bas-côté. Vandien tira brusquement sur les rênes lorsqu'il réalisa ce qu'il était en train de dépasser.

Ce n'était pas Ki. En s'agenouillant près du corps, il fut partagé entre le soulagement de savoir qu'elle n'était pas morte sur la route et la vexation de songer qu'il ne l'avait toujours pas rattrapée. La surprise l'avait incité à s'éloigner d'un seul coup du cadavre de l'inconnue lorsqu'il l'avait touchée pour la première fois. Mais il se penchait à présent sur elle. Une Brurjan. Morte de faim, d'après les apparences. Le souffle lent qui s'échappa soudain de la créature le fit frissonner. Son sens commun lui soufflait de reculer calmement, de remonter dans le chariot et de continuer à chercher Ki. Une Brurjan famélique ne le concernait en rien ; les humains intelligents se gardaient bien de se mêler des affaires des Brurjan. Il s'écarta précautionneusement d'elle. Elle bougea et émit un gargouillis en déglutissant. Il ne put s'empêcher de s'arrêter pour la regarder bouger les lèvres et plisser les paupières dans un effort pour les ouvrir. Puis il se précipita vers le chariot pour récupérer sa gourde.

La large tête de la Brurjan recouvrait les cuisses de Vandien. Les épines de sa crête émirent un crissement sec lorsqu'il souleva ses épaules. Il écarta délicatement ses mâchoires pour révéler des dents aussi aiguisées que des rasoirs, serrées dans une grimace d'agonie. Si elles se refermaient soudain sur lui… ! Vandien écarta cette pensée et fit couler un peu d'eau entre ses dents. Le liquide disparut, sauf quelques gouttes qui s'écoulèrent depuis les coins de sa bouche. Sa langue épaisse avait bougé, mais le reste de son corps restait inanimé. Il était trop tard pour elle.

Soudain, elle s'étouffa, recrachant une partie de l'eau au visage de Vandien. Il lui souleva les épaules tandis qu'elle se débattait pour dégager ses poumons. Elle était plus faible qu'il ne l'aurait cru possible pour une Brurjan. Sa seule tentative passée pour mesurer sa force à l'un d'eux lui avait prouvé qu'il n'était pas nécessaire d'ouvrir la porte d'une taverne pour aller jusqu'à l'extérieur. Après quoi il avait dû apprendre à maîtriser sa respiration pour ne pas enflammer ses côtes fêlées. Mais la Brurjan allongée là était aussi plus mince qu'aucun Brurjan qu'il avait jamais vu, et plus il examinait son visage meurtri, plus celui-ci lui apparaissait subtilement décalé.

Aussi mince qu'elle fût, son corps restait trop massif pour qu'il puisse la tirer jusqu'à la cabine avec une quelconque douceur. Il décida donc de la couvrir et de glisser un oreiller sous sa tête à l'endroit même où elle était étendue. Elle ne bougeait plus, mais sa respiration semblait plus régulière. Et à chaque fois qu'il lui faisait boire de l'eau, elle semblait résister un peu plus. Le cheval noir se tenait près d'elle à la manière d'un gardien massif, tandis que Vandien préparait un campement de fortune. Il en déduisit qu'il s'agissait de la mystérieuse cavalière et que les vêtements à l'arrière du chariot lui appartenaient. Mais certaines questions restaient sans réponses : comment ces habits étaient-ils arrivés là et où Ki se trouvait-elle à présent ?

Vandien s'aperçut rapidement qu'il était diablement difficile de faire un feu à cet endroit. D'abord, il ne trouva pas de petit-bois. Si un quelconque buisson avait un jour perdu une branche sur le bord de la route, quelqu'un l'avait récupérée et

mangée. Impossible de trouver la moindre brindille sèche, ni même une plante suffisamment résineuse pour démarrer un feu. Perdant espoir, Vandien sortit la viande séchée de sa boîte et l'enroula dans une pièce de tissu propre. La boîte lui servit de bois de chauffage. Il dut ensuite bagarrer longuement pour convaincre des étincelles de jaillir de son silex et enflammer les morceaux de la boîte. Lorsque le feu finit par prendre, il le fit de mauvaise grâce, offrant peu de lumière et encore moins de chaleur. Vandien réussit à faire bouillir un peu d'eau et y réchauffa des morceaux de viande séchée accompagnés de racines coupées en fines tranches. Il attendit impatiemment que le ragoût veuille bien se réchauffer. Pour lui-même, il prépara une tasse de thé, puisant une certaine force dans la chaleur du liquide et tentant de se résigner à cette longue attente. Les chevaux gris, libérés de leur harnais, broutaient l'herbe le long de la route.

Enfin, le ragoût fut prêt. Il utilisa une cuillère en bois pour le remuer et en écraser les ingrédients jusqu'à obtenir un gruau épais. Il laissa la marmite refroidir un peu sur le sol tandis qu'il rassemblait son courage et son énergie. L'idée de dormir le tentait terriblement mais il ramassa la marmite de ragoût et s'approcha résolument de la Brurjan. Il posa sa charge sur le sol et s'assit à côté d'elle, appuyant la tête et les épaules de l'inconnue contre lui afin qu'elle ne s'étouffe pas.

— Mangez, lui dit-il à mi-voix, en se demandant si elle était même capable de l'entendre.

Ses lèvres collées s'écartèrent.

— Non, grogna-t-elle.

— Ça va vous faire du bien. Essayez… Là.

Un faible mouvement du bras de la femme lui fit tomber la cuillère des mains.

— Non. (Elle grondait à présent.) Laisse-moi mourir comme je suis. Tu m'as rempli la bouche d'une eau saumâtre et je peux sentir ce que tu veux me faire avaler à présent. De la chair bouillie… Gah.

Vandien récupéra la cuillère dans l'herbe et huma la marmite. Rien ne lui semblait gâté. Il savait que les Brurjan mangeaient de la viande. Elle devait être en train de délirer, ou

bien il l'avait mal comprise. Il porta de nouveau la cuillère à ses lèvres.

Ses dents claquèrent, tranchant la tête de l'ustensile. Vandien pensa qu'il s'agissait d'un réflexe d'agonie, jusqu'au moment où elle la recracha dans sa direction. Elle força ses yeux encroûtés à s'entrouvrir pour lui jeter un regard menaçant.

— Laisse-moi mourir en paix ! éructa-t-elle. Si je ne peux atteindre le Limbreth, que je sache au moins que je suis morte en essayant. Ki portera mon nom jusqu'à eux.

— Qu'en est-il de Ki ? demanda Vandien.

Mais, avec un dernier regard noir, elle ferma les yeux et ne dit plus rien.

Bien que n'étant pas un homme patient, Vandien était rarement tenté d'user de violence sur les individus sans défense. Mais sa logique et sa curiosité avaient été poussées à leur maximum, et il agit de manière impulsive. Il reposa sa tête au sol et se leva pour se tenir au-dessus d'elle. Il jeta le manche de la cuillère par-dessus son épaule dans les ténèbres tout en prenant la mesure de la Brurjan. Puis il prit une inspiration et enjamba sa forme étendue pour se mettre à cheval sur son corps. Elle était grande et ne semblait plus aussi faible que lorsqu'il lui avait versé de l'eau dans le gosier. Peut-être cela lui avait-il fait du bien, même si ce geste risquait de lui rendre la tâche plus difficile à présent. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans son visage et sa chair étirée sur ses os, tout en angles et en méplats. *Eh bien, il faut vivre ou mourir*, songea-t-il aussi bien pour elle que pour lui-même. Il appuya un genou sur chacune de ses épaules, la plaquant au sol.

Les énormes mâchoires s'ouvrirent, la double rangée de dents bien trop proche de sa chair. Mais Vandien était prêt : il appuya le rebord du bol contre la mâchoire inférieure et l'inclina. Elle ferma brutalement la bouche mais le bol était déjà coincé à l'intérieur et Vandien disposait d'une prise.

— Soit tu bois, soit tu t'étouffes, choisis ! s'entendit-il rugir.

Elle choisit de s'étouffer et la soupe les éclaboussa tous les deux. Mais il était intraitable. Il inclina le bol plus avant et ce ne fut qu'après l'avoir retourné qu'il relâcha sa prise et bondit loin d'elle.

Ses bras, désormais libérés, jaillirent vers lui toutes griffes dehors. Ses yeux brillaient d'un éclat rouge sang tandis qu'elle roulait sur le ventre et tentait de le poursuivre. Mais elle n'eut que la force de se mettre à quatre pattes avant de retomber lourdement à terre. Elle cracha dans la direction de Vandien avant de se laisser aller, haletante, à bout de souffle.

— Bâtard ! siffla-t-elle. Engeance sans nom de parents édentés ! Appât pour oiseau !

— Heureux de voir que vous vous sentez mieux.

Vandien essuya le bouillon qui constellait sa chemise. Pour quelqu'un d'aussi faible, elle était capable de crachats étonnamment précis. Il s'accroupit à une distance prudente.

— Où est Ki ?

— Partie vers un destin meilleur que le tien, crotte de chèvre malade que tu es ! Ma bouche charrie la puanteur des charognes dans mon gosier ! Tu m'as empoisonnée avec ces saletés réchauffées ! Et tu m'as arrachée à une mort honorable. Sois maudit, maudit, maudit ! Comme je m'étouffais, je n'ai pas pu fermer ma gorge et c'est passé dans mon estomac. Je ne vais plus mourir !

— Vous me remercierez plus tard. Où est Ki ?

— Partie vers le Limbreth. Je te l'ai déjà dit. Partie vers un destin meilleur que tout ce que toi ou moi pourrons jamais connaître. Gah ! De la charogne dans mes narines, dans ma bouche. Je ne supporte pas ce goût ! Et il n'y a qu'une chose qui pourra le faire disparaître. Noir !

Le cheval s'approcha d'elle de son plein gré, bien plus diligemment que les chevaux gris ne répondaient aux ordres de Ki. Et il ne s'écarta pas tandis qu'elle agrippait sa patte musclée et se relevait en s'appuyant lourdement sur lui. Elle pesa sur l'animal, ne restant debout que grâce à son support. Vandien la regarda faire avec une certaine curiosité. Si elle espérait pouvoir monter en selle et s'en aller, il était prêt à parier contre elle. Jamais elle ne pourrait grimper sur sa monture sans selle ni harnais.

Elle appuya son visage contre le cou du cheval. Celui-ci eut un léger mouvement de recul, s'ébroua, puis reprit sa position stoïque. Vandien fixa la Brurjan immobile, en se demandant si

elle était en train de sangloter, jusqu'à ce qu'il perçoive les légers bruits de succion. Il se détourna et retourna à son feu. Prélever ainsi du sang à un cheval était-il si différent de prélever le lait d'une vache ? Les Brurjan avaient besoin de sang chaud et il avait entendu dire que leurs montures étaient entraînées pour donner le leur. Mais quand même…

— Tu m'as dit de te remercier plus tard. (Sa voix était brusque.) Plus tard, c'est maintenant. Merci.

— De rien, répondit Vandien avec concision.

Il se versa un peu plus de thé et évita de la regarder tandis qu'elle se dirigeait vers le baril d'eau. Elle ouvrit le robinet et laissa l'eau lui couler dans les mains avant de se frotter le visage et de s'ébrouer. Tous les muscles de Vandien se tendirent lorsqu'il l'entendit revenir vers le feu. Mais elle se contenta de s'accroupir et de tendre ses mains dans la direction des flammes crachotantes.

— Il fait frisquet, non ? Et c'est là tout ce que tu as réussi à produire comme feu ? Non, ne bouge pas, ça ira.

— Vos vêtements sont à l'arrière du chariot.

— Je sais. Pourquoi ? Mon apparence te dérange ?

Elle se frotta de nouveau le visage de ses mains.

— Qu'est-ce que tu as à manger ?

Typiquement brurjan, songea Vandien. *Bourrue, dure et égocentrique, mais toujours honnête.*

— Viande et poisson séchés.

Il ne prit pas la peine de citer les fruits et les céréales ; les Brurjan ne s'y intéressaient guère.

— Rien que ces saloperies cuites avec lesquelles tu as voulu m'empoisonner ?

Vandien secoua la tête.

— Séchés au soleil, salés et découpés en tranches.

Elle opina rapidement.

— Dans ce cas, j'en prendrai. Autant que tu pourras m'en donner. Je suis affamée.

Lorsqu'il ressortit du chariot, elle avait enfilé le capitonnage en lin qu'elle portait sous son armure. Cela lui donnait une allure plus massive. Sans un mot, elle lui prit des mains la viande enroulée dans le tissu et s'accroupit sur place

pour s'y attaquer. Vandien attisa sans grand espoir son pathétique petit feu et se fit réchauffer une dernière tasse de thé. Il était encore en train de la siroter quand la Brurjan secoua le carré de tissu et entreprit de le replier proprement.

— Je m'appelle Hollyika, l'ami. Et je suis vivante. Et maintenant que je m'en rends compte, je te remercie pour cela. Mais, bon sang, ne verse plus jamais ce genre de bouillie dans le gosier d'un Brurjan. Si j'avais été un peu plus forte et toi un peu moins rapide, je t'aurais tué. De la viande bouillie. C'est l'un des problèmes avec les humains, ça, les saloperies qu'ils bouffent !

— Je m'appelle Vandien. Et l'un des problèmes avec les Brurjan, c'est que je n'en ai jamais rencontré un seul qui fasse preuve d'un peu de politesse.

Il s'était exprimé de manière téméraire mais ne put s'empêcher de se recroqueviller tandis qu'elle avançait vers lui. Elle se contenta de déposer le tissu plié entre ses mains.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, bon sang ? Je ne t'avais rien demandé, donc tu as agi de ton plein gré. Je t'ai remercié, et par deux fois. Devrais-je ramper dans la poussière et te baiser les pieds ? Ou dois-je proposer de coucher avec toi en signe de gratitude ?

— Tu pourrais commencer par répondre à mes satanées questions, bon sang !

Le langage de Vandien s'était adapté à celui de la Brurjan.

— Où diable est Ki ? Je pensais vous trouver toutes les deux ensemble.

— Oh. Elle. (Hollyika resta silencieuse quelques instants.) Tu sais, c'est bizarre. J'étais tellement décidée à l'accompagner et à présent, elle m'apparaît comme une imbécile. Et pourtant c'est moi qui l'ai poussée à continuer. Elle est partie vers le Limbreth ; ces lumières clignotantes sur l'horizon. Partie chercher de quoi se remplir la panse de paix, d'accomplissement et de sagesse. Les bras t'en tombent, non ?

— Oui, admit Vandien d'un ton morose. Pourquoi y est-elle allée ?

— Je viens de te le dire. Oh, tu veux dire pourquoi elle croit y trouver des tonneaux entiers de bienveillance. Aucune idée.

Moi aussi j'y croyais, et j'étais prête à m'allonger et à mourir ici parce que je n'arriverais jamais là-bas.

— Tout ça vient de l'eau, conjectura Vandien en se rappelant l'avertissement de Jace.

— Possible. Probable, même, maintenant que j'y pense. Mais comment diable suis-je arrivée ici ? Et quand est-ce que le jour va se lever ?

— J'ignore comment tu es arrivée ici. Pour ma part, je suis passé à travers une porte. L'aube ne semble jamais poindre dans cet endroit. On passe du gris au noir, puis de nouveau au gris.

— Oh. Bon, la route m'a amenée jusqu'ici, donc elle pourra me ramener. J'irai beaucoup plus vite sur Noir. Je vais prendre ce poisson avec moi, si ça ne te dérange pas. Après avoir dormi un peu.

Hollyika se dirigea vers l'arrière du chariot, là où se trouvaient ses affaires. Elle s'arrêta en constatant le silence de Vandien et se retourna vers lui.

— Que vas-tu faire ?

Il haussa les épaules. Le ciel gris de ce monde semblait reposer tout entier sur ses épaules.

— Je crois que je vais dormir un peu. Je suis fatigué à en mourir. Je poursuis Ki depuis… à vrai dire, j'ai perdu le compte des jours, sans lumière. Lorsque je me réveillerai, je me remettrai en route pour la rattraper.

— Pourquoi ?

Vandien se passa les mains sur le visage. Ses yeux semblaient pleins de sable et son visage lui faisait l'impression d'une peau laissée à sécher au soleil.

— Parce que nous sommes partenaires. Parce que, comme toi, je ne crois pas qu'elle choisirait de faire ce qu'elle est en train de faire si son esprit était libre de toute emprise. Parce que j'ai promis à des gens de l'autre côté de la ramener à la porte. Parce que je veux le faire.

Hollyika secoua la tête dans un cliquetis de plumes.

— Mon pauvre ami.

— C'est ça.

Vandien se redressa avec raideur pour grimper à l'intérieur du chariot. Il laissa ses vêtements tomber au sol et s'installa dans le lit pour se blottir sous les couvertures.

— Mon pauvre ami, se lança-t-il à lui-même avec commisération avant que les oreillers et l'obscurité ne l'emportent.

Du temps avait passé mais, à en juger par la douleur qui parcourait sa tête et ses muscles, ça n'avait pas été très long. Une forme massive s'installa sur le lit à ses côtés. Il faisait noir mais il la sentit penchée au-dessus de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, mal à l'aise.

— Peut-être que je suis plus reconnaissante que je ne le pensais. Pousse-toi. Voyons s'il y a quelque chose de différent entre toi et les autres humains avec qui je suis allée.

Vandien inspira vivement. Tout ce qu'il était capable de se représenter en esprit était les rangées de dents de Hollyika contre sa gorge. C'était loin d'être érotique.

— Merci, mais…

— Mais quoi ? La fourrure te gêne ?

— Non. Je suis juste fatigué. J'ai suivi Ki à pied, vois-tu. Et…

— Viande bouillie, commenta Hollyika d'un ton dégoûté.

Elle lui tourna le dos et s'installa à ses côtés.

— On dort mieux ici que dans l'herbe ou sur le plancher du chariot.

Il ne trouva rien à lui répondre. La respiration de stentor de la Brurjan emplit rapidement la cabine. Son odeur rappelait à Vandien celle de chiots nouveau-nés au milieu de la paille propre. Elle dormait. Et lorsque le sommeil s'empara de lui, il rêva à des lionnes.

Chapitre 15

Vandien sortit brusquement d'un rêve de noyade. Il découvrit qu'il avait été repoussé dans un coin du lit à la manière d'un traversin, plaqué contre le sommier par l'un des bras dépliés de la Brurjan. Il se tortilla à la recherche d'une position plus confortable, et reçut un grondement ronchonnant d'avertissement. Il s'affaissa non sans se sentir oppressé. Il tenta de se calmer pendant un moment, en ralentissant sa respiration et en se concentrant sur son besoin de sommeil. Mais son tempérament vif s'emporta rapidement contre cette contrainte et il se redressa en position assise, en grondant :

— Laisse-moi me lever.

— T'as qu'à me passer par-dessus, lui répondit Hollyika d'un ton bourru.

Lorsqu'il se fut exécuté, elle s'étira en poussant un profond soupir. Elle occupait le lit tout entier. Elle s'enfonça sous les couvertures, sans manifester le moindre désir de se lever. Vandien rassembla ses vêtements et sortit en titubant par la porte de la cabine.

Il s'assit lourdement sur le siège de bois et enfila ses bottes. Son réveil abrupt l'avait laissé groggy et vacillant. Il lança un regard futile en direction du ciel et fronça les sourcils de frustration. Il n'avait aucun moyen de savoir pendant combien de temps il avait dormi. Il considéra l'idée de dormir dans l'herbe, ou à l'arrière du chariot. Il ferma les yeux dans l'obscurité chaude de ses mains en coupe. Mais ils s'ouvrirent de nouveau et il se trouva irrévocablement éveillé.

Bon. Un feu et un petit-déjeuner ? Trop d'efforts. Il descendit raidement jusqu'au sol et rassembla les restes de son campement désordonné. L'édredon qu'il avait posé sur Hollyika était humide et froid. Il le lança à l'arrière du chariot, tout en sachant que Ki lui arracherait les yeux pour ça plus tard. Mais le ferait-elle vraiment ? Il resta debout dans le noir en songeant

que Ki était passée à autre chose, les abandonnant lui, le chariot et l'attelage sur le bord de la route, comme elle l'avait fait de ses vêtements. Pouvait-elle disparaître de son existence aussi soudainement que lui-même était entré dans la sienne ? Il s'assit à l'arrière du chariot pour y réfléchir. Et si elle s'était lassée de lui et de ses manières insouciantes ? Il se sentit gagné par un sentiment d'insécurité. Mais ils tenaient l'un à l'autre. Leur partenariat impliquait bien plus qu'un travail en commun. Ils se comprenaient mutuellement.

Le demi-jour grisâtre lui rappela soudain l'image d'un autre campement au milieu des collines désertes.

À l'époque, le crépuscule venait tout juste de tomber et les rochers s'enfonçaient entre ses côtes tandis qu'il observait Ki, allongé sur le ventre. Aujourd'hui encore, il pouvait presque ressentir la faim et le froid qui l'avaient alors tenaillé. Ses vêtements, à l'époque, s'étaient avérés trop légers et trop usés pour le protéger du climat de la passe. Une journée entière s'était écoulée depuis qu'il avait réussi à capturer un minuscule lapin. Il avait été obligé de manger la viande crue, car la pluie avait rendu impossible un feu de bois. Il s'était installé dans les ombres et avait attendu. Il n'avait eu besoin que d'un cheval.

Sa conscience, sur le moment, était brisée, épuisée par les souffrances de son corps. Il n'allait lui prendre qu'un cheval. Elle pourrait rebrousser chemin en montant l'autre et aller s'en acheter un nouveau. Elle semblait en avoir les moyens. Pourquoi aurait-il dû avoir pitié d'elle ? Il s'était avéré incapable de ne pas saliver en la regardant préparer son repas frugal. Il avait humé les odeurs de racines séchées et de viande du ragoût bouillonnant. Il avait fixé sa bouche tandis qu'elle buvait son thé. La pensée de cette chaleur l'avait fait frissonner.

Il avait eu la certitude de pouvoir la neutraliser. Elle paraissait en bonne santé mais pas plus grande que lui. Et elle n'était certainement pas aussi désespérée et affamée que lui. Le désespoir lui donnerait de la force. Il allait la neutraliser, prendre la nourriture, voler le cheval, peut-être trouver une cape ou des bottes dans son chariot. Il s'était agité dans l'ombre et sa respiration avait sonné comme un grondement à ses propres oreilles. Il avait senti les forces se rassembler en lui,

attisées par l'idée de nourriture. Il avait imaginé sa charge digne d'une panthère. Il allait la cueillir d'un coup d'épaule dans le ventre, la pousser à terre et puis… Quoi ? L'étrangler jusqu'à ce qu'elle perde conscience ? Lui frapper la tête contre le sol jusqu'à ce qu'elle cesse de se débattre ? Se tenir debout sur elle tandis qu'il la ligotait ?

Un sourire aussi effilé que son poignard avait étiré ses lèvres. Peut-être la puanteur de son corps n'ayant pas connu de bain depuis longtemps allait-il la faire suffoquer. C'était aussi probable que le reste de ses idées, après tout. Même s'il avait eu la force physique nécessaire, il n'aurait pas eu les tripes d'agir ainsi.

Il volerait le cheval lorsqu'elle se serait endormie, parce qu'il avait vraiment envie de vivre. Puis il s'esquiverait furtivement, en sachant que son nom serait sali par le qualificatif de « voleur ». Mais au moins n'y ajouterait-il pas celui de « crapule ». Il avait alors relevé légèrement la tête en observant attentivement la femme.

Et alors ce satané cheval s'était tourné, avait henni et elle s'était levée et l'avait vu. Sans réfléchir, il s'était précipité en avant, sachant que c'était sa dernière chance d'obtenir un animal qui l'emporterait loin de cette passe abandonnée, vers un endroit hospitalier. Mais il n'avait pas mis de cœur dans la bagarre. Il se sentait l'égal d'une bête, d'un imbécile, en s'agrippant à elle et en tentant de la faire tomber tout en sachant très bien que ce n'était pas une solution. Elle lui avait balancé la bouilloire au visage et il s'était retrouvé sur le dos, un poignard sur la gorge. Il s'était figé sous elle, le poids de la femme forçant l'air à sortir de ses poumons. Il avait eu conscience de regarder sa mort en face. Non seulement son dernier espoir mais tous ses espoirs avaient disparu. Mais il n'avait pas fermé les yeux, parce que c'était son dernier instant et qu'il allait le contempler dans son intégralité, aussi mauvais soit-il.

Leurs regards s'étaient croisés. Ses yeux à elle étaient verts, quelque chose qu'il n'avait pas pu voir depuis son point d'observation. Une couleur d'yeux rare dans cette partie du monde. Elle avait donné l'impression d'avoir souri facilement

autrefois, mais de ne pas l'avoir fait depuis longtemps. Son visage avait exprimé de la colère, mêlée à de la peur, mais aucun désir de meurtre, aucune satisfaction à le voir ainsi totalement à sa merci. Après avoir réalisé tout cela, il avait su qu'elle n'allait pas le tuer. Qu'elle ne pourrait pas plus faire glisser sa lame le long de sa gorge qu'il n'aurait pu lui défoncer le crâne. Elle était aussi ridicule que lui. L'absurdité de leurs postures respectives avait soudainement résonné dans son esprit aussi clairement qu'un large gong. Il s'était mis à rire. Elle s'était renfrognée, sachant aussi bien que lui ce qui était drôle, mais refusant de se laisser amuser… le refusant, lui.

Cela avait été un défi, car des individus capables de partager une plaisanterie aussi ultime que celle-ci se devait de le faire et non de se percher sur la poitrine l'un de l'autre en prétendant être aussi creux que le reste du monde.

— Depuis cet instant, j'ai su qui tu étais, Ki.

Ses propres mots le sortirent de sa rêverie. Il leva un doigt pour toucher le sourire qui avait fleuri sur ses lèvres.

— Si tu pensais pouvoir te débarrasser de moi si facilement, il va falloir que tu revoies ton jugement.

Mais il percevait bien l'ironie de la situation. À l'époque, Ki avait été celle qui avait le chariot et lui l'étranger dans le besoin qui s'était imposé auprès d'elle et avait dérangé son existence.

Désormais, c'était lui qui était assis sur le chariot, avec à l'intérieur une Brurjan errante qui ronflait dans son lit. Qu'est-ce que Ki avait ressenti à son sujet à l'époque ? Elle avait sans doute été aussi ennuyée qu'il l'était à présent. Il haussa les épaules. C'était différent. Hollyika n'avait ni son charme, ni sa cordialité, ni son esprit, sans parler de son sourire engageant. Sa bouche se fit moqueuse.

— La beauté est dans l'œil de celui qui regarde, lança-t-il à haute voix pour lui-même en se levant pour récupérer la bouilloire et le bol.

Soudoyés à coups de céréales, les chevaux gris se laissèrent convaincre de revenir au harnais. Leur congénère noir s'approcha également et fit mine de les mordre jusqu'à leur faire abandonner et les céréales et leur position au sein du harnais. Vandien fut forcé de déposer une mesure de céréales sur le sol à

l'intention de Noir avant de pouvoir apaiser l'attelage et boucler le harnais. Il termina en sueur et en regrettant amèrement de ne pas avoir pris le temps de préparer un petit-déjeuner.

À l'intérieur de la cabine, Hollyika occupait toujours le lit entier. Vandien entra et se mit à fouiller à la recherche d'une collation rapide.

— Je suis prêt à partir, annonça-t-il tout en se coupant des tranches de fromage et des morceaux de saucisse sur la petite table.

Pain, fromage et saucisse. Bon, c'était meilleur que ce qu'il avait pu manger avant de rattraper le chariot.

— Alors pars.

Sa réponse était étouffée par les couvertures.

— Je prends le chariot.

— Seul un demeuré ferait autrement.

— Mais tu es toujours dedans. Tu viens avec moi ?

— Bon sang, je suis en train de dormir ! rugit Hollyika.

Elle se releva brusquement en position assise sur la plateforme. Sa tête heurta le chevron et elle retomba dans les oreillers. Lâchant un juron brurjan des plus grossiers, elle tourna la tête pour fixer Vandien de ses yeux rougis.

— Les humains ! gronda-t-elle.

— Ne me regarde pas comme ça ! Hier, tu as dit que tu allais t'en retourner vers la porte.

— Oui, et où donc vas-tu aller lorsque tu auras rattrapé cette sotte de Romni ?

— Vers la porte.

— Alors quelle différence ça fait ?

Hollyika tira de nouveau les couvertures à elle.

Vandien haussa les épaules, dérouté.

— Aucune, j'imagine. J'avais simplement l'impression que tu prenais Ki pour une imbécile.

Hollyika se tourna de nouveau pour lui faire face, un doigt surmonté d'un ongle noir tendu vers lui d'un air accusateur.

— Et voilà encore une chose qui ne va pas chez les humains. Ils veulent toujours savoir ce que tu penses, ce que tu ressens, alors que tout ce qu'une créature saine d'esprit a besoin de savoir à propos d'une autre, c'est ce qu'elle fait. Je suis dans

le chariot, en train de dormir, donc je dois bien t'accompagner. Même un poulet aurait pu s'en apercevoir, et sans avoir besoin de poser dix mille questions indiscrètes.

Vandien s'appuya contre le mur derrière lui en grognant quelque chose d'inintelligible à son intention. Les mots lui manquaient. Il se tourna pour sortir et avait déjà presque atteint la porte lorsque Hollyika lui demanda :

— Tu as nourri Noir ?

— À ton avis ? lui demanda-t-il avec une satisfaction féroce.

La porte de la cabine se referma bruyamment derrière lui.

Une fois l'attelage et les quatre roues de retour sur la route, il les fit démarrer à bonne allure. Le cheval noir soutenait facilement le rythme. Vandien lui jeta un regard courroucé mais le destrier se contenta de lui faire un signe de tête tout en continuant de suivre le pas des chevaux gris. Vandien se laissa aller en arrière, adossé à la porte de la cabine. Ki ne pouvait pas avoir tellement d'avance sur eux et, étant à pied, elle ne pourrait pas avancer aussi vite qu'eux. Il devait simplement faire preuve de patience.

La porte de la cabine s'ouvrit derrière lui et il tomba dans les bras de Hollyika.

— Merde, commenta-t-elle sèchement en baissant les yeux vers son visage.

Elle le repoussa à sa place d'un geste. Les chevaux gris, qui avaient ralenti, reprirent leur rythme rapide tandis que les mains de Vandien se raffermissaient sur les rênes. La Brurjan s'extirpa avec difficulté de la cabine pour venir se percher tant bien que mal sur le siège en bois. Celui-ci n'était pas assez large pour elle ; elle enfonça ses griffes dans le bois pour se maintenir en place. Son haleine sentait le poisson.

— C'est quoi, un Limbreth ? lui demanda-t-il.

Elle lâcha un bref éclat de rire.

— J'en sais fichtre rien !

Elle resta silencieuse quelques instants, perdue dans ses pensées. Vandien lui laissa un peu de temps.

— Tu sais, tu as raison. C'est l'eau. Plus longtemps je reste sans en boire, plus je vois les choses clairement. (Elle fronça les sourcils.) Le Limbreth est venu à moi en rêve. Mon dernier

souvenir de Jojorum, c'est cette beuverie avec les Déguerpisseurs humains de ma compagnie. Le gros de la soirée était derrière nous et on savait qu'on ne nous appellerait pas pour grand-chose de plus durant le reste de la nuit. Alors c'était le moment pour boire et puis aller dormir. Je ne me souviens pas m'être endormie mais je sais que j'ai rêvé. J'ai rêvé d'un trésor de joyaux brillants. Des joyaux bizarres. Quand je pense gemmes, je pense toujours rouges et verts éclatants, des couleurs individuelles qui brillent. Mais ceux-là étaient empilés en tas immenses, prêts à être cueillis. Des trucs couleur pastel, un peu comme des champignons luisant dans le noir. L'image n'est même plus séduisante à présent. Mais sur le moment, c'était comme un aimant qui m'attirait et il fallait que j'y aille, vite, avant que quelqu'un ne me prenne de vitesse. Alors on est partis, Noir et moi.

Elle marqua une pause.

— Que je sois maudite, tu as encore raison. Je suis passée par une porte, mais pas une porte normale. Ça fait presque un an que je travaille à Jojorum maintenant et il n'y a pas d'entrée sur le mur par lequel je suis sortie. Mais j'ai bien traversé une porte, et rapidement.

Le silence s'étendit jusqu'à marquer un arrêt dans la conversation. Vandien prit le risque de la pousser un peu plus avant.

— Ça ne me dit toujours pas ce qu'est un Limbreth.

Hollyika resta impavide.

— Non. Bon, dans le rêve, je savais que les gemmes appartenaient au Limbreth mais qu'à présent, elles m'étaient destinées. « Les Joyaux du Limbreth », j'ai entendu ça, aussi évident que du sang. Voyons voir. Je me souviens d'un pont, et on s'est arrêtés pour boire. J'ai dû dormir là-bas. C'est là que tout devient flou. Je me souviens parfaitement de ce que j'ai pensé, mais pas pourquoi j'y croyais. Je savais que les Joyaux du Limbreth n'étaient pas des gemmes, mais des choses telles que la paix, la joie, l'épanouissement. Ha ! Mais sur le moment c'était une chose merveilleuse que de réaliser cela parce que les Joyaux m'étaient toujours expressément destinés. Tout ce que j'avais à faire était d'aller les chercher et de me montrer digne

d'eux en chemin. Je crois que c'est là que j'ai abandonné Noir et mon équipement, puis que je me suis mise à manger de l'herbe. Après ça, tout ce qui s'est passé ne veut plus dire grand-chose. Mais bon, à quoi peut-on s'attendre quand on bouffe de l'herbe ?

— Et Ki ? Je crois qu'elle a passé la porte pour partir à ma recherche, en pensant que j'étais parti au-devant d'elle. Mais maintenant ?

— Maintenant, elle est partie en quête du Limbreth. Ne rejette pas la faute sur moi, tout ce que j'ai fait, c'est de l'encourager. Je crois que quelle que soit la raison pour laquelle on passe la porte, tôt ou tard on se met en quête du Limbreth. Tu n'as pas ressenti ce besoin, toi aussi ?

— Non.

Vandien hésita en se rappelant sa lassitude lorsqu'il s'était baigné dans le cours d'eau.

— Mais je n'ai pas bu une seule goutte de cette eau et je n'ai mangé que quelques fruits.

Il lui raconta brièvement sa rencontre avec les fermiers.

— Des gens sympathiques, gronda-t-elle. Si ça avait été moi, je lui aurais fait passer son bâton entre les deux oreilles et j'aurais mis le feu à sa maison. Mais j'imagine qu'il ne faut pas attendre ça d'un humain « viande bouillie ». Aucun caractère.

Vandien lui jeta un regard en biais pour essayer de déterminer si ses lèvres formaient un sourire ou une moue de dédain. Il abandonna rapidement.

— Pourquoi ne fouettes-tu pas un peu ces canassons ?

— Je ne connais pas la route. Une fois que le chariot les suit dans leur élan, ça prend un peu de temps pour les arrêter. J'ai bien failli te rouler dessus dans l'obscurité et il ne fait pas tellement plus clair à présent. Je n'aimerais pas retrouver Ki sous mes roues.

— Hum hum.

Vandien avait rarement reçu réponse plus évasive. Il fixa son regard sur la route. Ils progressaient d'un pas mesuré mais régulier. L'attelage tirait bien ; il aurait été malvenu de les pousser jusqu'à leurs limites. Ki lui avait souvent rappelé qu'ils travaillaient mieux dans la régularité que sous l'influence du

stress. Ki… Que n'aurait-il pas donné pour l'avoir à ses côtés en lieu et place de cette Brurjan hirsute ?

Elle lui donna un coup de coude dans les côtes et Vandien se demanda si elle avait deviné ce à quoi il était en train de penser. Mais elle indiqua du doigt les lumières brillantes devant eux, lesquelles étaient soudain devenues plus grandes et plus proches. Ils avaient enfin atteint le sommet de cette interminable côte et surplombaient la vallée du Limbreth. L'attelage s'arrêta de son propre chef. Vandien regardait en contrebas d'un air perplexe. A ses côtés, Hollyika secouait sa lourde tête d'un air incrédule.

— Ce n'est pas comme ça que je les avais rêvés, marmonna-t-elle pour elle-même. Ce n'est pas du tout ça.

Vandien émit un grognement. Il tira le frein vers lui et appuya son pied dessus tout en plongeant son regard dans la vallée grise devant eux.

La route courait, toujours aussi droite et directe, jusqu'au centre de la vallée. De hautes pierres noires jaillissaient à intervalles irréguliers au sommet d'une crête située au milieu de la surface plate et finement pavée de la plaine centrale. De l'herbe poussait à leurs pieds et des buissons ambitieux se pressaient à travers les fissures entre les pavés lisses. Les pierres noires étaient grandes mais usées, érodées et les Joyaux brillants qui les surmontaient semblaient moins lumineux ici que lorsqu'ils leur étaient apparus comme des guides brillant sur l'horizon. Les Limbreth étaient massifs, c'était certain, mais la puissance et la majesté les avaient désertés. Ils évoquaient les momies de rois antiques dont toute la souveraineté aurait progressivement disparu.

— Ils n'étaient pas comme ça avant, gronda Hollyika. Ils étaient grands et pleins de puissance, de promesses et de secrets, de richesse et de joie. Ils avaient tout cela, et plus encore, au point que mon esprit n'était pas capable de le comprendre. Ils m'appelaient, Vandien, et leur attrait était plus fort même que celui du sang chaud. Et maintenant, ça. Tout cela n'était-il qu'une tromperie, toute cette longue rêverie le long de la route ? Ai-je simplement été trompée par l'eau et la nuit ?

— Ou bien la tromperie a-t-elle lieu ici et maintenant ? s'interrogea Vandien à haute voix.

Il se tourna vers Hollyika mais elle n'était plus là. Son armure émit des bruits secs tandis qu'elle la tirait de l'arrière du chariot. Le cheval obéit à son appel guttural. Vandien ne la blâmait pas. Elle avait été attirée jusqu'ici pour voir les Limbreth dont elle avait rêvé. Eh bien, elle les avait vus. Elle n'avait aucune amitié à honorer, ni aucune promesse faite à un enfant de l'autre côté de la porte. Il souhaita presque pouvoir rebrousser chemin avec elle.

— Puisses-tu voyager en sécurité, lui souhaita-t-il.

Elle maugréait contre la rouille et l'humidité tout en se démenant contre le cuir raidi.

— J'en ai bien l'intention ! lui répondit-elle brusquement.

Les sabots écarlates de sa monture claquèrent sur la route.

— Allons-y !

Aussi massive qu'une montagne, elle jaillit de derrière le chariot, en selle et en armure.

— Allons les réveiller là, en bas ! Allez !

Elle ne l'attendit pas mais s'élança en avant tout en cinglant au passage la hanche de Sigurd. La route descendait droit devant l'animal et la présence de son congénère noir l'effraya.

Lorsque les chevaux gris s'élancèrent, le frein émit un craquement et céda.

Encore des années après, cette chevauchée reviendrait hanter les songes de Vandien, bien pire que tous les rêves de chutes mortelles qu'il avait pu avoir. La route lisse se déroulait devant eux, n'offrant aucune résistance au tonnerre des roues du chariot. Les Limbreth grimaçaient vers lui, telles d'immenses dents déchiquetées. L'attelage courait à toute vitesse, plus rapidement qu'il ne les avait jamais vus faire. L'âme de Vandien hurlait des suppliques pour qu'ils ne trébuchent pas. Ils prirent de plus en plus de vitesse, jusqu'à ce que le paysage ne soit plus qu'une étendue floue qui défilait de chaque côté de Vandien. Le seul élément clairement visible était Hollyika, perchée sur sa selle comme une furie, hurlant des imprécations tout en

chargeant. Elle ne portait pas de casque et sa crête était dressée vers l'avant, le signe redouté d'une agression brurjan.

— Sang… de… lune…, hoqueta Vandien tandis que les rênes lui échappaient des mains.

L'attelage ne ralentissait pas et lorsque le chariot s'arrêterait, ce ne serait pas debout sur ses quatre roues. Ses oscillations habituelles évoquaient de plus en plus des dérapages incontrôlés. Les Limbreth surgirent, proches et monstrueux. Il leva la tête vers les lumières chatoyantes et réalisa qu'ils étaient à présent sur du plat, chevauchant en direction de la base des Limbreth. Ses mains agrippèrent une boucle des rênes sur laquelle il tira fermement, donnant plusieurs à-coups pour essayer de capter l'attention des chevaux gris. Il eut l'impression que ceux-ci y répondaient.

Mais l'allure de Hollyika ne diminua pas le moins du monde. La vitesse du cheval noir contredisait totalement sa masse. Elle dégaina son épée et la fit virevolter dans les airs. Son cri de guerre strident atteignit les oreilles de Vandien. Elle était folle.

Vandien avait repris le contrôle de son équipage. Le chariot finit par s'arrêter en grondant. Il n'avait aucune envie de participer à la charge folle de Hollyika contre les Limbreth. Autant charger une montagne. Mais l'énergie de Hollyika restait la même. Elle fonçait vers le centre de la rangée des pierres du Limbreth qui s'élevaient sur la butte à la manière de jeunes arbres dans une pépinière. Il la vit fendre l'air de son épée et entendit la lame frapper le Limbreth. L'impact émit le son du métal contre la pierre, mais le Limbreth ne broncha pas. L'épée resta plantée mais Hollyika, elle, ne resta pas en selle. Le cheval noir s'enfuit entre ses jambes tandis qu'elle s'envolait en tournoyant par-dessus son épée avec la grâce d'une acrobate de foire. Son armure cliqueta tandis qu'elle retombait et roulait au sol avant de s'arrêter. Son cheval continua de galoper quelques instants avant de s'arrêter progressivement, les jambes raides, le regard inquisiteur et surpris. Le silence se referma sur la vallée.

Vandien dirigea ses chevaux en direction de la Brurjan étendue au sol. Elle ne faisait pas mine de se relever. Elle et son

impulsivité ! Il n'avait pas envie de devoir s'inquiéter à son sujet. Ils avaient atteint les Limbreth et Ki restait introuvable. C'était à ce problème qu'il souhaitait se consacrer, et non à une guerrière à demi folle.

Lorsqu'il la rejoignit et s'agenouilla à ses côtés, ce fut pour constater qu'elle était consciente et n'avait rien de grave. Son cuir épais l'avait protégée là où son armure ne l'avait pas fait.

— Quelque chose de cassé ? lui demanda-t-il avec sollicitude avant de la toucher.

Mais les yeux noirs de la Brurjan regardaient au-delà de lui. Elle avait les pupilles dilatées et sa respiration s'était faite hachée entre ses mâchoires entrouvertes. Dans un mouvement fluide qui prit Vandien par surprise, elle se releva sur ses pieds.

— Regarde-les, s'écria-t-elle d'une voix cassée. Regarde-les !

Il tourna les yeux vers les Limbreth que Hollyika désignait en écartant grand les bras. Ils n'avaient pas changé. Mais Hollyika agitait les bras et son visage s'était illuminé.

— Je te l'avais dit ! C'est comme ça qu'ils étaient dans mon rêve ! Ça, sur la butte, c'était une illusion trompeuse ! Regarde-les !

— Laisse-moi voir ta tête, demanda Vandien en se relevant.

Elle s'écarta hors de portée, une lueur de folie dans le regard.

C'est alors qu'il le ressentit. Cela s'écoulait autour de lui à la manière d'une brume froide, un tâtonnement ténu qui n'était pas physique. Cela glissait sur lui à la recherche d'une prise qu'il n'offrait pas. Il cligna des yeux et, pendant un court instant, il vit les Limbreth, lisses et majestueux dans toute leur puissance. Mais, aussi vite qu'elle était apparue, la vision se dissipa.

— Maudits ! cria Hollyika.

Elle aussi avait perdu cette vision.

— Menteurs ! Tricheurs ! Vous m'avez poussée à vouloir mourir pour vous !

Elle bondit et agrippa de nouveau la poignée de son épée pour la dégager. L'arme ne bougea pas. Un halo bleu apparut autour de Hollyika et de l'épée et la repoussa au loin, dans un

flash. Vandien se pencha sur elle tandis qu'elle tentait de se relever, bouillonnant de colère. Il lui agrippa les épaules.

— Reste assise ! siffla-t-il.

Il avait soudain senti la vie qui courait à l'intérieur des monolithes et sa bouche était horriblement sèche. Ce n'était pas l'aspect massif de cet être qui le pétrifiait, ni la démonstration de ses étranges pouvoirs, mais plutôt sa totale étrangeté. Ce Limbreth était plus différent de Vandien qu'aucun être vivant qu'il avait jamais imaginé. Par comparaison, Hollyika était une sœur pour lui. Même l'herbe à ses pieds était plus proche de lui que la créature qui s'élevait à hauteur de colline.

— Votre violence n'est pas nécessaire. Je m'adresserai à vous si vous le souhaitez.

La voix résonnait faiblement à leurs oreilles mais elle était claire. Tant que les mots vibraient dans l'air, les Limbreth luisaient de puissance, mais dès que le son disparut, ils reprirent leur apparence de piliers moussus.

— Quoi, parler ? ! rugit Hollyika. Je ne veux pas que tu parles, tas de briques ! Tu n'as qu'une chose à savoir : nous sommes venus pour Ki.

— Ki n'est pas ici.

Aucune émotion, une simple affirmation.

— Tu t'imagines que nous sommes comme toi, sans yeux pour voir, rocher ? Où est-elle ?

La voix de Hollyika était rauque.

— Elle est repartie vers un destin meilleur que tout ce que vous pourrez jamais lui offrir.

Même dans cette situation difficile, Vandien ne put réprimer un sourire. N'avait-il pas entendu les mêmes mots dans la bouche de Hollyika ?

— Remplie de paix et de bonté, à n'en pas douter, gronda Hollyika. Comment peux-tu dire qu'elle s'en est allée vers quelque chose de meilleur ? Qu'est-ce qu'un morceau de mur dans ton genre peut comprendre à la camaraderie, à la vie des êtres animés ?

La voix carillonnante du Limbreth se fit plus forte, d'une manière étrange. Elle résonnait plus dans l'esprit de Vandien qu'à ses oreilles.

— Qu'est-ce qu'une goutte de rosée comme toi peut savoir du monde immense sur lequel elle se dépose ? Ki est venue à moi comme le papillon va à la flamme, en sachant qu'être consumé par mon feu ne promet pas la mort mais l'immortalité. Es-tu jalouse, petite créature à fourrure ? De petites laideurs s'agitent dans ton esprit lorsque je te parle. Aucun serviteur ne tombe plus bas que celui qui manque de peu d'emprunter le chemin véritable. Et c'est ce que tu as fait. Vas-tu tenter de détourner Ki pour pouvoir prétendre n'avoir rien perdu lorsque tu t'es laissé séduire de nouveau par ton insignifiant désir de survie organique ? Vous arrivez tous deux ici avec l'esprit plein d'inepties temporelles. Devrais-je composer une métaphore suffisamment simple pour que vous compreniez ? Un enfant est assis sur le pas d'une porte, occupé à attraper les poussières qui tournoient à l'intérieur d'un rayon de soleil. Voilà toute la signification de vos existences entières pour un être tel que moi. Ki au moins aura la chance de peindre ses pensées à l'aide d'une palette durable. Aussi minuscules qu'elles soient, elles dureront suffisamment longtemps pour que les êtres supérieurs puissent les contempler. Mais les vôtres s'évanouiront comme les poussières qui disparaissent parce qu'un nuage cache le soleil.

Hollyika répondit par un grondement. Vandien tenta de raisonner.

— Mais cela ne donne pas l'impression d'être une décision librement consentie de Ki. Ne lui laisserez-vous pas l'opportunité de décider de son propre cheminement, qu'il soit de rester avec vous ou de rentrer chez elle avec moi ?

— Chez elle ? se moqua le Limbreth. Chez elle ? Une étrange idée. Vous n'avez pas de chez vous. Il a disparu dans la poussière cosmique il y a des éons de cela. Dis plutôt que tu la ramèneras vers la niche de pressions sociales et écologiques que les Rassembleurs ont conçue pour les vôtres. La volonté de Ki n'a rien à y voir. Personne ne rentre *chez soi* dans aucun des mondes des Rassembleurs. Pourquoi ne resterait-elle pas ici pour me distraire moi, plutôt qu'eux ?

Vandien fut soudain bombardé par une vision de mondes au-delà des mondes. Il fut écrasé par la réalisation brutale de sa propre insignifiance. Lorsqu'il inspira de nouveau, il aspira l'air

comme s'il venait de refaire surface depuis les profondeurs d'un lac. Hollyika lui jeta un regard curieux.

— Ça va bien, l'ami ? demanda-t-elle.

— Je crois, oui, ça va ! hoqueta Vandien. Tu n'as rien vu ?

— Je t'ai vu lever les yeux comme un crétin et rester bouche bée pendant un moment, les yeux écarquillés, comme morts. Et puis j'ai pu voir les muscles de ton visage et de ta gorge gonfler sous ta peau. Je me suis attendue à te voir t'écrouler, raide mort, mais à la place, tu as pris une inspiration.

— Mais… ce que j'ai vu…

— Des visions du Limbreth, hein ? Laisse tomber. Quoi que t'aies pu voir, ça ne peut ni se manger ni se monnayer en échange de Ki. Chose ! rugit-elle brusquement. Nous voulons récupérer Ki. Donne-la-nous ou subis notre vengeance !

— Je ne peux pas plus vous la donner que vous ne pouvez la prendre. Allez la chercher si vous voulez. Pour nous cela ne change rien. Peut-être qu'une dernière rencontre avec vous rendra sa vision finale plus pointue encore. Faites comme vous l'entendez, tout cela est immatériel. Mais n'espérez pas recevoir notre aide ou notre protection.

— Ce qui veut dire que tu ne peux pas nous arrêter ! se moqua Hollyika.

Ils sentirent tous les deux une pause. L'épée de Hollyika retomba soudain bruyamment sur le sol de la plaine. Elle ne se précipita pas pour la récupérer. Les chevaux dressèrent l'oreille et agitèrent la tête. Ils percevaient un changement.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? chuchota Vandien pour lui-même. Et soudain il comprit. Le Limbreth ne leur prêtait plus l'oreille, ne leur accordait plus aucune attention. Ses pensées et sa volonté étaient ailleurs.

Hollyika fixait la surface lisse du Limbreth. Comment son épée avait-elle pu y rester plantée alors qu'il n'y avait même pas une trace d'impact ? Elle haussa les épaules et se baissa prudemment pour reprendre son arme. Elle la rengaina et regarda vers Vandien pour croiser son regard, ce qu'ils avaient rarement fait jusqu'à présent.

— Tu crois vraiment qu'il ne peut pas nous empêcher de suivre Ki ? lui demanda-t-il avec gravité.

— Qui s'en soucie ? répondit-elle d'une manière typiquement brurjan. Penser, ressentir, deviner, se demander… marmonna-t-elle dans sa barbe en agitant les narines dans sa direction.

Elle attrapa son cheval tandis que Vandien remontait sur le siège du chariot. Ils allaient reprendre la route. Il n'y avait rien de plus à faire ici ; les Limbreth étaient partis, comme si ces corps de pierre n'étaient pas du tout l'endroit où ils résidaient normalement. La vallée semblait aussi déserte qu'un tombeau, les Limbreth eux-mêmes constituant comme des monuments à la gloire de magiciens oubliés.

Hollyika tira sur les rênes de son cheval.

— Avant que tu ne poses la question, lança-t-elle à contrecœur par-dessus son épaule, il n'y a qu'une seule autre route pour repartir d'ici. Nous n'avons qu'à la suivre, puisque c'est ce qu'a fait cette idiote de Romni. Tu viens ?

Avec un soupir, Vandien fit claquer les rênes sur le large dos des chevaux gris devant lui. Il n'arrivait pas à se débarrasser de la sensation désagréable que quelque chose d'autre aurait dû se passer ici. Les Limbreth auraient dû lui en dire plus, faire plus, être plus. Mais leur attention s'était tournée autre part, à l'écoute de voix que Vandien ne pouvait même pas espérer entendre. Un troublant sentiment de peur l'habitait, qui ricanait de lui plus durement que la Brurjan. C'était comme si sa vie ne lui appartenait plus ; il était devenu un jeton sur une table de jeu. La vision que les Limbreth lui avaient transmise colorait encore ses pensées et il avait la terrible impression que lorsqu'il trouverait Ki, elle aussi saurait à quel point ils étaient tous les deux insignifiants. Comment pourrait-elle alors se soucier de lui ? Il regarda le dos droit de Hollyika rebondir sur sa selle au rythme des pas de sa monture et il lui envia son stoïcisme.

Chapitre 16

Cerie tenta de s'agiter sans bruit sur son trône molletonné, mais même le léger froissement de sa robe contre les coussins brodés fit tressaillir Rebeke. Cerie s'immobilisa en se maudissant pour avoir dérangé la concentration de l'autre Ventchanteuse. S'étant elle aussi vue remettre un œuf de parole, elle savait à quel point ceux-ci intensifiaient douloureusement toutes les perceptions de leurs utilisatrices. Elle soupira sans bruit en reprenant sa position de sentinelle.

Elle avait donné des ordres à ses consœurs Ventchanteuses afin qu'elles ne soient pas dérangées, même si la pire des crises s'annonçait, tant que Cerie elle-même ne se rendait pas à la porte pour donner de nouvelles instructions. Tous les domestiques avaient été renvoyés et les leçons du jour annulées. La pièce paraissait vide sans la présence de ses élèves en robes blanches. Des tapisseries à moitié terminées pendaient des métiers à tisser abandonnés. Des livres étaient empilés en tas négligés sur les longues tables à tréteaux. Manquait également le groupe des petites chanteuses en blanc habituellement blotties à ses pieds pour recevoir lettres et notes et effectuer des courses pour elle. Elle regrettait cette interruption dans leur routine mais c'était nécessaire. Ou en tout cas c'était ce qu'avait dit Rebeke, et Cerie avait toute raison de la croire. Mais même ainsi… Elle tenta en vain de déglutir la boule de malaise qui s'était installée dans sa gorge. Si elles se faisaient prendre ; si quelqu'un apprenait un jour qu'elle avait prêté à une autre l'œuf de parole qu'on lui avait confié ; si Rebeke se révélait malhabile ou peu douée et endommageait le petit organisme sensible… Cerie ferma les yeux en s'efforçant de dissiper ces visions de désastre. S'inquiéter ainsi ne lui servait à rien. Le Haut Conseil allait savoir qu'elle s'était enfermée en privé avec Rebeke pendant une longue partie de la journée : cela allait lui valoir

suffisamment de ressentiment et de questions sans qu'elle ait besoin d'y ajouter d'autres soucis.

Elle ouvrit les yeux. Un seul regard à Rebeke, et le doute vint dévorer sa résolution comme de l'acide. Rebeke ne se tenait plus droite sur son coussin, l'œuf pressé contre son front. Elle s'était affaissée, sa haute tête enturbannée tellement penchée en avant qu'elle touchait presque le sol. Le tissu bleu de sa robe était humide et Cerie percevait les effluves musqués de sa transpiration. Le plateau de vin et de nourriture dont Rebeke aurait besoin en sortant de sa transe était toujours à côté d'elle, intact. Cerie tenta de se rappeler si elle avait déjà entendu parler d'une Ventchanteuse restant en transe aussi longtemps. Cela réclamait un effort de volonté comparable au fait de tenir une lame aussi aiguisée qu'un rasoir tandis que quelqu'un cherchait à vous l'arracher. Mais l'utilisation de l'œuf demandait plus que de savoir résister à la douleur. On devait avoir assez de volonté pour l'ignorer et commander l'œuf, lui ordonner d'accomplir ce que l'on désirait de lui. Il fallait un long entraînement pour y parvenir. Rebeke disait avoir pu s'entraîner elle-même à partir des anciens écrits des Ventchanteuses. Cerie s'interrogeait. Peut-être Rebeke était-elle assise perdue devant elle, son esprit arraché hors de son corps par les actions de l'œuf, emporté dans un endroit lointain dont il ne reviendrait jamais. Cela s'était déjà produit par le passé. Il existait un lieu spécial aménagé par le Haut Conseil pour ces Ventchanteuses : elles y restaient assises en l'honneur des services rendus, incapables de parler, de voir, ni vivante ni morte. Rebeke ferait tache au milieu d'elles.

Le cœur de Cerie se mit à battre plus vite tandis qu'elle se demandait si Rebeke était déjà perdue. Mais le simple fait de la toucher ou même de lui parler aurait à coup sûr brisé sa concentration et laissé l'œuf l'emporter sur elle. Cerie restait donc immobile, les mains jointes, tendues.

Un son retentit, celui d'une respiration gargouillante et difficile. Rebeke glissa sur le côté comme une masse informe et Cerie bondit sur ses pieds. Mais alors même qu'elle s'écroulait, Rebeke tendit la main pour reposer l'œuf à sa place sur son coussin protecteur. Cerie entendit le léger sifflement qu'il

produisit en touchant la soie et vit une vrille de fumée presque incolore s'en élever. Poussant un soupir de soulagement, elle s'agenouilla auprès de Rebeke et s'empara du pot d'onguent de soin qui apaiserait les brûlures causées par l'usage des œufs. Rebeke, mollement étendue à terre, laissa Cerie étaler l'onguent sur ses mains pleines de cloques ainsi que sur la marque circulaire qui était apparue sur son front.

— Du vin ? proposa Cerie.

Rebeke bâtit légèrement des paupières. Cerie lui souleva doucement la tête et porta la coupe aux lèvres de la Ventchanteuse. Rebeke prit deux gorgées minuscules, hésitantes, avant que ses mains meurtries ne se saisissent soudain de la coupe. Elle la vida d'un trait en ignorant la douleur. Ses yeux s'ouvrirent et ses doigts tremblants s'emparèrent de la nourriture posée sur le plateau. Elle enfourna les gâteaux dans sa large bouche en déglutissant comme une harpie en train de se nourrir. Cerie détourna la tête. Cela ne la dégoûtait pas. Elle-même était trop souvent sortie de la transe pour découvrir son corps affaibli, en proie à une faim dévorante. Avant même que Rebeke n'ait terminé, elle s'avança vers une autre table et ramena avec elle un grand bol de fruits ainsi qu'une bassine d'eau parfumée dans laquelle trempait une petite serviette.

Rebeke ne dit mot tandis qu'elle nettoyait ses mains et épongeait son visage. Mais elle poussa un soupir en s'emparant d'un fruit et ses yeux rencontrèrent enfin ceux de Cerie.

— Je leur ai parlé.

Le triomphe le disputait à l'épuisement dans sa voix. Et autre chose ; une émotion impossible à identifier qui attisait les craintes de Cerie.

— Avez-vous réussi à conclure un accord ? demanda-t-elle.

— Non.

Rebeke se resservit du vin.

— Ou peut-être devrais-je dire « pas encore ». J'espère ne pas leur avoir laissé grand choix.

— Racontez.

Cerie se versa à son tour du vin. Elle aurait aimé reprendre sa place sur son trône garni de coussins mais Rebeke était toujours assise sur le tapis.

— Tout a plutôt bien commencé. Ils se montrent très courtois, presque pompeux. Ils ont été surpris de m'entendre. Yoleth leur avait affirmé être la seule Ventchanteuse assez puissante pour leur parler. Ils étaient très prudents à mon égard. Je leur ai dit qu'il y avait eu une terrible erreur, que nous souhaitions le retour de Ki et de Vandien et que nous allions leur rendre les deux personnes venues de leur monde. Le Limbreth a poliment expliqué que cela n'était pas possible.

Rebeke hésita un instant avant de reprendre.

— Converser avec eux est difficile. Il y avait une telle impression de s'adresser à un grand nombre d'individus réunis en un seul que je ne savais pas si j'avais affaire à un esprit ou à plusieurs. Très déconcertant. Dites-moi, Yoleth a-t-elle mentionné quoi que ce soit au Haut Conseil à propos d'une gemme d'appel ? Le Limbreth a affirmé lui en avoir remis une comme touche finale à leur accord.

Les yeux de Cerie s'étrécirent.

— Voilà peut-être ce qui explique la satisfaction secrète qui brille dans ses yeux ces derniers temps. Que fait cet objet ?

— Je l'ignore. Le Limbreth l'utilise par le biais d'un Gardien pour appeler des gens vers son monde ou pour convoquer des habitants de son univers à son service. Il a affirmé n'avoir aucune idée de l'usage que Yoleth voulait en faire. Elle l'a réclamée et l'a obtenue.

— Ainsi le vent de Yoleth souffle plus fort cette fois. Je suis navrée, Rebeke.

— Yoleth n'a rien gagné du tout, siffla Rebeke. Je n'allais pas abandonner aussi facilement. Je leur ai demandé ce qu'il était possible de faire, au vu de la situation. Ils ont rapidement proposé Vandien et une Brurjan en échange des deux membres de leur peuple ou de deux autres personnes dont j'aimerais me débarrasser. J'ai eu l'impression très nette que Vandien s'était rendu plutôt nuisible là-bas. Je ne sais rien de la Brurjan, si ce n'est qu'elle ne leur est d'aucune utilité, inadaptée qu'elle est à leurs visions et dotée qui plus est d'un méchant tempérament.

— Je n'ai rien entendu dire au sujet d'une Brurjan envoyée de l'autre côté.

Rebeke eut un sourire amer.

— Je m'interroge sur l'ampleur de ce que Yoleth a pu faire sans que le Haut Conseil en soit informé.

— Avez-vous donné votre accord pour l'échange qu'ils ont proposé ?

— Certainement pas. Si Vandien les dérange, c'est d'autant mieux. Cela pourra les inciter à conclure un accord. Je leur ai dit que sans Ki, il n'y aurait aucun échange. Je les ai priés de me demander les présents de leur choix qui rendraient un accord possible. Ils ont catégoriquement refusé.

Rebeke braqua ses yeux étranges sur Cerie.

— L'envoi de Ki par-delà la porte a eu un effet secondaire que Yoleth n'avait pas vraiment prévu dans son plan. Le Limbreth est particulièrement satisfait de Ki. Ses contacts avec les humains ont été plutôt limités par le passé. Qui peut dire à quand remonte l'utilisation précédente de cette porte ? Les Limbreth ont dû se contenter de ce qu'on leur offrait ; des gens plutôt ordinaires, quoique crapuleux. Mais ils ont trouvé quelque chose d'exceptionnel chez Ki, et ils ne veulent pas nous la rendre. Vous devinez ce qui les intrigue tant à son sujet ? demanda-t-elle avec un sourire ironique.

— Je suis sûre de ne pas en être capable. Je n'arrive pas à imaginer quelqu'un de plus ordinaire qu'elle.

Cerie but une gorgée de son vin.

— En surface, oui. Mais si elle était réellement si ordinaire, Yoleth ne l'aurait jamais forcée à emprunter la porte. Le Limbreth sent en elle l'aura d'une Ventchanteuse et se réjouit de sa sensibilité inconsciente au réseau de vie et de pouvoir qui l'entoure. Le Limbreth a hâte de consumer une Ventchanteuse.

Rebeke se tut et Cerie parut de plus en plus mal à l'aise.

— Rebeke, demanda-t-elle, pourquoi ne pas abandonner cette affaire ? La conductrice Romni et son homme méritent-ils autant d'efforts ? Montrez votre mécontentement au Haut Conseil d'une autre manière. Empêchez-les d'accéder à la relique. Attirez les vents loin d'elles. Envoyez un vent meurtrier tuer les paysans sur leurs terres.

— Non ! refusa Rebeke avec véhémence. Cela ne leur apprendrait rien. Elles savent déjà que s'en prendre à moi, c'est s'attirer mon inimitié. Ce qu'elles doivent à présent apprendre, c'est qu'elles ne peuvent pas s'opposer à moi, ne peuvent s'opposer à ma volonté en aucune circonstance. J'ai dit que la conductrice Romni serait autorisée à se déplacer librement, et ce sera le cas. Ki va être rendue à ce monde. Elles vont apprendre ce qu'est le pouvoir d'une véritable Ventchanteuse.

La puissance et la majesté avaient enflé dans sa voix jusqu'à remplir la pièce entière. Le vent s'élevait en ondes concentriques depuis le sol même, faisant voleter les robes des deux chanteuses. Rebeke haleta pendant quelques instants puis prit une profonde inspiration, ravalant par là même sa colère.

— Je suis désolée, Cerie. Je ne devrais pas me décharger de ma colère sur vous, vous qui m'avez offert bien plus qu'un œuf et un endroit pour l'utiliser. Je sais ce que le Conseil dira de notre consultation. Je sais qu'elles vous traiteront durement. Mais soyez assurée d'avoir fait le bon choix. Ma cape s'étendra au-dessus de vous et mes vents assureront vos arrières lorsque je me serai pleinement réalisée.

— Je vous crois, Ventchanteuse.

Mais cependant, la foi que Cerie plaçait en Rebeke ne lui apportait qu'un soulagement minime.

— Mais vous dites que Ki va nous être rendue. Comment ?

Rebeke la jaugea attentivement. Lorsqu'elle parla, elle s'exprima d'une voix très calme.

— Je les ai menacés. Je leur ai tout d'abord dit qu'ils pouvaient fixer le prix du retour de Ki. Ils n'ont rien voulu savoir. Je leur ai alors annoncé qu'ils allaient nous rendre Ki et Vandien, sans quoi ils devraient payer le prix que j'avais fixé. J'ai menacé de porter l'affaire devant les Rassembleurs.

Si Rebeke avait suggéré de se rendre sur la lune, l'expression de Cerie n'aura pas été plus incrédule.

— Ils vont deviner que c'est une menace en l'air. C'est impossible.

— Non, ça ne l'est pas. Je pourrais le faire et je le ferai si nécessaire. J'ai en effet découvert qu'un œuf de parole offre plus de possibilités que nous ne le pensions. L'étendue de ses

capacités m'a été suggérée lorsque j'ai émis le souhait de contacter le Limbreth et à présent, je suis sûre que les affirmations de ma source étaient exactes. Je pourrais donc bien informer les Rassembleurs de l'existence des portes créées par le Limbreth.

— Et nous ? Croyez-vous que nous nous en sortirions sans dommages ?

Le contrôle que Cerie exerçait sur sa voie était entaché par une note un peu trop aiguë.

— Non. Je ne crois pas. Mais c'est un risque que je suis prête à prendre, tout comme Yoleth nous a fait courir des risques à toutes lorsqu'elle a aidé à ouvrir la porte. Je ne peux pas laisser passer une telle chose. Je ne peux pas laisser Yoleth penser que je n'oserai pas aller aussi loin qu'elle. Elle… Non, en fait, le Conseil tout entier doit me croire aussi impitoyable qu'elle. Qu'elles me respectent pour le danger que je peux représenter, si ce n'est pour mes talents.

— Et en attendant, nous serons toutes menacées.

La colère le disputait à la peur dans la voix de Cerie et Rebeke posa une main amicale sur son épaule.

— Cela ne sera pas long. J'ai insisté pour que le Limbreth se décide rapidement : je lui ai donné trois de nos journées. Il s'est gaussé de moi, évidemment. Je me suis entendu dire que je méjugeais de l'importance de mon monde autant que de mon importance si je croyais que les Rassembleurs allaient intervenir. Mais, juste après, il affirmait qu'aucun échange n'était possible du fait de l'état de la porte. Ils ont dit avoir peur de l'utiliser. Je crois comprendre qu'ils l'ont trop souvent ouverte au même endroit et que Vandien l'a déchirée lorsqu'il est passé à travers. Ce qu'il en reste ressemble à une vieille blessure qui s'est rouverte, épaisse de tissu cicatriciel. Mais je pense qu'ils pourront l'ouvrir une nouvelle fois. Ma volonté est forte et je pourrai les aider plus que nul autre ne l'a jamais fait lors de l'ouverture d'une porte. Nous pourrons l'ouvrir, même si c'est pour la dernière fois. En fait, cela me convient. Je peux conclure cet accord forcé, mais je ne veux pas courir le risque qu'il y en ait d'autres ensuite. Je n'aime pas l'idée d'un Limbreth ayant pris goût aux Ventchanteuses. Que la porte entre nos

mondes guérisse et cicatrise de manière permanente. Cela ne me gênerait pas le moins du monde.

Rebeke leva son verre de vin et le vida avant de le remplir à nouveau et de continuer à boire.

— Je suis toujours affaiblie, Cerie. Et je m'interroge : ai-je le courage et la volonté nécessaires pour un tel affrontement ? Plus je m'en approche, plus je me pose des questions. Je suis persuadée qu'une Ventchanteuse devrait être au-dessus de ce genre de grenouillages. Mais je ne suis pas encore une Ventchanteuse pleine et entière. Je peux attribuer certaines de mes faiblesses au fait que j'ai commencé tardivement mon apprentissage et d'autres à mes fréquentations de jeunesse. Mais je blâmerai essentiellement l'époque où nous vivons. Peut-être qu'en me montrant intraitable, j'arriverai à créer un monde et une ère où les Ventchanteuses seront tout ce qu'elles doivent être. Peut-être que ces filles qui portent aujourd'hui le blanc et débitent par cœur leurs platitudes diront un jour :

— Rebeke, c'était une vieille mégère déplaisante, mais aussi la première vraie Ventchanteuse depuis bien longtemps !

Elle parlait d'une voix légère, moqueuse, mais Cerie ne sourit pas. Elle pressa ses mains l'une contre l'autre à l'intérieur de ses manches pour calmer leurs tremblements et opina.

— Nous vivons effectivement une époque terrifiante.

Chapitre 17

La route s'était détériorée. Vandien se pencha en avant sur son siège, s'efforçant de voir au-delà du dos luisant de sueur des chevaux gris. Mais il n'arrivait pas à distinguer la source de cette étendue soudainement marécageuse ni la distance à laquelle elle s'étendait devant eux. Hollyika, bien sûr, était invisible.

Vandien fit transiter de petites secousses d'encouragement à l'attelage par le biais des traits. Il y avait de l'ironie dans cette situation, réalisa-t-il, comme il y en avait eu durant toute la durée de son voyage au-delà de la porte. Mais cela ne le faisait pas sourire. D'habitude, c'était lui qui s'impatientait devant l'allure tranquille du chariot et s'élançait au galop pour reconnaître le terrain tandis que Ki restait assise sur le siège surélevé pour encourager l'attelage à passer les endroits difficiles. Et voilà qu'il se retrouvait maintenant la chemise collée au corps tandis que les bêtes progressaient lentement dans la boue noire et gluante.

La route leur avait fait descendre toute la vallée du Limbreth, en passant devant les pierres en rangs serrés puis en contournant le haut des collines. Après cela, l'état du chemin n'avait cessé d'empirer. L'herbe et la mousse de chaque côté de cette portion étaient d'un jaune tirant sur le gris ; elles dépérissaient. C'était la première fois que Vandien remarquait un tel problème dans le monde du Limbreth. Il se mit à mâcher les poils de sa moustache mal peignée tout en regardant les chevaux tirer sur leurs colliers. La route était restée solide et agréable jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue du Limbreth. Leurs gemmes continuaient cependant de luire à l'horizon. Soudain, l'une des roues s'enfonça dans un trou boueux.

— Bon sang ! rugit Vandien.

Mais l'attelage continua à tirer fermement et le chariot reprit sa progression. Vandien essuya la sueur qui lui coulait sur le front et jeta un regard loin sur la route. Celle-ci retournait

vers les collines sur un chemin en pente régulière. Une telle montée, associée à l'amollissement de la voie, risquait de s'avérer impraticable pour l'attelage. Et rien n'indiquait que la route allait s'améliorer.

Le cheval noir refit son apparition, trottant tranquillement dans sa direction tandis que des mottes de terre boueuses s'envolaient sous ses sabots écarlates. Hollyika montait haut et avec grâce. La tête de la Brurjan était tournée, elle regardait derrière son épaule.

— Hollyika, appela Vandien. Je vais m'arrêter pour un moment et laisser les bêtes respirer.

Elle ne répondit pas mais fit effectuer à son cheval une boucle gracieuse pour se placer au niveau du siège du chariot. Celui-ci s'immobilisa et l'attelage épuisé émit un reniflement reconnaissant. Vandien se prit la tête entre les mains et se frotta les yeux. La pénombre perpétuelle de l'endroit lui donnait l'impression d'être fatigué en permanence. Il aurait bien aimé pouvoir contempler cet endroit sous un rayon de soleil, juste une fois.

— Pendant combien de temps la route est-elle aussi mauvaise ?

Elle haussa les épaules et lui décocha une grimace de Brurjan.

— Pas très longtemps. A l'endroit où ça commence vraiment à monter, les choses sont encore pires.

Noir s'agita légèrement et ses sabots émirent des bruits gluants.

— Les bas-côtés ne valent pas mieux que la route proprement dite, indiqua Hollyika devant le regard inquisiteur de Vandien. Une source souterraine, peut-être. Je vois tes roues s'enfoncer alors même que nous sommes là à discuter.

— Un coup du Limbreth, à mon avis.

— Peu importe. (Elle haussa encore les épaules.) La cause ne compte guère, ce qui est important ce sont les obstacles que nous devons surmonter.

— C'est vrai.

Vandien plongea son regard dans les yeux de Hollyika. Ils étaient vifs, sombres et sages à leur manière dure. Vandien posa abruptement la question :

— Pourquoi est-ce qu'elle continue ? Vers quel but ?

— Vers ce que le Limbreth lui a dit de faire.

— Mais, et moi ?

Il n'avait pas réussi à empêcher son chagrin et sa colère de percer dans sa voix.

— C'est comme si elle ne m'avait jamais connu, ou ne s'était jamais souciée de ses chevaux, elle est partie, comme ça !

Ses yeux sombres fixèrent ceux de Hollyika.

— Pendant qu'elle était avec toi, est-ce qu'elle a même dit un mot à mon sujet ?

Hollyika se décala légèrement sur sa selle.

— Si tu me laissais faire, commença-t-elle d'une voix basse et raisonnable, je pourrais t'emmener à l'intérieur de ce chariot, te coucher sur le dos et te faire tout oublier à propos de Ki. Pendant un moment, en tout cas.

Il détourna le regard, secouant la tête de consternation.

— Ce n'est pas ce que je veux, lâcha-t-il, sans savoir comme s'expliquer.

— Je n'ai pas dit que je voulais le faire. Je disais simplement que, si l'opportunité m'en était donnée, je pourrais le faire. Ton esprit et tes sens seraient tellement concentrés sur moi que pendant ce temps, tu ne penserais plus du tout à Ki, quels que soient tes sentiments pour elle. Après, elle se rappellerait à ton bon souvenir. Peut-être. (Un nouveau sourire carnassier.) Pour l'instant, le Limbreth remplit son esprit et ses sens. Ce qu'elle ressentait pour toi par le passé est couvert, écrasé par une autre présence. Tu comprends ce que je suis en train de te dire ?

— Je crois, oui. Je crois que tu dis, très poliment, que Ki n'a jamais mentionné mon nom.

Je ne dirai plus jamais que les Brurjan manquent de courtoisie, songea-t-il tristement.

— Bon sang, qui écoutait de toute façon ? Nous étions toutes les deux remplies par les Limbreth. On ne parlait qu'à eux, même si on pensait converser l'une avec l'autre. Je ne me

souviens pas de la moitié des choses que j'ai dites. Alors les babillages de la Romni, tu penses… Tant que j'étais remplie par le Limbreth, tout le reste venait au second plan. Je me sentais bien. Partout en moi. Quand je pensais à des choses qui comptaient pour moi avant, comme Noir, j'étais reconnaissante au Limbreth de m'avoir éclairée sur la véritable nature de l'amour et de m'avoir montré que si je l'aimais vraiment, je devais lui rendre sa liberté. Et pour ma part, je devais reprendre mon chemin vers le Limbreth, pour me réaliser et trouver la paix. Tu vois le genre ? Mais à l'époque, j'y croyais, et Ki est toujours comme ça. Encore ces saloperies de pensées et de sentiments dans lesquels vous, les humains, vous complaisez tant. Écoute, Vandien, elle est partie loin de toi. C'est clair. Tu sais ce qu'elle fait. Elle continue de s'éloigner de toi. Donc tu sais ce qu'il faut faire. Aller la chercher. Tout est tellement plus simple sans ces conneries de «je pense » et de «je ressens ».

— Mais, et ses désirs à elle ? Ne suis-je pas supposé me préoccuper de ses désirs ?

— Non, bon sang. Ki peut le faire elle-même. Lorsqu'on la trouvera, tu pourras lui dire : « Je veux que tu viennes avec moi ». Si elle dit « non », tu pourras te battre avec elle. Celui qui l'emportera, l'emportera. C'est simple.

— Ça doit être bien d'être un Brurjan.

Un regard bizarre, suivi d'un nouveau sourire carnassier.

— C'est bien d'être n'importe quoi, tant qu'on l'est et qu'on ne passe pas son temps à y penser. Écoute, on n'a pas le temps pour tout ça. Tu as besoin d'aide avec le harnais ?

Vandien se redressa sur son siège et examina l'attelage.

— Ça m'a l'air d'aller.

— Bien sûr que ça va… tant que tu n'as pas l'intention d'aller où que ce soit.

Vandien jeta un coup d'œil sur le côté du chariot : les roues s'étaient encore enfoncées plus profondément dans la boue. Il jaugea le phénomène d'un œil expert.

— C'est plutôt moche, mais ces bêtes pourront s'en sortir malgré tout. Ce sera lent mais elles y arriveront.

— A travers ça ?

Hollyika était sceptique, elle désignait du doigt un point plus haut sur la route.

— Je crois que oui, et je suis prêt à tenter le coup. J'ai déjà fait grimper des collines plus ardues que celle-ci à ce chariot.

— Vraiment ? Et moi j'ai déjà chargé à travers des formations qui offraient plus de résistance que celle-ci. Mais même ensemble, je doute que nous puissions faire les deux à la fois. Regarde-les.

Vandien suivit son regard. Au début, les ténèbres l'empêchèrent de distinguer quoi que ce soit. Il aperçut un mouvement lumineux si ténu qu'il crut d'abord à un mauvais tour joué par ses yeux fatigués. Puis il finit par les repérer grâce à la luminescence de leur chevelure et aux reflets dans leurs yeux. Un groupe de fermiers, portant chacun une sorte d'outil de grande taille sur l'épaule.

— Ce doit être un groupe de récolteurs, qui se déplacent de ferme en ferme.

— Non. (La voix de Hollyika était sans appel.) J'ai chevauché jusqu'à eux, je les ai salués, ils n'ont pas répondu. Mais dès que je me suis trouvée à portée, ils ont commencé à faucher l'air de leurs bâtons. Tu veux conduire ton chariot au sommet d'une colline boueuse à travers ça ?

Les yeux de Vandien allaient des fermiers aux roues du chariot. Il eut soudain mal au cœur. Il baissa les yeux. La boue arrivait maintenant à hauteur des moyeux. Un chariot ne pouvait pas s'enfoncer aussi vite dans la boue ! Et pourtant c'était ce qui était en train de se passer. Avec des leviers, des brosses et beaucoup de temps, il aurait pu sortir de là. Mais il n'avait rien de tout ça.

— Je ne peux pas quitter le chariot, lança-t-il d'un air têtu.

— Pourquoi ? Ton cul serait-il collé au siège ? Ces fermiers vont plus vite que tu ne pourrais le croire. Tu dois abandonner soit ton chariot, soit ton corps. Bon sang, on aura même de la chance si on arrive à faire passer les chevaux.

Tout en parlant, elle était descendue à terre et avait commencé à libérer l'attelage du chariot. Vandien la regardait faire tout en serrant et desserrant les poings. Les couleurs vives du chariot étaient atténuées dans la pénombre et il semblait

hors de propos, mal conçu, pas du tout à sa place sous les cieux gris. Mais cet endroit mal conçu était malgré tout devenu sa maison ; trop de choses s'étaient produites à l'intérieur de la minuscule cabine pour qu'il l'abandonne ici.

Pourtant, il devait le laisser derrière lui et cette idée lui tordait les tripes. Il finit par serrer les dents, prendre une inspiration et accepter la nécessité de cet abandon. Sa rapière. Il devait la récupérer, ainsi que de la nourriture pour eux deux, sa gourde, et des vêtements pour Ki. Il ignora résolument tous les bibelots et les souvenirs de leur vie commune. Ils allaient devoir voyager léger. Aux objets qu'il avait récupérés, il ajouta un sac de céréales prélevé à l'arrière du chariot et chargea le tout sur le dos d'un Sigurd méfiant. Hollyika avait préparé une longe pour Sigurd et raccourci les rênes sur la bride de Sigmund. Alors que Vandien grimpait sur le dos de Sigmund, Hollyika hocha brièvement la tête.

— Au moins, tu apprends vite.

Les silhouettes des fermiers n'étaient plus voilées par le crépuscule. Vandien en dénombra huit, hommes et femmes, qui s'avançaient d'un air résolu. Leurs visages étaient calmes, leurs regards fixés droits devant eux. Ils n'apostrophaient pas Vandien et Hollyika, ni ne conversaient entre eux. Ils progressaient aussi silencieusement que des songes.

— Ils n'ont pas l'air si formidables, marmonna Vandien à mi-voix.

La colère se mit à bouillonner en lui. La Brurjan l'avait-elle trompé pour le forcer à abandonner le chariot de Ki ?

— Suis-moi, gronda-t-elle.

Elle se pencha en avant sur sa selle et Noir s'élança soudain au galop. Elle chevaucha droit sur eux. Plusieurs coups de talons incitèrent Sigmund à se lancer dans un petit galop pesant, suivi de mauvaise grâce par Sigurd. La guerrière s'éloignait rapidement d'eux.

Et les fermiers continuaient d'avancer d'un pas régulier sur la route. Vandien fixa son regard sur eux tout en se cramponnant à sa monture. Ils avaient levé leurs bâtons. Mais ils ne s'étaient pas écartés, ni mis en position défensive. Ni leurs yeux ni leurs visages ne semblaient habités par l'ardeur de la

bataille. Il n'y eut ni cri de guerre, ni défi. Regroupés, ils descendaient la route à la rencontre du cheval qui les chargeait.

— Faites place ! rugit Hollyika.

Mais ils se contentèrent d'agiter leurs armes. Puis elle se trouva parmi eux et Vandien en fut malade. Le destrier força le passage, faisant voler des corps silencieux de chaque côté de la route. Vandien entendit cependant quelques coups de bâton faire mouche sur la cavalière. Deux silhouettes étaient étendues, immobiles, sur la route, mais aucun cri ne s'éleva. Vandien était trop loin derrière Hollyika. Ils étaient prêts à la recevoir à présent, leurs yeux toujours aussi froids. Sigmund agita la tête et tenta de contourner cette barricade humaine. Un bâton frappa rudement l'épaule de Vandien. Il se cramponna à la crinière de Sigmund, réalisant que lui seul était la cible de ces attaques, pas les chevaux. Un autre coup l'atteignit à la hanche, et sa jambe fut engourdie jusqu'au genou. Les fermiers l'encerclèrent. Et puis, soudain, Noir et Hollyika bondirent au milieu des attaquants.

— Continue d'avancer, idiot ! lui hurla-t-elle.

Il entraperçut les sabots écarlates qui fendaient l'air pour abattre les fermiers. Puis Sigmund s'engouffra de son propre chef dans le passage que Hollyika avait créé pour eux, tirant Sigurd derrière lui. Vandien et les chevaux gris avaient traversé l'obstacle et dévalaient à présent la route noire détrempée.

Il entendit les bruits de sabots humides de Noir tandis que Hollyika le rattrapait. Vandien lui décocha un coup d'œil tout en continuant d'agripper fermement la crinière qui flottait devant lui. Le galop pesant de sa monture résonnait comme le tonnerre à ses oreilles. Vandien n'était pas très versé dans la lecture des expressions faciales des Brurjan mais il lui trouva l'air sinistre et malade. Lorsqu'ils eurent atteint le sommet de la première longue côte, elle tira les rênes de son destrier noir. Les chevaux gris ralentirent le pas pour rester à sa hauteur, sans que Vandien ne leur ait rien demandé. Hollyika les maintint tous au pas. Au moment où Vandien ouvrait la bouche pour parler, elle se tourna vers lui.

— Ils ne nous suivront pas, dit-elle d'un ton lugubre.

Il referma la bouche.

La route continuait. Au début, ils chevauchèrent sur les bords de la voie, jusqu'à ce que les mousses et l'herbe déjà détrempées ne se transforment en marais. Les terres tout autour d'eux étaient sauvages et désertées. La route et ses bas-côtés étaient devenus un véritable marécage, jusqu'aux haies de buissons épineux qui égratignaient et blessaient les chevaux lorsque ceux-ci tentaient de les traverser.

— Ki n'aurait jamais emprunté ce chemin, dit Vandien.

Ce à quoi Hollyika répliqua :

— Il a bien fallu.

Ils continuèrent donc, encore et encore, jusqu'à atteindre, enfin, le sommet de la dernière colline. Ils baissèrent alors les yeux vers une vallée grise plongée dans l'ombre. Le corps de Vandien lui soufflait qu'ils étaient au cœur de la nuit. Ils s'arrêtèrent dans un accord silencieux pour contempler cette vallée crépusculaire. A partir de là, la route allait tout droit, toujours pleine de boue, mais implacablement droite. Elle traversait bois et pâturages, champs et prairies, tantôt visible, tantôt dissimulée, jusqu'à l'endroit où elle émergeait pour croiser le ruban noir d'une autre voie. Et sur celle-ci se trouvait un pont. Non, le pont, celui que Vandien avait tant admiré la première fois qu'il l'avait vu. À cette époque, aucune autre route ne croisait cette voie ; il en était certain.

— Mais à présent, c'est le cas, fit observer Hollyika. Les Limbreth.

Elle poussa son cheval en avant et ils entamèrent leur descente. Vandien pouvait sentir la tension dans l'arrière-train de l'animal sous ses jambes, qui glissait autant qu'il marchait le long de la pente. Vandien laissa Hollyika partir en avant puis fit descendre les chevaux gris. La pente n'était vraiment escarpée que sur une courte distance avant de s'adoucir le long d'une prairie à flanc de colline. De petits animaux à cornes y paissaient, qui s'enfuirent vers les arbres à leur arrivée. La route et le pont au loin étaient de nouveau dissimulés à leurs yeux par une barrière de végétation. Sur les côtés, les arbres à épines donnaient l'impression de vouloir se rapprocher de la route à chaque pas. De l'eau débordait par-dessus la surface du chemin boueux sur lequel les sabots des chevaux glissaient avec moult

bruits de succion. Rapidement, les arbres commencèrent à incliner leurs branches au-dessus du cours d'eau que les chevaux en étaient venus à suivre. Si Hollyika avait remarqué le changement ou s'en inquiétait, elle ne le laissait pas voir. Vandien ne daigna pas parler lui non plus. Elle avait raison. Parfois il était plus simple d'agir, sans s'inquiéter de ce qui allait suivre.

Les arbres se firent plus clairsemés avant de disparaître. Avec une pointe de malaise, Vandien réalisa que le cours d'eau les entraînait à présent à travers des champs cultivés. Les fruits rouges et luisants pendaient en gouttelettes sur les vignes. Sigurd se jeta sur les feuillages comme un affamé et émit un reniflement de mécontentement lorsque Vandien l'obligea à reprendre sa route. Les chevaux gris étaient abattus, têtes baissées, avançant à pas lents. Même Hollyika était affaissée sur sa selle ridicule. Vandien s'aperçut qu'il avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts.

L'allure traînante de Sigmund le berçait doucement et il se laissait aller. Il se força à relever brusquement la tête et se frotta les yeux pour essayer de se réveiller. Loin derrière les rangées de récoltes, on devinait la bosse sombre formée par une chaumière. Il sursauta en la voyant, ainsi que les individus qui se rassemblaient autour de la bâtisse.

— Hollyika ! appela-t-il à mi-voix.

Elle tira sur les rênes et ralentit pour se mettre à sa hauteur.

Ne leur prête aucune attention, lui ordonna-t-elle dans un chuchotement autoritaire.

— Ils nous regardent.

— Ils n'ont pas l'air d'être tout à fait en colère, non ? Ne t'occupe pas d'eux. Ils ne doivent pas avoir l'habitude de voir passer cinq intrus obscurs. Ne va pas au-devant des ennuis quand ce n'est pas nécessaire. Continue à avancer.

Sa monture reprit son avance sur lui et Vandien, désormais alerte, poussa Sigmund à accélérer le pas. Il tenta d'examiner la ferme et les personnages luminescents qui s'y trouvaient sans tourner la tête. Ils formaient un groupe assez important. Leurs cheveux luisaient dans la douceur du crépuscule, et chacun

d'eux portait un long bâton. L'estomac de Vandien se contracta. Il n'arrivait pas à se sortir de l'esprit les silhouettes silencieuses étendues à terre qu'ils avaient laissées derrière eux sur la route. Il ne voulait plus rien voir de tel.

Noir hésita puis descendit à pas hésitants à l'intérieur de la ravine. Vandien mena Sigmund jusqu'au bord et attendit. Hollyika était assise avec légèreté sur le dos de son cheval et faisait corps avec lui, se penchant en même temps que lui tandis qu'il assurait ses sabots et se hissait de l'autre côté. Cheval et cavalière étaient revenus sur la route originelle et celle-ci était stable sous les sabots de Noir.

Vandien pressa Sigmund d'avancer et le cheval de trait descendit la pente aussi vivement qu'un éboulement. Il avait à peine rattrapé son élan initial que Sigurd déboula derrière eux. Un dernier effort, et ils furent de retour sur la route. Vandien jeta un coup d'œil en arrière vers l'endroit d'où ils étaient venus. Le passage qu'ils s'étaient frayé à travers les récoltes était parfaitement visible. Il coula un regard en direction de la chaumière. La foule n'était plus là. Vandien tourna sur lui-même pour essayer de retrouver sa trace.

— Ils sont rentrés à l'intérieur, l'informa Hollyika.

Ses yeux étaient rougis et les traits de son visage étirés par la fatigue. Pour une Brurjan, elle était émaciée au point que c'en était grotesque. Cela lui donnait une apparence presque humaine.

Elle a besoin de nourriture et de repos, songea Vandien. *Elle est aux limites de son endurance.*

Ce qu'elle avait pu manger lorsqu'ils avaient encore le chariot pourrait sans doute lui permettre de tenir un ou deux jours, sans toutefois être au mieux de sa forme. Sans rien dire, il tendit la main vers le sac de nourriture. Il en tira des morceaux de poisson séché à son intention, qu'elle accepta silencieusement, et quelques fruits séchés pour lui-même. Il aurait bien aimé goûter au poisson mais les fruits lui permettaient de se sustenter, alors qu'ils n'aideraient en rien Hollyika. Il sentit son regard peser sur lui tandis qu'il roulait et refermait le sac.

— On aura assez pour aller au bout, lui dit-il avec plus d'assurance qu'il n'en ressentait.

Elle hocha lentement la tête et enfourna une portion entière de poisson dans sa bouche. Ses yeux sombres se fixèrent soudain sur ceux de Vandien avec la violence d'une machine de siège.

— Arrête de me dévisager comme si tu voulais prendre soin de moi, cracha-t-elle. Ça me fiche encore plus la nausée que ton poisson. On ne devrait jamais rien manger après que le sang a coagulé.

— Je m'en souviendrai, répondit Vandien d'un ton paisible.

Elle le récompensa d'un sourire sauvage.

— Rejoignons le pont, lui dit-elle, en talonnant doucement son cheval noir.

Ki comprima la terre nourricière entre ses mains sveltes. Elle ferma les yeux et, par le biais de la conscience enchantée des Limbreth, elle sentit le potentiel de vie que renfermait la matière organique qu'elle tenait. Œufs d'insectes, graines, formes de vie plus minuscules qu'il n'était possible de l'imaginer, tout cela s'y trouvait. Et plus encore. Tout ce que les Limbreth lui avaient offert en plus. C'était comme un outil entre les mains de son esprit. Et elle, qui n'avait jamais sculpté le bois ou même fait de la peinture, se mit à créer. Cela allait devenir la première floraison de son jardin. Elle avait labouré l'endroit qu'elle avait choisi en rampant par-dessus à genoux, retournant le sol de ses mains. Cela lui avait pris un certain temps pour sélectionner la zone car elle avait eu envie de compléter le pont sans toutefois ne rien retirer à son attrait. Elle avait finalement décidé que le jardin serait visible depuis le sommet du pont et que l'on pourrait apercevoir les premières courbes de celui-ci depuis le jardin. Mais entre les deux se trouverait une section de la route d'où l'on pourrait choisir de regarder soit l'un, soit l'autre. Chacun pourrait donc être contemplé dans toute sa pureté ou comme les deux parties complémentaires d'un tout. Elle avait informé les Limbreth de son désir et ils lui avaient donné leur approbation. Ils avaient inscrit pour elle dans son esprit les limites nécessaires et elle avait commencé son labeur.

Ramollir et retourner le sol lui avaient pris un long moment. La terre avait fini par s'incruster sous ses ongles, puis ses ongles eux-mêmes s'étaient usés à force de creuser. Les lignes de ses mains étaient noircies à présent, ses doigts craquaient douloureusement et saignaient de temps à autre. Mais les Limbreth empêchaient la douleur de la distraire. Elle s'était concentrée sur la tâche suivante, le déplacement de la terre, poignée par poignée, pour créer un dénivelé harmonieux. À présent, le sol soigneusement sculpté était prêt et n'attendait plus qu'elle.

Ki ferma ses yeux et ouvrit ceux que les Limbreth lui avaient offerts, ceux qui regardaient à l'intérieur des choses. Elle choisit des souvenirs d'une beauté extraordinaire dans son passé ; les Sœurs révélées à ses yeux dans toute la gloire argentée de la passe montagneuse ; les espaces constellés de lumières du vide où elle avait sauté avec Dresh ; le visage de Dalvi, l'homme le plus âgé de toutes les tribus Romni, de la sagesse plein les yeux ; une harpie écarlate penchée sur sa proie. Elle sélectionna ses images et une douzaine d'autres parmi ses souvenirs les plus marquants et elle les laissa se fondre les uns dans les autres. Elle se tendit vers leur essence, ce qui en eux l'avait laissée sans voix, prise entre la terreur et l'émerveillement. L'outil des Limbreth la trouva pour elle, et cette essence se mit à briller dans l'esprit de Ki.

Cela jaillit de la double poignée de terreau qu'elle tenait, cela prit forme et grandit dans la chaleur de ses deux mains. Ki vit la chose grandir dans son esprit, elle retint son souffle tandis que cela atteignait sa plénitude et la perfection entre ses mains. Pendant un instant, elle fut incrédule. Cela ne se pouvait pas. Une chose aussi merveilleuse ne pouvait pas provenir d'elle ; c'était au-delà du talent qu'une mortelle pouvait posséder.

— Ne doute pas, la gourmandèrent les Limbreth. Le doute bloque la créativité. Écarte-le de ton âme, et absorbe-toi dans l'action.

Ravie, Ki obéit.

La fleur se mit à scintiller, son éclat transperçant son âme. Cela renouvela en elle l'incroyable beauté qu'elle avait espéré se

remémorer. Elle se prit à chérir le miracle qu'elle tenait entre ses mains, baignant dans un océan de stupéfaction béate.

— Assez ! lui murmurèrent les Limbreth.

Ki soupira. Elle s'agenouilla et déposa délicatement la fleur au sein du trou préparé dans la terre à son intention.

— Pousse, lui demanda-t-elle.

La fleur obéit, flot de vie scintillante se déroulant pour remplir la courbe voulue, sans aucune feuille pour s'étendre un peu trop loin ni aucune facette de pétale luisant pour sortir de l'espace que Ki avait visualisé. Celle-ci était terminée.

Ki dut marquer une pause. Elle ressentit un semblant de fatigue. Pendant un court instant, elle se sentit même épuisée. Quelque chose en elle venait de se vider. Mais lorsque son esprit perplexe commença à tâtonner à sa recherche, elle ne trouva que le réconfort chaleureux des Limbreth. Elle allait bien, tout se passait bien, et le jardin était commencé. Elle ne voulait pas cesser d'être avant de l'avoir terminé, n'est-ce pas ? Bien sûr que non. Elle devait donc reprendre immédiatement son labeur, sans se reposer. Cela avait si bien commencé. Qu'avait-elle choisi pour la suite ?

Ki fit quelques pas jusqu'à ressentir que l'endroit était le bon. Se baissant, elle souleva deux nouvelles poignées de terre. A nouveau, elle sentit tout le potentiel que cette terre recelait et elle se détendit, sachant d'ores et déjà quelle forme elle allait y imprimer. Chaleur ; le sein doux de sa mère contre sa joue, remplissant sa bouche de lait sucré ; une litière de chatons endormis dans ses jupes ; des baies mûres cueillies et dévorées encore chaudes sous les rayons du soleil.

— Ki !

Elle sursauta en attendant l'appel et la terre s'échappa entre ses doigts, la vision envolée. Elle se tourna lentement en clignant des yeux comme si elle avait été soudain réveillée par une lumière vive. Pendant un long moment, elle ne vit personne ; puis ses yeux repérèrent un mouvement, puis enfin des silhouettes. Celles-ci étaient si sombres que c'en était grotesque. Des noms lui vinrent à l'esprit, mais sans aucun sentiment associé. C'était Hollyika la Brurjan à califourchon sur un cheval, et Vandien qui en chevauchait un autre. Un troisième

animal était maintenu prisonnier au bout d'une longe. Ils approchaient d'elle, apportant leurs ténèbres avec eux. Vandien souriait et ses dents blanches évoquaient un chien montrant les crocs, comme s'il se félicitait du trouble qu'il amenait au sein du jardin. Les sabots des animaux surchargés laissaient des marques profondes dans son terreau. Ses narines perçurent l'odeur de sueur des bêtes épuisées et elle eut de la peine pour eux.

La pitié. C'était un autre sentiment.

— Montre-nous, supplièrent les Limbreth.

Ki se saisit de nouvelles poignées de terre. Elle se concentra au-dessus en classant ses souvenirs à la recherche de ceux qui étaient purs et puissants. Il y avait la femme Romni qui avait perdu sept enfants et son homme à cause de la fièvre sans être tombée malade elle-même ; et puis… ça n'allait pas.

Ses yeux s'ouvrirent en traître en entendant le bruit lourd des sabots et se fixèrent sur les intrus.

— Continue, implorèrent les Limbreth. Ne t'occupe pas d'eux. Ils n'oseront pas te déranger. Dans un moment, ils devront partir ; nous nous en sommes occupés. Continue, montre-nous la pitié.

Il y avait eu les chiens de combat de Kalnor, enfermés dans des cages minuscules et provoqués sans fin jusqu'à ce qu'on les relâche pour un combat à mort au fond d'une fosse. Et ce petit bébé, tout frêle, qui…

— Ki ? Ki… Parle-moi. Par les dieux, regarde-la, Hollyika. On lui voit les os des mains. Ki !

Ses paupières clignèrent mais elle garda les yeux fermés. Elle recentra son esprit. Elle pouvait sentir les intrus debout tout près, en train de la regarder mais sans oser la toucher. C'était comme les Limbreth l'avaient promis. Elle ne pouvait pas voir les bras de Vandien fermement croisés contre sa poitrine pour les empêcher de trembler. Il examinait le jardin autour de lui, étrangement repoussant dans toute sa beauté. L'endroit touchait trop profondément de nombreux recoins de son corps. Il ne comprenait pas ce qu'il voyait, ni ne voulait le comprendre. Ce qu'il voulait, c'était voir Ki consciente de sa présence. Il avait besoin de la serrer fort dans ses bras et de sentir qu'elle

l'enlaçait en retour avec la vivacité énergique qui la caractérisait. Il avait peur de toucher cette femme hagarde ; il craignait de briser ses os fragiles. Il se dit qu'une terrible maladie devait être en train de la ronger. Elle irait mieux dès qu'il lui aurait fait repasser la porte saine et sauve. Elle se convulsa comme si un spasme de douleur la traversait et il s'avança pour pouvoir la rattraper si elle tombait. Mais elle resta plantée sur ses deux pieds.

De la terre qu'elle tenait en coupe entre ses mains, quelque chose de merveilleux, de miraculeux, venait de jaillir qui captura le regard de Vandien. Son cœur gonfla douloureusement d'émerveillement en regardant la chose se dérouler. Cela lui rappelait quelque chose, remuait en lui des sentiments refoulés depuis très longtemps. Mais cela ravivait des choses trop puissantes et son cœur refusa. Il leva les yeux de la plante vers le visage de Ki et poussa un hoquet d'horreur. Des lignes de souffrance apparaissaient et gagnaient en profondeur sur son visage tandis que la fleur poussait et fleurissait. En quelques secondes, sa chair sembla fondre au-dessus de ses os, la laissant avec un visage encore plus maigre, les os de ses poignets ressortant de ses bras et les côtes aussi visibles sous sa peau que les membrures d'un chariot sous une bâche. Elle se baissa pour déposer la fleur dans un nouvel endroit. Son corps ravagé chancelait mais elle n'en saisit pas moins deux poignées de terre supplémentaire avec autant de soin que de précision.

Vandien tourna un regard angoissé vers Hollyika, laquelle était toujours à cheval.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-elle d'un ton sinistre. Tu as oublié ce que tu voulais ou tu as changé d'avis ?

— Sois maudite, lâcha-t-il d'un ton égal.

Il s'avança vers Ki d'un pas vif et saisit son poignet avec délicatesse mais fermeté. D'une secousse, il fit tomber la terre de ses mains. Une vrille naissante brunit et mourut en touchant le sol. Ki tourna son visage vers lui et ses yeux s'ouvrirent pour plonger un regard confus dans les siens.

— Je suis venu pour toi. Ki, c'est moi, Vandien. Tu ne te souviens pas de moi ?

— Vandien…

Elle le considéra longuement sans percevoir le moindre murmure de conseil de la part des Limbreth. Sans ses guides, elle devait tâtonner toute seule.

— Vandien. Je tenais tellement à toi. Tu étais vif et impétueux, tu tempérais ma prudence. Oui, tu es à ta place ici.

Elle baissa les yeux vers le peu de terre qui lui restait dans les mains.

— Oui. Je vais prendre le parfum que tu dégages lorsque je plonge mon visage au creux de ton épaule, et l'apparence de tes yeux la nuit lorsqu'ils sont remplis par l'éclat de la lune, et le frottement empressé de tes lèvres et de tes moustaches sur mes paupières lorsque nous nous retrouvons après de longues semaines d'absence sur les routes. Je vais sélectionner la douce invitation de tes mains dans la nuit.

Vandien suivit le regard aveugle qu'elle portait sur ses mains. Par la suite, il ne put jamais se rappeler avec précision ce qu'il vit en train d'y pousser. La beauté de la plante lui fit mal aux yeux, mais cela s'accompagnait aussi de la sensation de voir des choses qui comptaient pour lui être arrachées et vendues à un inconnu. Le trésor secret qui adoucissait ses jours se trouvait exposé au vu et au su de tous, et ce n'était pas quelque chose que d'autres yeux auraient dû contempler.

— Non ! hurla-t-il dans un soudain élan de jalousie.

Il lui fit tomber la plante des mains et l'écrasa sous sa botte.

— Pas trop tôt ! fit observer Hollyika en faisant avancer son cheval noir.

Ses sabots écarlates massacrèrent le parterre, ne laissant derrière eux qu'un des débris luxuriant de terreau et de feuilles arrachées. Ki se mit à trembler comme un épouvantail immobilisé. Sa bouche s'ouvrait mais n'émettait aucun son.

— Ki ! s'écria Vandien en tentant d'agripper ses poignets.

Elle le frappa au visage. Ce n'était pas une gifle mais bien l'impact d'un poing qui écrasa sa lèvre contre ses dents et ouvrit les phalanges de Ki.

Il leva un bras pour parer ses assauts furieux, surpris des réserves de force qu'elle pouvait encore déployer. Il s'éloigna en esquivant des coups qui étaient conçus pour causer de vrais

dommages. Mais tout s'arrêta aussi soudainement qu'un vent d'automne. Vandien sentit que la vigueur de Ki l'abandonnait ; cette Ki-là n'était pas dans la condition physique habituelle de sa compagne de route. Il abaissa les bras, laissant tomber sur sa poitrine et ses avant-bras les faibles coups qu'elle lui lançait encore. Il les sentit à peine. Le visage se chiffonna comme celui d'une enfant que l'on vient de punir. Il sut qu'elle était sur le point de s'écrouler.

Hollyika s'avança à leurs côtés et abattit Ki d'un coup de poing au cou d'une efficacité brutale. Ki s'écroula au sol sans même s'agiter. Le regard incrédule de Vandien passa de la femme frêle étendue sur le terreau noir à la Brurjan qui le fixait sous ses paupières mi-closes.

— Pas le temps pour ça. Tu la convaincras plus tard. Pour l'instant, tu la charges sur le cheval pendant que je les tiens à distance.

Tout en parlant, elle avait fait faire un demi-tour à Noir et jeté les derniers mots par-dessus son épaule.

Ils s'étaient approchés en silence. C'étaient les habitants aux cheveux clairs de la petite ferme. Ils arrivaient, le visage figé, les yeux fixes, bâtons, houes et faux portés à l'épaule. Mais comme Hollyika fondait sur eux, les armes furent brandies et fendirent l'air avec un talent inattendu.

Ils ne lancèrent aucun cri de guerre, ni ne parurent même s'intéresser particulièrement à ce qu'ils faisaient. Ils se déplaçaient avec efficacité, se dispersant pour prendre à revers la Brurjan solitaire et sa monture.

Tout se passa très vite. Vandien se baissa pour soulever Ki, dont il fit aisément passer la frêle silhouette par-dessus son épaule.

Il eut plus de mal à la mettre sur le cheval. Sigurd n'avait pas l'habitude de porter de telles charges et n'en avait guère envie. Mais, comme l'avait indiqué Hollyika, on n'avait pas le temps de se faire des politesses. Il balança Ki entre le sac de céréales et leur réserve de nourriture et il se hâta de l'attacher à sa place. Son corps et son esprit fonctionnaient à toute vitesse sous l'effet de l'adrénaline. Il monta sur Sigmund et noua la longe autour du cou de l'animal. Une fois en selle, il tira sa

rapière et la brandit. Il n'avait jamais combattu à dos de cheval auparavant et craignait qu'un bâton ne le jette au bas de Sigmund avant même que sa rapière ne soit à portée de qui que ce soit.

Talonnant les larges côtes de Sigmund, il se lança au trot. Hollyika avait déjà réarrangé l'affrontement à son avantage. Son cheval noir avait percé la ligne ennemie en deux endroits, laissant des corps agités de soubresauts étendus au sol derrière lui. Les yeux de Noir brillaient et ceux de Hollyika étaient rougis d'excitation. Le cheval était en lui-même une arme magnifique, tournoyant et frappant dans toutes les directions à l'aide de ses sabots écarlates. Il ignorait les coups de bâtons, bien que sa robe sombre fût tachée de sang brillant là où les faux l'avaient touché. Hollyika se balançait sur sa selle, se déplaçant avec son destrier aussi naturellement que si elle avait fait partie de lui, modifiant son équilibre pour tenir compte de celui du cheval tout en abattant sa lourde épée. À chaque coup, la chair était tranchée jusqu'à l'os, mais les victimes ne lançaient pas un cri. Les paysans tombaient sous ses coups aussi silencieusement qu'ils tressautaient sous les sabots de Noir.

Vandien chargea lourdement en espérant que la rapière qui dansait entre ses mains avait quelque chose d'impressionnant. Mais avant même qu'il ne soit arrivé à portée de la bataille, sa monture sentit le sang et prit sa propre décision. Sigmund leva la tête en reniflant bruyamment et fit une brusque embardée qui faillit désarçonner Vandien. L'animal continua de résister tandis que Vandien tirait sur la bride pour le faire obéir.

— Ce satané cheval… est plus intelligent… que toi !

Les mots de Hollyika lui parvenaient sous la forme de cris haletants.

— Tire-toi… donc… d'ici ! Tu me gênes !

Ce qu'elle démontra en chargeant et en passant si près de lui qu'elle faillit le jeter à bas de son cheval. Les sabots du destrier tracèrent une élégante arabesque dans les airs pour venir frapper deux fermiers qui s'étaient glissés dans le dos de Vandien. L'odeur cuivrée du sang juste sous son nez acheva de décider Sigmund. Il bondit sur le côté, manquant de heurter Sigurd, et se lança dans un galop pesant.

— Passez le pont ! leur cria inutilement Hollyika tandis que les chevaux gris retrouvaient la route.

— Comme si j'avais la moindre voix au chapitre, marmonna Vandien en se cramponnant à la crinière grise et en tentant d'agripper le corps cylindrique de sa monture.

Les chevaux gris dévoraient la route et chaque impact des sabots de Sigmund faisait trembler Vandien. Les chevaux de traits de Ki pouvaient vraiment courir quand ils en ressentaient la nécessité !

Les seuls bruits de lutte provenaient de Hollyika qui haletait des jurons brurjan, et du son de son épée heurtant les bâtons ennemis. Ils s'amenuisèrent rapidement dans le dos de Vandien. Un bref roulement de tonnerre se fit entendre lorsque les chevaux traversèrent le pont magnifique, puis ils retrouvèrent la route. Vandien filait à travers la nuit le long du ruban noir et lisse. Les ténèbres le recouvrirent de leurs mains en coupe, dissimulant son passage aux yeux de tous.

Chapitre 18

Vandien trouva la peau de Ki froide au toucher tandis qu'il la déchargeait du dos de Sigurd.

— Ki ? fit-il en croisant son regard fixe.

Mais les yeux de Ki étaient rivés sur quelque chose situé loin derrière lui. Elle se tenait debout sur ses pieds, mais dès qu'il recula, son corps s'affaissa lentement. Il la rattrapa et l'éloigna des chevaux pour l'allonger à terre.

Vandien secoua la tête tout en lui frottant les mains et les pieds, qu'elle avait glacés. Il jeta un coup d'œil supplémentaire vers le ruban noir de la route. Il ne voulait pas que Hollyika dépasse sa cachette sans le voir. Il estimait avoir bien choisi ce bosquet d'arbres. Leurs troncs argentés camouflaient la robe grise des chevaux. Ils étaient en sécurité ici. Pour l'instant.

Il revint se pencher sur Ki, en lui présentant la robe ample qu'il avait prélevée dans le chariot à son intention.

— Allez. On va t'habiller et te réchauffer.

Elle ne répondait toujours pas. Ses yeux grands ouverts fixaient le ciel éternellement sombre derrière lui. Il soupira en songeant au coup que Hollyika avait décoché à Ki. Avait-elle perdu l'esprit ou était-elle trop en colère pour parler ? En tout cas, son corps était flasque sous ses doigts et elle ne lui résista pas lorsqu'il lui fit passer la robe. Il eut plus de difficultés pour lui faire enfiler chausses et bottines le long de ses jambes tout aussi molles. Une fois habillée, elle ressemblait un peu plus à la Ki qu'il connaissait, même si la coupe flottante de la robe amplifiait son aspect émacié.

— Que dirais-tu d'un peu de nourriture ?

Aucune réponse. Il récupéra néanmoins le sac et en tira des fruits séchés et du pain de voyage. Ki ne bougea pas tandis qu'il les déposait devant elle. Mais, lorsqu'il les lui agita sous le nez, exaspérée, elle se détourna avec une exclamation de dégoût.

— Bon, au moins tu sais encore parler, commenta-t-il avec amertume.

Il se rapprocha d'elle.

— Comment va ta tête ?

— Pourquoi m'as-tu amenée ici ? demanda-t-elle d'une voix basse, sauvage.

— Je te ramène à la porte. Vers notre monde, celui auquel nous appartenons, afin que Jace et Chess puissent retourner eux aussi d'où ils viennent.

— C'est ici mon monde à présent.

Sa voix trahissait une fureur contenue.

— J'appartiens à cet endroit. J'ai une tâche à accomplir ici, une création à mener à son terme. Dans ce monde, je peux donner une signification à mon existence. Je n'ai aucune envie de repartir.

— J'imagine que non, pour l'instant. (Vandien gardait un ton raisonnable.) Tu n'es pas toi-même en ce moment. Tu es toujours sous l'influence du Limbreth. Après quelque temps sans boire de leur eau et quand tu auras mangé quelque chose, tu retrouveras tes esprits.

— Tu veux dire que je me rabaisserai à ton niveau.

Ki se releva en position assise et fit courir des mains squelettiques dans sa chevelure emmêlée. Elle poussa un soupir sifflant.

— Regarde-moi. Tu m'as déjà ramenée vers la colère, l'une des émotions les plus viles de la race humaine. J'avais réussi à m'en libérer, Vandien, avant que tu ne reviennes. Pourquoi a-t-il fallu que tu viennes tout gâcher ? Tu ne vois donc pas ? Tu avais autrefois une place dans ma vie, que tu as occupée fort agréablement. Je te suis reconnaissante pour tout ce que tu as été pour moi et tout ce que nous avons partagé. Mais cette époque est révolue et tu fais partie du passé pour moi, maintenant. Ne le prends pas mal : je t'apprécie à présent plus que je ne l'ai jamais fait. J'ai revu chaque souvenir que j'ai de toi et tous les instants que nous avons partagés. J'y ai puisé le meilleur et en ai abandonné les scories. J'ai purifié l'apport que tu as eu sur ma vie. Et maintenant, tu voudrais revenir et tout souiller de nouveau. Je t'implore de n'en rien faire. Laisse-moi

et reprends ta route, laisse-moi retourner à mon œuvre et conserver le meilleur de toi.

Vandien était resté silencieux face à ce plaidoyer passionné. Il força ses poings serrés à s'ouvrir. Il se leva et s'écarta d'elle pour ne pas empiéter sur son espace. Une petite voix en son for intérieur l'assurait que c'était le Limbreth qui parlait, et non Ki. Elle avait été empoisonnée par leur eau, droguée par leurs visions. Mais le petit démon de l'insécurité qui dort au cœur même de l'homme le plus aimé avait planté son dard empoisonné en lui.

Elle en avait fini avec lui. Elle avait pris tout ce qu'il avait à lui offrir et à présent, elle allait l'emporter avec elle. Qu'avait-il à proposer qui puisse rivaliser avec la vision des Limbreth ? Il toussa pour dissimuler un soupir et se dirigea vers les chevaux pour les importuner en examinant minutieusement leurs sabots. Il se mit à ruminer les choix amers qui s'offraient à lui. Il pouvait la ligoter comme un animal et la garder à ses côtés. Mais il aurait eu honte de traiter ne serait-ce qu'un chien de cette manière. Il pouvait l'implorer de le suivre. Il pouvait la laisser s'en aller.

— Mon amour est à toi, Vandien, dit-elle en s'adressant à ses épaules voûtées. Je te le laisse. C'est quelque chose que tu peux posséder sans avoir besoin de m'avoir à tes côtés pour toujours. Nous avons pris soin l'un de l'autre. Mais je ne suis pas une plante grimpante pour enrouler mon existence autour d'un puissant tuteur tel que toi. Nous avons plutôt été comme deux grands arbres qui poussent côte à côte mais qui doivent au final se pencher loin l'un de l'autre. Tu ne voudrais pas que je réside dans ton ombre, chétive et difforme, n'est-ce pas ? Laisse-moi partir.

— Je ne te retiens pas.

Les mots sortirent péniblement, comme autant de morceaux de chair qu'on lui aurait arrachés par la force. Il croisa les bras sur sa poitrine, comme pour se soutenir lui-même, sans toutefois trouver le moindre réconfort dans cette embrassade solitaire. Les senteurs riches et chaleureuses de la forêt fleurissaient autour de lui, un souffle aussi paisible que celui d'un enfant endormi. Les chevaux, heureux, broutaient

l'herbe qui poussait au milieu de la mousse. Nul vent pour déranger la moindre feuille ; la paix arpentait la nuit, chaussée de velours. En regardant Ki se lever avec difficulté, Vandien eut l'impression d'être une blessure ouverte et sanglante au sein de la nuit tranquille. Son jeûne l'avait rendue si maigre que c'en était douloureux. C'était l'eau, se répétait-il vainement, l'enchantement des Limbreth, qui les avaient conduits à cette séparation. Mais il n'arrivait pas à s'en convaincre tout à fait. Ils n'avaient fait que pousser Ki à réaliser plus tôt que prévu une vérité que lui, Vandien, avait toujours secrètement connue : qu'il avait besoin d'elle plus qu'elle n'avait besoin de lui, que le destin qui attendait quelqu'un d'aussi capable et d'aussi fort ne pouvait se partager avec un vagabond insouciant dans son genre. À l'occasion d'un millier de cauchemars, il était resté sur le bas-côté de la route en criant le nom de Ki tandis que son chariot disparaissait au loin. Et voilà qu'elle s'en allait, le chariot perdu pour l'un comme pour l'autre, et il ne l'appelait pas. Elle avait la démarche hésitante d'un faon nouveau-né, effectuant chaque pas avec une prudence extrême qui reflétait son état de faiblesse. Sa robe était sombre, de même que sa chevelure. En quelques instants seulement, la route l'engloutit hors de vue de Vandien. Il retourna sous le couvert des arbres en s'apercevant soudain que ses traîtres de pieds avaient été sur le point de la suivre. Laisse-la partir, se morigéna-t-il.

Une fois à l'intérieur du bosquet, il se laissa tomber à terre, la tête sur les genoux. Il se demanda ce qu'il allait faire.

Il n'aurait pas su dire combien de temps il resta assis ainsi. Il entendit le bruit de sabots qui descendaient la route noire au trot. Il allait devoir sortir du bosquet et l'appeler, sans quoi elle le dépasserait sans le voir dans l'obscurité. Non pas que ça ait beaucoup d'importance. Il se rappela tardivement que c'était lui qui avait toute la nourriture et que, pour Hollyika, cela aurait une réelle importance. Il se leva à contrecœur mais, le temps qu'il sorte à découvert, les chevaux gris avaient henni en direction de Noir et celui-ci leur avait répondu. Le claquement des sabots ralentit et Vandien entendit le destrier quitter la route pour s'aventurer sur le gazon épais.

Le cheval et sa cavalière avaient mauvaise mine et sentaient plus mauvais encore. Vandien avait entendu des rumeurs au sujet du musc que les Brurjan émettaient au combat mais n'en avait jamais humé l'odeur. Il considéra que c'était une arme au moins aussi puissante que son épée. Vandien s'avança pour saisir les rênes du cheval épuisé, mais celui-ci s'écarta brusquement de son chemin. Hollyika tira vivement la tête de sa monture sur le côté.

— Tu es un crétin ! gronda-t-elle.

— Moi aussi, je suis heureux de te revoir.

Elle ne marqua pas même une pause.

— Tu ne muselles même pas tes bêtes ; comment savais-tu que c'était moi qui arrivait ? Et en plus, tu t'avances juste devant un cheval de bataille en agitant la main, une cible parfaite ! Et enfin, tu as perdu quelque chose en chemin.

La « chose » s'avéra être Ki, négligemment placée en travers de la croupe du cheval derrière la Brurjan et presque entièrement dissimulée par la masse de la guerrière.

— Par tous les dieux ! s'exclama Vandien, consterné.

Il s'approcha de nouveau pour se saisir de Ki mais se reprit à temps et fit un saut en arrière pour éviter un coup de sabot de Noir.

— Arrête de l'énerver ! gronda la Brurjan en sautant au bas de sa selle comme un chat du haut d'une palissade. Elle se tourna et s'approcha d'un pas tranquille de sa monture, laquelle se tint docilement immobile pour elle. Elle défit les liens qui retenaient Ki et la déposa au sol sans précaution. Vandien se précipita pour s'agenouiller à ses côtés.

— Elle est blessée ?

— Pas aussi gravement que moi.

Pour la première fois, il remarqua le liquide sombre et poisseux qui s'écoulait de ses avant-bras musculeux.

Un coup de faux, décida-t-il en se relevant, inquiet pour les deux femmes.

— Laisse-la comme elle est.

Hollyika lisait ses pensées.

— Je lui ai donné un nouveau coup et elle est tombée sans broncher. Elle va rester inconsciente un moment. Elle ne se

relèvera pas tout de suite, c'est certain. Arrache la manche de ta chemise pour faire un bandage.

Elle fit tourner sa langue dans son immense bouche puis appliqua ses lèvres sur sa blessure. Vandien fixa des yeux ébahis sur la langue noire qui courait délicatement le long de la coupure. Il arracha rapidement l'une de ses manches qu'il entreprit de déchirer en fines bandelettes.

— Tu ne dis pas grand-chose, fit observer Hollyika lorsqu'elle eut terminé de lécher sa blessure. Pas de « merci Holly, je l'avais laissée tomber du cheval de trait sans m'en rendre compte », ni rien d'autre.

— Je ne l'ai pas laissée tomber de son cheval.

Vandien se releva pour saisir le bras de Hollyika entre ses mains. Il fractionna une extrémité de l'une des bandelettes pour la nouer fermement, mais pas trop, en amont de la blessure. Puis, il enroula précautionneusement la bandelette en une longue spirale autour de son bras. Hollyika ne semblait ressentir aucune douleur.

— Alors comment l'as-tu perdue ? insista-t-elle.

— Est-ce que tu me demandes ce que je crois que tu me demandes ? demanda Vandien avec rancœur.

— Non. Je veux juste savoir quelle action stupide tu as bien pu mener, c'est tout.

— Elle ne voulait pas rester avec moi. Elle voulait retourner vers les Limbreth. Je l'ai laissée partir.

Il s'exprimait avec concision, d'un ton neutre, mais il dut résister à l'envie de resserrer le bandage autour de la plaie.

— Encore plus stupide que je ne le pensais. Je m'étais dit que tu avais dû faire un somme et la laisser s'éloigner. Tu ne veux plus d'elle, après tous les obstacles que nous avons dû vaincre ?

— Si. Non. Bon sang, lâche-moi ! Je ne veux pas d'elle si elle n'a aucune envie d'être avec moi.

— Et il décide ça *maintenant*. Merveilleux. Méfie-toi des « si », humain. Ils diminuent ta motivation et gâchent ton engouement. Considère ta décision sans les « si ». Tu la désires. Tu l'as. Garde-la, après tout ça.

— Facile à dire pour toi. Elle n'a aucune importance pour toi. Tu ne te demandes pas si c'est bien pour elle, bon pour elle.

— Noir lui-même dirait moins d'âneries. Regarde-la, idiot ! Est-ce que tu as l'impression que les Limbreth sont bien pour elle ?

— Il y a des choses plus importantes que le fait d'être en vie et en bonne santé, avança Vandien à mi-voix.

Mais la Brurjan le coupa d'un rire sonore.

— Cite-moi une seule chose qui mérite d'être possédée sans être en vie et en bonne santé ? demanda-t-elle.

— Elle veut laisser une marque en ce monde, un témoignage de son passage.

— Un peu comme un tas de crottes de cheval sur la route.

Hollyika lui décocha sa grimace brurjan mi-moqueuse mi-menaçante.

— T'es marrant, humain. J'ai ri plus souvent depuis que je t'ai rencontré que pendant les années qui ont précédé. Viens là, Noir.

Le cheval se retourna et se dirigea vers elle. Vandien la regarda avec curiosité et la vit lécher les blessures de sa monture, les nettoyant à l'aide de sa langue.

— Ça a bon goût ? lui lança-t-il, avec autant de grossièreté que possible.

Cela lui valut un nouvel éclat de rire.

Il s'agenouilla auprès de Ki, réalisant soudain que la Brurjan l'avait ligotée, pieds et poings liés.

Peut-être la Brurjan avait-elle eu plus de mal qu'elle ne l'avait laissé entendre pour maîtriser Ki. Les mots d'adieu de la Romni résonnaient encore douloureusement dans son esprit. La laisser partir une première fois avait déjà été difficile ; pourquoi fallait-il qu'il revive une telle épreuve ?

— Mais je t'ai promis, il y a longtemps, de ne jamais rien réclamer de toi que tu ne serais prête à m'offrir. Si tu ne veux plus m'offrir ta compagnie, comment pourrais-je t'y contraindre ? Je ne crois pas que tu fasses ce qui est le mieux pour toi ; mais je n'ai pas le droit d'en décider à ta place.

Il tendit la main pour défaire les courroies de cuir qui l'entravaient.

Le poignard de Hollyika se planta soudain dans l'herbe à côté de Vandien.

— Merci, marmonna-t-il, en s'apprêtant à s'en saisir pour trancher les liens.

Mais :

— Pas touche, Vandien. Le prochain jet de poignard ne sera plus un avertissement.

— Tu ne comprends pas, Hollyika. Je ne veux pas d'elle de cette manière.

— Peut-être pas. Mais moi, si. Je l'ai attrapée, je l'ai ligotée et elle est donc à moi. Tu as eu ta chance. Tu l'as laissée partir, tout en sachant qu'elle courait droit à la mort. Alors maintenant, elle est à moi, et je t'interdis de la toucher.

Les yeux sombres de Vandien se relevèrent pour la clouer sur place.

— Tu crois vraiment que je vais rester là sans rien faire ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

Elle se mit à rire.

— Comme si ce que tu faisais avait la moindre importance ! Humain, je te l'ai dit. Et je ne te le dirai qu'une fois. Regarde-moi. Tu penses que tu pourrais me battre si nous nous affrontions pour elle ? Il existe une vieille coutume brurjan : tuer ses prisonniers plutôt que de les laisser être secourus. Si j'avais pensé que tu avais la moindre chance de la libérer, ce poignard se serait planté dans son cœur. Alors, pas touche et occupe-toi de tes propres affaires à présent.

Vandien resta immobile, le cerveau en ébullition. Il ne faisait pas le poids contre une Brurjan, même aussi affaiblie que l'était Hollyika, à moins de pouvoir la prendre en traître. Ki n'était pas en position de s'allier à lui. Il jeta un regard noir à Hollyika, en demandant :

— Pourquoi ?

Elle passa une main sous son armure pour se gratter.

— Parce que j'en ai envie. Ça ne me convient pas qu'elle retourne vers les Limbreth. Peut-être que je leur en veux de m'avoir jugée indigne de leur confiance et de m'avoir laissée sur la route pour y mourir. Peut-être que j'estime qu'elle se vendra un bon prix de l'autre côté de la porte. Peut-être que je pense lui

devoir quelque chose. Ou à toi. Mais peut-être aussi que je fais ça pour te tourmenter. Tu te souviens de ce que je t'ai dit, Vandien ? Tu n'as pas besoin de savoir ce que je pense ou ce que je ressens. Seulement ce que je fais. Et je la laisse entravée, et je l'emmène avec nous. Apporte-moi de la nourriture, tu veux bien ? Si Noir n'avait pas déjà été saigné par ces maudits fermiers, j'aurais bien prélevé un peu de son sang.

— La nourriture est dans le sac. Va te la chercher toi-même, gronda Vandien.

Elle s'avança à pas rapides pour récupérer son poignard dans l'herbe. Elle le toisa de toute sa hauteur puis, avec un rire bref, lui décocha une bourrade qui l'envoya bouler. Il était toujours en train de s'en remettre lorsqu'elle récupéra le sac pour y prélever de la nourriture.

— Vandien, lança-t-elle d'une voix affable par-dessus son épaule, tu pourrais bien n'être pas complètement bon à rien. Au moins, tu es convaincant quand tu grondes, même quand tu sais que tu es battu. Tu veux quelque chose à manger ?

— Je suis encore en train d'avaler mon orgueil, merci, marmonna-t-il en se relevant pour épousseter ses vêtements des morceaux de mousse qui y étaient restés collés.

— De toute façon il est trop tard pour que tu aies le temps de manger, fit-elle observer avec calme. Il faut se remettre en selle. Je vais mettre Ki sur le dos du gris acariâtre. Si on doit tomber sur de nouveaux fermiers, je ne veux pas qu'elle me gêne. C'est toujours toi qui tireras sa monture, mais ne tente rien de stupide.

— Ai-je déjà tenté quelque chose d'autre ? demanda Vandien, amer.

Il s'avança pour l'aider à hisser Ki sur le dos de Sigurd. Elle était bien trop légère entre ses bras. Il l'installa de la manière la plus confortable possible, mais elle avait toujours l'air aussi fragile que la fleur qu'il avait piétinée. Tandis qu'il s'assurait qu'elle ne glisserait pas, la pluie se mit à tomber. Il n'y avait eu aucun signe annonciateur de son arrivée ; elle s'abattit sur eux comme un rideau glaçant, impitoyable.

Le temps que Vandien grimpe sur le dos de Sigmund, le cheval était déjà trempé. Il n'avait aucune envie de s'aventurer

hors de l'abri formé par les arbres mais Vandien le força à se mettre en route. Hollyika et Noir ne formaient qu'une ombre floue devant lui. La route leur appartenait de nouveau, déserte de tout poursuivant, pour autant que Vandien pouvait en juger sous les trombes d'eau.

Le crépitement de la pluie noyait tous les autres sons. Les cheveux de Vandien lui collaient au front et de minuscules ruisseaux commencèrent à se former à la surface de son visage. Sa moustache lui faisait l'effet d'un chiffon humide pressé contre ses lèvres. Il secoua la tête pour se débarrasser des gouttes qui lui couraient sur le visage mais l'eau s'accrochait à sa peau avec la ténacité de l'huile. Il finit par se résigner et fixa son regard sur le dos de Hollyika qui avançait sans trêve, traversant prairies, champs et marais.

Au moins paraissait-elle connaître le même inconfort que lui. Aux endroits où elle était exposée, sa fourrure formait des mèches dégoulinantes d'eau. Sa crête détrempée s'était affaissée sur le côté, ce qui gâchait son allure soi-disant martiale.

— Vandien !

Le long cri strident avait traversé le rideau de pluie pour arriver à ses oreilles. À son tour, Vandien lança un appel en direction de Hollyika et stoppa sa monture. Sigmund semblait heureux de faire une pause. La route, auparavant si solide sous le pied, était de nouveau en train de se transformer un ruban boueux qui aspirait les sabots quand il ne se dérobait pas sous eux. Vandien frissonnait. La pluie s'écoulait le long de son bras nu d'un côté et détrempait sa manche de l'autre. Il n'avait pas le souvenir d'avoir connu une nuit plus misérable.

— Ki est réveillée, lança-t-il à la Brurjan dont le cheval noir était revenu vers lui à pas précautionneux. Avec ta gracieuse autorisation, je vais trancher les liens de ses chevilles pour qu'elle puisse chevaucher en position debout.

— Non. (La voix de Hollyika était ferme.) Je sais de quoi je parle. Elle trouverait un moyen de retourner sa monture et de la lancer au galop. C'est son cheval, après tout, et il a l'habitude d'obéir à sa voix. Non, elle sera très bien comme elle est.

Une colère froide commença à se faire jour dans le for intérieur de Vandien, tandis qu'il contemplait l'expression

lugubre de la Brurjan. Il jeta un nouveau coup d'œil vers Ki, dont la chevelure terne et détrempée pendait lamentablement.

— Regarde-la, dit-il sèchement. Tu vas la tuer. Qui sait quand elle a eu à manger pour la dernière fois ?

— Non. Elle est plus résistante qu'il n'y paraît. C'est une évidence, même pour moi qui ne l'ai pas connue très longtemps. Je suis prête à parier qu'elle a mangé juste avant que je la rencontre sur la berge de la rivière. Et depuis, elle n'a fait que boire l'eau du Limbreth. Mais ne t'inquiète pas. Les Romni peuvent rallier l'autre bout du monde avec seulement une gorgée d'eau et un os à ronger. J'en sais quelque chose, j'en ai fait déguerpir suffisamment. Elle ira bien. Tu crois essayer d'aider ton amie, mais tu ne fais que servir les intérêts des Limbreth. Elle leur appartient. Ils accaparent toutes ses pensées ; elle ne se soucie plus de son propre bien-être ou de son confort. Alors, nous n'allons pas nous en soucier non plus. Qu'elle chevauche sur le ventre ; cela nous causera moins de soucis.

— Écoutez-moi !

Ki avait hoqueté ses mots en recrachant des mèches de cheveux. Elle haletait sous l'effort nécessaire pour parler, allongée sur le dos de Sigurd, le visage tourné vers le sol.

— J'ai quelque chose à vous dire.

— Alors parle, lui ordonna Hollyika tout en faisant taire Vandien d'un regard noir.

— Les Limbreth me parlent et, à travers moi, s'adressent à vous. Ils me prient de vous faire connaître leur volonté, aussi peu éclairés que vous soyez.

Ki marqua une pause et Hollyika leva les yeux au ciel devant le style dramatique de ses propos. Mais Vandien se pencha plus avant, les sourcils froncés, car la voix était étrangement différente de celle de Ki, comme si quelqu'un d'autre parlait par sa bouche. Même si, songea-t-il rapidement, il n'avait que rarement eu l'occasion de lui parler après qu'elle avait été jetée sur le dos d'un cheval, tel un sac de céréales.

— Les Limbreth ont décidé de vous offrir leur miséricorde. Cela leur fait de la peine, car vous vous détournez tous les deux de la grâce et de la connaissance qu'ils proposent ainsi que de la

chance de faire plus de vos vies qu'une courte période dédiée à manger, se reproduire et dormir.

— Ils ont oublié « combattre », grinça Hollyika en direction de Vandien.

Ki prit une inspiration.

— Vous pouvez partir. Ils feront en sorte qu'il soit très facile pour vous de rejoindre la porte. Si vous me libérez et me laissez leur revenir afin de terminer la tâche que nous avons commencée. Ils ne souhaitent pas vous empêcher de poursuivre vos petits objectifs mesquins. Tout ce qu'ils demandent est le retour de leur servante consacrée afin qu'elle puisse revenir terminer la tâche qu'elle s'était elle-même assignée.

— Et si nous n'en faisons rien ? Si l'un de nos objectifs mesquins est de la ramener à la porte avec nous ?

— Alors vous échouerez. Vous trouvez la route mauvaise actuellement ? Défiez-les et vous verrez ce qu'il en adviendra. Les habitants de ce pays se soulèveront contre vous, en nombre tel que vous ne pourrez pas les ignorer, et la route oubliera le chemin de la porte, ne vous menant qu'à votre propre destruction. Ainsi qu'à la mienne. Vous voyez donc que vous ne pourrez me garder pour je ne sais quel but. Vous feriez mieux de me relâcher maintenant et de retourner à la porte sains et saufs plutôt que de suivre de façon entêtée un chemin qui nous mènera à la mort.

Hollyika émit un reniflement amusé.

— Quelle belle logique. Nous devrions te libérer et reprendre la route, ainsi tout le monde aurait ce qu'il voudrait. La seule chose qu'ils ont oublié de mentionner, c'est que tu courras vers la mort, de leur main à eux. Donc pour nous, ça ne change rien que tu meures en accomplissant la volonté du Limbreth ou en te faisant embrocher par un fermier. Vandien. Passe-moi la gourde.

Il défit le récipient accroché sur le dos de Sigurd. Hollyika le lui prit des mains et glissa au bas de sa monture. Ses bottes s'enfoncèrent dans la boue.

— Tu bois ou tu suffoques, lança-t-elle à Ki.

Comme Vandien ouvrait la bouche pour protester,

Hollyika le fit taire d'un regard funeste.

— Si tu descends de ce cheval, je te brise le cou. Ça n'est pas pire que cette saloperie que tu m'as fait avaler de force. Tu étais moins sensible et miséricordieux à l'époque. Regarde ailleurs, si ça te dérange vraiment.

Mais il en était incapable. La Brurjan se rapprocha de Ki, coinça la tête de la Romni au creux de son bras dans une position inconfortable et lui fit entrer de force le goulot dans la bouche. Elle pinça le nez de Ki et pressa sur la gourde. Ki hoqueta et cracha autant que possible en s'étouffant. Puis elle avala l'eau pour permettre à l'air de rentrer dans ses poumons. Mais elle fut obligée d'avaler de l'eau avant de recevoir de l'air. Hollyika la relâcha. Ki s'étrangla, haletante, avant d'éternuer violemment.

— Dommage qu'on ne puisse pas la forcer à avaler de la nourriture avec la même méthode, fit calmement observer Hollyika. Cela pourrait bien lui rendre ses esprits. Mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter, ni le bois sec et la marmite nécessaires pour que tu lui concoctes un de ces ragoûts dégoûtants. Plus longtemps on restera ici, plus ils auront de temps pour mettre leur menace à exécution. Allons-y.

— La porte ne peut pas être loin, admit misérablement Vandien tout en examinant Ki.

Ses yeux étaient fermés et la pluie dégoulinait le long de son visage.

— Je me souviens avoir couru de la porte jusqu'au pont, à pied. Nous avons déjà parcouru une bonne distance depuis le pont. Je crois que les Limbreth savent que nous sommes presque hors de leur portée et qu'ils essayent de récupérer notre captive en bluffant.

— Allons-y.

Hollyika se remit en selle.

Le cheval noir reprit sa route au-devant d'eux et Sigmund le suivit à pas lents, Sigurd à une courte distance derrière lui. Vandien tenta de s'asseoir de manière à ce que son poids ne risque pas de déséquilibrer le grand cheval sur ce terrain boueux. La pluie s'abattait sur eux sans discontinuer depuis les cieux obscurs, et la route se réduisit à un sentier de boue au milieu des arbres. Vandien cherchait en vain du regard les

arbres aux fleurs odoriférantes qui s'étaient penchés sur lui après qu'il avait émergé de la porte. Devant eux, tout n'était que ténèbres. Il n'y avait aucun signe de l'éclat rougeâtre de la porte. Les arbres qui bordaient la route étaient désormais des choses noires et sans feuilles dont les branches penchées sur eux n'étaient ornées que de longues épines.

Le sentier était plus étroit que dans le souvenir de Vandien, et mal entretenu. Des racines sortaient de terre en plein milieu de la voie dans l'espoir de faire trébucher les chevaux épuisés. Par deux fois, leur chemin fut coupé par un torrent. Les cours d'eau avaient taillé de larges tranchées dans le sentier, ce qui obligeait les chevaux à plonger dans l'eau avant de remonter en glissant le long de parois traîtresses. Ils continuèrent d'avancer, encore et encore. Le sentier se transforma en piste, puis se réduisit encore. Bientôt, les chevaux furent obligés de se frayer un chemin à travers des plantes grimpantes qui s'enroulaient d'un bord à l'autre de la piste. Vandien n'aurait absolument pas su dire quels signes Hollyika pouvait bien suivre. Il n'y avait même pas d'étoiles pour leur indiquer le chemin. Mais le destrier devant lui continuait de tracer sa route et il maintenait les chevaux gris dans son sillage. Vandien n'avait pas de meilleure idée, même s'il savait qu'ils auraient dû avoir rejoint la porte depuis longtemps.

Ils ralentirent de plus en plus. Sigurd était pratiquement sur les talons de Sigmund et Vandien entendit soudain la voix de Ki. Il ne savait pas depuis combien de temps elle s'était mise à parler, mais elle s'adressait à lui. Elle parlait d'un ton calme et raisonnable, ses mots étaient choisis et acérés.

— … m'as tiré d'une lubie à une autre. Tu n'as jamais voulu me laisser vivre ma propre vie, à ma manière, hein ? Dans la passe des Sœurs, tu as détourné la mort de moi, alors que j'étais prête à en finir, que j'avais même envie de cette mort. Mais non, Vandien l'omniscient avait décidé que cela ne me conviendrait pas. Tu m'as imposé ta présence, tu as mis ma vie et mes habitudes sens dessus dessous, faisant de moi plus que jamais une étrangère parmi les miens. Toi, toujours bruyant et agité, incapable de voir quand un homme ferait mieux de rester silencieux ou quand un peu de gravité serait mille fois

préférable à un rire sans cœur. Combien de fois tes idées stupides m'ont-elles ralentie alors que je devais me hâter vers un objectif précis ? Toi qui parles si souvent de camaraderie et de partage, tu appelles ça « respecter » les souhaits de l'autre ? La seule raison pour laquelle tu me veux à tes côtés est que tu as besoin de quelqu'un pour être la mère de l'enfant que tu es resté. Quelqu'un qui soit responsable de tes bêtises, qui se préoccupe du lendemain et qui prenne tes décisions à ta place. Il n'y a aucune affection là-dedans.

Vandien s'était affaissé sous le poids de ces paroles autant que de la pluie. Elles s'abattaient sur lui et l'érodaient. Les chevaux gris avançaient de moins en moins vite et il n'arrivait pas à empêcher son regard de revenir se poser sur Ki. Chaque mot le touchait avec froideur et clarté, aussi démoralisant que les trombes d'eau. La douleur était presque hypnotique. Il ne pouvait nier l'essentiel de ce qu'elle disait. Il encaissait les injures d'un air hébété.

— Espèce d'idiot ! Faudra-t-il que j'accroche également une longe à ton canasson, pour que nous puissions avancer tous en ligne, comme une cordée de mendiants aveugles ?

Hollyika poussa son cheval contre celui de Vandien et lui décocha un violent coup de coude dans les côtes. Elle ne plaisantait pas.

— Réveille-toi ! Je suis aussi épuisée que toi, mais il faut continuer. J'ai jeté un regard en arrière sans même arriver à te voir dans cette purée de poix. Tu veux te perdre ou quoi ?

— Ne sommes-nous pas déjà perdus ? demanda Vandien d'une voix fatiguée.

Hollyika ne répondit pas.

— Elle est revenue un peu à elle, déclara-t-elle pendant que Ki reprenait son souffle. Elle me semble un peu plus blessante et méchante que ce que le Limbreth pourrait lui inspirer de dire. Des attaques un peu plus personnelles, aussi. Lorsqu'on est entre leurs mains, les souvenirs personnels s'entremêlent en une brume floue. Mais elle semble plutôt bien se rappeler le temps que vous avez passé ensemble. Bon sang ! Tu t'es vraiment conduit comme un salaud avec elle ; je me demande pourquoi elle t'a gardé avec elle. Eh, toi, écoute !

Elle s'était tournée vers Ki et parlait d'un ton lugubre.

— Ferme ta grande gueule pendant une minute et écoute-moi. Tu espérais le convaincre de te libérer, hein ? Quelques coups de pieds bien placés dans leur fierté, comme tu l'as fait, et la plupart des hommes t'auraient relâchée. Mais moi, je n'ai aucune fierté que tu puisses blesser, et je suis celle qui te maintient captive. Tu peux en informer tes Limbreth. Et fais-leur aussi savoir ceci : j'ai analysé la situation en profondeur tout en chevauchant au milieu de cette saleté. Voilà mon offre. Qu'ils nous laissent trouver la porte, et alors on te laissera partir. Mais si on ne la trouve pas rapidement, je vais commencer à prélever du sang sur toi. J'ai faim, et je me contrôle mal quand j'ai faim.

Elle se tourna vivement vers Vandien.

— Je boirai ton sang à toi aussi, si tu te mêles de ce qui ne te regarde pas. Retire ta main du manche de ta rapière. Je vais prendre la longe, maintenant. Si tu ne fais pas plus attention, la seule chose que tu perdras, ce sera toi-même. En route !

Vandien ne bougea pas. Sa main reposait toujours avec légèreté sur sa rapière, là où il l'avait posée en entendant les menaces proférées par Hollyika. Et il tenait toujours la longe. Il braqua sur elle des yeux plus noirs que l'obscurité qui les entourait.

— Ne fais pas l'idiot maintenant, Vandien. C'est notre seule porte de sortie.

Vandien déglutit mais resta silencieux et immobile, attendant qu'elle agisse. Son cœur battait la chamade tandis qu'il s'efforçait de ne pas évaluer à quel point les chances étaient contre lui. Hollyika était plus proche de Ki que lui. Elle lui planterait un couteau dans le cœur avant qu'il n'ait le temps d'agir, à moins qu'il ne trouve un moyen de focaliser toute l'attention de Hollyika sur lui.

— Vandien. (La voix de Ki était aussi rauque à présent qu'elle avait été claire auparavant.) Je t'en prie. Non. Tu vas seulement nous faire tuer tous les deux.

— Et ça a de l'importance pour toi ? sourit Hollyika. C'est la première chose sensée que je t'entends dire. Un peu d'eau en plus te ferait du bien, si on en avait le temps. Mais ce n'est pas le

cas. Et toi, avec la pluie qui te coule dans la bouche et te détrempe la peau ! Tâche donc d'utiliser ta cervelle ! Écoute-la ! Ne sois pas stupide.

La poigne de Vandien s'était raffermie sur la rapière. Il plissa les yeux pour essayer de percevoir les moindres mouvements de la Brurjan. Mais il faisait nuit noire et la pluie crépitante étouffait les sons les moins audibles qui accompagnaient les mouvements de la guerrière. De plus, son destrier s'agitait impatiemment. Lorsque son avant-bras épais jaillit et le fit tomber à bas de son cheval, il réalisa brusquement qu'elle avait en fait contrôlé son cheval par le biais de petits coups de talons. Il atterrit dans la boue et la bruyère et se débattit pour se relever tout en dégainant son arme. Mais le cheval de Hollyika s'était déjà interposé entre lui et Ki. Les yeux de l'animal luisaient d'un méchant éclat.

— Ça y est, tu as parlé aux Limbreth ? demanda Hollyika à Ki.

Comme elle ne recevait pas de réponse, elle se pencha pour l'agripper par les cheveux.

— Tu leur as parlé ? gronda-t-elle en soulevant la tête de Ki vers le haut afin qu'elle voie la lame nue du poignard devant son visage.

— Oui ! souffla Ki. Je n'ai pas besoin de leur parler. Ils entendent tout, ils savent tout.

Vandien s'était avancé discrètement pendant qu'elles parlaient, contournant lentement le cheval de Hollyika. Mais celle-ci reporta soudain son attention sur lui et, avec un juron, lança son destrier vers lui. Il battit en retraite, trébuchant sur les bruyères traîtresses. Il tomba lourdement sur le dos, les doigts toujours crispés sur sa rapière. Le cheval était encore en train d'avancer lorsque retentit la voix de Ki :

— La porte ! La porte !

Vandien attendit la mort, la pluie dégoulinant sur lui, sa rapière formant un minuscule aiguillon qui n'allait faire qu'augmenter le courroux du cheval de guerre qui marchait sur lui. Mais la Brurjan avait tourné la tête pour vérifier les cris de Ki. Elle coula un regard chargé de colère vers Vandien puis jeta

un œil en arrière vers la Romni. Celle-ci secouait la tête pour écarter les cheveux mouillés qui lui collaient au visage.

— Là-bas ! cria-t-elle en indiquant une direction de la tête.

— Ça, alors… Ils se sont décidés drôlement rapidement.

La porte était visible sous la forme d'un éclat rouge derrière le rideau des arbres. La lueur était faible, un rouge sombre, mais dans ce lieu de ténèbres, elle brillait à la manière d'un phare. Hollyika décocha soudain à Vandien un sourire acéré, menaçant.

— Lève-toi, dit-elle en riant. On s'en va.

— Et moi ? hoqueta Ki. Laissez-moi partir. Au moins, laissez-moi m'asseoir.

Hollyika la jaugea en silence tandis que la pluie continuait à s'abattre autour d'eux.

— Laisse-la se relever, finit-elle par gronder à destination de Vandien.

Celui-ci se remit sur pieds en gardant un œil sur le cheval noir et s'avança vers Ki. Il remit sa lame au fourreau et tira son poignard pour couper les liens qui enserraient les chevilles de Ki. Il l'aida à se remettre d'aplomb jusqu'à ce qu'elle puisse supporter son propre poids. Elle s'agrippait à l'épaule déchirée de sa chemise pour garder l'équilibre.

— De l'eau ? lui proposa-t-il à voix basse.

Elle secoua légèrement la tête. Puis elle soupira et opina du chef d'un air de regret.

— La pluie ne fait que me donner plus soif encore. Ma gorge est si sèche que je pourrais boire n'importe quoi. J'ai l'impression d'avoir toutes les côtes fêlées.

— Ce ne sont probablement que des contusions.

Il attrapa la gourde pour elle et la déboucha. Hollyika était assise sur son cheval, l'air maussade. Elle regarda Ki prendre une gorgée, puis une pleine lampée. La Romni repoussa brusquement la gourde dans les mains de Vandien.

— Ça a le goût d'eau des marais ! se plaignit-elle.

Sa voix avait cependant récupéré un peu de force. Vandien ouvrit la bouche pour parler mais Hollyika prit la parole avant lui.

— Remets-la sur le cheval.

Elle s'était déjà emparée de la longe de Sigurd et en manipulait nerveusement l'extrémité. Vandien souleva Ki mais elle dut se débrouiller seule pour trouver sa place au milieu des sacs sanglés sur le grand cheval gris. Une fois installée, elle fit un hochement de tête et Vandien se dirigea vers Sigmund.

— Je crois que Ki se sent…

— Oh, la ferme ! siffla Hollyika. Ce que tu crois, ce qu'elle ressent, ça ne fait aucune différence. La porte est là. Suivez-moi.

L'endroit s'avéra plus éloigné qu'ils n'en avaient eu l'impression. *À moins*, songea Vandien, *que la porte ne s'éloigne de nous au fur et à mesure que nous avançons*. Cette idée ne lui plaisait guère. Ils suivaient la lueur comme un chaton une ficelle. Les Limbreth étaient-ils en train de jouer avec eux pour gagner du temps et rassembler une armée de paysans ? Il n'avait aucune idée de l'étendue des pouvoirs des Limbreth. Ceux-ci avaient-ils, comme le craignait Hollyika, envoyé la pluie pour les tremper jusqu'aux os dans l'espoir que le découragement les inciterait à leur obéir ? La route obéissait clairement à leur volonté, de même que les paysans. Vandien se baissa contre l'encolure de Sigmund pour rester à l'écart des branches basses qui menaçaient de le jeter à bas de sa monture. Ils ne suivaient plus de chemin défini. Hollyika les conduisait de bosquets en bosquets ; les chevaux trébuchaient sur des racines et se frayaient un chemin au milieu de buissons. La lumière rouge se fit de plus en plus visible, mais la silhouette de troncs noircis se dressait toujours entre elle et eux. Vandien gardait les yeux fixés sur le point rouge, au point de continuer à le voir même en clignant des paupières.

Chapitre 19

« Tu m'as bien entendu, Rebeke. Ils ne veulent plus repartir à présent. Ni l'un ni l'autre. Tu n'es pas obligée de me croire, ceci dit. Tu n'as qu'à leur poser la question toi-même, tant que tu fais bien attention à ne pas fatiguer Jace. C'est elle qui est malade maintenant. Le garçon s'est bien remis. Il apprend vite, le mioche. Tu devrais voir l'endroit qu'il s'est aménagé dans la cave. Tu te souviens comme tu pétrissais la pâte pour moi autrefois ? Eh bien le gamin…

— Où est Jace ? demanda Rebeke d'une voix douce.

Elle n'avait aucune envie de se voir rappeler un passé qui n'avait plus rien à voir avec son présent. Mickle n'en remarqua pas moins les rides d'inquiétude étrangères à l'aspect lissé du visage de la Ventchanteuse. Même changée comme elle l'était, il était capable de percevoir la fatigue et la tension qui pesaient sur elle.

— Prends d'abord une tasse de thé, suggéra-t-il avec audace. Ou un petit verre de vin.

Rebeke se laissa presque convaincre par l'affection dans sa voix. Pourquoi pas ? Un verre de vin pris à table en compagnie du vieil homme, pour oublier pendant quelques instants les Limbreth, les portes et l'équilibre entre les mondes. Non. Le temps était pouvoir : à saisir tout de suite ou à abandonner pour toujours.

— Je ne peux pas, Mickle, lâcha-t-elle d'une voix basse mais mélodieuse. Nous pourrions jouer le jeu pendant un moment, mais au final, nous le regretterions tous les deux. Le passé ne peut être recréé. Laisse-moi voir Jace à présent.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec le ton d'une Ventchanteuse qui ne tolérait pas le refus. Les épaules du vieil homme retombèrent. Il fit un geste en direction de la porte.

— Elle est à l'intérieur. Laisse-moi aller lui annoncer que tu veux lui parler.

Elle regarda la tenture de la porte retomber derrière lui et se demanda ce qu'il allait dire à Jace. Qu'une vieille amie à lui était venue la voir ou qu'une Ventchanteuse était ici pour la questionner ? Cela avait-il la moindre importance ? Ce n'était que lorsqu'elle venait ici qu'elle ressentait ces débuts de regrets à propos des choix qu'elle avait faits et de l'être qu'elle était devenue. Dresh ne lui avait jamais fait regretter sa décision, même s'il lui arrivait de souhaiter qu'il puisse la comprendre. Mais ici ? Elle ne désirait pas que Mickle l'admire pour tout ce qu'elle avait réussi à faire et encore moins qu'il soit impressionné par ses pouvoirs. Il était la seule personne à lui avoir jamais fait souhaiter d'être aimée en tant que Rebeke. Venir ici était une erreur.

Il revint très rapidement et écarta la tenture sur le côté en lui faisant signe d'entrer. Jace, entourée d'un luxe de coussins au milieu du grand lit de Mickle, évoquait pour Rebeke l'image d'une fleur pressée. Les couleurs étaient toujours là, dans sa chevelure, ses yeux et sa peau, mais elle paraissait aussi fragile que du papier fripé. Ses longues mains aristocratiques n'avaient plus que la force d'agripper les bords de l'édredon. Mickle se plaça à ses côtés et cala un coussin supplémentaire dans son dos. Les yeux que la femme tourna vers Rebeke étaient éteints, incapables d'être surpris par quoi que ce soit.

— Ne va pas lui poser trop de questions, d'accord ? Tu vois comment elle est : elle a à peine autant de forces qu'un chaton noyé. Mais elle finira par récupérer ; Mickle va s'en assurer.

Il pencha la tête pour s'adresser à Jace.

— Voici la Ventchanteuse dont je vous ai parlé, ma Rebeke. Elle veut vous poser quelques questions et vous devriez faire de votre mieux pour y répondre. Mais vous n'aurez qu'à me faire signe quand vous serez fatiguée et nous arrêterons.

En ayant terminé avec les coussins, il s'ingéniait à présent à lisser l'édredon pour s'assurer qu'il était bien à plat sur le lit, comme s'il s'était agi d'une nappe sur une table. Après quoi il alla verser pour Jace un verre d'eau fraîche tiré d'un pichet posé sur la commode près du lit. Pendant tout ce temps, il n'avait cessé de couler des regards en biais vers Rebeke. Il finit par braquer les yeux sur elle tandis qu'il plaçait

précautionneusement le verre à portée de l'invalide. La Ventchanteuse lui rendit son regard. Finalement, il se redressa avec un soupir et se plaça devant elle.

— Alors, tu te décides à lui poser tes questions ?

— Ne vas-tu pas sortir pour nous laisser parler en privé ?

Mickle se hérissa.

— Rebeke, qui que tu puisses être, ceci est ma maison et Jace mon invitée. Je ne vais pas la laisser se faire harceler ou être forcée à dire « oui » quand sa réponse est « non ». Je me souviens très bien de l'habileté avec laquelle tu manies la langue, et je sais que tu n'as fait que gagner en maîtrise.

Il se tourna vers Jace.

— Même quand elle n'était qu'une petite gamine de rien, elle pouvait vous convaincre de faire passer les plus belles miches de l'étalage jusque dans ses poches !

— Mickle ! intervint Jace tandis que Rebeke décochait un regard noir au vieil homme. Si vous vouliez bien…

Elle inspira difficilement et il se pencha sur elle, plein de sollicitude.

— Juste un peu de vin, peut-être, pour humecter ma gorge et m'aider à trouver la force de parler ?

— Bien sûr. Bien sûr, très chère. Je reviens dans un instant.

Il sortit avec un empressement que Rebeke n'aurait jamais pu obtenir en lançant tous les ordres du monde.

Les deux femmes le regardèrent sortir avec une certaine tendresse, puis Rebeke s'avança rapidement jusqu'au pied du lit. Ses yeux expérimentés évaluèrent rapidement l'état de santé de Jace.

— Mickle me dit que vous ne souhaitez plus repasser la porte pour retourner dans votre monde ?

Jace répondit lentement, en s'arrêtant souvent pour respirer.

— C'est vrai. Je sais que nous ne pouvons pas repartir. Pas maintenant. Chess. Vous ne comprendriez pas. Il n'appartient plus à mon monde. Il appartient au vôtre à présent, bien qu'il ne puisse pas en supporter la lumière. Je ne pourrai pas le ramener. Ni repartir seule. Nous allons donc rester.

Rebeke se mit à faire les cent pas à travers la pièce.

— Je ne peux pas dire que je comprenne vos raisons. Il n'y a pas grand-chose qu'on soit en mesure de faire à un enfant de son âge qui ne puisse être défait avec de l'attention et du temps. Vous en parlez comme d'un jouet cassé et non comme de votre fils blessé qui a besoin des soins prodigués par son pays natal.

— Vous ne comprenez pas. (Jace était inflexible.) Nous sommes contaminés maintenant. Qui apporterait de telles choses dans des foyers n'ayant jamais connu la corruption ? Nous sommes des parias, condamnés à passer le reste de notre existence ici et à ne trouver la paix que dans la mort.

— Ne soyons pas si dramatiques, l'interrompit Rebeke. Essayez de réfléchir un moment. Le sort d'autres personnes est aussi enjeu. Ki, qui est passée de l'autre côté en pensant que son compagnon avait besoin d'elle, d'après ce que Chess a expliqué à Mickle. Et Vandien, qui est passé non seulement pour Ki mais aussi pour vous, pour tenter de vous ouvrir une porte de sortie. A moins que vous ne retourniez chez vous, ils ne pourront pas rentrer chez eux. Allez-vous rompre l'accord conclu avec Vandien ?

— Après avoir vu notre monde, choisirait-il de le quitter ? Je ne le pense pas. Il va y trouver un apaisement pour les aspects les plus torturés de son âme et il y apprendra une meilleure façon de vivre. Je ne lui fais aucun tort en restant ici. Ce sera même peut-être la seule bonne chose qui en ressortira.

Rebeke arpentait un nouveau circuit à travers la chambre, écoutant à peine les propos de Jace. Son esprit retournait le problème en tous sens à la recherche d'un autre angle d'attaque.

— Vous avez vu ce monde. Et vous parlez des Limbreth comme si vous en saviez beaucoup à leur sujet. De tout ce que vous avez pu voir de ce monde, quel présent satisferait le plus le Limbreth ?

Jace se tut. Son visage perdit toute expression. Ses yeux se révulsèrent brusquement et elle fut prise de convulsions. Mais alors que Rebeke bondissait vers la porte pour appeler Mickle, les yeux de Jace s'ouvrirent de nouveau. Ils posèrent sur Rebeke un regard intelligent mais singulièrement désincarné.

— Enfin, tu touches au cœur du sujet, lança Jace d'une voix atone.

Ses yeux quittèrent Rebeke pour examiner la pièce avec indifférence.

— Tu sembles hésiter entre cajoleries et menaces. Ou bien ton intention de contacter les Rassembleurs n'était-elle qu'une vantardise sans substance ?

La bouche de Rebeke était devenue cotonneuse. Elle l'entrouvrit pour parler avant de serrer ses lèvres l'une contre l'autre. Le Limbreth, d'une manière ou d'une autre, était ici et elle n'y était pas du tout préparée. Moins elle parlerait, moins elle risquait de dévoiler les faiblesses de sa position. Mais la Limbreth-Jace restait silencieuse et impassible. Elle attendait. Rebeke prit le risque de poser une question.

— Comment parlez-vous à travers Jace ?

— Jace. C'est ainsi que celle-ci se nomme. Peut-être comprendras-tu mieux ma position si je l'explique. Jace n'est qu'une manifestation de moi. C'est le cas de tout ce qui se trouve dans mon monde, même si je ne dote pas tout de cette conscience de soi. Elle se perçoit évidemment comme un organisme distinct. J'ai pensé autrefois que cet arrangement serait amusant et pourrait donner lieu à une certaine diversification. Cela n'a pas été le cas. Cette créature reste une partie intrinsèque de mon être, de même que les arbres, la route ou l'eau. Nous ne faisons qu'un. Et si j'ai choisi de m'exprimer physiquement par le biais d'une multitude, cela ne change rien. Vous, les humains, avez deux mots pour définir notre condition : solitude, ennui.

Rebeke expira brusquement.

— Je commence à comprendre. Si tout ce qui se trouve dans votre monde fait partie de vous, tout nouvel esprit serait le bienvenu. Mais vous n'avez que faire de ces deux-là.

— Ni de Vandien ou de la Brurjan. Des créatures des plus insoumises. Ils ne s'abandonneront pas à moi. Ki, par contre, a été une révélation. Son esprit n'est pas une boîte fermée qu'il faut ouvrir mais une toile qui relie l'ensemble des points qu'elle a touchés. Tu sais de quoi je parle. Tu possèdes toi aussi cette conscience aiguë des choses.

— C'est le cas de tous ceux qui ont le pouvoir, admit involontairement Rebeke.

— C'est ce que j'en suis venu à réaliser ; et le don de Ki en la matière est mince comparé au tien. Nous allons donc sceller un accord ; mais pas du fait de tes stupides menaces. Quelques humains dans mon monde n'intéresseront pas plus les Rassembleurs que tu ne te soucierais de quelques colombes parmi tes poulets.

— Alors pourquoi vous efforcer de maintenir l'équilibre de la porte ? demanda Rebeke.

Elle s'était assise sur le coffre à vêtements de Mickle et plongeait son regard dans celui de la créature alitée.

— Par souci d'esthétisme, improvisa le Limbreth. (Rebeke fut convaincue qu'il mentait.) Et pour me doter d'yeux au sein de votre monde. Non pas que je trouve cela très satisfaisant. Depuis toujours, je vis avec mes propres pensées, réactions et impressions. Vous ne pouvez pas créer de stimulus ici que je ne pourrais dupliquer avec plus d'intensité dans mon monde. « Une masturbation éternelle… » Il y a quelques-unes de vos décennies, une Ventchanteuse m'a envoyé un poète qui l'avait mécontentée. C'est ainsi qu'il a exprimé les choses lorsque j'ai tenté de lui exposer notre nature afin qu'il compose de nouvelles chansons pour nous. Mais il est devenu fou et il a échoué. Ils deviennent tous fous, ou bien ils meurent ; ils survivent si peu de temps. Même Ki. Elle mourra bientôt. Mais elle a duré plus longtemps que ce à quoi nous nous attendions et donc nous l'avons étudiée et nous savons à présent quelque chose que nous ignorions auparavant. C'est le pouvoir en elle. Un être entraîné à utiliser ce pouvoir pourrait durer indéfiniment auprès de nous. Une idée plaisante.

— Cela ne me plaît pas, à moi.

Rebeke devait faire un effort pour maintenir son corps immobile. Elle maudit intérieurement Yoleth, effrayée par la tournure que prenait la conversation.

— Cela devrait. Car à présent, nous sommes d'accord pour procéder à un échange. Vandien et Ki contre deux êtres sachant manier le pouvoir. Nous en avons déjà sélectionné un. Elle répondra à notre appel, qu'elle le veuille ou non. Nous te demandons de trouver l'autre. Un seul.

— Un seul, c'est déjà trop. Il n'y a personne que je livrerais à votre appétit.

— Regrettable. Mais je vais te faire la même offre que celle que tu m'as faite. Si tu changes d'avis, viens demain durant votre période nocturne et aide à ouvrir une porte. L'information suivante simplifiera peut-être ton choix : si tu ne viens pas, une porte sera néanmoins ouverte et nous appellerons celle que nous avons choisie. Car nous avons la possibilité d'ouvrir une porte par nous-mêmes, même si Jace pourrait ne pas trouver cela très agréable. Si vous nous y contraignez, nous prendrons toujours l'une d'entre vous, mais tout ce que vous récupérerez en échange sera la Brurjan à l'esprit dérangé.

Rebeke n'avait rien à répondre. Elle se sentait mal. Elle vit Jace retomber au milieu des coussins comme une marionnette abandonnée. De fait, était-elle autre chose ?

Les réflexions de Rebeke furent interrompues par le retour de Mickle. Il repoussa la tenture et entra en marche arrière, porteur d'un plateau. À côté du verre de vin s'y trouvaient une assiette de fruits coupés en tranches, de minuscules morceaux de fromage et des petits biscuits moelleux. Mickle posa le plateau et ses yeux passèrent de Jace à Rebeke. Il entreprit d'arranger l'assiette d'un air renfrogné tout en l'accablant de reproches.

— Regarde-la. Tu n'as jamais su te retenir. Tu me l'as épuisée : elle est livide, presque inconsciente. Je savais que tu allais trop lui en demander. Tu as eu ta réponse, non ?

— Oui. (Rebeke s'exprimait sèchement.) Nous avons parlé. Elle ne souhaite pas repartir.

— Exactement comme je te l'avais dit. Mais non, tu es devenue trop sage pour croire un vieil homme sur parole, même s'il…

— Même s'il est myope comme une taupe. Regarde-la, Mickle, et arrête de dérailler. Son corps souffre simplement du mal de l'eau, comme cela pourrait arriver à n'importe quel étranger à Jojorum. Remporte ton plateau. Ne lui donne plus que de l'eau, portée à ébullition puis laissée à refroidir, accompagnée de petits morceaux de fromage pendant un jour ou deux. Puis fais-lui prendre du pain noir avec du lait qu'on a

fait bouillir et refroidir, pendant le reste de la semaine. Elle en ressortira en pleine forme.

Elle tourna de nouveau son regard acéré en direction de la femme dans le lit. Jace s'était légèrement reprise, mais son regard n'était plus que celui d'une femme malade et épuisée. Elle ignorait sa véritable nature, même si ce n'était plus le cas de Rebeke. Mieux valait que cela reste ainsi. L'esprit de la Ventchanteuse était fasciné par cette énigme et elle ne put se retenir de demander :

— Vous ne changerez pas d'avis en ce qui concerne votre retour chez vous ?

Jace secoua lentement la tête. Mickle, lui, bondit sur ses pieds.

— Assez ! gronda-t-il. Elle t'a donné sa réponse et maintenant je te donne la mienne. Elle n'empruntera pas la porte. L'enfant et elle ne repartiront pas.

— De ce monde ou de chez toi ?

Les mots de Rebeke l'arrêtèrent net durant un instant, mais il reprit de plus belle :

— Ni de l'un, ni de l'autre. Ils sont ici et ils y resteront, dans un endroit où les choses sont arrangées pour eux et où ils sont bien traités. Et ce ne sont pas des mots en l'air, Rebeke.

— Je n'en doute pas, répondit-elle en laissant la tenture de la porte retomber derrière elle.

Chapitre 20

Rebeke se tenait près de la porte du Limbreth. Un vent de ténèbres sifflait bruyamment à travers les rues, porteur de suffisamment de poussière cinglante pour tromper les yeux et les oreilles de tous ceux encore susceptibles d'arpenter la nuit. Rebeke elle-même portait une nouvelle robe, du bleu le plus sombre que le teinturier avait pu produire, pratiquement noire. Elle se fondait parfaitement avec la teinte du mur plongé dans l'ombre. À ces côtés se tenait une autre silhouette, entièrement revêtue de noir, attendant son appel.

Rebeke ferma les yeux et ses doigts au toucher hyper sensible tracèrent le contour de la fissure qu'était devenue la porte. À l'intérieur, ce n'était que ténèbres et, au premier coup d'œil, rien ne la différenciait des autres craquelures qui se développaient lentement le long des murs antiques. Rebeke laissa ses mains retomber à ses côtés. Elle se mit en quête à l'intérieur de son esprit, utilisant les pouvoirs d'une race désormais éteinte. Et au fin fond de son cerveau transmuté s'éveilla une connaissance plus proche de l'instinct que du souvenir. Elle parcourut de nouveau du doigt le contour de la porte, mais cette exploration n'avait rien à voir avec le toucher. Elle pouvait le voir, ce nœud étrange, dans la toile entre les mondes qui rapprochaient deux endroits si éloignés au sein d'une étrange conjonction. Les processus qui avaient ouvert la porte entre les mondes étaient plus complexes encore. Cela revenait pratiquement à transformer l'irréel en réalité. Rebeke frissonna à la vue d'une magie aussi profonde et trembla de nouveau, avec crainte, en réalisant sur quelles connaissances imparfaites le sort était basé. Les Limbreth accomplissaient cela comme des enfants auraient creusé un tunnel dans une dune de sable, ne voyant que la facilité avec laquelle on pouvait creuser et non le terrible danger que représenterait un effondrement.

Elle rechignait à l'idée d'ouvrir encore la porte. Mais il était trop tard. Avec ou sans elle, les Limbreth le feraient. Yoleth avait éveillé en eux une faim particulière qu'ils avaient l'intention de rassasier. Le Gardien, dénué des informations que Rebeke possédait, avait déjà commencé sa tâche. Elle laissa les Limbreth partager leurs pensées avec elle par l'intermédiaire de l'esprit du Gardien. Et alors le flot des Limbreth les pénétra tous les deux. Leur résister à présent, crier face au danger, serait revenu à garantir un effondrement. Elle soumit donc sa volonté à la leur et les laissa puiser dans ses forces. Elle sentit leur plaisir tandis qu'ils découvraient en elle un puits de détermination tel qu'il n'en avait jamais rencontré auparavant. Au début, elle dut se faire violence pour rester ouverte à leurs demandes mais, graduellement, elle en vint à voir la direction dans laquelle ils œuvraient. Lentement, elle entreprit de reprendre une partie du contrôle d'elle-même. Elle sentit qu'ils en étaient outragés mais elle les ignora. Elle se mit à tisser et à faire tournoyer la réalité avec habileté, tout comme eux le faisaient, mais avec une petite différence. Elle les suivait, étayant ce qu'ils avaient mal coupé, renforçant les endroits que leurs creusements profonds avaient affaiblis. Mais même ainsi, même avec son aide, la porte restait des plus fragiles, à peine plus qu'un vœu prononcé au cœur de la nuit. Le passage de Vandien avait causé plus de dégâts que les Limbreth ne le pensaient. Rebeke sentait les pressions obliques qu'il avait causées en traversant et l'aspect tortueux des réparations effectuées par les Limbreth. Et pourtant, c'était là-dessus qu'ils devaient ouvrir la porte ce soir. *Faites qu'elle tienne*, implora-t-elle en direction de la lune, *pour une nuit de plus ; et pas plus que cela !*

La porte s'ouvrit, avec une lueur d'abord, suivie d'un éclat chaud et rouge qui tranchait et repoussait la nuit pour se faire une place au sein de ce monde. Elle s'étendit, plus haute, plus large, et les Limbreth en furent plus satisfaits que ne l'était Rebeke. Elle restait debout, les yeux clos, les muscles noués de tension, effrayée là où eux se disaient prêts. Ne voyaient-ils donc pas ? Ne voyaient-ils pas à quel point cet édifice était fragile ? Ils appelaient cette ouverture une porte ? Cela

ressemblait plus à une ponction dans une outre. Mais ils en avaient terminé et leur Gardien venait de pénétrer à l'intérieur, utilisant sa présence pour maintenir l'ouverture entre les deux mondes. *Une âme courageuse*, songea Rebeke avec admiration. Et puis non : elle ne vit soudain en lui qu'un morceau ignorant des Limbreth, un pion qu'ils n'hésiteraient pas à sacrifier. Elle eut presque pitié de lui.

— La porte est ouverte.

La voix du nouveau Gardien résonnait avec fierté. Sa tête trapue se tourna vers elle comme s'il pouvait la voir.

— Où sont ceux qui vont emprunter la porte ? Qu'ils s'avancent.

— Je suis Rebeke, des Ventchanteuses, lança Rebeke d'une voix grave et formelle.

— Nous savons cela, nous savons cela ! l'interrompit l'autre. Mes Maîtres m'ont tout dit ; et nous t'attendions. As-tu apporté ce que tu avais promis ?

— Je n'ai apporté personne. Celui qui vient, vient de sa propre volonté. Ton maître devra appeler l'autre individu qu'il a choisi.

Pendant un moment, le Gardien inclina la tête, comme s'il écoutait quelque chose.

— Oui, c'est exact. C'est ce qui était prévu. Ce n'est pas la manière dont les choses sont habituellement faites, ni la manière dont on m'a originellement entraîné. Mais ce sont les Maîtres. Je sers les Limbreth, de toutes les manières qu'ils pourront souhaiter. Nous sommes donc prêts.

— Ceux pour lesquels j'ai conclu l'accord sont-ils prêts eux aussi ? voulut savoir Rebeke.

— Ils approchent en ce moment même. Il a été difficile de les mener jusqu'à toi, et mes Maîtres souhaitent que tu t'en souviennes. Il aurait été bien plus simple de les détruire. Au départ, ils ont tenté d'utiliser la violence contre le peuple de mes Maîtres. Mais ils ont vu la lumière et la force de mes Maîtres, et ont été jetés à genoux. Ils viendront, comme il leur a été ordonné, et nous les avons rendus impatients d'utiliser la porte. Tout se passera comme tu le désires.

— Puis-je les voir ?

Ce n'était qu'une formule de politesse. Alors même qu'elle posait la question, Rebeke avait envoyé ses sens de Ventchanteuse explorer l'autre côté de la porte. Elle entra presque immédiatement en contact avec l'aura de Ki, une forme qui lui était familière, bien qu'elle ait subtilement changé. Elle espérait que les différences n'étaient dues qu'aux distorsions causées par la porte. Elle emprunta les sens de Ki et prit conscience de la présence de Vandien ainsi que d'une autre créature, sans doute la « Brurjan à l'esprit dérangé » dont les Limbreth lui avaient parlé. Elle se demanda ce qu'ils allaient faire d'elle, puis abandonna sa réflexion en songeant que ce n'était là que spéculations immatures. Elle n'allait pas perdre son temps à essayer de comprendre les Limbreth. Elle réintégra son corps pour entendre le Gardien lui dire, avec une expression de regret poli, qu'il ne pouvait pas les lui montrer avant qu'ils ne pénètrent à l'intérieur de la porte. Elle réfréna son impatience. Elle finirait par récupérer Ki et Vandien.

— Alors commençons. La nuit de mon monde est déjà bien avancée, et il serait préférable que nous ayons fini avant l'aube.

— D'accord. Faites avancer votre offrande, et nous convoquerons l'autre.

Le cœur de Rebeke parut s'arrêter l'espace d'un instant. Elle croyait s'être endurcie en prévision de ce moment ; non, elle pensait s'être convaincue que c'était la meilleure option pour tous ceux impliqués. Pourtant, sa gorge se serra et elle ne put prononcer le mot qui ferait bouger son compagnon. Elle s'enfonça dans les ombres et, par le toucher, fit connaître sa volonté.

Il s'avança à pas légers. Elle examina ses traits rêveurs sous le turban de Ventchanteuse bleu qui encerclait son front et maudit le démon, quel qu'il fût, qui l'avait incitée à l'habiller ainsi. La cape, noire et courte, était coupée dans le style qu'il avait toujours affectionné. Sa chemise était d'un gris pâle et soyeux, ouverte sur sa gorge pour exposer son pouls battant. Elle était de la même teinte que ses yeux, si tranquilles et perdus dans le vague du fait du lien que Rebeke avait tissé entre eux. Son visage n'arborait aucune ride ; aux yeux de tous, il avait l'apparence d'un garçon qui vient à peine de devenir un homme,

tout juste réveillé d'un sommeil empli de rêves agréables. Elle tendit la main pour annuler le lien.

— Mes Maîtres disent qu'ils peuvent lui faire passer la porte dans cet état. Il causera moins de soucis ainsi.

— Non ! (La voix de Rebeke se brisa brutalement.) Non, il va entrer en sachant ce qui l'attend et qui l'y a envoyé.

Le Gardien est aveugle, murmura une petite voix dans son for intérieur, *et ceci pourrait être le dernier baiser que tu auras jamais envie de donner*.

Mais elle n'en fit rien. D'un mouvement tournant du poignet, elle relâcha son étreinte sur l'esprit de Dresh. Elle laissa cependant intacte la rune de ciel faite d'argent ouvragée et épinglée sur la cape. Celle-ci maintenait le corps du magicien sous sa coupe.

— Rebeke ?

Dresh lança autour de lui des regards surpris, mais s'adapta rapidement.

— Une belle nuit pour une balade à travers l'antique Jojorum. Je prendrais volontiers ton bras, si je pouvais bouger le mien.

— C'est la dernière nuit que nous partagerons, Dresh. Pourtant, je voudrais que tu saches que je n'agis pas par méchanceté. Si je te laissais partir, je passerais le reste de ma vie à m'inquiéter de ce que tu pourrais faire. Mais te garder dans un puits comme on garde un livre sur une étagère nous rabaisse tous les deux, moi plus encore que toi.

Un sourire naquit sur les lèvres du magicien.

— Mais pourquoi m'avoir lié ainsi ? Tu m'as informé de ta décision. Au moins pourrai-je exister. C'est bien la vérité ?

Il avait posé la question au Gardien.

— Mes Maîtres ont donné leur parole qu'il en serait ainsi, et ils ne mentent jamais, répondit le Gardien avec emphase. Ils ont examiné celui-ci et le trouvent conforme à leur désir. Il est acceptable pour l'échange.

— Mais…

— Chut, lui dit Rebeke, sans agressivité, en maintenant fermées les lèvres de Dresh par la force de sa volonté.

Elle détourna les yeux de son visage. Elle ne voulait plus croiser son regard.

Le Gardien s'était accroupi au milieu de la porte. Rebeke pouvait sentir le pouvoir s'engouffrer à travers lui comme le vent entre les interstices d'une porte endommagée. Il servait de relais aux énergies qui s'écoulaient à travers la porte, et qui cherchaient, cherchaient, jusqu'à trouver le cristal qui pourrait les focaliser et les rendre irrésistibles. L'ordre était aussi clair qu'un cri dans la nuit. Les sens aiguisés de Rebeke se recroquevillèrent sur eux-mêmes en l'entendant et elle fut heureuse que l'appel ne lui ait pas été adressé.

Sa cible était loin. Tous attendirent en silence. Pour se distraire, Rebeke tenta de percer le voile de la porte de ses propres yeux mais n'y parvint pas. Ses autres sens lui confirmaient la présence de Ki et Vandien de l'autre côté, plus proches qu'auparavant et se hâtant dans sa direction. Elle essaya de puiser du réconfort dans cette pensée et d'oublier le silence du magicien à ses côtés.

Elle survint en chevauchant un vent venu d'au-delà de la nuit, voyageant depuis son antre jusqu'à la porte par des chemins que seule une Maîtresse des Vents pouvait emprunter. Rebeke la perçut d'abord comme une brise, puis comme une colère suspendue dans l'air mouvant, masquant maladroitement un sentiment de panique.

La créature, invisible aux yeux non initiés, la déposa dans la rue. Son capuchon était de travers et les traits de son visage emplis de haine. Yoleth des Ventchanteuses n'était pas venue de son plein gré. Elle n'avait pas été cueillie durant son sommeil, ou sous l'effet de l'alcool ou du chagrin. Mais elle n'en était pas moins venue. Elle avait été amenée ici par la force de la gemme d'appel qui semblait s'être fondue dans la peau de sa main et lui lançait des ordres d'une voix impérieuse. Elle s'avança vers la porte, les jambes raides.

Ce n'est que justice, se répétait Rebeke.

La résistance paniquée de Yoleth réclamait toute sa volonté mais ne lui servait à rien. Et la terreur la rendait silencieuse.

— Etes-vous satisfaite du cadeau que vos talents vous ont permis d'arracher aux Limbreth ? demanda Rebeke d'une voix

aussi dure que la gemme. Rejoignez donc l'endroit que vous avez préparé pour vous-même.

Touchant légèrement l'épaule de Dresh, Rebeke le déplaça à ses côtés. Ils évoquaient un couple de mariés participant à quelque cérémonie blasphématoire. Elle repoussa une mèche de cheveux hors des yeux de Dresh et, cette fois, ne résista pas à son impulsion. Elle posa ses lèvres fraîches et écailleuses sur la joue lisse de Dresh dans un baiser d'adieu. Elle se demanda un instant qui cela était supposé réconforter. Puis elle libéra la voix du magicien.

Ses yeux gris rencontrèrent les siens et s'y plongèrent.

— Viens avec moi.

Sa voix était douce, dénuée de toute influence magique.

— Peut-être que dans ce monde, nous pourrons redevenir ce que nous avons été autrefois.

— Il n'y a aucun monde où nous pourrions être ensemble et en paix. Ni l'un ni l'autre d'entre nous n'est fait pour cela. Mais je te souhaite malgré tout de vivre heureux.

Elle se détourna de lui.

— Nous sommes prêts, annonça-t-elle au Gardien.

— Nous de même. Qu'ils entrent.

Un geste de la main de Rebeke et une traction opérée par la gemme firent avancer Dresh et Yoleth. Au tout dernier moment, la main de Rebeke jaillit pour arracher la rune de la cape de Dresh. Il se débattit pendant un instant mais l'attraction de la porte s'exerçait déjà sur lui et il entra lentement.

— Une fois de l'autre côté, tu seras libéré du contact de ma volonté, dit Rebeke tout en sachant que ses mots ne passeraient pas le seuil de la porte.

Elle jeta un regard au sein de la brume rougeâtre et se raidit en voyant la Brurjan entrer brusquement dans son champ de vision.

La pluie n'avait jamais cessé. Bien que les Limbreth aient paru désireux de leur montrer la porte, ils n'avaient, semble-t-il, pas ressenti l'envie de rendre leur voyage rapide ou plaisant. Ils avaient émergé des derniers lambeaux de forêt au milieu d'une prairie d'herbes hautes. Hollyika avait juré dans la langue

sauvage des Brurjan en découvrant que la porte n'était guère plus qu'une fissure rouge dans la nuit. Mais, alors qu'ils s'avançaient dans sa direction, la fissure s'était élargie et avait retrouvé sa forme habituelle, celle d'un portique rouge qui leur faisait signe dans les ténèbres. Hollyika avait marqué un temps d'arrêt devant la porte et tiré sur la longe afin d'amener Sigurd à ses côtés. Vandien chevauchait sur le flanc de Ki. Il lui décocha un coup d'œil. Le visage de la Romni était indéchiffrable. La lumière rouge teintait sa peau d'un éclat qui aurait paru sain si son visage n'avait pas été aussi émacié.

Vandien plongea son regard au sein de la porte pour découvrir le Gardien, semblable et en même temps différent de celui qu'il avait affronté pour traverser. Il leur tournait le dos et Vandien se demanda à qui il parlait. Enfin la porte était là, après de longues recherches, mais son cœur ne recelait aucune joie, car l'heure était venue de se séparer. Il tira son poignard pour trancher les liens qui retenaient les poignets de Ki.

— Ne touche pas à ça, siffla Hollyika.

— Tu as donné ta parole, lui rappela Vandien.

Il ne connaissait pas suffisamment bien les Brurjan pour pouvoir déchiffrer l'expression de son visage.

— Qu'est-ce qu'une promesse faite à quelqu'un avec qui tu n'as pas partagé du sang chaud ? chuchota Hollyika d'un air imperturbable. Retiens ta langue trop bien pendue et sois prêt à faire exactement ce que je te dirai, sans quoi ton amie Romni payera pour toi.

Ki se tourna vers lui et leurs regards se croisèrent. Ses yeux le suppliaient mais ses lèvres restaient muettes et il fut incapable de savoir ce qu'elle attendait de lui. Le Gardien avait tourné son attention vers eux.

— Nous allons traverser, annonça Hollyika avant qu'il n'ait pu parler.

— Oui. Oui, confirma le Gardien. Toi et l'homme. Tout a été préparé, tout va s'équilibrer. Soyez prêts à vous avancer lorsque je vous en donnerai le signal.

Il se tourna vers Ki.

— Vous pouvez prendre l'animal sur lequel elle est juchée. Mes Maîtres n'en auront aucun usage.

— Nous non plus, prétendit Hollyika.

Elle laissa tomber la boucle de la longe sur le sol humide. Vandien retint sa respiration. Ki restait assise, aussi immobile qu'une pierre.

— Dans ce cas, entrez à présent, leur demanda le Gardien.

Il tourna ensuite sa tête dénuée de regard vers l'autre côté.

— Nous de même, répondit-il à un commentaire inaudible. Qu'ils entrent.

Hollyika lança un ordre en brurjan à son cheval et Noir bondit en avant comme si on l'avait poignardé. La boucle de la longe, que Hollyika avait pris soin d'abandonner bien en vue, se raidit soudain et Vandien vit que son extrémité était en réalité nouée au pommeau de selle de Hollyika. Sigurd hennit sous l'effet de la brusque traction mais n'en suivit pas moins le destrier. Sigmund pouvait tout à fait ignorer les coups de talons paniqués de Vandien, mais pas le fait de voir son compagnon partir sans lui. Lui aussi s'engagea à l'intérieur de la porte.

Celle-ci les reçut comme la marée montante. Vandien fut suffoqué par la pression. Les chevaux se débattaient comme du bétail piégé dans un bourbier. Noir était furieux, son mors couvert de bave rosâtre, ses sabots à la recherche d'une cible. L'atmosphère épaisse le frustrait, transformant ses attaques mortelles en mouvements barbotants. Vandien fut vaguement conscient d'une Ventchanteuse qui s'écroulait devant lui et tournoyait avant de commencer à ramper lentement vers le côté Limbreth de la porte. Son visage était défiguré par le désespoir et il se demanda l'espace d'un court instant ce qui la poussait à agir comme elle le faisait. Un homme vêtu d'une cape noire au visage étrangement familier s'avança prestement au milieu du désordre, marchant vers le monde du Limbreth sans aucune réticence. Ki montait toujours Sigurd, comme si elle était collée à lui et Vandien la vit donner un coup de genou pour pousser sa monture à entrer dans l'ouverture créée par Hollyika.

Celle-ci s'était saisie de l'infortuné Gardien, qui se débattait comme un lapin entre ses bras.

— Je m'en vais t'équilibrer ta saloperie de porte, moi ! lui lança-t-elle d'une voix rendue épaisse par la lourdeur de l'air.

D'une main, elle le souleva de terre et le leva au-dessus de sa tête. L'esprit de Vandien lui hurlait qu'un désastre était sur le point de survenir. Entre ses cuisses, Sigmund l'avait senti lui aussi. Et, avec un coup d'épaule puissant qui poussa son frère à travers la porte, il plongea en avant comme s'il bondissait hors du lit inondé d'une rivière. Mais Vandien n'était pas encore sorti de la porte qu'il sentit l'air rougeâtre à l'intérieur se raréfier. Il eut brièvement l'image du Gardien, projeté du côté Limbreth de la porte, tourbillonnant dans les airs avant de disparaître d'un seul coup. Pendant une seconde, il entendit le rugissement amusé de Hollyika, accompagné d'un sourire carnassier.

Puis elle fut broyée par l'agonie. Du sang jaillit de ses oreilles et de son nez tandis que le cheval noir hurlait comme une femme. La porte était en train de lâcher, elle s'écroulait en une ruine qui était à la fois plus et moins que de la pierre. La noirceur même de la nuit s'affaissa sur elle-même, créant une obscurité qu'aucune lumière n'aurait pu percer. La détermination agressive de Hollyika n'était pas suffisante à elle seule pour maintenir l'existence de la porte. Mais elle suffit pour que Noir continue d'avancer et bondisse pratiquement hors de la porte avant de s'écrouler. Des pierres grosses comme le poing leur plurent dessus. Une nappe de poussière étouffante s'éleva tout autour ; Vandien perdit Ki de vue. Il bondit au bas de Sigmund et agrippa Hollyika, mais même la force que lui conférait sa peur ne fut pas suffisante pour la libérer. Un rocher venu le frapper au creux des épaules la plaqua sur elle et il lui servit de bouclier involontaire contre les débris qui suivirent. Le mur parut s'écrouler pendant une éternité avant qu'un silence aussi pesant que la pierre ne les recouvre avec miséricorde.

— Sont-ils passés ?

Une voix aussi puissante qu'un vent rageur s'engouffrait dans l'oreille de Vandien tout en lui secouant l'épaule. Il roula sur lui-même pour lui faire face et eut un mouvement de recul en découvrant un visage inhumain tout près du sien. Il avait déjà vu ces yeux bleu et blanc auparavant et le souvenir n'était pas rassurant. Il ouvrit la bouche pour parler, au lieu de quoi il se mit à cracher de la poussière.

— Sont-ils passés ?

La voix était insistante mais ce fut celle de Ki, aussi calme qu'un après-midi d'été, qui répondit.

— Je les ai aperçus de l'autre côté, avant qu'elle ne jette le Gardien vers eux. Ils étaient sortis de la porte et Dresh était plus loin de l'effondrement que nous.

Vandien roula lentement sur le dos. Rebeke se redressa en lui laissant assez d'espace pour se relever. Ki se contenta de lever les yeux vers lui, sans le toucher ni lui parler. Mais ses yeux cernés étaient pleins de regrets.

— Donc ils sont bien passés. Et la porte ne pourra plus jamais être ouverte. J'imagine que je devrais me sentir soulagée.

La voix de Rebeke était presque humaine. Cette nuit, le doute conférait une dimension mortelle à l'instrument parfaitement accordé qu'était la voix d'une Ventchanteuse.

Ki s'avança et Vandien vit qu'elle examinait les ruines. Une section tout entière du mur s'était écroulée, révélant une étendue de plaine jaune et aride et quelques arbres isolés. Le tas de débris semblait trop petit au regard de la taille de la brèche.

Vandien se souvint tardivement de Hollyika. Son cheval hennissait faiblement mais elle était immobile. Vandien fut surpris de voir Rebeke venir l'aider pour la tirer hors de sa selle. Libéré du poids de sa cavalière, Noir fit une tentative pour se relever. C'était pitoyable à voir, mais il finit par se remettre d'aplomb, tête baissée, si près du sol que ses naseaux touchaient presque les pavés. Il tremblait et des taches de transpiration avaient fait leur apparition sur sa robe noire. Mais il semblait miraculeusement indemne.

— Est-elle vivante ? demanda Vandien à Rebeke tandis que la Ventchanteuse se penchait sur Hollyika.

— Tu poses cette question au sujet d'une Brurjan ?

Y avait-il une trace d'humour dans sa voix flûtée ?

— Les Brurjan sont presque aussi durs à tuer que les Romni. Elle est assommée, et son ouïe ne sera plus jamais la même. Mais elle vivra pour pouvoir te dire qu'elle n'a plus aucune dette envers toi.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi elle a fait ça. Qu'avait-elle à gagner en faisant traverser Ki ?

Il s'arrêta devant l'étrange regard que lui lançait Rebeke.

— Ils n'avaient aucunement l'intention de laisser Ki revenir. C'est l'accord qu'ils avaient passé avec nous : nous pourrions passer la porte si nous laissions Ki derrière nous.

— Vraiment ? Des négociateurs hors pair que ces Limbreth. J'espère qu'ils estiment que cet accord-ci était à leur avantage, car c'est le dernier qu'ils feront jamais en ce monde.

— Quel rôle avez-vous joué dans tout ça ? demanda Ki d'une voix égale.

— Un rôle dont tu ne devrais pas te soucier, car pour ma part, je ne me suis pas souciée de ton bien-être. Tu n'étais qu'un pion dans le gambit d'une autre, comme toujours.

Les mots étaient désobligeants mais les regards des deux femmes se croisèrent. Rebeke s'avança vers Ki pour libérer ses poignets toujours entravés.

Les yeux de Hollyika s'ouvrirent. Poussant un rugissement, elle se plaqua les mains sur les oreilles en oscillant d'avant en arrière. Rebeke jeta un regard dans la rue. L'aube approchait ; moins il resterait de traces des événements, mieux ce serait.

— Amène son cheval, lança-t-elle à Vandien.

Et, avec une force qui le stupéfia, la frêle Ventchanteuse tira la Brurjan sur ses pieds et entreprit de l'aider à marcher.

Chapitre 21

La cuisine de Mickle était un lieu agréable et confortable. Dans le respect des anciennes traditions humaines, c'était une pièce séparée du reste de la maison, à l'écart du chahut qui faisait rage dans la demeure. Vandien était assis dans un coin d'ombre et essayait de mettre son esprit au repos.

Il pouvait entendre Jace et Chess dans la cave, occupés à déplacer coffres et lits pour fournir à Jace un endroit où dormir. Rebeke les avait bannis au sous-sol en insistant pour que Mickle mette en place suffisamment de lumière dans la maison pour que la femme puisse travailler. Elle avait aussi réquisitionné son lit pour Hollyika. Celle-ci était actuellement en pleine joute verbale avec Mickle pour déterminer si elle devait boire le lait et manger le ragoût qu'il lui avait apportés ou si elle allait plutôt se lever hors de son lit pour lui tordre le cou. Pour l'instant, Vandien pariait sur Mickle. L'insistance déterminée du vieil homme fit naître un petit sourire sur ses lèvres, lequel disparut cependant rapidement.

Ki était assise à table, les yeux baissés sur ses mains. Vandien la contempla un moment avant de regarder ailleurs. Mickle avait insisté pour que tout le monde mange, à la fois consterné et réjoui de voir débarquer à l'aube une pleine maisonnée d'invités. Il avait garni la table de tant de victuailles qu'on avait bien du mal à s'y asseoir. Au milieu de toute cette agitation, Vandien avait été le seul à remarquer la façon dont Ki errait de pièce en pièce, regardant Rebeke s'activer au chevet de Hollyika, puis traversant la cuisine jusqu'à arriver dans la cour où elle avait fixé sans rien dire le lever du soleil au-dessus de la cité. Elle avait contemplé les couleurs changeantes du ciel pendant un long moment, jusqu'à ce que Mickle la trouve et la ramène doucement à la table. Elle y avait mangé des fruits et du pain, par petits morceaux, comme si elle avait oublié comment se nourrir. Elle avait ignoré la tranche de viande que le vieil

homme avait déposée dans son assiette, abandonnant également le morceau de pain qui avait trempé dans le jus de cuisson. Mais elle avait pris du vin, un verre, puis un deuxième, puis un autre, jusqu'à ce que Mickle décide sagement et sans un mot de laisser la bouteille à côté de Ki.

Vandien aussi avait mangé, mais plus pour se remplir le ventre que par plaisir. Il sentait le poids des aliments dans son estomac. Tel un loup rassasié, son corps insistait à présent pour qu'il s'allonge et digère. L'idée de dormir était séduisante, autant que la pensée de ne plus avoir à réfléchir pendant un moment. Il regarda Ki se verser un verre supplémentaire. Elle ne reconnaissait sa présence ni par le geste, ni par les mots, ni par le regard. Il sortit pour contempler l'aube dans la cour.

L'endroit était entouré d'un haut mur et empli de l'éclat gris du petit jour. Un immense fourneau, témoignage du passé de boulanger de Mickle, occupait un coin du jardin soigneusement entretenu. Quelques arbres fruitiers s'inclinaient déjà dans la chaleur montante. La journée s'annonçait caniculaire.

Vandien s'assit à côté de la porte et appuya son dos contre le mur de la maison. Il releva la tête pour baigner son visage entier dans la lumière, laquelle luisait légèrement à travers ses paupières closes. Le soleil le réchauffait et il réussit à convaincre son esprit de plonger dans le sommeil.

Une voix l'en tira brusquement. Rebeke était en train de parler dans la cuisine.

— Je considérerais cela comme une faveur si tu partais loin d'ici et que tu menais une vie discrète jusqu'à la fin de tes jours.

— Je ne sais pas si je vous dois la moindre faveur. (Ki parlait doucement. Elle n'était pas ivre, mais l'alcool adoucissait sa voix.) Je crois me souvenir que vous avez dit que ce n'était pas pour moi que vous étiez intervenue.

— Non. En effet. Mais c'est indéniablement la volonté de te nuire d'autres individus qui a déclenché cette cascade d'événements. Alors peut-être as-tu une dette envers moi pour les avoir arrêtés.

— Je dois sans doute beaucoup aux Ventchanteuses, mais il ne s'agit pas de faveurs. Savez-vous qui je suis ?

— Et toi, le sais-tu ?

La puissance était palpable dans la voix de Rebeke. Ki resta silencieuse.

— Loin d'ici et discrète. Et pas d'enfants, Ki, de personne.

Ki émit un son inarticulé de colère et de mépris mêlés.

Suivi le bruit sourd d'un poids déposé sur le bois de la table. La voix de Rebeke était calme :

— Voici de l'argent pour te dédommager de ton chariot, et pour le cheval de Vandien. Tu n'as aucune excuse pour ne pas reprendre la route. Il y a autre chose à l'intérieur. Je l'ai récupéré pour toi, après que Chess en a parlé à Mickle.

Sa voix changea alors. Elle parlait à présent de femme à femme.

— Je te le rends. Si tu as ne serait-ce qu'une once de bon sens dans cette cervelle têtue de Romni, tu le remettras de nouveau à qui de droit.

Vandien l'entendit ensuite traverser la pièce jusqu'à l'autre porte. Ce fut la Ventchanteuse qui lança un dernier avertissement :

— J'ai atteint les sommets du pouvoir, à présent. Où que tu ailles, mon regard te suivra. Ne me donne pas de raison de venir te chercher.

Le silence dans la cuisine sembla durer une éternité. Un muscle se mit à palpiter dans le dos de Vandien. Il allait dormir, puis il partirait loin de Jojorum. Il se demanda un instant ce qui était arrivé à son cheval, puis mit ces pensées de côté. Il songea aux arbres fruitiers et à la chaleur qui s'annonçait. En s'allongeant sous les branches, il profiterait de suffisamment d'ombre pour ne pas attraper de coup de soleil et de suffisamment de lumière et de chaleur pour ne pas rêver des Limbreth. Il se leva en faisant craquer ses os.

— Où vas-tu ?

Ki avait parlé à voix basse mais Vandien sursauta en l'entendant. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte à ses côtés.

— Dormir.

Il fit un geste en direction des arbres.

Elle soupira.

— Je ne suis pas fatiguée. Pas fatiguée au point d'avoir envie de dormir.

Elle le dévisagea mais il fut incapable de lire son expression. Après un instant, elle reprit :

— Mes muscles sont fatigués et je n'arrive pas à avaler plus d'une bouchée à la fois, mais j'ai le sentiment que je pourrais tout faire à part dormir. J'ai suffisamment emmagasiné de sommeil pour aller d'ici à la fin de l'été.

Elle retourna s'asseoir à la table. Du pied, elle poussa une chaise à son attention. Son regard rencontra brièvement celui de Vandien. Il entra à petits pas dans la cuisine, regarda la chaise et s'assit. Il se sentait comme engourdi. Il tendit la main vers la bouteille de vin mais s'aperçut qu'elle était vide. Elle lui proposa gravement son verre mais le lui retira avant qu'il n'ait pu le vider entièrement.

— Je te dois beaucoup d'explications.

Elle l'arrêta en posant de nouveau le verre à ses lèvres. Il but, tout en la dévisageant par-dessus le rebord du verre.

— Je te propose un marché, dit-elle gravement. Tu ne me demandes rien à propos des choses que j'ai dites ; en retour, je ne te demanderai pas où a bien pu passer mon chariot.

Il faillit sourire.

— Ce n'est pas si simple, Ki. Je dois savoir — Hollyika appelle ça la folie des humains — ce que tu ressens, maintenant, et ce que tu as ressenti là-bas. Je dois te poser la question.

— Bon, d'accord. (Elle le défiait du regard.) Mais je commence. Qu'est-il arrivé à mon chariot, bon sang ? !

Un silence. Le visage de Ki était lugubre. Vandien s'agita, mal à l'aise.

— Je l'ai perdu, marmonna-t-il en rougissant.

— Et maintenant, au sujet de mes sentiments : je les ai perdus.

Ki s'empara d'une pêche posée sur la table et mordit dedans.

— Et à présent ? la pressa Vandien.

— Et à présent, j'ai des regrets. Pas seulement à propos des choses que je t'ai dites, mais pour toutes celles que je ne t'ai jamais dites. Et aussi pour ce que j'ai trouvé là-bas en moi, le

potentiel qui ne sera jamais plus que cela, du potentiel. Je pourrais souhaiter n'en avoir jamais pris conscience.

— Tu as changé.

— Je ne mangerai plus de viande désormais, si c'est ce que tu veux dire. J'en suis venue à ressentir un lien avec tous les êtres animés. Et je ne considérerai plus mon temps ici comme acquis. Je n'ignorerai plus que mes jours sont comptés.

Il n'arrivait pas à lui sourire. Leur relation si soigneusement construite semblait s'être effritée. Il n'osait plus y mettre tout son cœur, au risque de la voir s'écrouler.

— C'est plus que ça, dit-il d'un ton sérieux. Les choses ne seront plus jamais pareilles entre nous.

Ki plongea ses yeux dans les siens, inquiète de ce qu'elle y voyait.

— Pareilles comment ? Depuis quand les choses étaient-elles pareilles entre nous, même d'un jour sur l'autre ? Depuis quand avons-nous eu envie qu'elles le soient ?

Elle marqua une pause. Elle lui sourit, pleine d'espoir, et son visage parut moins émacié.

— Tu réalises, j'espère, que j'aurais pu sauter du dos de Sigurd au milieu de toute cette confusion. Je n'étais pas obligée de retraverser la porte.

Il déglutit avant de pousser soudain un profond soupir de soulagement, si bien qu'il n'entendit pas le soupir que Ki lâchait en réponse au sien. Il se sentait tellement mieux, et il avait incroyablement envie de dormir. Elle tendit la main pour lui toucher le visage puis agrippa fermement sa nuque. Tirant sa tête contre la sienne, elle l'avertit d'un ton bourru :

— La prochaine fois, sois un peu plus soigneux avec les choses que je te donne.

Le froid de la chaîne se referma sur son cou et le faucon rebondit doucement sur sa poitrine. Une expression surprise se fit jour sur le visage de Vandien tandis qu'il touchait le pendentif du doigt. Il se leva et la tira contre lui.

— Je vais aller m'allonger sous les arbres pour dormir, lui dit-il. Tel que tu me vois là, j'ai envie de lumière et de chaleur sur ma peau.

Ki s'étira à l'intérieur du cercle de ses bras et les mots qu'elle prononça retombèrent dans le creux de l'épaule de Vandien.

— Je vais venir sous les arbres avec toi, proposa-t-elle. Mais pas pour la lumière ou la chaleur. Et pas pour dormir.

Table

Chapitre I.....4
Chapitre 2 25
Chapitre 3 50
Chapitre 4 82
Chapitre 5 95
Chapitre 6 112
Chapitre 7 121
Chapitre 8 137
Chapitre 9 152
Chapitre 10 163
Chapitre 11 173
Chapitre 12 189
Chapitre 13 202
Chapitre 14 215
Chapitre 15.....224
Chapitre 16 240
Chapitre 17.....248
Chapitre 18 267
Chapitre 19 286
Chapitre 20.....294
Chapitre 21 306